SAMUEL BROHL

ET COMPAGNIE

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Si les événemens de ce bas-monde se gouvernaient par le calcul des probabilités, il est à croire que le comte Abel Larinski et Mlle Antoinette Moriaz seraient arrivés au bout de leur carrière sans s'être jamais rencontrés. Le comte Larinski habitait Vienne en Autriche; Mlle Moriaz ne quittait Paris que pour passer la belle saison à Cormeilles. Ni à Cormeilles ni à Paris, elle n'avait entendu parler du comte Larinski, et celui-ci de son côté ignorait complétement l'existence de Mlle Moriaz. Il n'était occupé que d'un fusil de son invention, qui devait faire sa fortune et qui ne l'a pas faite. Il espérait que cette arme de guerre, vrai chef-d'œuvre à son avis, supérieure en précision et en portée à tout ce qu'on connaissait, serait appréciée selon son mérite par les hommes compétens et adoptée un jour pour l'armement de toute l'infanterie austro-hongroise. A force de se remuer, il avait obtenu qu'une commission fût nommée d'office pour en faire l'expérience. La commission décida que le fusil Larinski offrait certains avantages, mais qu'il avait trois défauts : il était trop lourd, il s'encrassait trop vite, et le coût de fabrication était trop élevé. Le comte Abel ne perdit pas courage. Il remit son invention à l'étude, employa près de deux ans à la perfectionner, s'appliquant à rendre son fusil plus léger et moins coûteux. Quand on en refit

l'essai, l'arme éclata, et ce fâcheux incident perdit à jamais de réputation le fusil Larinski. Loin de s'enrichir, l'inventeur en fut pour ses frais, pour ses avances de tout genre; il avait mangé son fonds et son revenu, qui, à vrai dire, n'étaient pas considérables.

Mlle Antoinette Moriaz avait une destinée plus heureuse que le comte Abel Larinski. Elle ne se piquait pas d'inventer un nouveau fusil et n'en était point réduite à s'ingénier pour vivre; elle avait hérité de sa mère près de 100,000 livres de rente, qui lui servaient à jouir de la vie et à faire des heureux, car elle était fort charitable. Elle aimait le monde sans trop l'aimer; elle savait se passer de lui, elle avait des ressources dans l'esprit et l'humeur libre. Pendant l'hiver elle sortait beaucoup, elle était fort répandue. Son père, membre de l'Institut, professeur de chimie au Collége de France, était un de ces savans qui aiment à dîner en ville; il avait aussi le goût de la musique et du théâtre. Antoinette l'accompagnait partout; ils ne restaient guère chez eux que les soirs où ils recevaient; mais, au retour des hirondelles, c'était un plaisir pour Mlle Moriaz de s'enfuir à Cormeilles et d'y passer sept mois, réduite à la société de Mlle Moiseney, qui, après avoir été son institutrice, était devenue sa demoiselle de compagnie. Elle se mettait au vert, elle se promenait dans les bois, elle lisait, elle peignait, et les bois, ses livres, ses pinceaux, pour ne rien dire de ses pauvres, remplissaient si agréablement son temps qu'elle n'avait jamais un quart d'heure d'ennui. Elle était trop contente de son sort pour avoir envie d'en changer, aussi elle n'était point pressée de se marier. Elle avait vingt-quatre ans révolus, avait refusé plusieurs partis, et ne demandait qu'à rester fille. C'était le seul article sur lequel cette héritière eût des discussions avec son entourage. Quand son père s'avisait de se fâcher et qu'il s'écriait : — Je veux! — elle se mettait à rire, et il riait aussi, en se disant : — Le maître ici, ce n'est pas moi; j'ai l'air de Gros-Jean remontrant à son curé.

Il est dangereux de trop fatiguer son cerveau quand on dîne beaucoup en ville. Dans l'hiver de 1875, M. Moriaz fit des excès de travail, il se surmena, et sa santé en souffrit. Il fut atteint d'une de ces affections anémiques dont on parle tant aujourd'hui, c'est la maladie à la mode. Il dut interrompre son cours, prendre un suppléant, et, dans les premiers jours de juillet, son médecin lui ordonna de partir pour l'Engadine et d'aller faire à Saint-Moritz une cure d'eau ferrugineuse. On ne peut aller de Paris à Saint-Moritz sans passer par Coire. Ce fut à Coire que Mlle Antoinette Moriaz, qui accompagnait son père, rencontra pour la première fois le comte Abel Larinski. Quand la destinée s'en mêle, l'araignée et la mouche se rencontrent.

Abel Larinski arrivait de Vienne, il avait fait route par Milan et par le col du Splügen. Quoiqu'il fût assez près de ses pièces en débarquant dans le chef-lieu des Grisons, il descendit à l'hôtel du *Steinbock*, le meilleur et le plus cher de l'endroit. Il estimait qu'il devait cet égard au comte Larinski; ce genre de devoirs lui était sacré, il s'en acquittait religieusement. Son humeur était fort mélancolique; il fit une promenade pour se distraire. En traversant le pont de la Plessur, il attacha des yeux troubles sur les eaux limoneuses du torrent, et il fut presque tenté de faire le saut périlleux; mais dans ce genre de projet il y a loin du rêve à l'exécution, et le comte Larinski éprouva en cette circonstance que l'homme le plus mélancolique du monde a de la peine à se guérir de la manie de vivre.

Il n'avait pas sujet d'être gai. Il avait quitté Vienne pour se rendre au casino de Saxon, où on joue à la roulette et au trente-et-quarante. Son mauvais sort voulut qu'il s'arrêtât à Milan et qu'il fût présenté dans un cercle assez mal famé, où cet imprudent joua et perdit. Il lui restait tout juste de quoi poursuivre son voyage jusqu'à Saxon; mais que peut-on faire dans un casino quand on a le gousset vide? Avant de passer le Splügen, il avait écrit à un petit banquier juif de sa connaissance pour avoir de l'argent. Il ne comptait guère sur l'obligeance de cet Hébreu, et c'est pour cela qu'il s'arrêta cinq minutes à contempler la Plessur, après quoi il retourna sur ses pas. Vingt minutes plus tard il traversait une place ornée d'une jolie fontaine gothique, et, voyant devant lui une cathédrale, il y entra.

La cathédrale de Coire renferme parmi d'autres curiosités un tableau d'Albert Dürer, un saint Laurent sur le gril attribué à Holbein, un morceau de la vraie croix, les reliques de saint Lucius et de sa sœur Ernesta. Abel n'accorda qu'une attention distraite à saint Lucius et à saint Laurent. A peine eut-il pénétré dans la nef, il aperçut quelque chose qui lui parut plus intéressant qu'un tableau ou qu'une relique. Un poète anglais a dit qu'on découvre quelquefois le paradis sur le visage d'une femme, et qu'on ne peut voir le paradis sans éprouver le désir d'y entrer. Bien que le comte Larinski ne fût point un homme romanesque, il demeura quelques instans immobile, comme cloué à sa place par l'admiration. Était-ce un avertissement de sa destinée? Le fait est qu'en voyant pour la première fois M[lle] Antoinette Moriaz, car c'était elle, il éprouva je ne sais quelle surprise, quel frémissement du cœur qu'il n'avait jamais ressenti. Il se trompa d'abord sur le compte de cette charmante fille. Il devina sur le champ que l'homme dont elle était accompagnée et qui avait des cheveux gris, un large front découvert, des yeux vifs encadrés dans de beaux sourcils bien fournis,

appartenait à quelque docte confrérie; mais il s'imagina que ce personnage cravaté de blanc, quoiqu'il eût passé la soixantaine, avait conservé la jeunesse du cœur et se trouvait pour le moment en bonne fortune.

Il est des femmes qu'il est impossible de ne pas regarder. Partout où allait Mlle Antoinette Moriaz, on la regardait, d'abord parce qu'elle était charmante, ensuite parce qu'elle avait une façon particulière de s'habiller et de se coiffer, certains airs de tête, une grâce un peu libre dans la démarche et dans le maintien, qui attiraient l'attention. Quelques personnes prétendaient qu'elle aimait à étonner les passans et qu'elle ne craignait point d'être prise pour ce qu'elle n'était pas. Je n'en crois rien. Elle était indifférente à l'opinion, et en toutes choses elle ne consultait que son goût, qui avait des audaces; mais elle ne les cherchait point, elle était née comme cela. On disait quelquefois en l'apercevant de loin : Ah ! voilà une aventure qui passe. En s'approchant, on était vite désabusé; la pureté de son regard, son air de distinction et de parfaite modestie, écartaient toutes les mauvaises pensées, et on lui disait mentalement: Excusez-moi, mademoiselle, je m'étais trompé. Ce fut à peu près le discours que lui adressa le comte Abel, quand elle passa près de lui pour sortir de l'église. Son père lui racontait quelque chose qui la fit sourire; ce sourire était celui d'une jeune fille en âge d'être une femme, et qui n'a encore rien à cacher à son ange gardien. Le comte Larinski sortit après elle et la suivit des yeux jusqu'au bout de la place. En rentrant à l'hôtel, il avait une curiosité à satisfaire. Il interrogea un garçon de service, lequel lui montra sur le registre des voyageurs ces mots : M. Moriaz, membre de l'Institut de France, et sa fille, venant de Paris, allant à Saint-Moritz. — Et puis après? se demanda-t-il, et il n'y pensa plus.

Quand il eut dîné, il se rendit à la poste pour y réclamer une lettre qu'il attendait de Vienne. Il la trouva et retourna s'enfermer dans sa chambre, où il déchira le pli d'une main fiévreuse. Cette lettre, écrite dans un français plus singulier que réjouissant, était la réponse du petit banquier juif. Elle était ainsi conçue :

« Monsieur le comte, quoique vous parliez et compreniez assez bien l'allemand, vous n'aimez pas à le lire, et je vous écris en français. Il me fait beaucoup de peine de ne pouvoir pas satisfaire à votre honorée demande. Les affaires vont très-mal. Il m'est tout à fait impossible de vous avancer un florin de plus et même de vous renouveler votre billet, dont l'échéance est proche. Je suis un père de famille; il me fait beaucoup de peine de vous le rappeler.

« Je veux vous dire bien librement ce que je pense. J'ai cru à votre fusil, mais je n'y crois plus du tout, et personne n'y croit

plus. Quand il était solide, il était lourd; quand il était léger, il n'était plus solide. Que faire à cela? Vous savez bien qu'il a éclaté. Gardez-vous bien de le perfectionner encore, ou il sautera immédiatement qu'il saura qu'on le regarde. Ce maudit fusil, il vous a mangé le peu que vous aviez et un peu du mien aussi, quoique j'aie confiance que vous payerez au moins les intérêts échus. Il me fâche de vous le dire, monsieur le comte, mais tous les inventeurs, ils ont une petite fêlure au cerveau et ils finissent à l'hôpital. Pour l'amour de Dieu, laissez les fusils comme ils sont, et n'inventez plus rien, ou vous irez à fond et personne ne pourra vous repêcher. »

Abel Larinski interrompit sa lecture à cet endroit. Il posa la lettre sur la table, et se renversant dans son fauteuil, l'air farouche, l'œil fixé sur une encoignure de la chambre, il se prit à dire d'une voix sourde :

— Tu l'entends, imbécile! Ce vieux drôle a raison. Maudit soit le jour où le génie de l'invention fit tressaillir ton sublime cerveau! La rare trouvaille que tu as faite là! Que m'a-t-elle rapporté? De grandes illusions et de grandes déconvenues. De quoi m'a-t-il servi de passer des nuits entières à causer avec toi de culasses, de platines, de gâchettes, de douilles, de hausses, de balles ovoïdes et de ressorts à boudins? Quel fruit ai-je retiré de ces récréantes conversations? Tu avais tout prévu, mon grand homme, excepté le je ne sais quoi, la petite chose à laquelle les grands hommes ne pensent pas et qui fait qu'on réussit. Quand tu me parlais de ta voix lente et monotone, quand tu fixais sur moi ton regard mélancolique, j'aurais dû lire dans tes yeux que tu n'étais qu'un sot... Le diable vous emporte, toi et ton fusil, ton fusil et toi, tête creuse, tête à chimères, vrai Polonais, vrai Larinski.

A qui le comte Abel parlait-il? à un fantôme? à son double? Lui seul le savait. Quand il eut exhalé sa bile, il reprit la lecture de la lettre, qui se terminait ainsi :

« Me permettez-vous de vous donner un conseil, monsieur le comte, un bon petit conseil? Il y a trois ans que je suis connu avec vous, et je m'intéresse beaucoup pour votre bonheur. Vous inventez des fusils, et quand ils sont solides, ils ne sont pas légers. Avec votre permission, je ne vous comprends pas, monsieur le comte. Le nom que vous avez, il est beau; la tête que vous portez sur vos épaules, elle est superbe, et c'est l'opinion générale que vous ressemblez à Faust; mais votre nom et votre tête vous n'en faites rien. Laissez les fusils comme ils sont, et occupez-vous des femmes; ce seront les femmes qui vous repêcheront. Il ne faut pas perdre du temps. Avec votre permission, vous avez trente ans et peut-être un

peu davantage. Ce diable de fusil vous a fait perdre trois chères petites années.

« Il me fait beaucoup de peine, monsieur le comte, de vous rappeler que la petite échéance elle est proche. Le bracelet que vous m'avez laissé en gage, je l'ai fait estimer; il ne vaut pas mille florins, comme vous croyez; c'est une petite antiquité qui ne peut convenir qu'aux gens qui ont des fantaisies, et aujourd'hui les fantaisies sont rares, on n'a plus le temps.

« Je suis, monsieur le comte, avec beaucoup de respect, votre très humble et très obéissant serviteur. Moses Guldenthal. »

Abel Larinski se renversa de nouveau dans son fauteuil. Il chiffonnait entre ses doigts la lettre de M. Moses Guldenthal, en se disant que les Guldenthal ont quelquefois des clartés ou des lueurs. — Eh! oui, pensait-il, cet Hébreu a raison, j'ai perdu trois chères petites années. J'avais la fièvre et un nuage sur les yeux; mais, le ciel soit loué, le charme est rompu, l'illusion s'est envolée, me voilà guéri et délivré. Adieu ma chimère, je ne serai plus sa dupe. Grand merci, mon cher, je te rends ton fusil; fais-en ce qu'il te plaira.

Ses yeux rencontrèrent la glace qui surmontait la cheminée, il s'y regarda quelques instans. — Voilà bien une figure d'inventeur, reprit-il en souriant. Ce teint pâle et défait, ces yeux cernés, ces joues creuses, presque cousues... Les trois petites années ont laissé des traces. Bah! un peu de repos dans les pâturages des Alpes, et Faust rajeunira.

Il prit une plume, il écrivit ce qui suit :

« Vous êtes vraiment trop bon, mon cher Guldenthal; vous me refusez les misérables florins que je vous demandais, mais vous me donnez en revanche un petit conseil qui vaut une fortune. Malheureusement je suis incapable de le suivre. Entre belles âmes on se comprend à demi mot, et vous êtes poète à vos heures. Quand vous avez fait dans votre journée une bonne petite affaire, après vous être frotté les mains à vous enlever la peau, vous accordez votre violon, dont vous jouez comme un ange, et vous en tirez des accens si délicieux que votre grand-livre et votre caisse se mettent à pleurer d'attendrissement. Je suis musicien, moi aussi, et ma musique, ce sont les femmes. Elles ne seront jamais pour moi qu'une adorable inutilité, la part du rêve dans ma vie. Vos rêves vous rapportent le cinquante pour cent, j'en ai fait la douloureuse expérience; mes rêves, à moi, ne me rapportent rien, et c'est pour cela qu'ils me sont chers.

« Je vous interdis, entendez-moi bien, de disposer du bijou que je vous ai laissé; nous avons la faiblesse, nous autres Polonais, de

tenir à nos reliques de famille. Soyez sans inquiétude, avant la fin du mois, je serai de retour à Vienne et je ferai honneur à la chère petite échéance. Un jour, vous vous mettrez à mes genoux pour me supplier de vous emprunter mille florins, et je vous étonnerai par mon ingratitude. Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob vous ait en sa sainte garde, mon cher Guldenthal. »

Comme il terminait sa lettre, il entendit des sons de harpes et de violons. Des musiciens ambulans donnaient un concert dans le jardin de l'hôtel éclairé *à giorno*. Abel ouvrit sa fenêtre, s'y accouda. Le premier objet qui s'offrit à ses yeux fut Mlle Moriaz, se promenant le long d'une allée au bras de son père. On la regardait beaucoup, nous avons déjà dit qu'il était difficile de ne pas la regarder; mais personne ne la contemplait avec autant d'attention que le comte Larinski. Il ne la perdait pas de vue. — Est-elle belle? est-elle jolie? se disait-il; je ne sais, mais il est certain qu'elle est charmante. Comme mon bracelet, c'est un article de fantaisie. Elle est un peu maigre, et ses épaules sont trop fortes pour sa taille longue, souple et mince comme un roseau : telle que la voilà, elle n'a pas sa pareille. Sa démarche, ses mouvemens, ne ressemblent à rien; j'imagine que, lorsqu'elle se promène dans les rues de Paris, on se retourne pour la regarder, mais que personne ne s'aviserait de la suivre. Quel âge a-t-elle? Vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Pourquoi n'est-elle pas mariée?.. Qui est cette personne très mûre et assez laide qui trottine à ses côtés comme un caniche? Quelque demoiselle de compagnie. Voilà sa femme de chambre, fort pimpante, qui lui apporte un châle, et la demoiselle de compagnie s'empresse de le lui mettre sur les épaules. Elle la laisse faire de l'air d'une personne accoutumée à se faire servir. Mlle Moriaz est une héritière. Pourquoi donc n'est-elle pas mariée?

Le comte Larinski poursuivit cet entretien avec lui-même aussi longtemps que Mlle Moriaz se promena dans le jardin. Aussitôt qu'elle fut rentrée dans l'hôtel, il lui parut que le jardin était vide, qu'il n'y avait plus personne et que les harpistes jouaient faux. Il referma sa fenêtre. Il venait de renoncer à partir le lendemain pour Saxon, il avait décrété qu'il s'en irait à Saint-Moritz pour y passer au moins deux ou trois jours. Il se disait : c'est absurde, mais que sait-on?

Là-dessus, il vérifia l'état de ses finances, il pesa et soupesa sa bourse, qui était légère. Le comte Larinski avait possédé jadis une assez jolie collection de bijoux. Comme il avait de la raison et de l'esprit de conduite, il considérait ses bijoux comme un fonds de réserve, qu'il avait toujours ménagé; il n'y avait recours que dans les cas d'extrême détresse. Hélas! il ne lui en restait plus que deux, le bracelet qui était dans les mains de M. Guldenthal, et une bague

enrichie de brillans, qu'il portait à son doigt. Il décida qu'avant de quitter Coire il emprunterait quelque argent sur cette bague ou qu'il verrait à la vendre.

Il resta quelque temps assis au pied de son lit, les jambes ballantes, les yeux fermés. Il les fermait pour mieux voir Mlle Moriaz, et il répétait : — C'est absurde ; mais que sait-on? — Le fait est qu'on ne sait rien et que tout peut arriver; puis il se ressouvint d'une poésie de Goethe, intitulée : *Vanitas! vanitatum vanitas!* et il récita plusieurs fois ces deux vers :

Nun hab' ich mein Sach auf nichts gestellt,
Und mein gehört die ganze Welt!

Ce qui signifie : Maintenant que je ne compte plus sur rien, le monde entier est à moi. Abel Larinski récita ces deux vers avec une pureté d'accent qui eût étonné M. Moses Guldenthal.

M. Moriaz, après avoir souhaité une bonne nuit à sa fille et lui avoir donné, à son ordinaire, un baiser sur le front, s'était retiré dans sa chambre. Il se disposait à se mettre au lit, quand il entendit frapper à sa porte. Il se rhabilla à moitié, ouvrit et vit paraître un jeune blondin qui s'élança vers lui, s'empara de ses deux mains et les pressa avec effusion. M. Moriaz les dégagea en regardant l'intrus d'un œil interdit.

— Quoi donc? lui dit celui-ci, vous n'avez pas l'air de me reconnaître. Aussi vrai que vous êtes l'un des plus illustres chimistes de notre temps, je suis Camille Langis, le fils de votre meilleur ami, un jeune homme de grande espérance, qui vous admire beaucoup, qui a suivi vos cours, qui est prêt à recommencer. Là, mon cher maître, me remettez-vous?

— Eh! oui, je te remets, mon garçon, répondit M. Moriaz, quoique, à vrai dire, tu aies beaucoup changé. Quand tu nous as quittés, tu avais l'air d'un jeune homme, d'un jouvenceau.

— Et aujourd'hui?

— Aujourd'hui, tu as obtenu de l'avancement, tu as l'air d'un homme jeune; mais, je te prie, d'où sors-tu? Je te croyais au fond de la Transylvanie.

— On en revient, comme vous voyez. Il y a trois jours, j'arrive à Paris, je ne fais qu'un saut jusqu'à Maisons-Laffitte. Mme de Lurcy, qui a l'insigne honneur d'être à la fois ma tante et la marraine d'Antoinette,... pardon, de Mlle Antoinette Moriaz, m'apprend que vous avez été souffrant, que votre médecin vous envoie en Suisse, à Saint-Moritz, pour vous y refaire. Je me lance à votre poursuite; ce matin, je vous ai manqué d'une heure à Zurich; mais je vous tiens, et vous m'entendrez.

— Je t'avertis, mon cher enfant, que je suis dans ce moment un

détestable auditeur. Nous avons fait aujourd'hui un hôtel de ville, un palais épiscopal, une cathédrale et les reliques de saint Lucius. A la lettre, je tombe de sommeil. Est-ce bien pressé ce que tu as à me dire?

— Si c'est pressé! J'arrive tout courant de Hongrie pour vous demander votre fille en mariage.

M. Moriaz hocha la tête et leva les bras au ciel; puis, s'accoudant sur le bois de son lit : — Tu ne pouvais pas attendre jusqu'à demain? reprit-il. Quand on veut se rendre son juge favorable, on ne le dérange pas dans son premier somme.

— Mon cher maître, je suis désolé de vous être désagréable, mais il faut absolument que vous m'écoutiez. Pour la première fois, il y a deux ans, je vous ai demandé la main de votre fille. Après avoir consulté Antoinette... vous me permettez, n'est-ce pas? de l'appeler Antoinette,... après l'avoir consultée, vous m'avez répondu que j'étais trop jeune, qu'elle ne me prenait pas au sérieux, et vous m'avez engagé à repasser dans deux ans. J'ai employé ces deux mortelles années à faire en Hongrie une route et un pont de fil de fer, et croyez bien que, tout en construisant mon pont, je me suis donné une peine infinie pour tâcher d'oublier Antoinette. Impossible! Elle est mon roman de jeunesse, et je n'en ferai jamais d'autre. Oui ou non, le 5 juillet 1873, ne m'avez-vous pas dit de repasser dans deux ans? Nous sommes au 5 juillet 1875, et je repasse. Suis-je un homme exact?

— Aussi exact qu'insupportable, repartit M. Moriaz en promenant sur son oreiller des regards mélancoliques. Franchement, se présente-t-on entre onze heures et minuit chez le président de l'Académie des sciences pour lui conter de pareilles billevesées? Tu manques de respect à l'Institut. Au surplus, mon cher garçon, on change en deux ans; tu en es la preuve, puisque le jouvenceau est devenu presqu'un homme. Tu as bien fait de laisser pousser ton impériale, elle a je ne sais quoi de glorieux et de crâne, on devine à première vue qu'elle revient de Hongrie; mais, pendant que tu changeais en bien, es-tu sûr qu'Antoinette n'ait pas changé en mal? Es-tu certain qu'elle est toujours l'Antoinette de ton roman?

— Permettez; je l'ai revue tout à l'heure sans qu'elle me vît. Elle se promenait à votre bras dans le jardin de l'hôtel, illuminé en son honneur. Autrefois elle était ravissante, elle est devenue adorable. Si vous aviez l'immense bonté de me la donner, je serais capable de tout pour vous être agréable. Je me chargerais de toutes vos petites commissions, je nettoierais vos cornues, je mettrais des étiquettes à vos bocaux, je balaierais votre laboratoire. Je sais l'allemand, eh bien! je lirai tous les gros livres allemands qu'il vous plaira de consulter, je les lirai la plume à la main, j'en ferai des

extraits, oui, des extraits par écrit, et quelle écriture, grand Dieu! ce sera de l'écriture moulée... Mon cher maître, me la donnez-vous?

— Le plaisant personnage! Il s'imagine qu'il ne tient qu'à moi de lui donner ma fille. Je dispose d'elle comme de la lune. Depuis qu'elle a ses dents, elle me fait vouloir tout ce qu'elle veut.

— Au moins me permettez-vous de m'adresser à elle dès demain?

— Garde-t'en bien, malheureux! s'écria M. Moriaz, tu gâterais à jamais tes affaires. Pendant que tu étais là-bas, elle a refusé deux partis, un agent de change et un deuxième secrétaire d'ambassade, le vicomte de R..., et, à l'heure qu'il est, elle a pris dans une sainte horreur tous les prétendans! Elle m'accompagne à Saint-Moritz pour y cueillir des fleurs et pour les peindre à l'aquarelle. Si tu t'avisais de venir la troubler dans ses occupations, si tu te présentais devant elle de but en blanc comme un créancier au jour de l'échéance, je te jure que le billet serait protesté et que tu n'aurais rien de mieux à faire que de repartir pour la Hongrie.

— Vous en êtes sûr?

— Autant que je le suis que l'acide sulfurique rougit le tournesol.

— Et vous avez le cœur de me renvoyer à Paris sans que je lui aie parlé?

— Ce que j'en dis, c'est pour ton bien, et tu sais si je te veux du bien.

— Il est convenu, entendu, n'est-ce pas, que vous vous chargerez de mes intérêts, que vous plaiderez ma cause?

— Il est entendu que je sonderai le terrain, que je préparerai les voies...

— Et que vous me donnerez prochainement des nouvelles, et que ces nouvelles seront bonnes... Je les attendrai ici, à l'hôtel du *Steinbock*.

— A ton aise; mais, pour l'amour de Dieu, laisse-moi dormir.

M. Camille Langis lui serra les deux bras et lui dit avec émotion : — Je me mets dans vos mains, songez que vous répondez de ma vie.

— Oh! jeunesse, murmura M. Moriaz en le poussant dehors. Nous aurons beau chercher, nous ne ferons jamais d'invention plus belle que celle-là.

Dix heures plus tard, une chaise de poste emportait dans la direction de l'Engadine Mlle Antoinette Moriaz, son père, sa demoiselle de compagnie et sa femme de chambre. On déjeuna tant bien que mal dans un village situé au fond d'un trou qui s'appelle Tiefenkasten, ce qui veut dire : la caisse profonde, et il est certain

qu'on n'en a jamais vu de plus profonde; puis on se remit en chemin, et vers quatre heures de l'après-midi on atteignit l'entrée du sauvage défilé de Bergünerstein, lequel mérite d'être comparé à la Via-Mala. La route y est resserrée entre une muraille de rochers et un précipice de près de deux cents mètres, au fond duquel bouillonnent les eaux de l'Albula. Cette sauvagerie causa quelque émotion à M[lle] Moriaz; elle n'avait jamais rien vu de semblable à Cormeilles-en-Parisis. Elle mit pied à terre et alla s'accouder sur le parapet pour contempler à son aise le précipice, que le torrent écumeux remplissait de son mugissement.

Son père l'ayant rejointe : — Ne trouvez-vous pas cette musique charmante? lui demanda-t-elle.

— Charmante, je le veux bien, répondit-il; mais plus charmans encore sont les braves ouvriers qui, au risque de se rompre le cou, ont construit l'espèce de route suspendue que voici. Je trouve que tu admires trop le torrent et pas assez la route. — Et après une pause, il ajouta : — Je souhaite que notre ami Camille Langis ait eu moins de mal à construire la sienne.

Antoinette fit un mouvement et regarda son père; puis elle se remit à contempler l'Albula.

— Au reste, il est homme à se tirer de toutes les difficultés, reprit M. Moriaz en caressant ses favoris avec la pomme de sa canne. Il a un air jeunet qui est bien trompeur. Ce garçon est d'une précocité étonnante; à vingt ans, il sortait premier de l'École centrale. Le plus beau, c'est qu'ayant de la fortune, il a la passion, la fureur du travail. Le riche qui travaille, c'est la pauvreté volontaire.

Il sortait du précipice un vent humide et frais. M[lle] Moriaz s'enveloppa la tête d'une capeline rouge qu'elle tenait à la main, et grattant du doigt le parement du garde-fou, où brillaient des paillettes de mica : — Comment appelez-vous cette roche? demanda-t-elle.

— C'est du gneiss, une sorte de granit feuilleté; mais n'admires-tu pas comme moi les gens qui travaillent, quand ils pourraient ne rien faire?

— Cela veut dire que vous vous admirez beaucoup vous-même.

— Oh! moi, dans ma première jeunesse j'ai travaillé par nécessité, et j'en ai pris l'habitude, dont je n'ai pu me défaire, tandis que Camille Langis...

— Encore? fit-elle avec un geste d'impatience. A propos de quoi me parlez-vous de Camille?

— A propos de rien. Il m'arrive souvent de penser à lui.

— Ne jouons pas au plus fin. Vous avez eu dernièrement de ses nouvelles?

— Tu m'y fais penser, j'en ai eu par M[me] de Lurcy.

— Mme de Lurcy, ma marraine, devrait bien se mêler de ce qui la regarde. Cette femme est incorrigible.

— De quoi veux-tu qu'elle se corrige?

— De la manie de vouloir faire mon bonheur à sa façon... Je lis dans vos yeux que Camille est de retour à Paris. Qu'y vient-il faire?

— Je n'en sais rien. Comment le saurais-je? Je présume seulement, je suppose...

— Vous ne supposez pas, vous savez.

— Point du tout; mais comme l'hypothèse est le chemin qui conduit à la science, et que nous en faisons tous les jours, nous autres savans...

Elle l'interrompit encore en lui disant : — Tu sais bien que je ne lui ai rien promis.

— A la rigueur, j'y consens; mais tu m'avais chargé de lui dire que tu le trouvais trop jeune. Il a travaillé dès lors consciencieusement à se corriger de ce défaut. — Et lui pinçant la joue : — Tu es la fille aux objections. Tu auras bientôt vingt-cinq ans et tu as refusé cinq partis. As-tu juré de mourir fille?

— Je n'y vois pour ma part aucun inconvénient.

— J'en vois beaucoup, moi. Considère, je te prie...

— Ah! vous êtes sans pitié, s'écria-t-elle. Eh quoi! jusque sur les bords de l'Albula!.. Vous savez que de tous les sujets de conversation, celui-ci m'est le plus antipathique.

— Tu me calomnies, c'est une idée de traverse qui m'était venue. Je t'ai parlé de Camille comme je t'aurais parlé du roi de Prusse; tu t'es gendarmée, ne t'en prends qu'à toi.

Antoinette garda quelques instans le silence. — Décidément tu aimes beaucoup Camille? reprit-elle.

— De tous les gendres que tu pourrais me proposer...

— Mais je ne t'en propose aucun.

— C'est précisément ce dont je me plains.

— Soit, puisque tu l'aimes tant, ce Camille, ordonne-moi de l'épouser.

— Si j'ordonnais, tu m'obéirais?

— Peut-être, pour la curiosité du fait, répondit-elle en riant.

— Mauvaise, qui se moque de son père! répliqua-t-il. Voilà vingt ans bien comptés que je vis en servitude, on ne s'émancipe pas ainsi du jour au lendemain. Cependant le grand roi daignait discuter avec ses ministres; je suis Pomponne, discutons.

— Mon Dieu, vous savez comme moi que j'ai beaucoup d'amitié pour Camille, comme pour un camarade d'enfance. Je l'ai vu tout petit, il m'a vue toute petite. Nous avons joué ensemble à cache-cache, et il faisait mes dix mille volontés. Ce sont là de jolis souvenirs, mais je me souviens trop en le voyant.

— Il a passé deux années chez les Magyars; c'est quelque chose que deux ans.

— Bah! il n'aura jamais d'autorité sur moi. J'entends que mon mari soit mon gouvernement.

— Pour avoir le plaisir de gouverner ton gouvernement.

— Enfin je le connais trop. Je ne puis aimer qu'un inconnu.

— N'était-ce donc pas un inconnu que le vicomte de R...?

— Au bout de cinq minutes, je le savais par cœur. Il ressemble à tous les deuxièmes secrétaires du monde. Soyez sûr qu'il n'y a pas dans sa tête une seule idée qui soit vraiment à lui. Sa figure même ne lui appartient pas, c'est un chef-d'œuvre auquel collaborent son tailleur, son coiffeur et son chemisier. Réduisez-le à lui-même, et vous verrez ce qui restera.

— A ce compte, la première condition pour être aimé de toi, c'est d'être pauvre en chemises.

— Si jamais mon cœur se met à parler, c'est que j'aurai rencontré un homme qui ne ressemblera pas à tous les hommes que je connais. Après cela, je ne lui interdirai pas absolument d'avoir du linge.

M. Moriaz fit un geste d'humeur et se remit en route pour rattraper la voiture, qui avait pris de l'avance. Quand il eut fait vingt pas, il s'arrêta, et, se retournant vers Antoinette, occupée à rabattre sa capeline sur ses épaules et à reboutonner ses gants à douze boutons : — Je joue de malheur dans la grande loterie de ce monde, lui dit-il. Aujourd'hui, il n'y a plus de filles romanesques; la dernière, c'est moi qui l'ai eue.

— C'est dit, je suis une fille romanesque, lui cria-t-elle en secouant d'un air de défi sa jolie tête bouclée, et si tu es sage, tu ne me presseras pas de me marier, car je ne ferai jamais qu'un mariage inconvenant.

— Ah! parle bas, — s'écria-t-il en promenant ses regards autour de lui, et il ajouta : — Grâce à Dieu, il n'y a que l'Albula qui ait pu t'entendre.

M. Moriaz se trompait. S'il avait levé les yeux, il eût découvert au-dessus de la corniche rocheuse qui bordait la chaussée un sentier, et dans ce sentier un piéton arrêté sous un sapin. Ce voyageur était parti de Coire par la diligence. A l'entrée du défilé, laissant son bagage continuer sa route sans lui jusqu'à Saint-Moritz, il avait mis pied à terre et, le havre-sac au dos, il s'acheminait vers Bergün, où il se proposait de passer la nuit, ainsi que M. Moriaz. De l'entretien qu'Antoinette avait eu avec son père, il n'avait saisi qu'un mot, qu'elle avait crié. Ce mot s'était enfoncé comme une flèche dans son oreille et de son oreille dans les profondeurs de son cerveau, qui était entré en effervescence. C'était un trésor que ce mot,

et il ne cessa de le méditer, de le commenter, d'en extraire tout le suc, jusqu'à ce qu'il eût atteint les premières maisons de Bergün : tel un mendiant qui vient de ramasser dans la poussière du chemin une bourse bien garnie et qui l'ouvre, la referme, la rouvre encore, fait pièce à pièce le compte de son aubaine et recommence vingt fois son addition. Notre voyageur dîna à table d'hôte; il était si préoccupé qu'il mangea des truites pêchées dans l'Albula sans se douter qu'elles avaient une fraîcheur, une saveur, une délicatesse exquise, et pourtant il est notoire que les truites de l'Albula sont les premières truites de l'univers.

Mlle Moiseney, dont l'office et la charge consistaient à servir de chaperon à Mlle Moriaz, n'était pas un grand génie; cette digne et excellente personne avait l'esprit très court, et elle ne s'en doutait pas. Son museau ne revenait point à M. Moriaz; il avait sollicité plus d'une fois sa fille de lui donner son congé. Par pure bonté d'âme, Antoinette s'y était toujours refusée; elle n'admettait pas qu'on mît au rebut les vieux serviteurs, les vieux caniches, les vieux chevaux et les gouvernantes émérites. Le jeune Candide concluait de tout ce qu'il voyait que le premier degré de bonheur était d'être Mlle Cunégonde et le second de la contempler tous les jours; Mlle Moiseney estimait que le premier degré de félicité surhumaine était d'être Mlle Antoinette Moriaz, le second de passer sa vie auprès de cette reine un peu volontaire, mais attentive à faire le bonheur de ses sujets, et de pouvoir se dire : — C'est moi qui ai couvé l'œuf d'où est sorti ce phénix; je suis pour quelque chose dans cette merveille, je lui ai enseigné l'anglais et la musique. — Elle avait pour sa reine une admiration sans bornes, qui allait jusqu'à l'idolâtrie. Les Anglais professent que leurs souverains ne peuvent mal faire : *the king can do no wrong*. Mlle Moiseney affirmait que Mlle Moriaz ne pouvait ni mal faire ni se tromper sur rien. Elle voyait tout par ses yeux, épousait ses goûts et ses dégoûts, ses sentimens, ses opinions, ses raisons et ses torts; elle n'avait qu'une existence de reflet, qui suffisait à sa gloire. Elle disait tous les jours à son idole : — Que nous sommes belles ce matin! — à peu près comme le sonneur de cloches qui s'écriait en gonflant ses joues : Nous étions en voix, nous avons bien chanté vêpres aujourd'hui. M. Moriaz l'excusait sans peine de trouver sa fille charmante; mais il lui en voulait d'approuver toutes les idées d'Antoinette, ses décisions et ses résistances. — Ce n'est pas un chaperon que cette femme, disait-il, c'est un point d'admiration. — Il aurait été bien aise de la mettre à la retraite, de donner sa place à une personne de sens rassis et de bon conseil, qui eût acquis de l'autorité. Il eût fort étonné Mlle Moiseney s'il lui avait représenté qu'elle manquait de bon sens. Cette bonne créature se flattait d'en avoir beaucoup,

elle se faisait la plus haute idée de la sûreté de son jugement, elle se croyait presque infaillible. Elle discourait d'un ton d'oracle sur les futurs contingens, elle se piquait de tout deviner, de tout prévoir, de tout prédire, elle était dans le secret des dieux. Comme son prénom était Jeanne, M. Moriaz, qui faisait peu de cas de ses almanachs, l'appelait quelquefois la papesse Jeanne, ce qui la blessait au vif.

Mlle Moiseney avait deux défauts : elle était gourmande et elle avait du goût pour les beaux hommes. Entendons-nous : elle savait très bien qu'ils n'avaient point été créés pour son usage, qu'elle n'avait rien à leur offrir, qu'ils n'avaient rien à lui donner. Elle ne laissait pas d'avoir du plaisir à les regarder; elle les admirait naïvement et innocemment comme un enfant peut admirer une belle enluminure d'Épinal; elle eût volontiers découpé leur image pour la pendre à un clou et pour la contempler en relisant *Gonzalve de Cordoue* et *le Dernier des cavaliers*, ses deux romans favoris. A Bergün, pendant le repas, son cerveau avait travaillé, elle avait fait deux réflexions. La première était que les truites de l'Albula sont incomparables, la seconde qu'un inconnu, assis en face d'elle, avait une fort belle tête; à plusieurs reprises, le nez et la fourchette en l'air, elle s'était oubliée à l'examiner.

Antoinette, un peu lasse, se retira de bonne heure dans sa chambre. Mlle Moiseney fut la trouver pour s'assurer qu'elle ne manquait de rien, et au moment de la quitter, sa bougie à la main :
— Ne vous paraît-il pas comme à moi que cet inconnu a une figure bien remarquable? lui demanda-t-elle.

— De qui parlez-vous? répondit Antoinette.

— Du voyageur qui était assis en face de moi.

— Je vous avoue que je l'ai à peine regardé.

— Vraiment? Il a des yeux superbes, presque verts, avec des reflets presque fauves.

— Grand bien lui fasse! Et ses cheveux, sont-ils verts aussi?

— Châtain brun, presque couleur noisette.

— Décidément sont-ils noisette ou ne le sont-ils pas?

— Ne vous moquez pas, sa figure est étrange, mais pleine de caractère, d'expression, et aussi belle qu'étrange.

— Quel enthousiasme! Il m'a semblé, quant à moi, qu'il avait la tête un peu enfoncée dans les épaules.

— Que dites-vous là? s'écria Mlle Moiseney fort scandalisée. Où prenez-vous, ma chère enfant, qu'il ait la tête dans les épaules?

— Là, ne me battez pas, je suis prête à me rétracter. Bonne nuit, mademoiselle... A propos, saviez-vous que M. Camille Langis fût de retour à Paris?

— Je ne le savais pas, mais vous ne m'apprenez rien. Je l'avais

deviné, j'en étais sûre, parfaitement sûre. Et sans doute vous pensez qu'il est revenu dans l'intention...

— Je pense, interrompit Antoinette, que M. Langis est l'homme du monde à qui il me coûte le plus de faire de la peine. Je pense aussi qu'il est des fidélités désolantes; c'est un fait exprès, on perd quelquefois son chien, mais jamais quand on veut le perdre; je pense encore qu'une femme fait un mauvais marché en épousant un homme pour qui elle a de l'amitié; si elle y gagne un mari, elle est sûre d'y perdre un ami.

— Comme vous dites vrai! vous avez toujours raison, s'écria Mlle Moiseney. M. Langis a-t-il donc oublié que vous le trouvez trop jeune? Vingt-trois ans.

— Il l'a si peu oublié qu'il s'est arrangé, je ne sais comment, pour en avoir aujourd'hui vingt-cinq. Comment résister à une telle marque d'amour? Il faudra bien que je l'épouse.

— Il n'en sera rien, on ne se marie pas par charité, répliqua Mlle Moiseney.

— Adieu, ma chère, lui dit Antoinette en la renvoyant, ne rêvez pas trop à votre inconnu. Je vous assure qu'il a la taille un peu engoncée; cependant qu'à cela ne tienne! Si le cœur vous en dit, je me chargerai d'arranger cette affaire. — Et elle ajouta : — Que cela doit être amusant de marier les autres!

Le lendemain matin, Mlle Moiseney fit connaissance avec son inconnu. Avant de quitter Bergün, Mlle Moriaz avait voulu faire un croquis, et elle était sortie de bonne heure avec son père. Mlle Moiseney descendit dans le salon de l'hôtel; avisant un piano, elle l'ouvrit et joua une fantaisie de Schumann, elle était assez bonne musicienne. Comme elle achevait son morceau, le comte Abel Larinski, l'homme aux yeux verts, qui était entré sans qu'elle s'en aperçût, s'approcha d'elle pour la remercier du plaisir qu'il avait eu à l'entendre; mais il se permit de lui représenter qu'elle n'avait pas observé le mouvement, qu'il ne fallait pas confondre un *andantino* avec un *andante*. Sur ses instances, il se mit à son tour au piano et exécuta l'*andantino* en homme du métier. Mlle Moiseney, prompte à l'enthousiasme, lui déclara qu'il était un Listz ou un Chopin, et le supplia de lui jouer encore un morceau, à quoi il consentit de bonne grâce. Après cela, ils causèrent de musique et bientôt d'autre chose. L'homme aux yeux verts avait ce rapport avec Socrate qu'il était maître dans l'art d'interroger, et Mlle Moiseney aimait à parler. Le sujet dont elle parlait le plus volontiers était Mlle Antoinette Moriaz; quand on la mettait sur ce chapitre, elle devenait éloquente comme une réclame. Au bout d'une demi-heure, le comte Abel était au fait du caractère et de la situation de Mlle Moriaz. Il savait qu'elle avait un cœur d'or, un esprit libre de tout pré-

jugé, une âme généreuse, l'amour de tout ce qui était chevaleresque et héroïque; il savait que chaque semaine deux jours étaient consacrés par elle à visiter les pauvres et qu'elle les considérait comme des créanciers naturels auxquels elle était tenue de faire restitution. Il savait aussi que Mlle Moriaz pouvait d'autant mieux satisfaire ses goûts charitables que sa mère lui avait laissé cent mille livres de rente. Il apprit encore qu'elle dansait à la perfection, qu'elle dessinait comme un ange, qu'elle lisait l'italien et parlait l'anglais. Ce dernier point toucha médiocrement le comte Abel. Saint Paul a dit : « Quand je parlerais toutes les langues, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. » Le comte était de l'avis de saint Paul, et Mlle Moriaz n'eût-elle su ni parler l'anglais ni même dessiner ou danser, cela n'aurait point diminué l'estime dont il l'honorait. L'essentiel à ses yeux était qu'elle eût de la bienveillance pour les pauvres et un peu de tendresse pour les héros.

Quand il eut appris d'un air détaché tout ce qu'il désirait connaître, il salua respectueusement Mlle Moiseney, à qui il ne dit point son nom, et, sans attendre le retour d'Antoinette, il boucla son havre-sac, le mit sur son dos, solda sa dépense et gagna chemin pour atteindre par une rapide montée le col de l'Albula, qui conduit dans l'Engadine. On trouverait difficilement dans toutes les Alpes un site plus triste, plus nu, plus âpre, plus morne, plus indiciblement désolé que le col de l'Albula. La route s'y traîne entre d'effroyables éboulis de rochers, entassés dans un monstrueux désordre. Parvenu au sommet de la côte, le comte Abel éprouva le besoin de souffler. Il gravit un tertre où il s'assit. A ses pieds s'ouvrait la gueule béante d'une caverne obstruée par de grosses touffes d'aconit au sombre feuillage; on eût dit que ces aconits faisaient la garde autour d'un crime dont ils avaient été les complices. Abel contemplait la solitude affreuse qui l'environnait : partout des blocs énormes, épars ou amoncelés, les uns couchés sur le flanc, d'autres debout ou suspendus. Il lui semblait que ces blocs avaient servi jadis aux jeux de titans avinés qui, après en avoir usé comme de quilles ou d'osselets, avaient fini par se les jeter à la tête. Il est plus probable que celui qui a fabriqué le col de l'Albula, épouvanté et confus de la laideur de son œuvre, lui a rendu justice en la fracassant à grands coups de marteau.

Le comte Abel entendit un bruit de grelots, et il vit venir une chaise de poste qui, arrivant de l'Engadine, se dirigeait sur Bergün. C'était une grande berline découverte, laquelle renfermait une femme de soixante ans, accompagnée de ses gens et de son carlin. Cette femme avait la tête un peu carrée, le nez un peu camus, les pommettes saillantes, l'œil vif, une grande bouche, où se

jouait un sourire spirituel, impérieux et méprisant. Abel pâlit et frissonna; il ne détachait pas ses yeux de cette figure mongole que de très loin il avait cru reconnaître. Il se disait : — Eh ! oui, c'est elle. — Il releva sur son visage le collet de son manteau et disparut autant qu'on peut disparaître quand on est assis au sommet d'un tertre. Il y avait six ans qu'il n'avait vu cette femme, et il s'était promis de ne jamais la revoir; mais l'homme est le jouet des circonstances, et son bonheur comme sa fierté sont à la merci d'une rencontre. Le comte Abel n'était plus fier; pendant quelques minutes, il s'anéantit, il cessa d'exister.

Heureusement il s'avisa qu'on ne l'avait point reconnu, que la femme de soixante ans ne regardait pas de son côté. Elle avait du goût; trouvant fort laid le pays qu'elle traversait et qu'on appelle la Vallée-du-Diable, elle avait ouvert un volume relié en maroquin, que sa camériste venait de lui remettre. Ce volume n'était pas un roman nouveau, c'était un livre allemand, intitulé *Histoire de la civilisation au point de vue transformiste depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*. Elle n'était pas très avancée dans sa lecture, ni dans l'histoire de la civilisation; elle n'avait pas poussé jusqu'à l'âge de pierre ou de bronze, elle en était encore aux animaux primitifs, aux protozoaires, aux monades, aux vibrions, aux bactéries et aux leptothrix, à l'âge de l'albumine ou de la civilisation gélatineuse, comme l'appelait l'auteur, dont les vues et la sagacité la charmèrent. Elle n'interrompait sa lecture que pour administrer par intervalles une légère chiquenaude sur le nez de son carlin, qui ronflait dans son giron, et elle était à mille lieues de soupçonner que le comte Abel Larinski était là et la regardait.

Il vit passer devant lui la berline, mais elle ne s'arrêta point, et bientôt elle descendit vers Bergün. Alors il sentit un poids se détacher de son cœur, qui recommença de battre. La berline s'éloignait rapidement, elle était lancée à toute vitesse; le comte l'escortait de ses vœux, il aplanissait le chemin devant elle, il écartait tous les cailloux qui auraient pu ralentir sa marche. Elle allait disparaître à l'un des contours de la route, quand elle se croisa avec une autre chaise de poste qui montait au pas et dans laquelle il aperçut un point rouge; c'était le capuchon de Mlle Antoinette Moriaz. L'instant d'après, il ne vit plus la berline; il lui sembla que le fantôme de sa triste jeunesse, sorti tout à coup du royaume des ombres, venait de s'y replonger à jamais, et que la fée de l'espérance, celle qui a les secrets de l'avenir, montait vers lui, coiffée de rouge, des fleurs dans les mains, le soleil dans les yeux. Une ouverture se fit dans les nuages; l'ombre qui couvrait la Vallée-du-Diable s'éclaircit, et l'affreuse solitude se prit à sourire. Le comte

Abel se leva, ramassa son bâton, se secoua. En passant devant la caverne, il découvrit parmi les touffes d'aconit qui en obstruaient l'entrée un creux gazonné, et il s'aperçut que ce creux était garni de jolies campanules bleues, dont les clochettes se balançaient gaîment au gré du vent. Il cueillit une de ces campanules, la porta à sa bouche et lui trouva un goût aimable. Une demi-heure plus tard, il quittait la route pour enfiler un sentier qui traverse des pâturages et une forêt de mélèzes.

Quand il atteignit le fond de la vallée, la nuit tombait. Il traversa le hameau de Cresta, franchit un pont, et se trouva à l'entrée du village de Cellarina, situé à vingt-cinq minutes de marche de Saint-Moritz. Après s'être consulté, il résolut de ne pas pousser plus loin, et il descendit dans une auberge agréable et proprette, fraîchement blanchie à la chaux.

L'air de l'Engadine est si vif que les premières nuits qu'on y passe sont d'habitude des nuits blanches. Le comte Larinski ne dormit guère dans son nouveau gîte. Eût-il mieux dormi dans la plaine? Il était comme travaillé par ses pensées. A quoi pensait-il? A la cathédrale de Coire, à la Vallée-du-Diable, aux touffes d'aconit, aux campanules, à la rencontre des deux chaises de poste, dont l'une montait et l'autre descendait. Après cela, il ne vit plus rien qu'une capeline rouge, et il avait les yeux ouverts quand les premières clartés du jour pénétrèrent dans sa chambrette. Les aigles dorment peu lorsqu'ils se disposent à entrer en chasse.

II.

Les bains de Saint-Moritz sont, au dire de beaucoup de gens, un endroit peu récréatif, où l'on n'envoie que les anémiques sérieux, qui éprouvent un sincère désir de recouvrer des forces et la santé. L'air qu'on y respire, l'eau ferrugineuse qu'on y boit et qui a le goût de l'encre, ont opéré plus d'une fois de véritables miracles; encore faut-il être capable d'en supporter l'effet. — Je suis charmé d'en avoir fait l'expérience, nous disait un malade, je n'en suis pas tout à fait mort, et cela prouve que désormais je peux tout braver. — C'est la boutade d'un ingrat.

La vallée de la Haute-Engadine, où se trouve Saint-Moritz, a, comme les bains, ses détracteurs et ses admirateurs. Cette étroite vallée, parcourue par l'Inn dans toute sa longueur, nue dans le bas, encaissée entre des montagnes dont les pentes sont hérissées de sapinières, de mélèzes ou de pins aroles, et dont les sommets sont couverts de glaciers, est élevée de plus de 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Il y neige parfois au mois d'août, mais le beau temps y est délicieux, et l'on y rencontre des lacs verts, fort ro-

mantiques, qui brillent au soleil comme des émeraudes. Ceux qui en médisent et qui les comparent à des cuvettes sont des gens de mauvaise humeur; c'est une maladie dont rien ne guérit, ni le fer, ni l'iode, ni le soufre.

Il est une chose que ces gens de mauvaise humeur ne peuvent nier, c'est qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver dans les montagnes des gazons plus fleuris et plus parfumés que ceux de l'Engadine. Nous ne parlons pas du rhododendron, dont les buissons abondent au bord des lacs; nous aimons peu cet arbuste gourmé, prétentieux, dont les roses ont l'air d'être en cire et faites pour la décoration d'un autel; mais n'est-il pas agréable de se promener dans une pelouse noire de satyrion vanillé? Et que pensez-vous de la grande et de la petite gentiane, des grands arnicas jaunes, des beaux lis martagons et du lis saint Bruno, du daphné, de l'androsace et de ses touffes roses, des orchis rouges ou brûlés, de toutes les variétés de saxifrages, de la grosse campanule velue, des jolis asters violets, emmitouflés dans une petite cravate qui les protége contre le froid? Ailleurs, autour d'entonnoirs où les vaches ont tracé des sentiers en gradins, on cueille cette sorte d'immortelle revêtue de feutre, appelée l'*edelweiss* ou la cotonnière des Alpes, objet des convoitises de tous les baigneurs. Plus haut, aux approches des glaciers, on trouve les pensées blanches, l'anémone et la renoncule glaciales; plus haut encore, au bord des névés et souvent enfouie dans la neige, fleurit cette charmante petite fleur lilas, finement découpée, frileuse et frissonnante, qu'on nomme la soldanelle. Gratter la neige et y trouver une fleur, fait-on dans la vie beaucoup de découvertes aussi agréables?

Après cela, il faut convenir que l'unique rue de Saint-Moritz ne ressemble point à la rue de la Paix. Il faut convenir aussi que les halles de l'endroit sont mal approvisionnées, et que dans un air qui stimule l'appétit, on n'a pas toujours de quoi le satisfaire. On ne peut tout avoir, et nous ne conseillons à personne d'établir son domicile à perpétuité dans l'Engadine. Il faut cependant que cette vallée ait son charme, puisque les habitans émigrent dans leur jeunesse, et qu'après avoir gagné quelque argent ils retournent vieillir au pays natal, où ils se bâtissent d'assez belles maisons.

Mlle Moriaz ne se déplaisait point à Saint-Moritz; les sauvageries et les sapinières lui revenaient. Du haut de la terrasse de l'hôtel Badrutt, elle aimait à contempler le lac vert, dormant à ses pieds, et elle ne songeait pas à se plaindre qu'il eût la forme d'une cuvette. Elle aimait aussi à voir les vaches revenir le soir en procession du pâturage. Le berger qui en a la garde ramène en bon ordre son armée, qu'annonce de loin le tintement des sonnailles. Chaque vache s'arrête d'elle-même à l'entrée de son étable et demande en

mugissant qu'on vienne lui ouvrir. Le matin, quand on les met dehors, elles attendent l'arrivée du cortége, chacune prend place à son rang. La première fois que Mlle Moriaz assista à cette cérémonie, elle la trouva aussi intéressante qu'une première représentation aux Français ou à l'Opéra.

Il y eut quelques jours de pluie, qu'elle employa à lire, à peindre, à faire des observations sur les animaux des deux sexes qu'elle rencontrait à la table d'hôte. Elle se procura bientôt un surcroît d'occupation. Elle avait l'esprit et le cœur si actifs, qu'elle ne pouvait rester huit jours dans un endroit sans y découvrir quelque bonne œuvre à faire. Une mercière, qu'elle avait prise en amitié, lui présenta sa fille, qui se destinait au métier d'institutrice et désirait apprendre à dessiner. Antoinette se chargea de lui donner des leçons. Elle la faisait venir chaque jour à l'hôtel et l'y gardait pendant plusieurs heures. Elle reprochait à son élève d'avoir la compréhension un peu dure et la bourrait quelquefois; mais elle la consolait de ses vivacités par des caresses.

Le temps se remit au beau. Elle en profita pour faire quelques promenades; elle gravit des pentes et des gazons glissans, dans l'espoir d'en rapporter des plantes rares; mais ses forces ne répondant pas à sa vaillance, elle ne put grimper jusqu'à ces entonnoirs où fleurit l'edelweiss. Une semaine après son arrivée, elle eut une surprise et même une émotion, qui ne rentrait pas dans le programme convenu de plaisirs que le propriétaire de l'hôtel Badrutt se charge de procurer à ses hôtes. En revenant d'une excursion au lac de Silvaplana, elle trouva dans sa chambre une corbeille contenant une véritable gerbe de fleurs des Alpes tout fraîchement cueillies, et dans le nombre non-seulement des edelweiss à profusion, mais des plantes rares, et la plus rare de toutes, certaine clochette rampante qui sent l'abricot et qui, hormis quelques districts de l'Engadine, ne se retrouve plus aujourd'hui qu'en Sibérie. Ce bouquet splendide était accompagné d'un billet ainsi conçu :

« Un homme, qui avait assez de la vie, résolut de se pendre. Il choisit, pour exécuter son funèbre dessein, un lieu triste et solitaire, où il n'avait poussé qu'un chêne dont la séve commençait à tarir. Comme il s'occupait d'attacher sa corde, un oiseau vint se poser sur l'arbre à demi mort et chanta. L'homme se dit : Puisqu'il n'est pas d'endroit si triste qu'on ne puisse y trouver un oiseau qui chante, j'aurai le courage de vivre. Et il vécut.

« J'étais arrivé dans cette vallée, dégoûté de la vie, triste et las jusqu'à mourir. Je vous ai vue passer, et je ne sais quelle vertu mystérieuse est entrée en moi. Je vivrai.

« Que m'importe? direz-vous en lisant ces lignes, et vous aurez raison. Ma seule excuse pour les avoir écrites est que je partirai

dans quelques jours, que vous ne me verrez jamais et que jamais vous ne saurez qui je suis. »

La première impression d'Antoinette fut un profond étonnement elle aurait cru à une méprise si son nom et son prénom n'avaient été écrits en toutes lettres sur l'enveloppe. Son second mouvement fut de rire de son aventure. Elle rendait pleine justice à Mlle Moriaz, elle savait très-bien qu'elle ne ressemblait pas à la première venue; mais que sa beauté opérât des miracles, des résurrections, qu'un hypocondriaque, seulement pour l'avoir vue passer, fût capable de reprendre goût à l'existence, le cas ne lui paraissait guère admissible. Sa curiosité alla aux renseignemens; les fleurs et la lettre avaient été apportées par un petit paysan qui n'était pas de l'endroit et qu'on ne put retrouver. Antoinette examina le registre des étrangers; elle n'y vit pas l'écriture du billet. Elle étudia les visages qui l'entouraient; il n'y avait pas dans tout l'hôtel Badrutt une seule figure romantique. Elle renonça bien vite à sa recherche. Le bouquet lui plaisait, elle le garda comme un présent tombé du ciel et conserva le billet comme une curiosité, sans s'inquiéter plus longtemps de savoir qui l'avait écrit. — N'en parlons plus, c'est quelque fou, — répondit-elle un jour à Mlle Moiseney, qui revenait sans cesse sur l'incident, dont elle grillait d'approfondir le mystère. La bonne demoiselle était tentée d'arrêter les gens sur le chemin en leur disant : — Est-ce vous? — Peut-être eût-elle soupçonné l'inconnu de Bergün d'être pour quelque chose dans cette affaire, si elle avait pu se douter qu'il fût à Saint-Moritz, où elle ne l'avait jamais rencontré. Il y venait pourtant tous les jours, mais à ses heures; au surplus, les hôtels regorgeaient, l'affluence était grande dans la cour de l'hôtel des bains, et il lui était facile de se perdre dans la foule.

Pour tout dire, quand le comte Abel Larinski venait à Saint-Moritz, il s'y occupait beaucoup moins de Mlle Antoinette Moriaz que d'un illustre chimiste. L'air de l'Engadine et l'eau qui a le goût de l'encre avaient fait merveilles; en huit jours, M. Moriaz se sentit un autre homme. Il lui était venu un appétit formidable, et il pouvait marcher des heures entières sans être las. Il abusait de ses forces renaissantes en courant la montagne sans guide, son marteau à la main; chaque jour, malgré les représentations de sa fille, il poussait plus loin ses entreprises. Plus on est savant, plus on est curieux, et quand on est curieux, on va sans s'apercevoir de sa lassitude; on ne s'en avise qu'au retour. M. Moriaz ne se doutait pas qu'il était accompagné de loin dans ses excursions solitaires par un inconnu qui, l'œil aux aguets, l'oreille aux écoutes, veillait sur lui comme une providence. Ce qu'il y avait de particulier, c'est que cette providence l'aurait volontiers fourré dans un mauvais pas ou précipité dans une fondrière pour avoir le plaisir de l'en retirer et

de le rapporter dans ses bras jusqu'à l'hôtel Badrutt. — Puisse-t-il tomber dans un trou et s'y casser la jambe! — tel était le souhait quotidien du comte Abel Larinski; mais les savans ont des grâces d'état. Quoique M. Moriaz fût à la fois un peu corpulent et un peu distrait, il enjamba plus d'une fondrière sans y rester, plus d'un marécage sans s'y embourber.

Un matin il conçut le projet de grimper jusqu'à des névés qui occupaient le fond d'un cirque formé par deux arêtes de rochers, au-dessus d'une forêt de pins et de mélèzes. Il n'avait pas encore l'habitude des montagnes, où l'on s'abuse souvent sur les distances. Après avoir avalé trois grands verres d'eau ferrugineuse et déjeuné copieusement, il se mit en route, traversa l'Inn et commença l'ascension de la forêt. La pente devenait de plus en plus abrupte, et bientôt le sentier qu'il suivait lui manqua. Il n'était pas facile à rebuter; il continua de grimper, s'accrochant aux broussailles, brassant du pied de perfides aiguilles de pins qui formaient un tapis aussi glissant qu'un miroir, faisant trois pas en avant et deux en arrière. Il suait à grosses gouttes; il s'assit un instant pour s'éponger le front; il espérait que quelque boquillon viendrait à passer et le remettrait sur le chemin, s'il y en avait un. Personne ne paraissant, il reprit courage et recommença de monter jusqu'à ce qu'il arrivât près d'une bande de rochers, où il chercha vainement une brèche. Il était sur le point de rétrograder, quand il se souvint que de la galerie de l'hôtel il avait observé cette bande de rochers de teinte rougeâtre; il crut se souvenir aussi qu'elle formait comme l'éperon du névé, et il en conclut que c'était le dernier obstacle qu'il eût encore à franchir. Il trouva humiliant d'arriver si près du but et de renoncer. La roche, dégradée et délitée par le gel, offrait des crevasses, des enfoncemens, une sorte d'escalier naturel. S'armant de toutes ses forces, s'aidant de ses ongles, il entreprit l'escalade, et cinq minutes après il atteignait une sorte de terrasse, laquelle malheureusement était dominée par une muraille de granit tout à fait lisse et d'une hauteur effrayante. Il ne lui restait d'autre parti à prendre que de s'en retourner par où il était venu; mais dans les passages périlleux monter est plus facile que descendre; on peut en montant choisir ses pas, en descendant on va à l'aventure. M. Moriaz n'osa pas tenter cette aventure.

Il parcourut toute la longueur de l'esplanade sur laquelle il se trouvait, dans l'espoir de découvrir une issue; elle aboutissait à un torrent qui roulait avec fracas ses eaux troubles. Ce torrent était beaucoup trop large pour qu'on pût l'enjamber, et il ne pouvait être question de le traverser. Toute retraite lui étant coupée, M. Moriaz commença à regretter son audace. Pris d'une vive inquiétude, il se demanda s'il n'était pas condamné à finir ses jours

dans ce nid d'aigle; il pensait avec envie à la félicité dont jouissent les habitans des plaines, il jetait des regards effarés sur la maudite muraille qui le tenait emprisonné et dont le morne visage semblait lui reprocher son imprudence. Il lui paraissait que l'esprit humain n'avait jamais rien inventé de plus beau qu'une grande route, et peu s'en fallait qu'il ne s'écriât avec Panurge : Oh! que trois et quatre fois sont heureux ceux qui plantent choux!

Bien qu'il eût peu de chances d'être entendu de quelqu'un dans cette solitude, il appela à plusieurs reprises; il avait grand'peine à dominer le bruit du torrent. Tout à coup il crut ouïr au-dessous de lui une voix lointaine qui lui répondait. Il redoubla ses cris, il lui parut que la voix se rapprochait, et bientôt il vit déboucher à travers le fourré qui bordait la rive opposée du torrent une figure au teint mat et une barbe châtaine, qu'il se souvint d'avoir rencontrées dans la cathédrale de Coire et d'avoir revues à Bergün.

— Vous voilà prisonnier, monsieur, lui cria le comte Larinski. Un instant de patience, et je suis à vous. — Et son visage exprimait la joie. Il le tenait enfin, ce précieux gibier qui l'avait tant fait courir.

Il s'éloigna en bondissant avec une agilité de chamois. Il reparut au bout de vingt minutes, portant sur son épaule une longue planche qu'il avait détachée de la clôture d'un pacage. Il la jeta sur le torrent, la cala de son mieux, franchit cette passerelle improvisée par son génie et joignit M. Moriaz, qui mourait d'envie de l'embrasser.

— Rien n'est plus perfide que les montagnes, lui dit le comte. Elles sont hantées par je ne sais quel farfadet qui joue de mauvais tours aux audacieux; mais tout est bien qui finit bien. Avant de vous remettre en route, vous avez besoin de vous restaurer. L'air crû de ces hautes régions creuse terriblement l'estomac. Plus prudent que vous, je ne m'embarque jamais sans biscuit... Comme vous êtes pâle! ajouta-t-il en le contemplant avec des yeux sympathiques et presque tendres. Mettez, je vous prie, mon pardessus, je m'envelopperai dans mon plaid, et nous aurons chaud l'un et l'autre.

A ces mots, il se dépouilla pour vêtir M. Moriaz, qui, se sentant glacé, ne résista que faiblement à ses instances et endossa le surtout, dont il eut quelque peine à enfiler les manches.

Pendant ce temps, le comte Abel avait jeté à terre le bissac qu'il portait en bandoulière. Il en tira une miche de pain mollet, des œufs cuits durs, un pâté de venaison, une bouteille d'excellent bourgogne. Il étala ses provisions autour de lui, puis il présenta à M. Moriaz une coupe taillée dans une noix de coco, et la remplit jusqu'aux bords en disant : Voilà qui vous remettra. M. Moriaz vida la coupe

et sentit bientôt son malaise se dissiper. Sa belle humeur lui revint, il narra gaîment à son amphitryon sa déplorable odyssée; Abel lui raconta une mésaventure du même genre qu'il avait eue dans les Carpathes. On prend facilement en goût un homme qui vous a tiré d'un mauvais pas, qui vous donne à boire quand vous avez soif, à manger quand vous avez faim; mais M. Moriaz n'eût-il pas eu de grandes obligations au comte Larinski, il n'aurait pu s'empêcher de reconnaître que cet aimable inconnu était un homme de bonnes manières et d'agréable conversation.

Cependant, le repas fini : — Nous nous oublions à causer, lui dit-il. Je suis l'heureux père d'une charmante fille qui a l'imagination vive. Elle me croit mort, il faut que j'aille bien vite la rassurer.

Le comte Abel donna la main à M. Moriaz pour l'aider à garder son équilibre en traversant la planche, qui n'était pas large. Pendant toute la descente, il fut aux petits soins avec lui, le soutenant de son bras quand la pente devenait trop rapide. Dès qu'on eut trouvé un sentier, on se remit à causer. Abel avait des clartés de tout, et comme Socrate, avons-nous dit, le talent d'interroger. Il mit la conversation sur les glaciers et sur les blocs erratiques. M. Moriaz fut enchanté de sa manière de le questionner; en sa qualité de professeur au Collége de France, il était bien aise de devoir la vie à un homme intelligent.

Comme ils traversaient une sapinière, ils entendirent une voix qui les hélait, et ils furent bientôt rejoints par un guide que Mlle Moriaz, mortellement inquiète de l'absence prolongée de son père, venait de dépêcher à sa recherche. Ils la trouvèrent elle-même au bas de la montagne, en compagnie de Mlle Moiseney. Pâle d'émotion, les jambes lui manquant, elle s'était assise au bord d'un fossé. L'angoisse la dévorait, elle croyait voir son père gisant à demi mort au fond d'un précipice ou d'une crevasse. En l'apercevant, elle poussa un cri de joie et courut à lui.

— Eh! vraiment oui, ma chère, lui dit-il, j'ai été plus heureux que sage. Il faut que je demande son nom à mon sauveur pour te le présenter.

Le comte Abel n'eut pas l'air d'avoir entendu ces derniers mots. Il répondit en balbutiant que M. Moriaz exagérait le prix du petit service qu'il avait eu le bonheur de lui rendre, et aussitôt, l'air digne, froid, presque compassé, il salua Antoinette et partit à la hâte, en homme qui se soucie peu de faire de nouvelles connaissances et à qui il tarde de rentrer dans sa solitude.

Il était déjà loin quand M. Moriaz, occupé de conter son histoire à sa fille, s'avisa qu'il avait gardé le paletot de son sauveur. Il

fouilla dans les poches et y trouva un carnet et des cartes de visite portant le nom du comte Abel Larinski. Il fit avant le dîner le tour de tous les hôtels de Saint-Moritz, sans pouvoir découvrir où logeait M. Larinski. Il l'apprit dans la soirée d'un paysan, qui arrivait de Cellarina pour chercher le pardessus.

La bonne Mlle Moiseney voulait du bien au comte Abel, d'abord parce qu'il était beau, ensuite parce qu'il jouait du piano à ravir. Elle ne pouvait douter qu'Antoinette ne sût gré à ce beau musicien de lui avoir ramené son père. Certaine de n'être plus contrariée dans son enthousiasme, elle lui dit le soir même, avec un sourire qui voulait être malin :

— Eh bien! ma chère, trouvez-vous encore que le comte Larinski ait la tête enfoncée dans les épaules?

— C'est peu de chose, mais je ne m'en dédis pas.

— Ah! si vous l'entendiez jouer une romance de Schumann!..

— Un beau talent. Cependant son premier mérite à mon avis est d'avoir le goût du sauvetage.

— Oh! j'étais sûre, parfaitement sûre, que cet homme avait un grand cœur et une belle âme. Je me connais en physionomies, je n'ai pas besoin de voir deux fois les gens pour savoir à quoi m'en tenir.

Après une pause elle reprit : — Oserai-je vous dire, ma chère, une idée qui m'est venue?

— Dites, vos idées me divertissent quelquefois.

— Ne pourrait-il pas se faire que l'auteur de certain billet et de certain envoi fût M. le comte Abel Larinski?

— Pourquoi lui plutôt que tout autre? reprit Antoinette. Je crois que vous lui faites tort, il a l'air d'un homme comme il faut, et un homme comme il faut n'écrit pas de lettres anonymes.

— Oh! celle-ci était bien innocente, et soyez sûre qu'il l'a écrite avec une parfaite bonne foi.

— Vous croyez donc, mademoiselle, que de bonne foi un homme prêt à se passer la corde au cou renonce à son projet parce qu'il a rencontré sur un grand chemin Mlle Antoinette Moriaz?

— Pourquoi pas? répliqua Mlle Moiseney en la regardant avec des yeux béans d'admiration. D'ailleurs vous savez que les Polonais ont la tête un peu chaude et le cœur ouvert à tous les nobles enthousiasmes. On peut pardonner au comte Larinski ce qu'on ne passerait pas à un Parisien.

— Je lui pardonne, à la condition qu'il tiendra sa promesse de ne jamais se faire connaître, ce qui est le premier devoir d'un inconnu. Tantôt il a refusé de se laisser présenter à moi par mon père, c'est une bonne note pour lui. S'il se ravise, c'est un homme

jugé... Je vous plains, ma chère Jeanne, ajouta Antoinette en riant. Vous mourez d'envie d'entendre une de ces romances sans paroles que joue si bien M. Larinski, et si M. Larinski est l'homme au billet, de son propre aveu il lui est interdit de paraître devant moi. Comment vous tirerez-vous de là? Le cas est embarrassant.

Ce fut M. Moriaz qui se chargea de résoudre ce cas embarrassant. Trois jours plus tard, quelques minutes avant le dîner, il se promenait dans la cour de l'hôtel en fumant un cigare. Il vit passer sur la route le comte Abel, qui retournait à Cellarina. Le temps était à l'orage, il tombait déjà quelques gouttes de pluie. M. Moriaz courut après le comte et l'arrêta par le bouton, en lui disant : — Vous m'avez sauvé la vie, permettez-moi de vous sauver de la pluie. Faites-moi l'honneur de partager notre dîner; nous nous ferons servir dans mon appartement.

Abel se défendit bien fort d'accepter cette proposition; il donnait des raisons qui ressemblaient à des défaites. Le tonnerre commençait de gronder. M. Moriaz prit son homme par le bras et l'emmena de vive force. Il le présenta à sa fille, en disant : — Antoinette, je te présente M. le comte Larinski, homme précieux, mais peu sociable. J'ai dû user de violence pour l'amener ici.

Le comte répondit à ce discours par un sourire contraint. Il avait l'air d'un prisonnier; mais comme il se piquait de savoir-vivre et de philosophie, il fit bonne mine à sa prison. Pendant le dîner, il fut grave. Il témoignait à Antoinette une politesse un peu froide, il avait des attentions pour Mlle Moiseney, mais il réservait ses empressemens pour M. Moriaz. Il s'adressait de préférence à lui, il l'écoutait avec une sorte de recueillement, il buvait ses paroles; un professeur est toujours sensible à ce genre de courtoisie.

Quand on eut pris le café, les glaces du comte Abel fondirent. Il avait couru le monde; il connaissait les États-Unis et la Turquie, la Nouvelle-Orléans et Bucharest, San-Francisco et Constantinople. Ses voyages lui avaient profité, il avait observé les choses et les hommes, les pays et les institutions, les mœurs et les lois, les indigènes et les passans, tout, sauf les passantes, dont il paraissait n'avoir pas eu le temps de s'occuper; du moins elles n'avaient aucune part dans sa conversation. Il conta quelques anecdotes avec agrément; sa mélancolie se dérida, il eut des échappées de gaîté, et Antoinette ne put s'empêcher de comparer en elle-même sa figure et ses discours aux paysages un peu sévères de l'Engadine, où à l'ombre des noirs sapins, parmi les rochers, il y a des lis, des gentianes et des lacs.

Il reprit sa gravité pour répondre à une question que lui fit M. Moriaz touchant la Pologne. — Cette pauvre Pologne! s'écria-

t-il. Aujourd'hui, le juif est son maître. Actif, adroit, inventif, peu scrupuleux, il exploite notre paresse et notre imprévoyance; il a sur nous ce grand avantage, que nous vivons au jour le jour et qu'il possède la notion du lendemain. Nous le méprisons et nous ne pouvons nous passer de lui. Nous avons toujours soif, et il nous donne à boire; nous n'avons jamais d'argent comptant, il nous en prête au cinquante pour cent, nous ne pouvons le lui rendre, et il se rembourse en nous prenant nos meubles, nos bijoux, nos terres et nos châteaux. Nous nous vengeons de lui par l'insolence et de temps à autre par de petites persécutions, et, pas plus que nos voisins de Roumanie, nous ne nous avisons de comprendre que le seul moyen de nous débarrasser du juif serait de nous défaire de nos vices, dont il vit. — Le comte Abel ajouta que, pour sa part, il n'avait aucun préjugé contre les enfans d'Abraham, et il cita le mot d'un publiciste autrichien qui a dit : Chaque pays a les juifs qu'il mérite. — En effet, poursuivit-il, en Angleterre comme en France, comme partout où on les traite sur un pied d'égalité, ils deviennent l'un des élémens les plus sains, les plus vigoureux de la nation, tandis qu'ils sont le fléau et la sangsue des pays qui les persécutent.

— Et vraiment c'est justice, s'écria Mlle Moriaz.

Pour la première fois, le comte s'adressa directement à elle et lui dit en souriant : — Et quoi! mademoiselle, vous êtes femme et vous aimez la justice.

— Cela vous étonne, monsieur? lui répondit-elle. Vous ne pensez pas que ce soit une vertu à notre usage?

— Une femme de ma connaissance, répliqua-t-il, prétendait qu'on rendrait un mauvais service à ce pauvre monde en supprimant toutes les injustices, parce que du même coup on supprimerait la charité.

— Ce n'est pas mon avis, dit-elle; lorsque je donne, il me semble que je restitue.

— Elle est un peu socialiste, s'écria M. Moriaz. Je m'en aperçois tous les ans au mois de janvier, en faisant ses comptes, et il est heureux qu'elle me charge de les faire, car elle n'a jamais vu que du feu aux bordereaux que lui envoie son banquier.

— Je suis fier pour la Pologne que Mlle Moriaz ait un défaut polonais, dit galamment Abel Larinski.

— Est-ce un défaut? dit Antoinette.

— L'arithmétique est la plus belle des sciences et la mère de la sûreté, reprit M. Moriaz. — Et se tournant vers le comte, il ajouta : — C'est une mauvaise tête; elle a des principes absolument subversifs, attentatoires à l'ordre public et à la conservation des socié-

tés. Elle prétend que les gens qui n'ont pas le nécessaire ont droit au superflu, parce qu'autrement ils n'auraient rien du tout.

— Cela me paraît évident, dit-elle.

— Et par exemple, poursuivit M. Moriaz, elle a parmi ses protégés une certaine Mlle Galet ou Galard...

— Galet, dit en se rengorgeant Mlle Moiseney, qui attendait avec impatience l'occasion de placer un mot.

— Cette Mlle Léontine Galet, demeurant au n° 25 de la rue Mouffetard...

— Au n° 27, s'écria de nouveau Mlle Moiseney d'un ton doctoral.

— A votre ordinaire, vous en êtes sûre, parfaitement sûre. Soit! Je disais donc que Mlle Galard ou Galet, demeurant au n° 25 ou 27 de la rue Mouffetard, a été jadis fleuriste de son état et qu'aujourd'hui elle n'a pas le sou. Je ne veux pas approfondir les mystères de son passé; ce qui vient de la flûte retourne au tambour. Il est certain que Mlle Galard...

— Galet, dit aigrement Mlle Moiseney.

— N'est plus aujourd'hui qu'une vieille infirme, digne d'être plainte par les gens charitables. Mlle Moriaz lui sert une pension, à quoi je ne trouve rien à redire; mais Mlle Galet,... je me trompe, Mlle Galard a conservé de son ancien état la passion des fleurs, et pendant tout l'hiver Mlle Moriaz lui envoie chaque semaine des bouquets coûtant l'un dans l'autre dix ou douze francs pièce, ce qui, selon moi, n'a pas le sens commun. Au mois de janvier dernier, elle lui a fait venir des violettes de Parme. J'en appelle à M. Larinski. Est-ce raisonnable? est-ce absurde?

— C'est admirablement absurde et follement admirable, répondit le comte.

— Les fleurs que je lui donne ne seront jamais aussi belles que celles qu'on m'a données l'autre jour, s'écria Mlle Moriaz.

Elle passa dans la pièce attenante pour y chercher le vase où elle avait mis tremper le mystérieux bouquet, et l'ayant rapporté : — Que vous en semble? dit-elle au comte. Elles sont déjà bien fanées, mais les restes en sont beaux.

Il admira le bouquet; mais, quoiqu'elle le regardât fixement, elle n surprit sur son visage ni trouble ni rougeur. — Ce n'est pas lui, se dit-elle.

Il y avait un piano dans la pièce où l'on avait dîné. Comme le comte Abel prenait congé, Mlle Moiseney le supplia de donner à Mlle Moriaz un échantillon de son talent. Il fronça légèrement le sourcil, reprit cet air sombre, un peu sauvage, qu'il avait eu en rencontrant Antoinette au bas de la montagne. Il allégua l'heure

avancée, il se laissa pourtant arracher la promesse qu'il serait plus complaisant le lendemain.

Quand il fut parti, reconduit par M. Moriaz, qui voulut faire avec lui un bout de chemin : — Vous voyez bien, ma bonne, que ce n'était pas lui, s'écria Antoinette.

— Admettons que je me sois trompée, répondit Mlle Moiseney d'un ton piqué. M'accorderez-vous du moins qu'il est beau?

— Aussi beau qu'il vous plaira. Savez-vous à quoi je pensais en le regardant? A un château dans lequel il revient des esprits. Je serais curieuse de faire la connaissance des lutins qui le hantent.

Malgré sa promesse, le comte Larinski ne reparut qu'au bout de trois jours; mais cette fois il joua tout ce qu'on voulut. Sa mémoire musicale était surprenante, et il avait de l'âme au bout des doigts; il tira un merveilleux parti d'un instrument qui n'était pas une merveille. Il chanta aussi; il possédait une voix de baryton étoffée, moelleuse et vibrante. Après avoir fredonné quelques chansons roumaines, il entonna un air de son pays. Il ne put aller jusqu'au bout, les larmes lui vinrent aux yeux, l'émotion brisa sa voix. Il s'interrompit en s'excusant de sa faiblesse et du ridicule qu'il venait de se donner; mais il lui suffit de regarder Mlle Moriaz pour se convaincre qu'elle ne le trouvait point ridicule.

C'est une précieuse ressource dans un pays de montagnes, où les soirées sont longues, qu'un Polonais sachant causer et chanter. M. Moriaz aimait la musique, il aimait autre chose encore. Quand il n'allait pas dans le monde ou qu'on lui défendait de travailler, il était pris de somnolence en sortant de table; pour se réveiller, il faisait volontiers une partie de bésigue ou d'écarté. Faute de mieux, il jouait avec Mlle Moiseney, mais ce pis-aller lui convenait peu; il lui déplaisait de contempler de trop près le visage pincé et les rubans jaunes de la papesse Jeanne. Il proposa au comte Larinski de faire sa partie; celui-ci accepta de la meilleure grâce du monde. — Décidément cet homme est bon à tout, pensa M. Moriaz, — et il le prit en grande amitié. Il en résulta que pendant une semaine entière le comte Abel passa toutes ses soirées à l'hôtel Badrutt. — Votre père est unique, disait à Antoinette Mlle Moiseney indignée. Il est d'un égoïsme révoltant. Il confisque M. Larinski. Employer un tel homme à jouer au bésigue! Il ne reviendra plus.

Cependant la sauvagerie du comte semblait à jamais vaincue. Il revenait.

Un soir, M. Moriaz commit une imprudence. En faisant une levée, il s'avisa de demander à M. Larinski quel avait été son professeur de piano.

— J'ai toujours sur moi son portrait, répondit-il.

Et, tirant de sa poche un médaillon, il le présenta à M. Moriaz, qui, après l'avoir regardé, le fit passer à sa fille. Le médaillon renfermait un portrait de femme aux cheveux blonds, aux yeux couleur de ciel, à la bouche mignonne et fine, l'air délicat, souffreteux, quelque chose à la fois de doux et de triste, le visage d'un ange, mais d'un ange qui a vécu et pâti.

— Quelle délicieuse figure! s'écria Mlle Moriaz.

Effectivement elle était délicieuse. Quelqu'un prétendait que la Polonaise est du punch à l'eau bénite. Il est permis de n'aimer ni le punch ni l'eau bénite et pourtant d'aimer beaucoup les Polonaises. C'est un des meilleurs chapitres du grand livre de la création.

— Ce portrait est celui de ma mère, dit le comte Larinski.

— Avez-vous le bonheur de la posséder encore? lui demanda Antoinette.

— C'était une sensitive, répondit-il; les sensitives ne vivent pas longtemps.

— Son portrait le dit bien; on voit qu'elle a souffert, mais qu'elle a pardonné à la vie.

Pour la première fois, le comte se départit de la réserve dont il usait dans ses rapports avec Mlle Antoinette Moriaz. — Je ne saurais vous dire, s'écria-t-il, combien je suis heureux que ma mère vous plaise.

Othello fut accusé d'avoir employé des philtres secrets et des enchantemens pour se faire aimer de Desdemone. Brabantio ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même; il avait de l'amitié pour Othello et il l'appelait souvent auprès de lui; il ne le faisait pas jouer au bésigue, mais il le questionnait sur son passé. Le Maure raconta sa vie, ses souffrances et ses aventures, et Desdemone pleura. Les pères questionnent, les héros ou les aventuriers racontent, et les filles pleurent. Cette histoire est vieille comme le monde. Abel Larinski avait quitté la table de jeu. Il s'était assis dans un fauteuil, Mlle Moriaz lui faisait face. On l'interrogea, il répondit.

Sa destinée n'avait été ni facile ni gaie. Il était bien jeune encore quand son père, le comte Witold Larinski, impliqué dans une conspiration, avait dû s'enfuir de Varsovie. On lui avait confisqué ses biens; heureusement il avait placé quelques fonds à l'étranger, et il ne se trouva pas sans ressource. C'était un homme à projets. Il émigra en Amérique avec sa femme et son fils; il rêvait de se faire un nom et une fortune en perçant l'isthme de Panama. Il se rendit dans la Nouvelle-Grenade, il y fit des études et des devis. Il en fit tant qu'il mourut de la fièvre jaune sans avoir percé son isthme, ayant mangé tout ce qu'il avait, laissant sa veuve dans le plus cruel dénûment. La comtesse Larinska dit à son fils : — Nous n'avons plus

de quoi vivre; mais est-il donc si nécessaire de vivre? En disant cela, elle avait aux lèvres son sourire d'ange. Abel partit pour la Californie. Il y fit les métiers les plus humbles; portefaix ou balayeur de rues, que lui importait, pourvu que sa mère ne mourût pas de faim? Il lui envoyait le peu d'argent qu'il gagnait et vivait de privations, en lui faisant croire qu'il ne se refusait rien. Cependant la fortune lui était devenue moins rigoureuse, il avait conquis une certaine aisance. La comtesse vint le rejoindre à San-Francisco; mais les anges ne peuvent vivre parmi les chercheurs d'or, ni respirer impunément l'air pestilent du pays des *placers;* ils souffrent, déploient leurs ailes et s'envolent. Quelques semaines après avoir perdu sa mère, c'était en 1863, le comte Abel apprit par un journal qui lui tomba dans les mains, que la Pologne venait de se soulever une fois encore. Il avait vingt et un ans. Il crut entendre une voix qui l'appelait et une autre voix qui venait du ciel et lui disait : « Elle t'appelle, va, c'est ton devoir. » Et il alla. Deux mois plus tard, il franchissait la frontière de la Gallicie pour aller rejoindre les bandes de Langiewicz.

Othello parlait à Desdemone de cavernes, de déserts, de rochers dont le sommet touche au ciel, d'anthropophages, de cannibales et d'hommes qui portent leur tête sous leurs épaules. Le comte Abel raconta à Mlle Moriaz toutes les fortunes et les vicissitudes d'une guerre de partisans, des hasards, des exploits inutiles, des gloires obscures, des rencontres sanglantes qui ne sont jamais décisives, des défaites auxquelles survit l'espérance, la faim, la soif, le froid, la neige tachée de sang, de longues captivités dans des forêts traquées par l'ennemi; puis des désastres, le découragement, l'évanouissement du dernier espoir, des supplices, des gibets, et enfin plus rien qu'une résignation fiévreuse et muette, et cette vaste solitude que fait le silence autour du malheur. Après la dispersion de la bande dont il avait suivi la destinée, il était parvenu à passer en Roumanie.

Cette narration, exacte et précise, portait le cachet de la vérité. Il la fit d'un ton simple, modeste, sans chercher à se faire valoir, s'effaçant devant son sujet, persuasif parce qu'il ne voulait point l'être. Il avait par instans des éclairs dans le regard, des saccades dans la voix et des arrêts subits; il cherchait son mot, s'indignait de ne pas le trouver, le trouvait enfin, et cet effort ajoutait à l'énergie de son éloquence cahotante et heurtée. Il dit en finissant : — Dans sa jeunesse, l'homme se croit né pour rouler; le jour vient où il éprouve le besoin de s'asseoir. Me voilà assis, mon siége est un peu dur; quand je suis tenté de m'en plaindre, je pense à ma mère et je me tais.

— Qu'avez-vous fait en Roumanie? lui demanda M. Moriaz, qui n'aimait que les histoires contées de point en point.

— Ah! je vous prie, répondit-il, dispensez-moi de vous raconter les années les plus mal employées de ma vie. Je suis bien le fils de mon père. Il rêvait de percer un isthme, j'ai voulu inventer un fusil. J'ai passé quatre ans à le fabriquer, et la première fois qu'on s'en est servi, il a éclaté.

Et là-dessus il résuma avec *humour*, en se moquant un peu de lui-même, la triste destinée de son invention, ses espérances, ses songes dorés, ses déboires et son insuccès. — Ce qui est admirable et n'est jamais arrivé à aucun inventeur, poursuivit-il, c'est que je suis entièrement dégrisé de ma chimère; je la défie de me reprendre. Je me propose de me donner la discipline pour expier mon extravagance. Dès que j'aurai fini ma cure, je partirai pour Paris, où je ferai pénitence.

— Quelle pénitence? demanda encore M. Moriaz. Paris n'est point un ermitage.

Il répondit avec une parfaite simplicité : — Aussi n'est-il point dans mon intention d'y vivre en ermite. J'y donnerai des leçons de langues et de musique.

— En vérité? s'écria M. Moriaz. Vous ne voyez pas d'autre carrière devant vous, mon cher comte?

— Je ne suis plus comte, répliqua-t-il avec un mâle sourire. Appelez-moi M. Larinski tout court. Les comtes ne courent pas le cachet. — Une flamme sombre jaillit de ses yeux et il s'écria avec force : — Je courrai le cachet jusqu'à ce que j'entende de nouveau cette voix qui m'a parlé en Californie. Elle me trouvera toujours prêt; je lui répondrai : — Je t'appartiens, dispose de moi... Ah! cette chimère-là, je n'y renoncerai jamais!

Et tout à coup il eut l'air de sortir d'un rêve, il passa sa main sur son front, regarda autour de lui, et dit avec une sorte de confusion : — Grand Dieu! voilà deux heures que je vous parle de moi. C'est la plus sotte manière d'employer son temps, et je vous jure que cela ne m'arrivera plus.

A ces mots, il se leva, prit son chapeau et sortit.

M. Moriaz arpenta quelques instans la chambre, les mains derrière le dos; puis il dit : — Ce diable d'homme est éloquent à sa façon, il m'a remué les entrailles. Une seule chose me gâte son histoire, c'est le fusil. Qui a bu boira, qui a inventé inventera. On n'en est jamais resté à son premier fusil.

— Je vous en prie, monsieur, lui cria Mlle Moiseney, ne pourriez-vous pas parler au ministre de la guerre pour qu'il adopte le fusil Larinski?

— Mais vous êtes donc l'ennemie de votre pays? lui dit-il. Vous voulez sa perte? Vous avez juré qu'après l'Alsace on nous prendrait la Champagne?

— Je suis parfaitement sûre, répliqua-t-elle en montant sur ses ergots, que le fusil Larinski est un chef-d'œuvre, et je mettrais ma main au feu que celui qui l'a inventé est un homme de génie.

— A ce compte, mademoiselle, riposta-t-il en s'inclinant devant elle, si vous lui en donnez votre parole d'honneur, soyez parfaitement sûre que le gouvernement français n'hésitera pas.

Mlle Moriaz ne prenait aucune part à cet entretien. Le visage légèrement contracté, retirée au fond de ses pensées comme dans une solitude inaccessible aux bruits de la terre, la joue appuyée contre la paume de sa main gauche, elle tenait dans sa main droite un couteau à papier, et elle en promenait la pointe dans une des rainures de la table sur laquelle elle s'accoudait, en contemplant, les yeux à demi-fermés, un nœud de l'acajou. Elle voyait dans ce nœud l'isthme de Panama, San-Francisco, l'angélique visage de la Polonaise qui avait donné le jour au comte Abel Larinski; elle y voyait aussi des champs de neige, des embuscades, des retraites plus glorieuses que des victoires, et au bout de tout cela un fusil et un cœur d'homme qui éclataient.

Elle se leva, salua son père sans lui rien dire. En traversant le salon pour gagner sa chambre, elle s'aperçut que M. Larinski avait oublié sur le piano un livre qu'il y avait posé en entrant. C'était un volume d'une édition in-dix-huit de Shakspeare, qui l'accompagnait souvent dans ses promenades. Elle ouvrit le volume; il avait écrit son nom au haut de la première page, et Antoinette reconnut l'écriture du billet.

Enfermée chez elle, tout en se décoiffant, elle promena longtemps son imagination en Californie et en Pologne. Elle comparait M. Larinski à tous les hommes qu'elle connaissait, et elle conclut qu'il ne ressemblait à personne. Et c'était lui qui avait écrit à Mlle Moriaz : « J'étais arrivé dans cette vallée dégoûté de la vie, triste et las jusqu'à mourir. Je vous ai vue passer, et je ne sais quelle vertu mystérieuse est entrée en moi. Je vivrai. »

Il lui sembla que depuis de longues années elle cherchait quelqu'un, et qu'elle avait bien fait de venir dans l'Engadine, puisqu'elle l'y avait trouvé.

VICTOR CHERBULIEZ.

(La seconde partie au prochain n°.)

VIRGILE AU MOYEN AGE

Virgilio nel medio evo, per Domenico Comparetti.

Voici un ouvrage qui prouve une fois de plus qu'il n'y a pas de sujet épuisé, ni d'écrivain tout à fait connu. En est-il un qui ait été plus souvent étudié que Virgile, et dont il semble plus inutile qu'on vienne aujourd'hui nous entretenir? Est-il possible qu'à propos d'un auteur qu'on lit et qu'on explique depuis tant de siècles il reste quelque chose à dire, et qui pouvait croire que dans un domaine tant de fois exploré on trouverait encore à faire quelques découvertes?

C'est ce qui vient pourtant d'arriver; M. Comparetti nous a montré que sur Virgile même on pouvait apprendre des choses nouvelles. Sa vie et ses œuvres ont de tout temps attiré l'attention de la critique; on a travaillé à donner de bonnes éditions de ses poésies, on a pris soin de recueillir tout ce que disaient de lui les écrivains de l'antiquité, de savans ouvrages nous ont fait connaître en quelle estime il était de son temps et comment le jugeaient les contemporains; mais on s'était moins occupé de savoir ce qui arriva de sa réputation après sa mort. Il y a là cependant un sujet curieux d'étude et qui réserve de grandes surprises à ceux qui ont le courage de l'entreprendre. La renommée dont Virgile a joui pendant le moyen âge ne ressemble en rien à celle des autres écrivains, ses confrères. Il n'a pas seulement dépassé les plus grands dans l'estime publique, ce qui à la rigueur pouvait se comprendre, mais il a reçu entre tous une place particulière : on ne s'est pas contenté de le regarder comme le premier des poètes, on l'a pris pour une sorte de savant universel, à qui rien n'échappe dans la nature et

qui donne des leçons de tout. Ce n'était pas assez encore : tandis qu'il devenait ainsi le maître des écoles, le peuple en faisait un redoutable magicien et lui attribuait les prodiges les plus extraordinaires. Dans toutes les contrées de l'Europe, on composait des poèmes remplis d'aventures merveilleuses dont il était le héros, et la renommée de l'enchanteur finissait par dépasser de beaucoup celle du poète. Comment de si singulières légendes avaient-elles pu se former autour de son nom? Par quel chemin en était-on venu à faire un maître d'école d'un poète, un personnage fantastique d'un écrivain réel, qui avait vécu en pleine lumière, au milieu d'une époque sceptique et lettrée, et pouvait-on rien trouver dans sa vie et ses œuvres qui eût servi de prétexte à ces étranges inventions? C'est ce que plusieurs érudits, en France et en Allemagne, s'étaient déjà demandé sans beaucoup de succès. Aujourd'hui le problème est résolu, et depuis l'apparition du livre de M. Comparetti on peut répondre à toutes ces questions avec certitude.

Si M. Comparetti a mieux réussi que ses prédécesseurs, c'est grâce à l'étendue de ses connaissances : comme il avait sur eux l'inappréciable avantage de posséder également les littératures classiques et celles du moyen âge, il lui a été possible de suivre toutes les phases par lesquelles a passé la réputation de Virgile depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la renaissance. Il a pu consulter directement les grammairiens de toutes les époques et les poésies écrites dans toutes les langues; l'italien et le haut allemand, le provençal et le vieux français, lui ont fourni les renseignemens les plus curieux. De ces lectures infinies, qui embrassaient à la fois les textes imprimés et inédits, il a tiré un livre très savant, qu'il a su rendre fort agréable. M. Comparetti n'est pas seulement un érudit très solide, c'est un lettré plein de goût, un polémiste passionné, un historien, un philosophe. Quoiqu'il aborde résolûment les recherches les plus minutieuses, les vues générales ne l'effraient pas. Elles abondent dans son livre, et, à propos de Virgile, les questions les plus controversées, les plus importantes, sont agitées et souvent résolues avec une liberté d'esprit et une élévation de pensée qui frapperont ceux mêmes dont M. Comparetti combat les opinions. Ils trouveront d'ailleurs chez lui, jusque dans les plus arides discussions, un noble sentiment, le patriotisme, qui répand partout l'intérêt et la vie. M. Comparetti aime l'Italie avec passion; il est fier de son passé, il croit à son avenir. Il ne manque aucune occasion de la glorifier dans les grands hommes et les beaux ouvrages qu'elle a produits. Peut-être ce patriotisme ardent l'entraîne-t-il quelquefois à des exagérations dont il est aisé de faire justice, mais s'il n'en évite pas toujours les défauts, il en a surtout les qualités :

il comprend et il aime mieux que personne les grands écrivains de son pays, et les venge des mépris de certains critiques de nos jours. Quoiqu'il soit par bien des côtés un fidèle disciple de la science allemande, il ne se croit pas obligé de la suivre dans ses injustices. Les Allemands ont certes beaucoup travaillé dans l'intérêt des lettres latines, mais on peut dire qu'ils leur ont fait durement payer leurs services. De combien d'injures n'ont-ils pas accablé Cicéron? Les autres écrivains, quoique un peu mieux traités, n'échappent pas tout à fait à leurs sévérités : Horace leur semble trop long de moitié, et ils font beaucoup de réserves à propos de Virgile. M. Comparetti au contraire admire Virgile sans réserve, et, en nous racontant l'histoire de cette étrange renommée qu'il obtint après sa mort et les raisons qui la lui méritèrent, il augmente notre admiration pour lui et nous aide à le mieux comprendre. Il me paraît donc utile de faire connaître son livre, par une analyse rapide, aux amis que l'antiquité conserve parmi nous.

I.

M. Comparetti commence par distinguer deux courans divers dans la légende de Virgile, l'un plus savant, l'autre plus populaire. Comme ils semblent venir d'une source différente et qu'ils se côtoient sans se confondre, il croit devoir les étudier séparément : de là une division très naturelle de son travail en deux parties distinctes, qu'il convient d'examiner à part.

L'opinion que les clercs du moyen âge se faisaient de Virgile, quelque étrange qu'elle nous paraisse, leur venait de l'antiquité; sur ce point, comme sur presque tout le reste, ils furent des continuateurs plus fidèles qu'on ne croit des derniers grammairiens de l'empire. Les exagérations auxquelles les uns et les autres se laissèrent entraîner à propos du grand poète sont du reste faciles à comprendre, quand on se souvient de sa situation particulière et de l'effet qu'il avait produit de son temps. Peu d'ouvrages ont été souhaités avec autant d'ardeur que *l'Énéide,* attendus avec plus d'impatience, salués à leur apparition par d'aussi unanimes applaudissemens. Les Romains, pendant plusieurs siècles, n'avaient pas connu la vanité littéraire. Ils avouaient de bonne grâce la supériorité des Grecs dans les choses de l'esprit, ne pensant pas sans doute qu'elle méritât l'honneur d'être disputée. Ils se résignaient très volontiers au rôle subalterne d'imitateurs; ils se laissaient appeler, sans se plaindre, et à l'occasion s'appelaient eux-mêmes « des barbares. » C'est seulement vers la fin de la république qu'on s'avisa de penser qu'il convient à un grand peuple d'être supérieur

en tout aux autres, et que ce n'est pas un titre médiocre de gloire de savoir écrire et chanter les grandes actions qu'on a faites. Cicéron fut le premier qui osa le dire ouvertement; il affecta d'admirer beaucoup les anciens écrivains de Rome, et même quelquefois de les mettre au-dessus des auteurs grecs qu'ils imitaient. Cédait-il, en le faisant, à un accès naturel d'orgueil national, ou bien était-ce seulement un calcul habile de vanité qui le poussait à défendre la réputation de ses prédécesseurs pour assurer la sienne? toujours est-il qu'il se fit, à tout propos, le champion de leur renommée. En même temps, il ne cessait d'exciter les jeunes gens qui l'entouraient à aller plus loin que leurs devanciers. « La Grèce vieillit, leur disait-il; allons lui arracher sa gloire littéraire et transportons-la chez nous comme tout le reste, » et il leur donnait l'exemple en essayant d'acclimater à Rome la philosophie qui n'avait pas pu encore s'y établir.

Ce mouvement fut étrangement favorisé par les circonstances. Auguste, quand il eut renversé l'ancien gouvernement, chercha tous les moyens d'adoucir pour les Romains les regrets de la liberté perdue. Il voulut les consoler de n'être plus les maîtres d'eux-mêmes en leur faisant goûter le plaisir d'être les maîtres du monde. Pour occuper les esprits que n'agitaient plus les luttes du Forum, il leur donna les satisfactions de l'orgueil national. Cet orgueil, qui s'excitait chez eux par le soin même qu'on prenait de le contenter, s'étendait à tout. La gloire littéraire leur était devenue aussi précieuse que les autres, et ils supportaient avec impatience d'être inférieurs en quelque chose à ces Grecs qu'ils avaient vaincus. Certes Rome avait le droit d'être fière des grands écrivains qu'elle produisait depuis un demi-siècle; cependant elle n'était pas encore satisfaite : un genre, le plus noble, le plus glorieux de tous, l'épopée, lui manquait. Elle souffrait de n'avoir qu'Ennius à opposer à Homère; elle éprouvait un désir ardent de lutter avec les Grecs sur ce terrain où ils n'avaient pas de rivaux. Je ne doute pas que ce désir, ressenti par tout le monde, et qui devait se faire jour de mille façons, n'ait exercé quelque influence sur la vocation de Virgile : il écoutait sans doute le sentiment général autant que ses instincts particuliers, lorsqu'après le succès éclatant des *Géorgiques* il entreprit sa grande épopée. Auguste, en lui demandant avec tant d'instance de l'écrire, se faisait l'interprète de tous les Romains; ils éprouvaient la même curiosité que lui à connaître jusqu'où le poète avait poussé son ouvrage, et quand la mort l'eut interrompu, ils approuvèrent le soin que prenait leur prince d'assurer la conservation de ce monument national. On peut donc soutenir que, malgré la différence des temps, Virgile s'est trouvé dans une situation assez

semblable à celle des anciens chantres épiques qui ne faisaient guère que reproduire les émotions de leur époque et prêter, pour ainsi dire, une voix distincte aux sentimens confus de la foule; lui aussi s'est pénétré des désirs de ses contemporains, et il a travaillé à les satisfaire; il exprime fidèlement leurs impressions et leurs idées, il est la voix et l'écho de son siècle. Non-seulement son poème est historique et national, — M. Comparetti a fort bien prouvé que c'étaient les caractères essentiels de toute épopée romaine, — mais il l'est à la façon de son temps. Le patriotisme de Virgile ne ressemble pas à celui des vieux Romains de la république, il s'en distingue surtout en ce qu'il n'a rien d'étroit ni de fermé. Le soin qu'il a pris de faire participer toute l'Italie aux événemens qu'il chante, de donner une place aux légendes de l'Étrurie et de la Grande-Grèce à côté de celles du Latium, montre l'influence d'un régime qui avait étendu et agrandi l'idée de la patrie, comme aussi cette affectation de célébrer à la fois et du même ton toutes les gloires anciennes et nouvelles, Pompée aussi bien que César, et Caton à côté d'Auguste, témoigne de l'abdication des partis qui, épuisés par leurs longues querelles, se réconciliaient dans le pouvoir absolu.

L'Énéide a donc ce caractère d'être tout animée des idées et des sentimens d'une époque, quoique faite pour lui survivre et pour charmer les esprits délicats de tous les temps. C'est ce qui fait comprendre cette explosion d'enthousiasme qui l'accueillit quand elle parut. A la satisfaction que causait la perfection de l'ouvrage se joignit cette correspondance secrète du public et de l'auteur qui donne les succès les plus éclatans. Le lecteur se reconnaissait dans le poème; il jouissait du plaisir de voir si bien exprimé ce qu'il éprouvait lui-même. Il savait gré au poète d'avoir deviné ses désirs et de remplir si merveilleusement son attente. *L'Énéide* prit donc, dès le premier jour, une place exceptionnelle dans l'admiration des lettrés, et le temps ne devait jamais la lui ravir. M. Comparetti fait remarquer qu'elle échappa toujours à ces révolutions du goût public qui déprécient ou relèvent les œuvres de l'esprit. Le romantique Sénèque, partisan résolu des modernes, trouve bien que Virgile imite trop Ennius; mais ce crime, qu'il a d'ordinaire grand'peine à pardonner, ne l'empêche pas de proclamer « que sa bouche divine donne au monde des préceptes salutaires, » et « qu'il a bien mérité du genre humain. » Vers l'époque d'Hadrien, quand une manie d'antiquité se répandit dans la littérature, et qu'il fut de mode de préférer les Gracques à Cicéron et Caton à Tite-Live, Virgile fut presque seul excepté de cette froideur qu'on témoignait aux écrivains du siècle d'Auguste, et, malgré l'acharnement de la

lutte, ce nom respecté fut toujours mis en dehors de toutes les querelles et au-dessus de toutes les contestations.

Ce n'était pas assez encore; *l'Énéide* eut cette bonne fortune d'être adoptée de très bonne heure par les grammairiens et de devenir un livre de classe. Du temps même de Virgile, il se fit dans l'enseignement une révolution dont sa renommée profita. Jusqu'alors on n'avait mis dans les mains des jeunes gens que des ouvrages antiques et tout à fait passés de mode : Horace raconte qu'Orbilius, son maître, le forçait à lire les pièces de Livius Andronicus, et qu'il avait la prétention de les lui faire admirer à coups d'étrivières. Ce fut l'affranchi d'Atticus, Cœcilius Epirota, un homme d'esprit entreprenant et novateur, qui introduisit le premier les poètes nouveaux, et surtout Virgile, dans les écoles. Il est donc probable que *l'Énéide* a été expliquée aux écoliers dès son apparition. Qu'elle ait remplacé pour eux avec un grand avantage tous ces vieux auteurs dont on les ennuyait, c'est ce qui se comprend aisément. L'attrait dut être très vif, dès le premier jour, pour ce beau poème, qui joignait au mérite de la perfection celui de la nouveauté. Les *graffiti*, inscrits en si grand nombre par les jeunes gens sur les murs de Pompéi, nous montrent bien quelle place tenaient les vers de Virgile dans toutes les mémoires, et que l'esprit en était si rempli que la main les traçait presque sans le savoir. Le charme durait encore du temps de saint Augustin, qui nous raconte que la lecture du quatrième livre de *l'Énéide* a été une des plus grandes émotions de sa jeunesse.

Une fois entré dans les écoles, Virgile s'y fit une place de plus en plus importante : elle est fort grande déjà chez Quintilien et chez Aulu-Gelle; elle le devint davantage chez leurs successeurs. Ils le regardent comme l'arbitre et le modèle du beau langage : Priscien le cite plus de douze cents fois, et sur cent exemples invoqués par Donat dans sa grammaire, quatre-vingts sont tirés des œuvres de Virgile. Il était presque inévitable que ce long séjour du poète dans les classes n'exerçât une influence fâcheuse sur la façon de le comprendre et de le juger. Les professeurs ont toujours quelque penchant à forcer un peu leur admiration pour entraîner celle des élèves; mais c'est surtout quand ils expliquent ces grands auteurs, qui ne changent pas et sont le fond même de leur enseignement, qu'ils se sentent perpétuellement tentés d'exagérer. La critique, en revenant sans cesse sur le même écrivain, s'excite et s'exalte ellemême; il faut, comme pour s'entretenir, qu'elle découvre tous les ans, dans le chef-d'œuvre qu'elle étudie, quelque raison nouvelle d'admirer. Après avoir épuisé les éloges légitimes, plutôt que de se répéter, elle lui cherche et lui trouve des mérites imaginaires.

A propos de tout elle raffine et subtilise : elle invente des façons étranges d'interpréter ses vers les plus simples, elle lui prête des intentions qu'il n'a jamais eues, et le félicite de qualités qui lui sont tout à fait étrangères. Le commentaire de Macrobe prouve qu'on en était là pour Virgile vers la fin du IVe siècle. Macrobe le regarde comme une sorte de savant universel, qui ne nous a pas laissé seulement un beau poème, mais une encyclopédie de toutes les sciences humaines. C'est un astronome et même un astrologue infaillible, c'est un archéologue accompli, c'est surtout un théologien irréprochable. N'allez pas croire qu'il se soit jamais trompé quand il rapporte quelque croyance ou décrit quelque cérémonie des plus anciennes religions : si Varron, le grand Varron, n'est pas de son avis, c'est assurément Varron qui a tort. Chacun des interlocuteurs que Macrobe fait parler dans ses dialogues des *Saturnales* célèbre à son tour l'un des mérites divers de Virgile, et à chaque fois l'enthousiasme ne connaît pas de bornes. Un seul de ces personnages se permet de n'être pas de l'opinion commune : Macrobe l'a introduit dans son ouvrage pour y mettre quelque variété et donner par la contradiction un peu plus de piquant à l'éloge, mais toutes les fois que ce malencontreux ennemi de Virgile prend la parole, les sourcils se froncent, les visages se rembrunissent, et quand il ose prétendre que ce grand poète n'est pas un aussi grand savant qu'on le suppose, et qu'il lui est arrivé quelquefois de se tromper, tout l'auditoire frémit d'horreur, comme s'il avait dit quelque blasphème.

Un progrès restait encore à faire dans ces exagérations; il fut accompli au siècle suivant. Des gens qui admiraient tant Virgile, et qui étaient chrétiens, devaient être tentés de trouver qu'un si savant homme avait quelquefois choisi pour sujet de ses chants des fables bien ridicules. Ils avaient peine à comprendre la présence de cette mythologie démodée et de certains récits qui leur semblaient légers au milieu d'une œuvre aussi grave. Comme ils voulaient que tout y fût profond et qu'on y pût tout admirer sans réserve et sans scrupule, ils prirent le parti d'expliquer tout par des allégories. L'allégorie était alors fort à la mode; elle avait joué un grand rôle dans les polémiques religieuses de l'époque précédente. Quand le vieux paganisme se sentait gêné par quelques légendes extravagantes ou immorales qu'on racontait de ses dieux, ses théologiens essayaient d'y trouver un sens allégorique qui permît de les rendre innocentes et raisonnables : c'était leur manière ordinaire de répondre aux railleries ou aux invectives des apologistes chrétiens. Le christianisme à son tour se servit du même moyen pour donner à certaines histoires de la Bible, qui pouvaient paraître naïves, une

apparence de profondeur. Bientôt ce procédé commode fut aussi appliqué aux œuvres littéraires et surtout à Virgile. Pendant plus d'un siècle, les grammairiens s'exercèrent l'esprit à trouver des interprétations subtiles pour les passages les plus simples des *Bucoliques* et de *l'Énéide*, et leurs plus bizarres inventions étaient toujours les mieux accueillies des écoliers. Ce travail étrange fut résumé dans l'ouvrage d'un savant du ve siècle, Fulgentius Planciades, qui nous est parvenu. Fulgence voit dans *l'Enéide* une image accomplie de la vie humaine; le naufrage d'Énée, par lequel commence le poème, représente la naissance de l'homme, jeté pleurant et nu dans la vie. Les événemens racontés dans le second et le troisième livres sont une imitation de ces fables dont le récit enchante nos premières années. Avec le quatrième livre, nous arrivons aux périls que les passions font courir à l'adolescence. Les liaisons illégitimes (Didon) peuvent quelquefois l'enchaîner, mais la raison (Mercure) vient l'arracher aux séductions de l'amour. Le sixième livre montre le jeune homme muni du rameau d'or du savoir et pénétrant dans les sévères demeures de la philosophie, où il acquiert la connaissance de la vie future. Le reste du poème contient le tableau de ses luttes avec tous les vices jusqu'à ce que, vainqueur de la colère (Turnus) et de l'impiété (Mézence), il arrive enfin à conquérir la sagesse. C'est ainsi qu'avec un peu de complaisance tout peut se tourner en morale et en leçons; les fables même les plus extraordinaires deviennent une façon adroite d'enseigner la vertu. De cette manière, les gens sérieux qu'auraient choqués certains récits de *l'Énéide* pouvaient tout lire sans scrupule, et ils trouvaient moyen encore de s'édifier en s'amusant.

Il s'était pourtant passé vers le IIIe siècle un grand événement qui pouvait fort compromettre la réputation de Virgile. La vieille religion, dont *l'Énéide* est remplie, venait d'être vaincue et proscrite; un culte nouveau s'était établi en maître dans l'empire, et naturellement tout ce qui rappelait le souvenir de l'ancien lui était suspect. N'allait-il pas traiter en ennemi un poème où les dieux et les déesses tiennent tant de place, dont le héros est sans cesse occupé à leur rendre hommage, et attribue tous ses succès à leur protection? Ne pouvait-on pas craindre que *l'Énéide* ne fût condamnée à l'oubli pour que le souvenir d'un culte odieux s'éteignît avec elle?

Virgile n'était pas seul menacé : le christianisme, s'il était fidèle à son principe et à ses premières rigueurs, devait être amené à condamner sans exception les poètes grecs et latins, qui s'étaient à peu près tous inspirés de l'ancienne religion; mais il lui était bien difficile de se montrer aussi sévère. Il se trouvait en présence

d'une société lettrée qui éprouvait pour les plaisirs de l'esprit un goût impérieux et n'entendait pas y renoncer. La plupart des prêtres et des évêques étaient eux-mêmes des gens instruits, dont la jeunesse s'était passée dans les écoles, et qui avaient subi le charme des grands écrivains. Le souvenir qui leur en était resté n'est pas de ceux qui s'effacent aisément; aussi faisaient-ils souvent dans la suite des efforts inutiles pour s'y soustraire. « Mon âme, écrivait un moine à son directeur, gâtée par les chants des poètes, ne peut désapprendre ces fables et ces mensonges auxquels elle s'est accoutumée dès l'enfance. Je ne puis m'empêcher d'y songer au moment même où je prie Dieu. Pendant que je lui demande le pardon de mes fautes, ces vieux poèmes me reviennent impudemment à la mémoire. Je crois voir devant mes yeux les anciens héros qui se combattent. Tous ces souvenirs qui me troublent m'empêchent de m'élever jusqu'à la contemplation du Seigneur, et mes larmes amères ne parviennent pas à les chasser de ma pensée. » C'est ainsi que les chrétiens pieux s'accusaient de laisser trop de place dans leur esprit à ces images charmantes qu'y avait fait entrer l'éducation; on se querellait soi-même, on se maltraitait, mais on n'arrivait pas à se corriger. De là de grandes incertitudes dans la manière de juger alors les auteurs anciens, des sévérités surprenantes mêlées de complaisances singulières, une façon de les condamner en principe, de les railler, de les malmener, et une sorte d'impuissance à se passer d'eux, une habitude invincible de les citer ou de les imiter, même en des occasions où ces réminiscences païennes sont presque une profanation. Saint Jérôme, dans un passage célèbre où il décrit les cryptes sacrées de Rome qui contiennent les corps des martyrs, nous dit : « On y chemine pas à pas, et quand on est entouré par cette nuit ténébreuse, on peut bien dire avec Virgile : la frayeur saisit l'âme, et le silence fait frissonner. » Ainsi un vers de Virgile lui sert à exprimer les sentimens qu'il éprouve en présence d'un des sanctuaires les plus vénérés du christianisme! C'est pourtant le même saint Jérôme qui s'écrie ailleurs, emporté par l'ardeur de son zèle : « Horace a-t-il rien à faire avec le psautier, Virgile avec l'Évangile, Cicéron avec les apôtres? »

Ces inconséquences étaient inévitables : elles sortaient de la situation même qui mettait aux prises à la même époque, et pour ainsi dire dans les mêmes âmes, deux religions et deux sociétés ennemies. M. Comparetti est de ceux qui ne veulent pas qu'il fût possible à ces élémens contraires de s'accorder, ou même de vivre ensemble; aussi prend-il plaisir à faire ressortir, dans un tableau saisissant, les différences qui les séparaient. Il montre que ces deux religions étaient vraiment aux antipodes l'une de l'autre, et qu'on ne peut pas imaginer une diversité plus grande, plus radicale, que

celle qui éclate dans leur manière de considérer l'homme et le monde. « Le sentiment chrétien, dit-il, est singulièrement absorbant. Il tire à lui l'âme entière et la concentre dans une seule idée. Tous les autres sentimens, les affections, les instincts, qui ont une part si grande dans les créations des arts, il les détruit ou les change, les identifiant à lui-même et les faisant converger vers un but unique. Pour lui, toutes les inspirations poétiques se résument en un seul objet : on aime en Dieu, on souffre en Dieu, on triomphe en Dieu, on vit en Dieu; c'est en Dieu que se rassemblent, que se traduisent, que se confondent les passions et les enthousiasmes, les espérances et les terreurs. L'horizon de la vie est changé. L'œil se fixe avec effroi sur le problème de l'existence d'outre-tombe, et toute l'activité humaine est dépensée à se rendre heureux après la mort. » Pour qu'on acceptât cette façon d'envisager l'homme, la nature, la société, si contraire aux idées antiques, pour qu'on en vînt à considérer ce monde, qui semblait si riant et où l'on était si heureux de vivre, comme un lieu de péril et de perdition dont l'homme pieux a horreur, il fallait qu'une révolution radicale s'accomplît dans la conscience humaine. Tout devait changer à la fois, rien ne pouvait rester de l'antiquité dans ce monde nouveau. « Qu'allait devenir l'idéal poétique ancien, conçu à une époque d'expansion spontanée, quand l'esprit, que rien ne torturait et ne violentait, se répandant librement dans la nature entière et la ramenant à lui, croyait en elle avec une bonne foi ingénue, y reconnaissait son image, comme en un tableau fidèle, l'aimait et la divinisait? Cet idéal devait nécessairement révolter une âme renouvelée par le christianisme, et qui considérait d'une manière tout à fait différente l'être humain dans ses rapports avec ses semblables, avec le monde et avec Dieu. Est-il possible que le sentiment chrétien, qui a eu pour produit naturel l'ascétisme monacal, laissât quelque place dans l'âme à l'intelligence de la beauté antique et permît de comprendre Homère et Virgile? »

On ne saurait mieux dire, — à la condition pourtant d'ajouter que, s'il en est ainsi en principe, si le christianisme, par son origine et ses premières tendances, semblait être tout à fait opposé à l'art antique et peu capable de le comprendre, le temps avait fort atténué ces différences originelles. D'un côté le monde gréco-romain, par un travail insensible et continu, s'était éloigné de ses premières croyances, et l'on a pu dire qu'il tendait la main à la religion qui se préparait. De l'autre, cette religion, en s'établissant dans la Grèce et l'Italie, avait bien été obligée de ménager ses nouveaux adeptes, et de prendre de leurs sentimens et de leurs habitudes tout ce qui ne lui était pas entièrement antipathique. En vivant ensemble, les deux sociétés s'étaient fait des concessions mu-

tuelles; quand la littérature chrétienne prit naissance, le contraste n'était plus aussi complet entre elles qu'au début, et quoique parties de principes contraires elles arrivaient à se rapprocher. M. Comparetti me semble traiter ces transactions avec beaucoup trop de sévérité; il va trop loin, lorsqu'il dit d'une façon générale et sans faire de distinctions « que l'idée chrétienne, quand elle endosse la forme de l'art antique, n'arrive qu'à un bizarre travestissement, » et « qu'il faut avoir le voile épais de la foi sur les yeux pour ne pas trouver cet accouplement ridicule et grotesque. » Il n'y a rien de grotesque dans Prudence, que M. Comparetti a le tort de confondre avec les poètes latins du moyen âge. Quand on le lit sans préjugé, ses sentimens de piété sincère ne semblent pas trop mal à l'aise dans son hexamètre virgilien. Il a trouvé quelquefois le moyen « de faire des vers antiques sur des pensers nouveaux, » et son exemple permet, je crois, de supposer que l'art ancien et la nouvelle doctrine n'étaient pas aussi incompatibles que l'affirme M. Comparetti et qu'il y avait quelque espoir qu'on pourrait un jour les accorder. Dans tous les cas, il n'est pas possible de dire qu'il y avait une antipathie radicale entre le christianisme et Virgile. Précisément Virgile faisait partie de ces païens chez qui l'ancienne religion avait déjà pris quelques-uns des caractères de la nouvelle. Aussi l'église ne lui fut-elle jamais sévère; elle consentit même avec le temps à l'avouer pour l'un des siens, et alla jusqu'à le mettre, avec les sibylles et les prophètes, au nombre de ceux qui avaient annoncé la venue du Christ. Dès lors il n'y avait plus de moyen que le christianisme lui témoignât quelque rigueur, et c'est ainsi que, loin de nuire à sa réputation, comme on pouvait le craindre, il servit à l'augmenter.

Ce n'était pas assez d'avoir survécu au triomphe du christianisme, la renommée de Virgile eut encore la chance d'échapper à la barbarie. On ne lisait guère au ve et au vi^e^ siècles, pendant que les barbares se disputaient les débris de l'empire romain, mais il restait encore quelques écoles où s'élevaient les clercs, et Virgile continuait à y régner. Son souvenir ne périt donc pas tout à fait, au milieu de cette ignorance croissante, seulement il ne fut plus connu que comme il plaisait aux grammairiens de le présenter. A l'époque précédente, si l'on donnait quelquefois de lui une idée fausse dans l'école, l'élève devenu homme, redressé par la pratique de la vie et l'usage du monde, relisait le poète, et, dans ce rapport direct avec lui, il apprenait à le connaître et à le comprendre. Il n'en fut plus de même au moyen âge. L'homme emportait alors de l'école toute sa provision de savoir et n'y ajoutait guère dans la suite. Son jugement était formé, quand il quittait ses maîtres, ses habitudes prises, son esprit prévenu. Il continuait à voir toute sa

vie le poète comme on le lui avait montré. Il faisait des centons avec ses vers; il tirait de son poème des exemples de beau langage, des figures de mots et de pensées, des curiosités scientifiques. Ce qu'il y trouvait le moins, ce qu'il ne songeait pas à y chercher, c'était la poésie. Le moyen âge n'avait pas autant perdu qu'on le prétend la connaissance et le goût de l'antiquité : il l'étudiait encore avec zèle, il l'admirait de confiance, mais il n'en avait plus le sens. Il n'est pas vrai de dire que la renaissance ait découvert les auteurs anciens; on n'a jamais cessé tout à fait de les lire, seulement on les lisait sans les comprendre. Ce travail d'école qui s'était fait autour d'eux les avait obscurcis. Les commentaires pédans à travers lesquels on les voyait empêchaient de les apercevoir comme ils sont. « Ils ressemblaient au soleil, dit M. Comparetti, lorsque, traversant des nuées épaisses et pleines de vapeurs, il perd à la fois ses rayons et sa chaleur, et cesse d'éclairer, d'échauffer et de féconder le monde. » La renaissance n'a donc pas eu tout à fait à retrouver les auteurs anciens, puisque en réalité ils n'étaient pas perdus, mais elle nous en a rendu l'intelligence. — Comment y est-elle arrivée? Par quel travail s'est préparée et accomplie cette révolution, dont la religion et la politique ont senti les effets, aussi bien que la littérature; c'est ce que M. Comparetti explique avec beaucoup de finesse et de savoir.

Pour lui, le moyen âge se divise en deux parties distinctes. La première est la période latine, où les langues populaires sont encore dans l'enfance, où la raison est asservie à la foi, où la suprématie appartient aux clercs. Les clercs étudient l'antiquité, mais ils l'étudient à contre-sens. Ils y cherchent ce qui ne s'y trouve pas, ils l'aperçoivent à travers leurs formules et leurs préjugés, ils ont un faux savoir beaucoup plus pernicieux que l'ignorance. M. Comparetti soutient qu'aucun progrès ne pouvait s'accomplir par eux dans l'intelligence des grands écrivains antiques. Il ne veut donc pas qu'on prétende, comme on le fait, que Charlemagne fut l'auteur d'une sorte de renaissance : ce prince se contenta de fortifier l'enseignement ecclésiastique, c'est-à-dire cette science fausse qui ne faisait que rendre l'obscurité plus profonde; il travaillait pour les clercs, et les clercs n'étaient pas capables d'arriver seuls à retrouver le sens de l'antiquité (1). La renaissance ne date que du réveil de

(1) M. Comparetti est un grand ennemi de Charlemagne, qui ne lui semble être qu'un Allemand lourd et maladroit, et il est assez disposé à se moquer de lui, comme son compatriote Arioste. Ses qualités tant vantées ne le touchent guère, et il lui trouve, comme il dit, *un assai antipatico puzzo di sacristia*. Il est vrai qu'il reconnaît qu'il est pour lui un juge prévenu. « Je ne sais, dit-il, si en le traitant avec rigueur je ne cède pas aux sentimens que fait naître chez un Italien la faute commise par ce prince de donner un trop grand pouvoir temporel à la papauté, ce qui a été jusqu'à nos jours la plaie maudite de notre pays. »

l'esprit laïque, c'est-à-dire de cette seconde époque du moyen âge où la raison commence à s'émanciper de la foi, où les langues vulgaires, après s'être longtemps cachées à l'ombre de la culture classique, « comme un ruisseau qui se dissimule sous le sol, » se montrent au jour. C'est le moment où, dans toutes les contrées de l'Europe, la poésie populaire se ranime et chante les héros ou les légendes du pays dans l'idiome national. Pour la première fois depuis des siècles, on écrit des vers qui ne sont pas des réminiscences ou des jeux d'esprit pédantesques, où le poète exprime ses émotions en sa langue naturelle, sans effort d'imitations, sans servitude de souvenirs, et comme elles lui viennent au cœur. Qu'importe que ces premiers essais paraissent souvent médiocres et grossiers? Avec eux, le sentiment de la vérité et de la vie rentre dans la littérature. Les yeux sont désormais ouverts, et quand l'esprit ainsi renouvelé et remis en possession de lui-même reviendra aux écrivains antiques, il les jugera librement, il les verra comme ils sont, il en sentira les beautés. Ce n'est donc pas des écoles que ce renouvellement est sorti : plus on y étudiait l'antiquité, moins on arrivait à la comprendre, et il semble qu'on s'éloignait d'elle par les efforts même qu'on faisait pour s'en rapprocher. Ce qui en a rendu l'intelligence, dit M. Comparetti, c'est cette émancipation, ou plutôt cette sécularisation des esprits, qui se révèle par la création de la poésie populaire, et l'on peut dire qu'elle est vraiment l'aurore de la renaissance.

Ce qui paraît lui donner raison, c'est que personne au moyen âge n'a compris Virgile comme Dante. Le grand poète populaire de l'Italie, celui qui éleva du premier coup l'idiome de son pays au rang des langues classiques, est le premier aussi qui ait eu le sentiment véritable de la poésie ancienne. M. Comparetti a grand plaisir à parler de Dante, et les chapitres qu'il lui consacre sont peut-être les plus intéressans de son livre. Il se demande quelles raisons ont pu l'engager à prendre Virgile pour son guide dans les enfers. Ce n'est pas le hasard qui l'a décidé, et il en pouvait préférer d'autres, Aristote par exemple, qui jouissait d'une si grande autorité dans les écoles; mais Aristote est un Grec, et Dante ne veut choisir qu'un Italien. Dante est un poète national, un ardent patriote, épris de la gloire de son pays, qui en a toute l'histoire présente à l'esprit et ne sépare pas, dans son amour, le passé du présent. L'Italie commence pour lui à Énée; les Troyens sont ses ancêtres, il s'associe à leurs revers, il triomphe de leurs victoires, comme si elles étaient de la veille, et il éprouve une reconnaissance filiale pour celui qui a raconté ces événemens anciens de manière à en rendre la mémoire éternelle. D'autres raisons encore qu'énumère M. Comparetti le lui rendent cher : Virgile a été le favori d'Auguste; il a vu l'établissement, il a célébré la grandeur de l'empire romain. Or

l'empire est beaucoup plus resté dans les souvenirs et les regrets du moyen âge que la république. C'était l'idéal d'un vieux Gibelin comme Dante et le rêve d'un patriote italien de voir recommencer ce régime qui mit le monde aux genoux de Rome, et Virgile, qui l'avait chanté, devenait ainsi le poète national de l'Italie.

Mais la principale raison, et la plus naturelle, qu'avait Dante d'aimer Virgile, c'est qu'il le trouvait un très grand poète, et qu'il admirait « ce large fleuve d'éloquence qui coule de ses lèvres. »

Che spande di parlar si largo fiume.

Dante appartient assurément tout entier au moyen âge; il n'y a personne qui ressemble moins que lui à un de ces humanistes à demi sceptiques et païens de la renaissance. Il est croyant et pieux, il s'est nourri de la science des écoles, il a les idées de son temps. Virgile est pour lui, comme pour tous ses contemporains, un philosophe, un sage, un savant qui connaît tout, une intelligence qui a tout embrassé et tout compris, *mar di tutto senno;* mais c'est de plus un grand poète, et voilà la nouveauté. Tous les gens instruits de cette époque se le représentent comme un maître d'école qui a des élèves, et commente devant eux les sept arts libéraux. L'auteur du *Dolopathos*, un poème important du XIIIe siècle, l'a dépeint faisant la classe, « assis en sa chaire, avec une riche chappe fourrée, et son chaperon tiré en arrière; »

Li enfant de maint haut baron
Devant lui à terre séoient,
Qui ses paroles entendoient,
Et chacun son livre tenoit,
Ainsi comme il les enseignoit.

Que le Virgile de Dante est loin de ce portrait pédantesque! Quel sentiment véritable de son talent, quelle tendresse profonde, quelle sympathie éclatent dans les vers qu'il lui adresse, tout rouge de honte, lorsqu'il a su son nom :

O degli alti poeti onore e lume...
Tu se' il mio maestro e 'l mio autore!

Si Dante a si bien compris Virgile, c'est qu'il était poète lui-même en même temps que savant, c'est qu'après avoir séjourné longtemps au milieu de la science nuageuse des écoles, en dehors de la vérité et de la vie, il a touché terre, comme Antée, et que ce contact lui a rendu le sens de la beauté antique. « La spéculation scientifique, dit M. Comparetti, s'unissait en lui à la poésie, et spécialement à cette poésie populaire dont les autres savans de cette époque se tenaient si loin. Dante, qui par ses études était un véri-

table clerc, est pourtant resté laïque, non-seulement d'état, mais de sentiment, d'opinion, de tendance, et il n'y a pas d'écrivain du moyen âge chez qui la science se soit autant sécularisée. » C'est en ce sens qu'on peut dire que la renaissance commence avec lui.

II.

Les clercs avaient fait de Virgile un clerc comme eux, un savant, un sage, le plus grand de tous ceux

> Qui apprisrent tote lor vie
> Les sept arts et l'astronomie;

le peuple en fit un magicien qui commandait à la nature. D'un savant à un magicien, le chemin n'était pas long au moyen âge, et l'on était alors fort porté à croire qu'on ne pouvait pas devenir plus instruit et plus éclairé que les autres sans le secours du diable. Cependant ce n'est pas tout à fait la même chose, et pour qu'on soit arrivé à changer l'auteur de *l'Énéide* en un faiseur de prodiges, il faut bien qu'on ait eu quelques raisons particulières. Ces raisons semblaient jusqu'ici très difficiles à découvrir. La légende avait même fini par paraître si bizarre, les aventures accumulées par l'imagination populaire autour de ce nom glorieux lui convenaient si mal, il restait si peu de l'ancien Virgile dans le nouveau, que quelques savans en étaient venus à prétendre que ce n'est pas la même personne, et que l'enchanteur n'était autre qu'un certain évêque de Salzbourg, assez connu au moyen âge, qui s'appelait Virgile aussi; mais cette opinion n'est plus soutenue par personne aujourd'hui : aucun doute n'est possible sur le héros de ces aventures romanesques. C'est bien du grand poète de Rome, de l'ami d'Auguste, du chantre d'Énée, que la tradition a fait un magicien, et M. Comparetti nous apprend de quelle façon ce changement étrange s'est produit.

Pour prendre la légende à sa source, il remonte au document le plus ancien qui nous l'ait conservée. C'est une lettre de Conrad de Querfurt, chancelier du terrible empereur Henri VI, qui l'avait envoyé dans le midi de l'Italie pour y exécuter ses vengeances. Elle est écrite en 1194 et adressée par Conrad à l'un de ses amis du couvent d'Hildesheim, auquel il communique ses impressions de voyage. Notre voyageur, qui admire beaucoup les pays qu'il a visités, s'embrouille un peu dans ses souvenirs classiques, et comme sa science est assez confuse et son imagination très complaisante, il croit retrouver en Italie tout ce dont ses maîtres lui ont parlé dans sa jeunesse, notamment l'Olympe, le Parnasse et l'Hippocrène.

En même temps qu'il décrit ce qu'il a vu ou ce qu'il a cru voir, il répète fidèlement ce qu'on lui a dit. Sa crédulité est sans bornes, et il ajoute foi à tous les récits qu'on lui fait. A Naples, on l'a beaucoup entretenu des merveilleuses inventions de Virgile, et, comme il est très frappé de ces histoires, il a grand soin de les redire. C'est ainsi qu'il nous parle le plus sérieusement du monde d'une sorte de reproduction ou de petit modèle de la ville, fabriqué par Virgile et enfermé dans une bouteille, sans qu'on voie comment il y est entré. C'était un *palladium* qui devait protéger les murailles de Naples et la rendre imprenable à ses ennemis; il est question aussi d'un immense cheval de bronze qui préservait de tout mal les petits chevaux du pays, et d'une mouche d'airain, placée à l'entrée de la ville, dont la puissance magique empêchait aucune autre mouche d'y pénétrer; ce qui n'est pas un médiocre avantage dans les contrées du midi : la mouche et le cheval étaient l'œuvre de Virgile. Il avait de plus réuni par son art et enfermé sous une porte de fer tous les serpens qui infestaient les environs, pour les empêcher de nuire à personne. Ce n'est pas tout encore : dans l'intérieur de la ville, il a bâti un marché où la viande peut se garder six semaines sans se pourrir; à Baïes, il a creusé des bains merveilleux, qui guérissent toutes les maladies; en face du Vésuve, pour sauver la cité des périls que le volcan lui fait courir, il a élevé la statue d'un archer dont l'arc est bandé, la flèche prête à partir, et cette menace suffit à maîtriser la terrible montagne. Voilà ce que Conrad raconte sans hésiter et de la meilleure foi du monde; il a vu de ses yeux la statue, la bouteille, la mouche, le cheval, et il croit tout ce qu'on en rapporte. M. Comparetti fait remarquer qu'il avait pourtant des raisons particulières de douter au moins de quelques-uns de ces prodiges. Il venait précisément d'assiéger Naples, par l'ordre de son maître, et, malgré tout l'art de Virgile, il l'avait prise et démantelée : comment pouvait-il continuer à croire que le fameux *palladium* la rendait imprenable? Il est vrai qu'il nous dit que, lorsqu'il prit à sa main le petit modèle enfermé dans la bouteille, il s'aperçut que le verre était fendu, ce qui devait nuire sans doute à l'efficacité du talisman.

Quoi qu'il en soit, le récit de Conrad de Querfurt nous montre la légende, non pas à son origine, — il est probable que ces fables circulaient parmi le peuple napolitain depuis des siècles, — mais sous sa première forme. On ne peut pas douter qu'elle ne soit née à Naples, où Conrad la trouva vivante et la recueillit de la bouche des habitans, et il est assez aisé de voir ce qui lui avait donné naissance. Virgile, nous le savons, habitait volontiers cette ville et il devait y être très populaire. Il l'était du reste devenu partout : ce

n'étaient pas seulement les savans et les lettrés qui le connaissaient; sa gloire avait franchi le cercle assez étroit des gens instruits, et elle était parvenue jusqu'à ceux même qui ne lisaient pas ses ouvrages. A Rome, on le montrait au doigt, on le suivait dans les rues, et, un jour qu'il entrait au théâtre, le peuple entier se leva pour lui faire honneur. Il n'était pas moins connu à Naples, où l'on nous dit qu'il avait frappé tout le monde par son air modeste, et que la foule l'appelait « la jeune fille. » Il voulut y être enterré, et son tombeau, que ses admirateurs venaient pieusement visiter, y conserva sa renommée. Nulle part il ne resta plus grand dans le souvenir et le respect du peuple qu'en cette ville, qu'il préférait aux autres, et dont il avait fait sa patrie d'adoption. Son nom y survécut à la ruine de l'empire et aux misères de l'invasion. Avec le temps, on cessa de savoir exactement ce qu'il était, mais on se souvint toujours de lui. Sur la réputation qu'il avait laissée, on s'imagina que ce devait être quelque grand personnage, et l'on en fit sans plus de façon un « duc de Naples. » Après avoir supposé qu'il gouverna cette ville de son vivant, il était naturel de croire qu'il veillait sur elle après sa mort : c'était d'ailleurs une ancienne opinion, et fort accréditée en Grèce et en Italie, que les morts protégent les lieux où ils sont enterrés; on en vint ainsi très aisément à croire que Virgile, qui avait voulu reposer à Naples, devait être une sorte de défenseur du pays qui possédait son tombeau.

Il était donc tout à fait propre à y devenir un héros légendaire; mais les légendes ne naissent pas toutes seules, et il faut quelque occasion qui les aide à se former. M. Comparetti montre qu'à Naples et dans l'Italie elles se rattachent souvent aux monumens antiques et sont une suite naturelle de ces sentimens de surprise et d'effroi qu'ils inspiraient aux ignorans. Si le moyen âge avait perdu la connaissance exacte des grands écrivains et débitait sur eux beaucoup de fables, il avait encore moins conservé celle des monumens du passé, épars en si grand nombre sur le sol des villes anciennes. Il ne savait plus la destination réelle de ces temples et de ces palais en ruine, de ces colonnes, de ces statues, et comme il en ignorait l'histoire, il racontait à leur propos les plus étranges récits. Il était toujours prêt à leur attribuer des propriétés extraordinaires. La plupart d'entre eux lui semblaient des talismans magiques destinés à garantir la prospérité des villes et à protéger la santé ou la vie de leurs habitans. Cette idée, que l'existence des états est attachée à la conservation de certains objets sacrés, était fort ancienne. Rome avait cru fermement pendant sept ou huit siècles qu'elle ne serait jamais en danger de périr tant que les images des dieux pénates et les boucliers échancrés des Saliens seraient gardés dans le sanctuaire du temple de Vesta. Quand on bâtit la nouvelle Rome sur

les bords du Bosphore, on eut soin d'y placer un grand nombre des reliques de saints pour la défendre contre ses ennemis; mais ces reliques ne suffirent pas tout à fait au peuple, qui conservait beaucoup de croyances anciennes; il choisit, selon son habitude, quelques-uns des monumens antiques apportés dans la cité nouvelle, un trépied de bronze, une colonne surmontée d'un aigle qui tenait un serpent dans ses serres, et leur attribua toute sorte de propriétés miraculeuses, notamment la puissance de délivrer la ville de certains animaux nuisibles, qui sans eux l'auraient infestée. Il en fut à Naples comme partout; les monumens anciens y étaient très nombreux (1) : la solidité de ces murailles, qui avaient résisté au temps, l'attitude étrange de certaines statues mutilées, leur beauté vaguement entrevue et devinée, le souvenir du passé glorieux qu'elles rappelaient, frappaient le peuple, quoique devenu bien barbare, d'une sorte de respectueuse terreur. On était tenté de supposer que le sort de la cité, au milieu de laquelle ils s'élevaient depuis des siècles et dont ils faisaient l'ornement, était intimement lié au leur. On les regardait comme des garanties assurées de sa prospérité, ou tout au moins comme des talismans précieux qui éloignaient d'elle certains inconvéniens ou certaines maladies. Il fallut leur faire une histoire, car l'imagination populaire une fois excitée ne se résigne pas aisément à l'ignorance, et l'on voulut savoir d'abord qui les avait fabriqués. Ce devait être sans doute quelque artiste habile, quelque grand savant d'autrefois. A Constantinople, on attribuait la colonne et le trépied de bronze au fameux magicien Apollonius de Tyane; à Naples, le nom qui devait se présenter le premier était celui de Virgile : nous venons de voir qu'on le tenait pour l'ami et le protecteur des Napolitains; on savait d'ailleurs confusément, par ce que racontaient les clercs, que c'était le plus savant des hommes, et que la nature n'avait pas pour lui de secrets. Puisqu'il était bien avéré que personne ne devait avoir autant que lui le désir et le pouvoir d'être utile aux habitans de Naples, comment hésiter à croire qu'il fût l'auteur de ces inventions merveilleuses qui rendaient leur ville plus agréable ou plus sûre?

Voilà comment s'est formée la légende : elle est née à Naples de certaines circonstances locales que M. Comparetti a su presque toujours découvrir. Il fait remarquer que tant qu'elle y est restée, elle a conservé un grand caractère de respect et d'admiration pour Vir-

(1) Ces monumens ont presque tous disparu; Naples est aujourd'hui très pauvre en débris de monumens antiques. On y conserve pourtant, au musée national, une tête colossale de cheval de bronze. C'est tout ce qui reste du fameux cheval que la tradition attribuait à Virgile. Le corps fut fondu, dit-on, au XIVe siècle, par l'ordre d'un archevêque, et l'on en fit les cloches de saint Janvier. La tête seule est restée : elle est d'un très beau travail, et appartient à quelque artiste grec d'une bonne époque.

gile. Elle le représente comme « un mathématicien, » comme un astrologue, qui ne se sert de ses talens que pour faire du bien à ceux qu'il aime. C'est par sa science encore plus que par sa magie qu'il accomplit les prodiges qu'on lui attribue : comment un Napolitain aurait-il admis que celui qu'il regardait comme un de ses protecteurs dût sa puissance à quelque intervention diabolique? mais ailleurs on ne devait pas avoir les mêmes scrupules. Il était naturel que la légende s'altérât dans des pays qui n'avaient pas autant de raisons de respecter Virgile, et qu'il y fût beaucoup moins favorablement traité. Après tout, c'était un païen, et il n'y avait rien d'extraordinaire qu'on en fît un adorateur du diable. C'est ainsi que le savant, le sage, l'habile homme auquel on rapporte tant de merveilles et dont on parle à Naples avec tant d'égards, devient ailleurs un véritable enchanteur, qui n'agit plus que

Par engin et par négromance,
Dont il sut toute la science.

C'est en France que s'opéra la transformation. La légende de Virgile y était arrivée très vite. Dès le commencement du XIIIe siècle un troubadour la cite dans la longue liste des histoires qu'il sait chanter. Ces poètes ambulans qui s'en allaient par les villes et les châteaux, et se faisaient entre eux une si rude concurrence, avaient besoin de posséder un répertoire très varié. Pour satisfaire l'avidité de leurs auditeurs, pour être mieux traités que leurs rivaux, il leur fallait renouveler sans cesse le sujet de leurs chants. Aussi étaient-ils à l'affût des récits nouveaux et les prenaient-ils sans scrupule à toutes les sources. Quoiqu'alors les relations fussent rares, les légendes voyageaient d'un pays à l'autre avec une rapidité qui nous surprend. En France surtout, où la curiosité était plus vive qu'ailleurs et l'imagination plus excitée, il en venait de toutes les contrées du monde, et, quelle que fût leur origine, on leur faisait toujours un bon accueil. On ne peut rien imaginer de plus bizarre que le mélange de fables de toute époque, de toute nature, de tout pays, qui composaient le recueil d'un trouvère du XIIIe siècle. Les légendes celtes, scandinaves, germaniques, s'y rencontrent avec les récits populaires de l'Espagne et de l'Italie; l'Orient, surtout depuis les croisades, fournit une foule d'histoires merveilleuses; les souvenirs confus de l'antiquité classique n'y sont point oubliés. La guerre de Troie, les exploits d'Alexandre, les hauts faits de César y figurent à côté des prouesses de Charlemagne; les amours des dieux de la mythologie prennent place auprès des récits édifians tirés de la vie des saints. Le trouvère qui sait son métier passe vite d'un sujet à l'autre; il tâche de deviner le goût de ses auditeurs. S'il s'aperçoit qu'un récit qu'il a commencé ne leur plaît pas, il en

change. Il a soin surtout de choisir des sujets nouveaux, et pour que leur nouveauté dure plus longtemps il les rajeunit sans cesse en y mêlant des détails étrangers qu'il tire des anciennes histoires. C'est ainsi que la légende de Virgile, une fois arrivée en France, s'est successivement augmentée de toutes sortes d'aventures empruntées à d'autres récits, qu'elle a attiré à elle toutes les fables qu'on racontait des enchanteurs en renom, et que toujours accrue et enrichie, grâce à l'imagination des trouvères français, elle a fini par prendre un développement sous lequel on a peine à reconnaître l'antique récit de Conrad de Querfurt.

Il était difficile que, parmi les incidens nouveaux si libéralement ajoutés par les trouvères, il ne se rencontrât pas quelque aventure d'amour. Le moyen âge ne comprenait guère de récit romanesque où la femme ne tînt une grande place. Il aimait surtout à montrer que les gens les plus sages et les plus graves ne sont pas toujours à l'abri de leurs séductions :

Nul ne se peut garder de leur langaige;

mais s'ils ont le malheur de se laisser prendre, on les représente très volontiers punis de leur faiblesse par les disgrâces les plus plaisantes.

Par femme fut Adam déçu,
Et Virgile moqué en fut...
Il n'est rien que femme n'assotte.

Celle qui s'est chargée « d'assotter » Virgile est une grande dame de Rome, la propre fille de l'empereur. Il en est devenu fort amoureux, et, pour se moquer de lui, elle fait semblant de partager son amour. Elle lui donne même un rendez-vous, la nuit, dans son appartement; mais, comme elle a peur qu'il ne soit aperçu s'il arrive par la porte, elle lui propose de l'introduire par la fenêtre en le faisant hisser dans une corbeille. Virgile accepte avec empressement : il se trouve la nuit au pied de la haute tour que la princesse habite; il voit la corbeille préparée, la fenêtre ouverte qui l'attend, et son cœur bondit de joie lorsqu'il se sent élevé en l'air et qu'il s'aperçoit qu'il se rapproche de sa maîtresse; mais à peine a-t-il fait la moitié du chemin que la fenêtre se ferme, la corbeille s'arrête, et notre amoureux, qui ne peut plus ni monter ni descendre, reste exposé tout un jour aux railleries des Romains, qui s'égaient fort de voir un si grave personnage dans une situation si ridicule. Nous n'avons jusqu'ici qu'une de ces histoires si communes au moyen âge, où l'on raille l'astuce des femmes; mais quand Virgile a été mis en liberté, il se souvient de ses talens de magicien, qu'il semblait avoir oubliés pendant qu'il était dans la corbeille, et il

songe à se venger. Sa vengeance est tout à fait brutale et de telle nature qu'il n'est pas possible de la raconter. A ce propos, M. Comparetti, qui est révolté de cette indécence, s'élève avec beaucoup de force contre le rôle que le moyen âge attribue aux femmes dans la plupart des œuvres d'imagination. Il déclare qu'on se trompe grossièrement si l'on croit que la femme doit beaucoup de reconnaissance au christianisme et à la chevalerie. Il essaie de montrer que l'idéal qu'on s'en faisait alors est contraire à la famille et à la morale, et se demande « ce que deviendrait la société humaine, s'il n'y avait dans le monde que des Iseut ou des sainte Thérèse. » Nous voilà bien loin de Virgile, et c'est vraiment tirer d'un conte malin de bien graves conséquences. M. Gaston Paris, si compétent en ces matières, a déjà répondu à M. Comparetti que ces histoires d'amour qui le choquent dans les poèmes du moyen âge ne peuvent pas être mises sur le compte de la chevalerie ou du christianisme, et que d'ordinaire elles viennent de l'Orient; que les épopées vraiment nationales, comme celles du Cid ou de Gérard de Roussillon, nous offrent d'admirables figures de femmes; qu'enfin il ne convient guère de soulever une si grande question d'une manière incidente, et qu'il faut d'autres preuves pour la résoudre que ces quelques aventures licencieuses introduites dans une histoire de magicien pour en renouveler l'intérêt et divertir le public.

Après avoir couru le monde pendant trois siècles, et amusé tour à tour la France, l'Allemagne, l'Italie dans les vers des trouvères, la légende de Virgile subit une dernière transformation vers la fin du moyen âge. De la poésie, elle descendit dans la prose; on en fit un roman qui s'appelle *les Faits merveilleux de Virgile*, où l'on nous apprend qu'il est né peu après la fondation de Rome, d'un chevalier des Ardennes, qu'à sa naissance « toute la cité crousla de l'un des boutz jusques à l'autre », qu'on l'envoya s'instruire à l'université de Tolède, où il apprit des Arabes l'art de la négromancie, qu'il en revint pour reconquérir son héritage que l'empereur de Rome voulait garder; qu'enfin après une foule d'exploits extraordinaires qui sont tout au long rapportés, il disparut un beau jour au milieu des flots d'une façon mystérieuse, « et que tous les clercs et escolliers de la cité de Rome et de Naples et toutes nations et contrées en furent moult troublés et dolens. »

Au moment même où l'on imaginait ces bizarres récits, la renaissance avait commencé à dissiper les nuages accumulés depuis si longtemps autour du grand poète. On le lisait, on l'étudiait, on le comprenait, on lui rendait son vrai caractère et sa vraie beauté. Mais l'admiration qu'on éprouva pour le Virgile véritable, quand on put le connaître, n'empêcha pas celui de la légende de conserver encore beaucoup de partisans. Le roman des *Faits merveilleux*

fut l'un des premiers livres que répandit l'imprimerie, et celui peut-être qui fut d'abord le mieux accueilli du public. On en connaît cinq éditions, au commencement du XVI[e] siècle, et il fut traduit à peu près dans toutes les langues de l'Europe. Cent cinquante ans plus tard, Gabriel Naudé se crut obligé de discuter sérieusement les prodiges attribués à Virgile; il fit honte de leur crédulité à ceux qui rappelaient que Conrad de Querfurt et Gervais de Tilbury, qui avait reproduit ses récits, étaient de grands personnages, les ministres d'un prince, et que leur qualité de chancelier devait donner quelque crédit à leurs paroles ! « Son livre, leur répondait-il, en parlant surtout du dernier, est si rempli de choses absurdes, fabuleuses et du tout impossibles, que difficilement me pourrais-je persuader qu'il fut en son bon sens quand il le composa. » Toutes ces réfutations n'empêchèrent pas les exploits de Virgile de se conserver dans la mémoire du peuple. A Naples surtout, d'où la légende était sortie, elle est restée plus longtemps vivante qu'ailleurs. On la racontait encore aux touristes, à la fin du siècle dernier; on leur montrait l'école où Virgile étudiait, et la fenêtre par où il avait coutume de s'entretenir avec sa belle. Et même de nos jours est-il sûr que ces souvenirs se soient partout effacés? Qui voudrait affirmer que dans quelque coin de la Pouille ou des Abruzzes, où les curieux n'osent guère s'aventurer, où ne pénètrent pas les journaux, la vieille légende ne se raconte pas encore à la veillée (1)? On en a retrouvé tout récemment quelque trace dans une chanson d'amour, recueillie par un voyageur auprès d'un petit village des environs de Lecce; M. Comparetti la cite à la fin de son livre, et je la reproduis après lui en lui conservant autant que possible sa forme gracieuse et naïve :

« Dieu! si j'avais l'art de Virgile! — devant ta porte j'amènerais la mer; — je me ferais tout petit poisson, — et dans tes filets je viendrais me prendre; — ou parmi les oiseaux je me ferais chardonneret, — au milieu de ton sein je ferais mon nid, — et sous l'ombre de tes cheveux — je viendrais à midi me reposer! »

Voilà le dernier souvenir qu'on connaisse d'une légende qui, pendant cinq ou six siècles, a charmé l'Europe. Après avoir été si longtemps chantée, au milieu des réunions les plus brillantes, par les poètes en renom, elle ne s'est plus conservée qu'au fond de l'Italie, dans les chansons de quelques paysannes!

GASTON BOISSIER.

(1) Voyez à ce sujet, dans la *Revue* du 15 août 1875, l'étude de M. Marc-Monnier sur les *Contes de nourrice de la Sicile*.

LE

POÈTE PANTHÉISTE

DE L'ANGLETERRE

I.

LA VIE DE SHELLEY.

The Poetical works of Percy Bysshe Shelley, edited by Mistress Shelley, a new edition.

Le nom de Shelley a été souvent prononcé en France. L'ami et le compagnon intellectuel de lord Byron nous est resté connu surtout par sa mort précoce et tragique; sa vie et ses œuvres ont aussi fait l'objet de plusieurs études remarquables (1). On peut dire cependant que cette vie n'a pas encore été pénétrée dans son intimité, ni les œuvres du poète comprises selon leur véritable importance et reliées par l'idée qui les domine. La raison en est simple. Sans parler des difficultés de langue qui rendent l'auteur d'*Alastor* et du *Prométhée délivré* peu accessible aux étrangers, et des subtilités de sa pensée, qui tiennent à distance la plupart de ses compatriotes, il faut avouer que Shelley est et sera toujours le favori d'une élite. Il a dédaigné la foule, et la foule ne l'a point approché; il a fui le monde, et le monde ne l'a point suivi dans sa fière solitude. Il n'a

(1) Voyez celle de M. E.-D. Forgues sur *Shelley* dans la *Revue* du 15 janvier 1848, et celle de M. de Guerle sur *Byron et Shelley* dans la *Revue* du 1er janvier 1850.

connu que le culte du vrai, l'ivresse du beau, la passion de l'infini; n'est-ce point assez pour que les beaux esprits de tous les temps l'ignorent ou l'évitent respectueusement? Sans doute les mânes du songeur étrange qui sombra si mystérieusement dans la mer ligurienne s'inquiéteraient peu de cet oubli ou de cette négligence, car autant il aima la vérité d'ardent et candide amour, aussi peu se soucia-t-il du bruit et de la gloire. Reconnaissons cependant que l'Angleterre, qui a fort détesté et calomnié Shelley de son vivant, lui a rendu justice depuis. Ses penseurs les plus élevés, ses écrivains les plus éminens l'ont placé depuis longtemps à côté et même au-dessus de l'auteur de *Childe-Harold* et de *Don Juan*. Qu'y a-t-il de fondé dans ce retour tardif de la renommée? L'influence de Shelley doit-elle se borner à l'Angleterre, ou est-il destiné à prendre place comme son grand ami dans cette littérature universelle dont Goethe mourant saluait la naissance, et qui continuera, il faut l'espérer, à planer au-dessus de nos luttes comme le génie inspirateur de notre civilisation? Puisque le goût de la poésie philosophique semble naître parmi nous, le moment est peut-être venu d'étudier à fond et de nous donner une vive image de celui qu'on pourrait appeler le poète de la pensée moderne, et qui fut en même temps une des plus belles imaginations du siècle.

Lorsqu'on aborde la lecture de Shelley dans l'élégante et séduisante édition de M. Rossetti, on croit d'abord avoir rencontré un de ces talens de fantaisie descriptive à la façon de Spenser, dont l'Angleterre est assez prodigue. En feuilletant ces pages, on a la sensation d'entrer dans une forêt plus merveilleuse que la forêt de Brocéliande. C'est la même féerie de verdure, de floraisons et de visions. Tout y ondoie, y scintille, y frémit d'une vie intense, depuis les tapis de mousse qui chatoient au soleil, les fleurs multiformes et multicolores dont les calices et les pétales tremblent d'une sensibilité féminine, jusqu'aux grands arbres chargés de lichens et aux antres d'où s'échappent des voix prophétiques. Ce qui augmente notre étonnement, c'est qu'ici les savoureuses et luxuriantes frondaisons du nord s'illuminent des splendeurs du ciel d'Italie, ou s'empourprent des feux du soleil d'Orient. Il y a aussi des êtres humains dans ces parages, et nous sommes frappés de leur beauté étrange, mais nous avons peine à les reconnaître pour nos semblables. Ces femmes pâles et ravissantes, aux yeux passionnés, au sourire fuyant comme des reflets de lumière sur l'herbe agitée par la brise, ces amans saisis d'extase et si perdus dans leur mutuelle contemplation qu'ils ne voient rien de ce qui les entoure, ces hommes au front ravagé par la méditation, ces vieillards au regard visionnaire, tous ces personnages sont bien vivans, mais non

de la vie commune. Ils semblent formés de chairs plus transparentes, tissés d'une essence plus subtile, nourris d'un air éthéré. En même temps, vous sentez dans cet ample flot d'images, dans la vaste musique toujours grandissante qui s'échappe des vers du poète, un désir impétueux d'embrasser l'univers, de pénétrer ses secrets insondables. Il vous emporte par le labyrinthe des forêts, les sauvages anfractuosités des montagnes à travers les mirages de l'atmosphère jusqu'aux éblouissemens infinis de la mer. Dans sa course rapide, le songeur voudrait s'enfoncer, dirait-on, dans l'abîme ouvert de la nature et s'y noyer avec vous jusqu'à la perte de la conscience.

Si vous croyez être dupe d'une vaine fantasmagorie ou d'une hallucination dangereuse, il est temps de vous arrêter. Si vous regrettez la très solide et très incontestable réalité dans laquelle nous avons l'honneur de vivre, si en telle compagnie vous soupirez après les types curieux que nous coudoyons sur nos trottoirs ou dans nos salons, et que nous avons le plaisir de retrouver le soir sur nos théâtres, alors fermez le livre pour ne plus le rouvrir; Shelley n'a rien à vous dire. Mais si le rêve du poète vous a fasciné, si l'énigme de sa vie vous intéresse, si vous avez rencontré dans vos propres songes des êtres semblables à ses créations, familiarisez-vous avec les régions où il vous promène si magnifiquement, et sous l'inépuisable végétation de ses images vous découvrirez bientôt des pensées lumineuses comme ces lacs à demi ensevelis sous des berceaux de feuillage, aux bords semés de fleurs rares, où traînent des plantes aquatiques et qui, loin de tout œil humain, réfléchissent l'immensité de l'azur. Ne vous lassez point encore. Lisez ses œuvres complètes, sa correspondance, ses essais, dans la grande édition que nous devons aux soins de Mme Shelley, pénétrez dans l'intimité de sa vie, dans le secret de son travail, et vous trouverez dans cette âme ingénue une grande force de pensée, de surprenantes profondeurs de mélancolie, toutes les tristesses, toutes les luttes intérieures de l'homme moderne; mais en même temps vous verrez qu'il a vaincu sa souffrance à l'exemple de tous les grands. Car au-dessus des sombres désespoirs de son âme il a su élever, comme un monument immortel de son génie et de sa foi, l'affirmation de l'homme idéal et de l'humanité régénérée. — Oui, Shelley, honni de son temps, à peine deviné par ses meilleurs amis, nous apparaît aujourd'hui comme un de ces malheureux et bienheureux solitaires, qui, pénétrés des aspirations inconscientes de leur époque, sont par là même en contradiction flagrante avec la société qui les environne. Ils demeurent un mystère pour leurs contemporains et vivent dans le cercle magique de leurs rêves comme dans une île

escarpée et inaccessible. Privés de l'hommage des vivans, ils jouissent d'un privilége autrement enviable, puisqu'ils habitent une région supérieure aux vicissitudes du siècle. Par l'âme de leur pensée ils sont de tous les temps, car ils se rattachent à tout ce qu'il y a de plus noble dans le passé, comme ils annoncent ce qu'il y a de plus beau dans l'avenir.

I.

Percy Bysshe Shelley naquit le 4 août 1792 à Field-Place (Sussex), résidence de son père, M. Thimothy Shelley. Cette famille distinguée, qui remonte assez haut dans les annales de la noblesse britannique, est représentée encore aujourd'hui par un pair (lord de l'Isle and Dudley) et par deux baronnets dont l'un, sir Percy Florence, est le fils du poète. Elle appartenait alors aux meilleurs rangs de cette *gentry* qui est le véritable réservoir de l'aristocratie anglaise. L'aîné d'habitude demeure gentilhomme campagnard, les cadets se font marins ou soldats, genre de vie qui conserve la vigueur du sang, l'empêche de s'abâtardir par l'habitude du négoce et du lucre. Dans cette caste, on peut devenir paresseux, original ou maniaque, mais bourgeois difficilement. Le grand-père de Shelley était un de ces excentriques inabordables et passa les dernières années de sa vie dans une retraite absolue à Horsham. Le père, par contre, était un vrai gentilhomme campagnard assez aimable, mais violent, whig en politique et particulièrement attaché à la famille Norfolk. Percy, l'aîné de quatre filles et d'un frère, tenait plus de son aïeul que de son père, avec lequel il ne s'entendit jamais. Il passa son enfance à la maison et à l'école voisine du village de Warnham, puis à Sion-House-School, à Brentford. C'est là qu'il ressentit pour la première fois le dur contact de la réalité. Le maître était un rude Écossais, les enfans de grossiers campagnards. Le jeune Percy, d'une sensibilité frémissante, souffrit cruellement de la férule du maître et de la brutalité de ses camarades. Dans la dédicace d'un de ses poèmes, il rappelle le jour et l'heure où son esprit précoce s'éveilla au choc de ces impressions douloureuses. « A l'aube d'une fraîche journée de mai, je me promenais sur l'herbe étincelante de rosée, pleurant sans savoir pourquoi, quand j'entendis s'élever les voix stridentes de la salle d'école. Elles me semblèrent l'écho d'un monde de douleurs. Joignant les mains, je regardai autour de moi; mais il n'y avait personne à mes côtés pour se moquer de mes yeux ruisselans qui laissaient tomber leurs gouttes chaudes sur le sol ensoleillé. Et, sans honte, je dis : — Je veux être juste, libre et bon, si ce pouvoir est en moi, car je suis las de voir l'égoïste et le fort

tyranniser sans reproche et sans frein le faible. — Je refoulai mes larmes, mon cœur se calma, et je devins doux et hardi. » Doux et hardi, le caractère de Shelley est dans ces deux mots. Ce mélange de mansuétude et de fermeté, l'alliance de cette sensibilité extrême avec cette pensée qui ne recule devant rien et devient à un moment donné une arme tranchante contre l'hypocrisie et la bassesse, voilà son trait originaire et distinctif.

Ce fonds d'énergie et de révolte, voilé durant l'enfance, éclata chez l'adolescent. A quinze ans, il entra au collége d'Eton et refusa avec indignation de se soumettre aux humiliations du *fagging-system.* C'était se marquer lui-même d'un signe de réprobation et se mettre au ban de ses condisciples; mais Shelley, quoique d'une complexion délicate, était de ces esprits que rien ne plie ni ne brise. La volonté donne aux natures nerveuses un ressort d'acier. Toute l'école s'était tournée contre lui; il soutint la guerre jusqu'au bout. Heureusement qu'il trouva un protecteur et un guide en la personne du docteur James Lind. Cet homme savant poussa l'esprit du jeune écolier aux sciences naturelles, le passionna pour les expériences de chimie. Souvent il quittait la nuit le dortoir de ses camarades, où il ne rencontrait guère que leurs railleries et leurs insultes, pour se glisser dans le laboratoire du docteur et manier l'alambic avec l'ardeur fiévreuse d'un alchimiste. Ce goût fut passager; Shelley avait l'esprit trop idéaliste pour trouver une satisfaction durable dans une science qui s'en tient à l'analyse de la matière et qui ne surprendra jamais la vie qu'après l'avoir tuée.

A force de veilles et d'études de tout genre il eut une fièvre qui affecta le cerveau. Son père le crut fou et voulut le mettre dans une maison de santé. Par bonheur, le docteur Lind, accouru en hâte à Field-Place, put guérir son élève. Revenu à Eton, il continua de vivre en lutte avec ses camarades. La guerre acharnée qu'on lui fit ne peut être attribuée qu'à son indépendance et à une délicatesse qui se dérobait à toute grossièreté, car Shelley fut plus tard le plus aimable, le plus tolérant et le plus généreux des amis. Il paraît cependant qu'il perdit patience sous les persécutions de ces collégiens enragés, et qu'un beau jour, attaqué à l'improviste par un de ces insolens boxeurs, il lui donna un coup de canif dans le bras. Chassé de l'école pour ce fait, il entra peu après à l'université d'Oxford. Là du moins il put mener une vie tranquille. Il conquit l'estime de ses maîtres par un travail assidu, des habitudes actives, les goûts les plus simples et des mœurs très pures. Mais bientôt la hardiesse ingénue de sa pensée devait lui susciter un ennemi plus redoutable que ses rudes compagnons de classe, je veux dire l'opinion publique.

Par réaction contre l'esprit autoritaire qu'il voyait régner autour de lui, il avait accepté avec enthousiasme les idées révolutionnaires venues de France, qui ébranlaient alors le sol de l'Europe comme un sourd tremblement de terre. Il était à cet âge naïf où l'on croit pouvoir réformer le monde d'un trait de plume, et les institutions religieuses lui semblaient l'incarnation de toutes les tyrannies ; il voyait dans leur abolition l'affranchissement de l'humanité. Un de ses condisciples, Thomas Jefferson Hogg, partageait ces idées. Sceptique, froid et railleur, il n'avait rien de l'enthousiasme de Shelley; ils ne se rencontraient que dans la négation, mais cela suffit pour en faire des amis et des collaborateurs. Hogg devint le Méphisto de ce jeune Faust et le confident de ses publications subversives. Shelley fit imprimer à Oxford un petit syllabus anonyme qu'il intitula : *la Nécessité de l'athéisme*. Il le fit circuler avec des lettres sans signature où il disait avoir reçu le pamphlet et ne pouvoir le réfuter. Le scandale fut grand. Shelley, soupçonné et cité devant les autorités universitaires comme l'auteur supposé de l'opuscule, fut sommé de le reconnaître ou de le renier. Il refusa l'un et l'autre et fut expulsé de l'université comme il l'avait été du collége. Hogg, son confident, eut le même sort.

C'est à cette époque que Shelley fit la connaissance de Harriet Westbrock, fille d'un hôtelier retiré des affaires. Shelley venait dans la maison du père et inspira à la jeune fille des idées fort au-dessus de son entourage. Quelque temps après, le jeune homme se trouvant en visite chez un cousin dans le pays de Galles, Harriet noua avec lui une correspondance, où elle se plaignait des persécutions dont elle était l'objet dans sa famille et lui demandait ouvertement sa protection. Revenu à Londres, Shelley, ému de la condition pénible et de l'affection croissante de la jeune fille, s'enfuit avec elle à Édimbourg, où il l'épousa, en 1814. Les rapports intimes de Shelley avec sa première femme sont mal éclaircis. Il n'est pas prouvé qu'il l'ait aimée à proprement parler. L'attachement était vif du côté de Harriet, que l'on peint comme une jeune fille franche, jolie et aimable, mais bien des circonstances contribuèrent à affaiblir leur lien : la différence d'éducation d'abord, puis la famille de Harriet, qui parut spéculer sur la fortune d'un futur baronnet. Cependant Shelley ne songeait pas à une séparation, lorsqu'en 1814 il rencontra Mary Wollstoncraft Godwin, fille d'un écrivain connu et alors âgée de seize ans. Il en tomba éperdûment amoureux, renonça à tout accommodement avec Harriet et offrit ses hommages à Mary Godwin, qui les accueillit favorablement.

Après avoir pris les mesures nécessaires pour assurer l'existence de Harriet, il partit avec Mary pour un voyage sur le continent. Les

relations sur les destinées ultérieures de Harriet sont écourtées et insuffisantes comme celles sur son mariage. Elle retourna d'abord chez son père, puis trouva un autre protecteur, mais à la suite de complications pénibles elle eut recours au suicide, pour lequel elle avait toujours eu un penchant. En automne 1816, Shelley, revenant de Suisse, apprit que Harriet Westbrock s'était noyée en se jetant dans le Serpentine. Quoiqu'il ne fût pas la cause directe de cette mort, elle lui donna une secousse terrible. Il tomba pour longtemps dans une tristesse morne et muette; l'impression de ce coup le poursuivit jusqu'à la fin de sa vie. Son degré de culpabilité dans l'affaire de la séparation demeure aussi problématique que les circonstances et les personnages en jeu; mais il est probable que ce dénoûment lugubre contribua à entretenir dans son cœur cette mélancolie intense que nous trouvons comme une goutte amère au fond de la coupe enivrante de sa poésie. — Après la mort de Harriet, Shelley épousa Mary Godwin. Leur union fut des plus heureuses. Il trouva de tout point en elle la digne compagne de sa vie et de ses travaux. Leur intérieur, égayé de plusieurs enfans, fut charmant, au dire de leurs amis. C'eût été le bonheur et la paix, si le bonheur était possible aux âmes dévorées de la soif de l'infini et la paix aux esprits tourmentés des plus hauts problèmes de la pensée.

II.

Nous voici parvenus à l'une des époques les plus intéressantes de la vie du poète; je veux parler de sa rencontre avec lord Byron à Genève et de l'intimité qui s'ensuivit. En mai 1816, Shelley quitta l'Angleterre et alla passer quatre mois en Suisse avec Mary Godwin et sa sœur miss Clairmont, fille d'un précédent mariage de M. Godwin. Ils traversèrent la France et le Jura et allèrent s'établir à l'hôtel Séchéron à Genève. Lord Byron y vint quinze jours après. C'était la première fois qu'ils se rencontraient. L'auteur du *Giaour* et du *Corsaire*, alors âgé de vingt-huit ans, était à l'apogée de sa gloire; Shelley, plus jeune de quatre ans, était à peine connu. Il avait envoyé quelque temps auparavant sa *Reine Mab*, poème vaporeux et juvénile, à l'illustre poète, et celui-ci en avait admiré les premiers vers. Leur connaissance se fit sur un pied de parfaite égalité. Byron le pessimiste fut gagné dès l'abord et comme subjugué par la noblesse du caractère de Shelley. Dans sa carrière mondaine, il n'avait pas encore rencontré tant de droiture, de candeur et de désintéressement, ni cette force d'âme jointe à cette supériorité d'esprit. Or les hommes vraiment sincères avaient le don de désarmer Byron, ils faisaient taire en lui le démon de l'ironie et du

doute pour réveiller la grande âme qui respire si puissamment dans sa poésie. Shelley lui plut dès l'abord, l'intéressa, le charma. Ils se lièrent intimement, se virent tous les jours, et l'on peut croire que ces quatre mois passés en commun près du plus beau des lacs, dont la magie s'environnait du luxe d'un printemps enchanteur, furent pour tous deux une saison heureuse, une halte reposante dans leur vie agitée. Mais pour mieux comprendre l'intérêt de cette rencontre, le charme de cette amitié subite entre les deux exilés volontaires qui tous deux fuyaient le monde, rappelons-nous les circonstances qui venaient de rejeter Byron dans sa vie d'aventures et tâchons de fixer en quelques traits la physionomie des deux poètes à ce moment de leur carrière.

Si l'âge se mesure non aux années mais à l'expérience des choses vécues, Byron portait déjà le poids de dix vies. L'Écosse, l'Angleterre, l'aristocratie, la vie de Londres sous tous ses aspects, l'Espagne et la Grèce, — plaisirs, passions, souffrances précoces, luttes de l'ambition, gloire littéraire, il avait traversé tous ces mondes d'une course rapide en les pénétrant à fond. Mais il entrait alors dans la crise décisive de sa vie. Sa femme (miss Milbanke) venait de rompre publiquement avec lui, et l'on sait le scandale que cet éclat fit en Angleterre. Jamais peut-être un tel cri de réprobation ne s'était élevé contre un membre de l'aristocratie anglaise. Les deux parties se renfermant dans un silence absolu, l'imagination du public se donna libre carrière. Les journaux commencèrent la campagne, les libelles et les caricatures l'achevèrent. Le fameux air de *la Calomnie* du Basile de Rossini pourrait seul donner une idée de la tempête furieuse qui se déchaîna en quelques semaines contre le plus choyé des poètes, contre l'enfant gâté de l'opinion. Les détails de cette histoire sont obscurs, mais le fond s'en devine aisément. Malgré l'affection réelle et profonde que Byron semble avoir eue pour sa femme, il ne put jamais se plier aux habitudes d'une vie régulière, ni surtout aux exigences du monde et à l'étiquette inflexible de l'aristocratie. Son génie vivait de mouvement, de liberté, d'orage; il mourait dans le repos « comme le faucon dont on a coupé les ailes et qui ensanglante sa poitrine aux barreaux de sa cage. » Ajoutons la vive antipathie qu'il éprouvait pour sa belle-mère, pédante et formaliste, et l'on conçoit que cette incompatibilité d'humeur ait établi entre lui et sa femme une lutte d'orgueil qui devait finir par une rupture. Je n'aurais pas insisté sur cet événement, s'il ne nous faisait toucher le fond même de la nature de Byron. C'est un homme à double face; tour à tour on n'a voulu voir que l'une d'elles, mais ce n'est que de leur antagonisme que jaillit le secret de sa destinée. Lisez sa correspondance, surtout

celle de sa première jeunesse, vous verrez le plus hautain des fanfarons, le poseur le plus accompli. Un esprit à tout rompre, une ironie sans frein, un orgueil sans mesure, une préoccupation incessante de soi-même et de l'effet produit, en somme, le ton d'un parfait dandy qui se moque de son rôle, mais le joue en virtuose. Ouvrez par contre l'un de ces immortels poèmes comme *Childe-Harold*, *Manfred*, *Caïn*, quelle autre atmosphère, quelle profondeur de pensée sous cette splendeur d'imagination, quelle sincérité fière, quelle sympathie ardente pour l'humanité, quelle superbe et naturelle familiarité avec tout ce qui est grand et beau! Ici plus de masque et plus de barrière; nous voguons à ciel ouvert et à pleines voiles sur le libre océan de la vraie poésie, où les nations ne sont que des rivages et les siècles que des heures. Quelle est l'énigme de cette contradiction? C'est qu'il y eut en effet deux hommes en Byron, l'homme du monde avec toutes ses prétentions et toutes ses vanités, et le grand poète cherchant l'expression de l'homme libre et vrai, et qui, l'ayant conçu, aspirait à le devenir. C'est parce qu'il sentait en lui cet être meilleur, qu'il souffrait dans le monde une gêne intolérable. Mais l'ambition et le goût du plaisir l'avaient rejeté mainte fois au plus fort du tourbillon. La lutte sourde qui se déclarait alors en lui se terminait toujours par quelque éclat. Sa crise domestique, qui eut un retentissement européen, le brouilla pour toujours avec la société dont il supportait si impatiemment le joug. Si le mari eut des torts graves, il faut avouer que le poète gagna singulièrement à cette rupture complète et définitive: elle le relança pour toujours dans la solitude et la liberté absolue qui semblait son air natal, où il redevenait toujours lui-même et où son génie devait prendre son plus magnifique essor.

D'abord, il est vrai, il fut atterré, car il ne s'attendait nullement à ce dénoûment. Quand lady Byron, revenue chez son père, eut déclaré formellement à son mari qu'elle ne retournerait plus au foyer conjugal, cette nouvelle le frappa comme un coup de foudre. Son amour très vrai, son orgueil plus grand encore en furent également atteints; une barrière infranchissable venait de s'abaisser entre l'époux et la femme, entre le père et la fille; d'un jour à l'autre il était mis au ban de la société, honni par la clameur publique et réduit à son foyer désert. Mais Byron ressemblait au moral à son aïeul Jack-Mauvais-Temps, ainsi surnommé par les matelots parce qu'il ne pouvait aller en mer sans essuyer une bourrasque et qui néanmoins échappa à je ne sais combien de tempêtes, plus un naufrage. Impatient et irascible en temps ordinaire, ce rude marin devenait dans la tempête d'un calme étonnant. Son petit-fils Gordon était de même.

La douleur était son inspiration, l'adversité son élément, elle centuplait ses facultés. Il avait besoin de lutter pour vivre, de souffrir pour produire. Il tint donc tête à l'orage avec sang-froid, en refoulant sa douleur et son ressentiment, mit quelque ordre dans ses affaires et s'embarqua de nouveau pour le continent en disant à l'Angleterre un éternel adieu. *Once more upon the waters ! yet once more!* s'écrie-t-il en s'embarquant : « Encore une fois sur les flots! oui, encore une fois! Les vagues bondissent sous moi comme un cheval qui sent son cavalier. Bienvenu soit leur mugissement et rapide leur course où qu'elles me guident! » Il vint en Suisse en remontant le Rhin. Peu après son arrivée à Genève, il loua la villa Diodati. Le temps qu'il passa dans ce séjour paisible et ravissant fut pour lui une époque de recueillement et de méditation intense. Il ressentit alors pour un moment ce calme bienfaisant qui s'empare de l'homme lorsqu'il s'élève au-dessus de sa destinée individuelle pour identifier la meilleure partie de son être avec les vérités éternelles. Le contraste du « clair et placide Léman » avec le monde violent d'où il sort est pour lui un doux avertissement « d'oublier les eaux troublées de la terre pour une source plus pure. » Son murmure lui semble « la voix caressante d'une sœur qui lui reproche ses plaisirs effrénés. » C'est là, on peut le dire, qu'il rentra pour la première fois jusqu'au fond de lui-même, qu'il rassembla ses forces pour les merveilles qu'il allait jeter coup sur coup dans le monde étonné avec une rapidité et une profusion dont la littérature n'offre pas d'autre exemple. Quelques poésies détachées reproduisent comme en un miroir limpide les ombres et les lumières qui sillonnaient alors cette âme orageuse. Il y a un mélange d'amertume, de regrets et de résignation dans les stances si tendres adressées à sa sœur Augusta, à laquelle il parle comme à son esprit tutélaire. Quant au monde qu'il vient de quitter, il ne lui apparaissait plus que comme un peuple de fantômes; les absens lui semblaient aussi loin que les morts. Un fragment inachevé nous fait jeter un coup d'œil en des profondeurs de mélancolie et de doute scrutateur comme une fente ouverte sur un noir abîme : « Qu'est-ce que la mort? — Le repos du cœur? le tout dont nous faisons partie? car la vie n'est qu'une vision, — il n'y a de vie pour moi que ce que je vois des êtres vivans, et cela étant, les absens sont les morts qui viennent troubler notre tranquillité, étendre autour de nous un lugubre linceul et mêler de douloureux souvenirs à nos heures de repos. » Ici déjà le poète, replié sur lui-même, se tourne vers les sources du merveilleux, vers le sombre au-delà. C'est alors que se dessinent en lui les premiers linéamens de cet étonnant poème de *Manfred*, le plus grand, le plus insondable peut-être qui soit sorti

de ses veilles douloureuses, type de son être intime, énigme de cette âme puissante qu'aucun homme, aucune femme n'avait déchiffrée. J'ai dit que l'homme en Byron avait deux faces opposées, j'ajouterai que le poète en a trois fort distinctes. Tourné vers le monde moderne, il se nomme don Juan; tourné vers l'histoire et l'humanité, il est Childe-Harold; tourné au dedans, vers l'éternel problème de la destinée et le monde invisible, il devient Manfred. De ces trois incarnations successives et de plus en plus intenses de son génie, la première est mondaine, la seconde sérieuse, la troisième tragique.

Complétons cette esquisse morale par la physionomie extérieure de Byron. Le portrait suivant est de la comtesse Albrizzi, qui le vit peu de temps après à Venise. Ce pastel délicat et vif est caressé d'une main féminine. « Peu servirait de s'appesantir sur les naturelles beautés d'une physionomie dans laquelle brillait l'empreinte d'une âme extraordinaire. Quelle sérénité sur son front orné des plus beaux cheveux châtains, soyeux, bouclés et disposés avec un art qui faisait ressortir ce que la nature a de plus attrayant! Quelle variété d'expression dans ses yeux! Ils étaient de la teinte azurée du ciel, d'où ils semblaient tirer leur origine. Son col, qu'il avait coutume de découvrir autant que le permettaient les usages du monde, était fait au moule et d'une grande blancheur. Ses mains étaient aussi belles que si elles avaient été formées à plaisir; sa taille ne laissait rien à désirer, particulièrement à ceux qui trouvaient plutôt une grâce qu'un défaut dans une certaine ondulation légère et douce que prenait toute sa personne quand il entrait dans un salon. Sa physionomie semblait paisible comme l'océan par une belle matinée de printemps, et de même elle se bouleversait si une passion, une pensée, un mot, un rien troublait son âme. Soudain ses yeux perdaient toute leur douceur et lançaient de tels éclairs qu'il devenait difficile de soutenir ses regards. A peine aurait-on cru possible un si rapide changement; mais il fallait bien reconnaître alors que l'état naturel de son esprit était la tempête. »

Il y avait un contraste absolu entre le tempérament fougueux de ce brillant séducteur, en qui la fine sensualité et la grâce mondaine se fondait aux plus hautes qualités de l'esprit et l'étrange apparition du jeune Shelley, d'une beauté rêveuse et purement intellectuelle. C'était une de ces physionomies qui n'ont rien de terrestre, qui paraissent ignorer le monde réel et flotter dans une atmosphère éthérée, un de ces songeurs passionnés tels que le Corrège seul a su les peindre dans ses anges et ses apôtres visionnaires. Un front limpide également et harmonieusement voûté, des cheveux d'un brun clair dont les ondes naturelles enveloppaient

cette tête comme d'un fluide doré, le visage ovale, les traits fins, la bouche chaste et naïve d'un enfant. Mais ce qui frappait avant tout dans cette physionomie,ce qui absorbait l'attention et dévorait tout le reste, c'étaient deux grands yeux bleu foncé d'une fixité intense et d'un éclat phosphorescent d'où l'on voyait sortir, quand il s'animait, deux torrens de lumière. Que se passait-il donc dans cette tête? Shelley ne savait rien ou presque rien de la vie du monde. Il avait toujours porté sa pensée concentrée au dedans de lui-même. Frappé de l'étroitesse religieuse qui dominait alors dans son pays et y exerçait une véritable tyrannie intellectuelle, il avait affiché l'athéisme dans ses jeunes années, mais comme il l'avoua plus tard à Trelawney, ce n'était là qu'un masque pour écarter le vulgaire. Shelley était pénétré plus que personne du sentiment du divin. Il l'avait puisé tout d'abord dans les splendeurs de l'univers dont son imagination ardente se repaissait. Sous cette splendeur cependant il avait aperçu et ressenti en lui-même les souffrances incalculables de l'homme, et ce spectacle avait voilé pour lui comme d'un crêpe funèbre la fête brillante de la vie. Une consolation lui était venue cependant. En plongeant plus avant son regard, il avait entrevu au cœur des choses un principe de beauté et d'amour qui, développé par la conscience, lui semblait pouvoir et devoir transformer de fond en comble la nature humaine. Ainsi dans la nature et dans l'humanité, mais par delà leur apparence, il avait entrevu le divin, car il identifiait l'idée de Dieu avec le sentiment de la beauté et de l'amour conçus comme principes universels. Comme ce sentiment rayonnait en lui avec une force et un éclat extraordinaires, il s'était persuadé qu'il pouvait rayonner de même dans les autres. La pensée de Shelley devait traverser trois phases diverses : d'abord ce panthéisme naïf et spontané qui s'enivre de la nature, se mêle à la joie des élémens; ensuite la tristesse causée par le spectacle de la vie humaine et de la réalité, qu'il savait regarder quand il voulait avec une froide perspicacité et peindre avec la sûreté du génie; enfin l'affirmation de sa foi et de son espérance dans un idéal radieux et transcendant. Nous retrouverons et nous suivrons ces trois phases dans son œuvre. A ce moment, les trois mondes se confondaient encore dans son esprit, leur mélange et leur lutte y créaient une tension perpétuelle. L'étonnant poème d'*Alastor*, sur lequel nous reviendrons, est une peinture de cet état particulier. Son rêve de beauté et d'amour n'était encore qu'à sa première éclosion, mais déjà il était inscrit sur son front, déjà il illuminait ses yeux et prêtait à son langage un accent plus pur, à ses pensées une teinte chaude, une nuance mystique. C'est du fond de ce rêve qu'il contemplait le monde sans

haine et sans trouble, mais comme un étranger. Lorsqu'il sortait de cet état extraordinaire, c'était pour tomber dans de profondes prostrations où il ressentait avec un accablement indicible l'universelle mutabilité, l'incertitude de la destinée humaine et sa propre faiblesse. Mais d'habitude ce rêve de l'infini l'absorbait tout entier; il y vivait, il y respirait. Quiconque le fréquentait à ces heures d'enthousiasme et savait le deviner, se sentait comme enveloppé d'une sorte de joie surnaturelle par cette force de rayonnement qui est propre aux âmes énergiques. Sans doute qu'il ressemblait alors à l'enfant Krischna de la légende hindoue dont les yeux reflètent les trois mondes, et qu'il avait quelque chose de la sainte Cécile de Raphaël dont il a dit lui-même cette parole admirable, « qu'elle est calmée par la profondeur de sa passion et de son ravissement. »

On conçoit qu'un tel homme dut intéresser Byron. Si différens qu'ils fussent d'ailleurs, ils se ressemblaient par le courage et par la destinée. N'avaient-ils pas tous deux bravé le monde et défié leur siècle? Leur exil commun n'était-il pas fait pour les rapprocher? Oui, sans doute; on pourrait même reconnaître dans cette amitié une sorte de prédestination, car c'était la rencontre du révolté de la passion avec le révolté de la pensée. Chose remarquable : ce fut le songeur qui prit dès l'abord une sorte d'ascendant sur son aîné, plus actif et plus fougueux. Byron, qui parla toujours de lui avec une déférence exceptionnelle, et qui l'appelle, dans une lettre à Murray : « le moins égoïste des hommes que j'ai connus, » fut frappé de sa bonté comme de son élévation. Il vit avec étonnement une âme inaccessible à la haine et dont l'amour était le seul mobile. Le commerce journalier avec cet esprit contemplatif qui voyait en toutes choses le côté éternel, lui procura pour quelques mois l'oubli du monde, le silence des passions et une sorte d'apaisement suprême. On en retrouve la trace non-seulement dans la correspondance du poète, mais dans tout le troisième chant de Childe-Harold, dont les descriptions sont imprégnées d'une élévation religieuse et d'un sentiment transcendant de l'amour, où l'influence de Shelley est tellement sensible que, par momens, on croit l'entendre lui-même. Pour s'en assurer, il suffit de relire ces descriptions uniques, qui sont bien plus que des descriptions, où l'on dirait que l'âme de la nature nous parle d'une voix harmonieuse et intelligible sous l'incantation de la nuit, et nous laisse surprendre dans ses pulsations imperceptibles le mystère de la beauté et la source de la musique (1). Leur vie commune au lac de Genève eut le

(1) Comme preuve à l'appui de cette influence de Shelley sur Byron, je ne citerai qu'une note de ce dernier à propos des strophes sur Clarens et de la *Nouvelle Héloïse*. « Les sensations, dit-il, qui vous sont inspirées par l'air de Clarens sont d'un

charme d'un parfait abandon au milieu d'une nature délicieuse qui invite à l'intimité. Les Shelley venaient tous les soirs à la villa Diodati, dans une barque à voile; on se laissait glisser ensuite au bercement de la vague, le long des bosquets parfumés des rives. Souvent aussi l'esquif silencieux, entraîné vers le milieu du lac, semblait s'assoupir sur le flot dormant et sombre qui reflétait les vives scintillations du firmament; mais il faudrait citer les strophes de Byron pour reproduire la beauté de ces nuits tièdes et claires, avec leur cadre grandiose de montagnes, leurs lointains à la fois distincts et vaporeux, leur vague musique et leur silence qui infuse dans l'âme le sentiment de l'infini. On revenait tard, et la conversation, interrompue par le charme de la contemplation muette, reprenait à la villa. Byron s'égayait quelquefois aux dépens du docteur Polidori, personnage bizarre et comique qu'il tenait dans sa maison en qualité de médecin, et qui, outre sa jalousie et son indiscrétion, avait la prétention d'être poète. Des conversations philosophiques on passait aux contes de revenans, et de ceux-ci à la *Nouvelle Héloïse*. Quelquefois l'aube blanchissante surprenait encore les hôtes lisant, conversant ou discutant dans le salon de la villa Diodati. En juin, Byron et Shelley firent le tour du lac. A Meillerie, ils furent surpris par un ouragan furieux qui soulevait les vagues à une hauteur effrayante, et couvrait d'écume la surface de l'eau. Le gouvernail se brisa, le vent, s'engouffrant dans la voile, coucha la barque sur le flanc; elle allait chavirer, et les bateliers ahuris lâchèrent les rames. Déjà Byron avait ôté son habit pour sauver Shelley en cas de naufrage; mais celui-ci s'y refusa, il s'assit tranquillement sur un coffre dont il saisit les deux anneaux, déclarant qu'il irait au fond dans cette position sans essayer d'échapper. A force de rames et grâce à la présence d'esprit du plus marin des deux voyageurs, les bateliers purent aborder à Saint-Gingolphe. A Ouchy, autre orage qui dura toute une nuit. C'est celui sans doute qui inspira à Byron les strophes splendides et célèbres qui ont toute la furie des élémens, et où sa vraie nature se redonne carrière. La dernière peint mieux qu'aucune analyse son état intérieur d'alors. « Si je pouvais incorporer, dit-il, ce qui est au dedans de moi, si je pouvais jeter mes pensées dans une forme vivante, si je pouvais tout exprimer : âme, cœur, esprit, passions,

ordre plus étendu que le simple intérêt qu'on peut prendre à une passion individuelle. C'est un sentiment de l'existence de l'amour dans tout ce que sa capacité a de plus vaste et de plus sublime, et de notre participation personnelle à ses bienfaits et à sa gloire; c'est le grand principe de l'univers plus condensé en ces lieux, mais non moins manifeste, et en présence duquel, bien que nous sachions en faire partie, nous oublions notre individualité pour admirer la beauté de l'ensemble. »

sentimens forts ou faibles, tout ce que je voudrais avoir cherché, tout ce que je cherche, souffre, connais, tout ce que j'éprouve sans en mourir, — si je pouvais dire tout cela d'un seul mot et que ce mot fût un éclair, je parlerais; mais, ne le pouvant pas, je vis et meurs sans être entendu, et je refoule ma pensée sans voix comme l'épée au fourreau. »

La puissance du sentiment personnel, le conflit des passions débordantes dans une seule poitrine, qui cependant les maîtrise, l'énergie de l'individu, qui voudrait tout sentir en une fois et concentrer, pour ainsi dire, la vie des mondes dans une sensation foudroyante, fût-ce pour rentrer aussitôt dans le néant, voilà la grandeur, voilà le triomphe de Byron. Opposons à ce cri magnifique deux strophes de Shelley : elles font voir par contraste une nature profondément impersonnelle, qui vit dans un complet oubli d'elle-même et aspire à s'absorber dans le principe des choses; je les emprunte au poème qu'il écrivit six ans plus tard sur la mort d'un ami qu'il adorait, le poète Keats, et où il semble pressentir sa propre fin imminente. Il personnifie sous la figure d'Adonaïs l'essence immortelle de son ami : « Cette lumière dont le sourire allume l'univers, cette beauté dans laquelle tous les êtres agissent et se meuvent, cette bénédiction que le tourment passager de la naissance ne peut éteindre, cet amour qui soutient toute chose et circule aveuglément à travers la trame de la vie, rayonne maintenant sur moi et consume les derniers nuages de la froide mortalité. — Le souffle dont j'ai invoqué la puissance dans mon chant descend sur moi; la barque de mon esprit est poussée loin du rivage, loin de la foule tremblante dont les voiles ne s'abandonnèrent jamais à la tempête. J'ai percé la terre massive et la sphère des cieux! Je me sens porté au loin d'une course ténébreuse et redoutable... Tandis que brûlant à travers le dernier voile de l'azur, l'âme d'Adonaïs, comme une étoile, me fait signe de l'abîme où demeure l'Éternel. » Le cri passionné de Byron et la mystérieuse invocation de Shelley à l'âme des mondes, sortis tous deux du fond de leur être, nous font toucher du doigt les deux extrêmes du lyrisme : l'excès du sentiment personnel et l'excès de l'abandon dans un autre qui, selon un proverbe arabe, est l'abandon en Dieu. Toute la gamme des sentimens humains avec leur infinie variété se développe entre ces deux limites.

III.

Cependant ce beau lac, refuge de tant de grandes amitiés et d'exils illustres, ne fut pour les deux amis qu'un port de passage.

En septembre ils se quittèrent; Shelley et Mary Godwin retournèrent en Angleterre, et Byron partit en octobre pour l'Italie. Ils devaient se revoir bien des fois encore, à Venise, à Ravenne, à Livourne, mais plus jamais peut-être avec cette insouciance charmante et ce complet abandon. L'amitié, comme l'amour, a une fleur exquise qui n'éclot guère que dans la solitude, et qui, une fois cueillie, ne repousse pas. Revenu dans son pays et fixé à Marlow, Shelley tomba malade. Sa santé avait toujours été précaire. Il souffrait d'un mal spasmodique au cœur qui le torturait souvent et qu'il ne perdit pas. De plus, des symptômes de consomption apparurent; lui aussi dut songer à s'expatrier. Sa fortune modeste l'y engageait d'ailleurs, et ses besoins très simples lui permettaient de vivre plus à l'aise à l'étranger. Ses yeux se tournèrent donc avec désir vers l'Italie, et en 1818 il passa les Alpes avec sa famille. Il ne devait plus ni revoir sa patrie ni quitter le sol italien. De 1818 à 1822, nous le trouvons tour à tour à Livourne, à Rome et à Naples, enfin à Pise et à Lerici. Ses quatre dernières années furent les plus fécondes de sa vie. Le soleil d'Italie a un effet magique sur les hommes du Nord lorsqu'ils ont un fonds encore inexprimé. Le tempérament septentrional est très renfermé, sa passion est toute concentrée à l'intérieur. Mais au contact de cette terre de beauté, dans cet air caressant, sous ce ciel qui est presque toujours une fête de couleurs et de lumière, l'âme du Nord s'échauffe parfois, son enthousiasme jaillit au dehors et un monde de pensées cachées s'épanouit en floraison splendide au grand soleil de la vie. C'est ce qui advint à Shelley, ses chefs-d'œuvre en font foi.

Grâce à Trelawney, un ami intime de Shelley et de Byron, qui a publié ses souvenirs (1), nous pouvons jeter un coup d'œil dans la vie intime du poète à cette époque. Trelawney était un cadet de famille, beau, valeureux, grand coureur d'aventures belliqueuses ou galantes, ami des klephtes et des femmes, au demeurant parfait homme du monde, esprit brillant et observateur, ami serviable et gai compagnon. Un cercle choisi s'était formé à Pise. Byron était venu s'y établir avec sa nouvelle amie, la comtesse Guiccioli. Les Shelley, de leur côté, y faisaient ménage commun avec les Williams, leurs amis intimes. C'est là que Trelawney vit Shelley pour la première fois, et cette rencontre est assez caractéristique pour être rapportée. Il se présenta chez les Williams. La chambre, où la lumière ne pénétrait que par une porte donnant sur une pièce voisine, était presque sombre. Dans cette obscurité, Trelawney remarqua deux yeux brillans fixés sur lui. Mme Williams appela Shelley.

(1) *Recollections of Byron and Shelley*, by E. Y. Trelawney, London 1858.

« Après quoi je vis entrer un jeune homme au visage rose comme celui d'une jeune fille, svelte, grand et maigre. Il me serra la main en signe d'amitié, mais je ne pus reconnaître sous ces formes délicates le poète tant célébré. Comment, me disais-je, est-il possible que ce jouvenceau si placide, si ingénu, soit celui qu'on décrit comme une hydre en guerre avec le monde entier, l'homme mis au ban de toutes les lois civiles, excommunié par les foudres de l'église, dénoncé par ses confrères comme le fondateur d'une école satanique? Cependant Shelley tenait un livre à la main sans rien dire. — Quel livre lisez-vous là? dit Mme Williams. — *Le Magicien prodigieux* de Calderon. — Donnez-nous une idée de ce qu'il renferme. — Alors Shelley, enlevé de la sphère des choses matérielles dans cet air plus pur qui l'animait tout entier, se sentit transporté subitement dans le sujet du livre et se mit à en parler avec une extrême vivacité. Il ne voyait, n'entendait plus que cela. Il plaça sous nos yeux les personnages et les situations du drame par une analyse claire et précise, et se mit à peindre ensuite, dans un langage étincelant de pensées imprévues, tous les sentimens développés par le poète espagnol, quelque étranges, quelque passionnés qu'ils fussent, montrant une égale maîtrise dans les deux langues et un rare bonheur d'expression en anglais. Quand Trelawney, étourdi par cette improvisation, releva la tête, son interlocuteur avait disparu. — Qu'est-il devenu? demanda-t-il à Mme Williams. — Qui? Shelley? Il va et vient comme une ombre. Personne ne sait jamais d'où il sort ni où il va. »

Une autre anecdote curieuse montre à quel point le poète s'absorbait dans ses pensées et s'oubliait dans ses études. Un matin, Trelawney entra dans son cabinet pour l'emmener à Livourne et le trouva appuyé contre la cheminée, courbé sur un in-folio allemand, un dictionnaire à la main. Après avoir vainement essayé de l'arracher à ses études, il s'en alla. Quand il revint le soir, il trouva Shelley dans la même position, avec une expression de fatigue et d'épuisement sur le visage. — Eh bien! dit Trelawney, avez-vous trouvé ce que vous cherchiez? — Au contraire, j'ai perdu une journée. — Souvent aussi il allait se promener dans l'immense forêt voisine de Pise, appelée le Gombo. Rien de plus lugubre que ces forêts de pins italiennes qui bordent la mer. On comprend en les voyant le début de l'*Enfer* du Dante :

Questa selva selvaggia ed aspra e forte,
Che nel pensier rinnova la paura!
Tanto è amara che poco è più morte.

Elles n'ont rien des sourires et de la gaie féerie des forêts septen-

trionales. Il fait nuit sous l'épaisse toiture de ces pins serrés les uns contre les autres, le vent de mer qui soupire dans les hautes branches est plein d'une immense tristesse. Cela ressemble à un cimetière sauvage, à un séjour d'âmes en peine. Shelley cependant aimait à s'y perdre pour des journées entières, sans doute à cause de la proximité de la mer. Une après-midi, Trelawney et Mme Shelley, ne le voyant pas revenir, allèrent à sa recherche. Ils marchèrent longtemps sans le trouver. Épuisée de fatigue, Mary se laissa tomber au bord du chemin. Marchant toujours, Trelawney rencontra un paysan et lui demanda s'il n'avait vu personne. — Si, dit-il, l'Anglais mélancolique est dans le bois maudit, — et il le mena par un sentier jusqu'à une clairière au bord d'un étang noir. Un vif rayon de lumière y luisait à travers le feuillage, un pin gigantesque gisait à terre. Près de ce tronc à demi desséché, Shelley était debout, ses livres et ses papiers épars à ses pieds, les yeux fixés dans le miroir sombre de l'eau, plongé dans une méditation intense. A la voix de Trelawney, il tourna nonchalamment la tête et dit : — Holà, entrez! — C'est donc là votre cabinet d'étude? — Oui, et ces arbres sont mes livres qui ne mentent jamais. — Mais en apprenant que sa femme, inquiète et désolée, l'attendait à quelque distance, il s'écria : — Pauvre Marie! — Et, entassant à la hâte livres et paperasses dans son chapeau, il partit comme un trait. Trelawney ne put le suivre dans sa course, mais bientôt la forêt retentit de longs et bruyans éclats de rire. Shelley se livrait souvent à ces irruptions de joie, lorsqu'il sortait tout d'un coup de ses méditations absorbantes. L'enfant naïf et bon qui était en lui reprenait alors ses droits pour un moment sur le rêveur intense et passionné.

Shelley n'était donc rien moins qu'un misanthrope, ce n'était que le plus effréné des songeurs et le poète qui a le plus exclusivement vécu dans sa poésie. Certains hommes ne fuient la société que pour y faire plus de bruit et briguent du fond de leur retraite les suffrages qu'ils font mine de mépriser. Tel n'était point cet enfant sublime; il ne fuyait le monde que parce qu'il ne trouvait de bonheur que dans ses pensées. Son tempérament le portait à vivre dans la retraite avec les amis de son choix. Aussi la petite colonie étrangère réunie à Pise en 1821 formait-elle le cercle le plus attrayant et le plus sympathique qu'il eût jamais rencontré. Son intérieur même était plein de charme. Il se composait de deux couples vivant chacun en parfaite harmonie et très unis entre eux. Les Shelley et les Williams ayant pris l'habitude de vivre en commun ne formaient plus à vrai dire qu'une seule famille. Williams partageait les goûts de son ami pour la navigation sur mer, la vie en plein air, les exercices du corps. Sa femme Jane paraît avoir été

une personne à la fois très simple et très remarquable, puisqu'elle a servi de modèle à la jeune fille dépeinte par le poète dans la plante sensitive. Ce dut être une de ces natures souriantes, heureuses, essentiellement féminines, impressionnables, pleines de tact, comprenant tout sans réflexion par une sorte de divination immédiate, et qui créent autour d'elles par leur seule présence une atmosphère de bien-être et d'harmonie.

Outre les Williams, lord Byron venait d'arriver de Ravenne à Pise pour y rejoindre la comtesse Guiccioli. Il avait loué le palais Lanfredini et y menait grand train. Les rapports de Shelley avec lui n'avaient cessé d'être ceux de deux grands esprits, totalement divers, absolument indépendans, mais qui s'estiment et trouvent dans l'échange de leurs pensées une excitation de leurs plus hautes facultés. A cette époque, l'auteur de *Don Juan*, déjà fatigué de ses lauriers de poète, commençait à chercher la gloire par l'action. Shelley par contre ne cherchait que la vérité dans la beauté. Sa modestie, son désintéressement, sa sérénité contemplative, lui donnaient une sorte de calme et de supériorité que l'autre eut toujours l'esprit de reconnaître, malgré son orgueil prodigieux et sa popularité croissante. Ils se jugeaient d'ailleurs fort librement. Si Byron suivait mal volontiers son ami dans ses rêveries métaphysiques, celui-ci désapprouvait l'inconstance de son esprit versatile et ce scepticisme, fruit d'une vie déréglée, dont il avait l'habitude de noircir le genre humain. Il se réjouissait de sa liaison récente avec la comtesse Guiccioli et y voyait son salut parce qu'elle l'avait arraché à son libertinage de Venise. Peu avant l'arrivée de Byron à Pise, Shelley était allé le voir à Ravenne et s'exprimait ainsi sur son compte dans une lettre à sa femme : « Lord Byron a grandement gagné de toute manière, en génie, en caractère, en vues morales, en santé et en bonheur. Sa liaison avec la Guiccioli a été pour lui un bénéfice inestimable. Il a eu de mauvaises passions, mais il semble les avoir vaincues et être devenu ce qu'il devrait être, un homme vertueux. » Plus loin nous voyons à quel point il admire son génie : « Il m'a lu un de ses chants inédits de *Don Juan*, qui est étonnamment beau. Cela le met non-seulement au-dessus, mais à cent pics au-dessus de tous les poètes du jour. Chaque parole est marquée au sceau de l'immortalité. Quoi que je fasse, je désespère de rivaliser avec lord Byron, et il n'y a personne d'autre avec qui il vaille la peine de lutter. » Cette modestie sans amertume que Shelley poussait jusqu'à l'abnégation de lui-même ne l'empêchait pas d'avoir le sentiment de sa valeur. Il sentait Byron inimitable dans la peinture de la passion et dans la création de certains types qui se gravent dans toutes les mémoires, mais il n'en avait

pas moins la conscience d'une pensée plus large, d'une inspiration plus noble, d'un essor qui rejoignait plus souvent l'éternelle vérité. Il avouait franchement que sa poésie idéale ne s'adressait qu'à un petit nombre de lecteurs, et laissait, sans ombre d'envie, la grande renommée à son illustre émule, l'encourageant dans la bonne voie, se réjouissant de chaque progrès, applaudissant à tous ses triomphes. Il ne paraît pas que Byron ait toujours répondu avec la même franchise à cette admiration sincère et désintéressée. Quoique très généreux à ses heures, il était souvent ombrageux et fantasque. Il avait le regard trop perçant pour ne pas comprendre que le génie de Shelley était bien supérieur à sa renommée. Il le traitait en égal devant tous ses amis, mais ne paraissait pas trop empressé d'en informer le grand public. Un jour, Trelawney lui dit : Vous savez ce qu'il vaut et combien on l'a injustement traité. Pourquoi ne le faites-vous pas connaître à vos compatriotes? — Et que dira-t-on de nous autres? — fit Byron d'un air moitié plaisant, moitié sérieux. Était-ce insouciance et paresse, ou bien craignait-il un rival dans son rôle de réprouvé, et voulait-il avoir seul le privilége d'effrayer et de séduire son siècle? Quoi qu'il en soit, la fin de la lettre de Shelley prouve qu'il ne trouva pas dans son ami les encouragemens qu'il eût pu en attendre, et s'imposait pour cette raison une certaine réserve. Il avait songé à lui demander un secours considérable pour Leagh Hunt, qu'il soutenait lui-même de tous ses efforts, mais un je ne sais quoi l'en retint. « Lord Byron et moi, dit-il, nous sommes d'excellens amis et si j'étais réduit à la pauvreté, ou si je n'avais aucun droit à une position plus haute que celle dont je suis en possession, nous pourrions être amis en toute chose, et je lui demanderais librement toute faveur. Ce n'est pas le cas. Le démon de la méfiance et de l'orgueil est à l'affût entre deux hommes dans notre situation et entrave la liberté de nos rapports. C'est un tribut, un lourd tribut que nous devons payer à la nature humaine. Je pense que la faute n'est pas de mon côté, et cela n'est pas probable, car je suis le plus faible. Espérons que dans quelque autre monde ces choses seront mieux arrangées. Ce qui se passe dans le cœur d'un autre échappe rarement à l'observation de celui qui est un anatomiste sévère du sien propre. » Il est impossible de voir plus clair et de sentir plus noblement.

On se tromperait du reste si l'on pensait que les préoccupations personnelles dominaient dans ce cercle. Rien ne pouvait moins ressembler à une coterie littéraire que le rayon où se mouvaient ces deux esprits. On s'y moquait des engouemens du jour, des querelles de presse, des hauts cris jetés de temps à autre par la *Revue d'Édimbourg*, et de toute cette « étuve du monde » où les meil-

leurs esprits perdent souvent leur originalité et la vraie notion des choses. Dans la colonie de Pise, on vivait avec le charmant sans-gêne de la vie italienne; on se sentait de pair avec les grandeurs du passé, on ne se passionnait que pour les intérêts les plus élevés du présent. Il faut le reconnaître, le commencement de ce siècle eut une flamme d'enthousiasme que nous avons perdue. Les grandes passions l'emportaient alors sur les petites, les entraînaient dans la force de leur courant. Tout le sol européen avait tremblé sous les catastrophes de la révolution française et sous les guerres de l'empire. Les hommes de la génération suivante, ceux qui avaient été ou acteurs ou spectateurs dans ces luttes épiques en conservèrent un grand souffle, une vue large de l'histoire, un sentiment profond et tragique de la vie. La plante humaine ressemble à ces vignes qui poussent sur la lave du Vésuve et donnent les plus beaux fruits sur un sol de feu. Un grand fait moral sortit de la révolution française : les questions qui intéressent toute l'humanité commencèrent à prendre le dessus sur les questions de politique nationale. L'événement qui agitait alors le groupe de Pise, c'était l'insurrection inattendue de la Grèce. La lutte sanglante, sourdement fomentée depuis des années par les guerres du terrible Ali-Pacha contre les Souliotes et qui ne devait se terminer qu'en 1826 par la bataille de Navarin, n'en était encore qu'à ses débuts, mais déjà elle avait attiré l'attention de l'Europe. Plusieurs navires avaient jeté l'ancre dans le port de Livourne, apportant les survivans de l'insurrection de Valachie. L'un d'eux amena le prince Mavrocordato. Il fut accueilli à bras ouverts par Byron et Shelley et introduit dans leur cercle. Les deux poètes éprouvaient pour la Grèce renaissante une égale sympathie, et il est intéressant d'en saisir la nuance qui accentue la différence de leurs caractères. L'auteur du *Giaour* et de *la Fiancée d'Abydos* aima l'Orient comme le berceau de son génie. A vingt-deux ans, il avait parcouru l'Épire et l'Archipel, visité Athènes et Constantinople. Il s'éprit de la Grèce plus que d'aucun autre pays pour la splendeur de son climat, de ses ruines, de son ciel et de sa mer à la robe d'azur frangée d'or et semée d'îles comme de perles. Il aimait aussi ce climat comme celui des passions fortes, où l'amour et la mort se côtoient, et « qui a pour emblème le myrthe et le cyprès. » A son premier coup d'œil cependant sur cette terre, la mélancolie du passé l'avait pris au cœur. « Iles de la Grèce! dit-il, îles de la Grèce! où aima et chanta la brûlante Sapho, où grandirent les arts de la guerre et de la paix, où Délos a brillé, d'où Phœbus a surgi! Un éternel été vous dore toujours, — mais tout, excepté votre soleil, est mort. » Et pourtant ces souvenirs sont si forts, ces marbres immortels si éloquens,

ces montagnes ont si bonne mémoire, qu'il espère voir ce peuple secouer un jour l'odieux joug des Turcs. A Marathon, il s'écrie en nouveau Tyrtée : « Debout sur les tombeaux des Perses, je ne pouvais me croire esclave. Rendez-moi une seule âme de ce passé, et elle en créera mille autres! » Il eut le même sentiment pour l'Italie, et l'on sait qu'à Bologne, à Ravenne, il s'affilia aux carbonari. On conçoit donc qu'à la nouvelle de l'insurrection, qui gagnait comme un incendie la presqu'île du Balkan, la Morée et l'Asie-Mineure, il dut tressaillir. A partir de ce moment, ses yeux restèrent fixés sur les Hellènes. Excédé de la vie sociale, fatigué de la littérature, rassasié de gloire, las de tout, il ne cherchait plus, semble-t-il, qu'une grande cause pour s'y dévouer et sortir en héros d'un monde qu'il avait ébloui comme poète. C'est ainsi qu'après un an de projets, d'hésitations, de luttes, il devait s'arracher aux bras de sa maîtresse et s'embarquer pour Missolonghi.

Non moins ardent, mais tout autre, était l'amour de Shelley pour la Grèce. Il n'avait pas eu le bonheur de voir cette terre admirable, encore si belle dans son dénûment, il n'avait pu s'inspirer de son soleil, de ses costumes pittoresques, de ses aventures sanglantes ou passionnées, mais il avait bu d'autant plus largement aux sources de la sagesse et de la poésie antiques. Platonicien dans l'âme, il avait traduit *le Banquet;* Eschyle et Sophocle étaient sa lecture favorite. Esprit philosophique et intuitif, il avait pénétré bien plus avant que Byron dans l'idéal grec. Celui-ci n'y voyait que le côté de l'histoire. Mais Shelley, devançant par l'instinct du poète les révélations de la science postérieure, pénétra au cœur de l'hellénisme en devinant le sens profond de ses symboles religieux. Son âme assoiffée de beauté lui fit comprendre que les Hellènes seuls avaient su mettre l'art dans la vie et la vie dans l'art, et cette soif lui donna la force d'embrasser la civilisation grecque dans son ensemble harmonique. Le soupir de Shelley pour la Grèce, qu'il n'avait vue qu'avec le regard visionnaire du songeur, partait donc d'un désir plus profond encore que l'indignation virile de Byron, car c'était le soupir pour la patrie perdue de l'idéal. Si l'insurrection hellénique était pour l'amant de la gloire une occasion de livrer le grand combat de la liberté, elle était pour l'amant de l'idéal comme un signe précurseur de cette régénération de l'humanité qu'il rêvait. Il respectait aussi dans la Grèce moderne le sang de ses pères et les restes d'une grandeur déchue. Dans la préface de son poème d'*Hellas*, qui est dédié au prince Mavrocordato, il a exprimé avec calme et justesse cette foi que les laideurs de la réalité pouvaient bien obscurcir par momens, mais non pas éteindre : « Nous assistons en ce moment, dit-il, à un fait étonnant. Les descendans de la nation

à laquelle nous devons notre civilisation semblent sortir des cendres de leurs propres ruines. L'apathie des maîtres du monde civilisé en présence de cette insurrection est un fait parfaitement inexplicable à un simple spectateur des événemens de notre scène terrestre. Nous sommes tous Grecs. Notre littérature, notre religion, nos arts, ont leur racine en Grèce. Sans la Grèce, Rome, qui fut l'instructeur, le conquérant, la métropole de nos ancêtres, n'aurait pas répandu la lumière dans le monde; nous aurions été des sauvages ou des idolâtres, ou, ce qui pis est, nous serions arrivés à l'état stagnant et misérable des institutions sociales de la Chine et du Japon. La forme humaine et l'esprit humain atteignirent en Grèce une perfection qui a imprimé son sceau sur des œuvres sans défaut dont les fragmens même font le désespoir de l'art moderne; il a donné une impulsion qui ne peut cesser, à travers des milliers de canaux visibles ou invisibles, d'ennoblir et d'enchanter le genre humain jusqu'à l'extinction de sa race. Le Grec moderne est le descendant de ces hommes glorieux qui, pour notre imagination timide, semblent presque dépasser les proportions de notre espèce; il a hérité beaucoup de leur sensibilité, de leur rapidité de conception, de leur enthousiasme et de leur courage. Si sous bien des rapports il est dégradé par l'esclavage moral et politique, s'il est tombé dans les vices les plus pernicieux qu'engendre cet état de choses et même au-dessous de la dégradation ordinaire, songeons que la corruption de ce qu'il y a de meilleur produit ce qu'il y a de plus mauvais, et que des habitudes rendues possibles seulement par un certain état social disparaîtront avec la situation qui les a engendrées. » Ce n'est pas dans le poème d'*Hellas*, œuvre secondaire, mais dans son *Prométhée délivré* que Shelley a le mieux chanté ses espérances au sujet des pouvoirs régénérateurs de l'homme. Ce poème, entièrement original, est la plus haute expression de son génie. J'essaierai de dire ce qu'est cette œuvre en racontant le développement idéal du poète que nous suivons aujourd'hui dans sa vie intime. Notons seulement un contraste étrange : Byron, le sceptique qui ne croyait guère aux hommes, s'en allait mourir pour l'indépendance de la Grèce, et Shelley, l'idéaliste qui méprisait la gloire et dédaignait la vie, espérait en l'avenir et croyait en l'humanité.

IV.

J'ai touché en passant aux seuls liens qui rattachaient Shelley au monde extérieur; ils étaient frêles et peu nombreux. Un intérieur paisible, une famille charmante, des amis distingués, ces biens si

rares ne pouvaient ôter de dessus son cœur le poids immense qui l'oppressait; une sensation d'isolement et d'abandon le reprenait toujours. Que lui manquait-il donc et que cherchait-il? Il a trahi malgré lui le secret de cette souffrance dans ces stances écrites à Naples, qui peignent sa plus profonde mélancolie : « Le soleil est chaud, le ciel est clair, les vagues dansent rapides et brillantes; les îles bleues et les montagnes de neige sont revêtues de la pourpre transparente du midi; le souffle de la terre est une rosée de lumière qui s'épand autour de ses bourgeons humides. Seul je suis assis sur les sables au bord de la mer, l'éclair de l'Océan flamboie autour de moi, et un son s'élève de son mouvement mesuré. Combien doux il serait, si maintenant un cœur partageait mon émotion! » Cette fatale et continuelle solitude le suivait partout. Ni le dévoûment de sa femme, ni la sympathie de Jane, ni l'admiration de ses meilleurs amis n'y remédiaient. Il ne rêvait ni la gloire, ni l'ivresse des sens. Qu'eût-il donc fallu pour assouvir cette âme insatiable? Une autre âme capable du même délire que la sienne, consumée de la même soif de beauté et de vérité infinie, vouée aux mêmes tourmens et aux mêmes délices. Shelley était de ces natures exceptionnelles qui cherchent dans la femme la conscience la plus vive jointe à la passion la plus intense, et qui rêvent dans l'amour une réponse complète, active, palpitante à leurs aspirations les plus intimes. « Quelques-uns de nous, écrit-il à un ami, ont aimé quelque Antigone dans une existence précédente, et cela fait que nous ne trouvons de pleine satisfaction dans aucun lien terrestre. » Pour quiconque a pénétré dans les arcanes de la tragédie de Sophocle et a reconnu dans Antigone le plus haut degré de l'amour héroïque et conscient, ces paroles sont significatives. Qui ne sait que ces hardis chercheurs sont presque tous condamnés à une vaine poursuite et déclarent souvent à la fin de leur carrière qu'ils ont brûlé « pour un être impossible et qui n'existait pas. »

Il paraît cependant que Shelley rencontra son rêve vivant. Une passion profonde, mais qui n'eut rien de terrestre, vint traverser d'une lumière inattendue la dernière année de sa vie. Cet épisode peu remarqué, et sur lequel nous n'avons d'autres données que quelques poésies de Shelley, semble s'être passé tout entier dans un monde qui n'est pas le nôtre, tant les événemens extérieurs y sont secondaires, tant les sentimens y dépassent la réalité; mais il n'en fut que plus réel pour ceux qui le vécurent, il n'en est que plus important pour l'histoire intime du poète. Cet amour étrange fut le précurseur de sa mort, comme ces demi-teintes mêlées de rose et d'opale qui précèdent le crépuscule dans le ciel radieux de la Méditerranée. Il fut introduit en 1821 auprès de la contessina

Emilia Viviani, jeune fille belle et passionnée, qui avait été enfermée pendant plusieurs années dans le couvent de Sainte-Anne, à Pise, attendant que son père eût choisi un mari pour elle. Cette entrevue, peut-être unique, eut-elle lieu dans le demi-jour d'un de ces sombres palais de Pise qui ressemblent à des prisons séculaires au milieu d'une cité presque aussi morte que son Campo-Santo? Nous ne savons rien de la rencontre mystérieuse entre cette jeune fille, fleur exquise éclose au soleil toscan et pâlie dans l'air du cloître, si ce n'est qu'une correspondance s'ensuivit et que le poète s'enflamma d'un feu nouveau. Ils se virent et s'aimèrent; un regard, un mot, l'écho de deux voix harmonieuses qui forment en se mêlant une musique enivrante, et tout fut dit entre eux. Un reflet du moins nous est resté de l'éclair qui dut s'échanger entre ces deux êtres presque également malheureux; c'est le beau poème d'*Epipsychidion*, que Shelley a dédié à Emilia Viviani, et qu'on pourrait appeler le poème des âmes sœurs. L'épigraphe qu'il y a mise est une parole qu'Emilia elle-même avait dite ou écrite au poète et qui résume sans doute l'histoire de cette noble inconnue. « L'âme aimante s'élance hors du monde visible et se crée dans l'infini un monde uniquement fait pour elle-même et fort différent de cet obscur et redoutable sépulcre (1). »

Mais écoutons comment Shelley décrit celle qui de toutes les femmes lui fit la plus ineffaçable impression. « Une antilope s'arrêtant tout à coup dans sa course impétueuse serait moins légère. De ses lèvres, comme d'une hyacinthe pleine d'une rosée de miel, s'échappe un murmure liquide et perlé, frappant les sens d'une passion étourdissante, douce comme les pauses de la musique planétaire écoutée dans l'extase. Une chaude fragrance semble tomber de ses vêtemens lumineux, de ses cheveux dénoués, et lorsque dans sa marche une lourde tresse de sa chevelure se dénoue, son parfum semble assouvir le vent amoureux. Regarde comme elle est debout, une forme mortelle revêtue de vie divine, une vision incarnée de l'Avril qui renvoie l'Hiver dans sa tombe d'été. Elle voile sous cette forme radieuse de la femme son éclat d'amour et d'immortalité. » La lumière qui part de cette âme est si brillante qu'elle s'épanouit sur les traits du visage dont les contours flottans s'effacent sous sa vibration. Le poète en est ébloui; il ne voit que l'essence de l'être aimé et oublie sa forme extérieure. Lui du moins a su la voir telle qu'elle est, lui seul saura la faire parler. « Tu es comme un luth délicat que l'Amour seul enseigne à toucher et dont

(1) L'anima amante si slancia fuori del creato, è si crea nell' infinito un mondo tutto per essa, diverso assai da questo oscuro e pauroso baratro.

ses initiés tirent des sons à endormir le plus sombre chagrin. » Mais dans quelles tristes circonstances a-t-il dû la rencontrer! Il la compare à un oiseau captif « qui du fond de sa cage étroite fait retentir telle musique, qu'elle adoucirait les cœurs de ceux qui l'ont emprisonné, s'ils n'étaient pas insensibles à toute douce mélodie. Mon chant, ajoute-il, sera ta rose : ses pâles pétales sont mortes, il est vrai; mais la fleur fanée est douce et fragrante et n'a point d'épine qui puisse blesser ton sein. —Toi qui embellis tout ce que tu regardes, je te prie d'effacer de ce triste chant tout ce qu'il renferme de mortel et d'imparfait, avec ces claires gouttes qui tombent comme une rosée sacrée des deux lumières jumelles à travers lesquelles chatoie ta douce âme. Pleure jusqu'à ce que ton chagrin devienne de l'extase, et alors souris à mon chant pour qu'il ne meure point. »

Ils seront à jamais séparés; mais qui pourrait l'empêcher de la reconnaître comme sienne? « Emilia, je t'aime, quoique le monde blâmerait cet amour d'après son apparence. Ah! si nous étions les jumeaux d'une même mère, ou si le nom que mon cœur a prêté à une autre pouvait devenir un lien de sœur entre elle et toi, mêlant ces deux rayons dans une seule éternité! L'un de ces noms serait légitime et l'autre vrai; mais quoique cher il ne saurait peindre combien au-delà de toute réserve je suis à toi. Que dis-je? Je ne suis pas à toi, je suis une partie de toi-même. — Épouse, sœur, ange, pilote de mon destin, dont la course a été sans étoile! Aimée trop tard, trop tôt adorée par moi! c'est dans les champs de l'immortalité que j'aurais dû te rencontrer pour la première fois et sentir ta divine présence dans un séjour divin. » Dans le sentiment de cette parenté originaire, de cette unité immédiate qui défie les conventions et les barrières, qui se sent au-dessus du temps et de l'espace, le poète est inondé d'une force surhumaine, son imagination franchit tous les remparts, brise tous les obstacles. Il s'abandonne à l'ivresse de son rêve, au transport de sa passion. Après avoir décrit l'île perdue où il voudrait se retirer avec Emilia, il s'écrie : « Cette caverne sera pour nous un voile aussi épais que la nuit, où un sommeil tranquille clora tes yeux innocens, le sommeil, cette pluie de l'amour languissant dont les gouttes éteignent les baisers jusqu'à ce qu'ils brûlent de nouveau. Nous causerons jusqu'à ce que la mélodie de nos pensées devienne trop douce pour l'expression et qu'elle meure en paroles pour renaître en regards qui dardent leurs flèches vibrantes dans le cœur sans voix et font du silence une harmonie. Nos souffles se mêleront, nous serons un seul être, un seul esprit en deux corps. Oh! pourquoi deux? Une passion en deux corps jumeaux. Ainsi deux météores de flamme expansive

se touchent, se mêlent, se transfigurent, nourris de la substance l'un de l'autre, brûlant toujours et jamais consumés; nous serons une espérance en deux volontés, une volonté en deux âmes, une vie, une mort, un ciel, un enfer, une immortalité et un anéantissement! »

Qu'advint-il d'Emilia? La fin de cette histoire est aussi courte et aussi triste que son début. Cédant aux obsessions de son père, cette jeune et belle créature épousa un homme âgé dont elle se sépara peu après son mariage. Quelques années après la mort de Shelley, elle mourut de consomption. C'est tout ce que nous savons d'elle. Sa vie s'est éteinte sous une destinée sans miséricorde comme un flambeau dans une nuit sombre, mais son âme rayonnante a souri un instant sous le regard d'un poète et revit pour nous dans les pages frémissantes de tendresse, brûlantes de flamme éthérée d'*Epipsychidion*.

En dehors de l'amour conçu comme principe d'une vie supérieure, il n'y avait pour Shelley qu'un seul attrait, la poursuite des vérités transcendantes. Ces deux passions se confondaient même en lui, car il apportait dans l'une toute l'élévation de son intelligence, dans l'autre toutes les ardeurs d'une âme inassouvie. Platon, qui est le créateur d'une nouvelle idée de l'amour et, si j'ose dire, d'un mode supérieur de la vie morale et passionnelle, Platon, qui a si puissamment influé sur le monde moderne, n'a pas eu de disciple plus complet que le poète anglais. D'autres le furent en théorie, celui-ci l'a été par le fond de son cœur, par la flamme de sa vie. Ce qu'il cherchait à travers l'amour, c'était la perfection, la beauté, le divin. Privé de cet aliment, il se rejeta dans le rêve métaphysique avec une exaltation redoublée. Dès son adolescence, une sorte de fatalité l'entraînait vers le problème insoluble de la destinée et le sombre mystère de la mort qui lui paraissait contenir tous les autres : « Tout ce que nous connaissons, disait-il, passe comme un mystère non réel. Qui est-ce qui nous a raconté une histoire de la mort inexorable? Qui est-ce qui a soulevé le voile de ce qui doit venir? Qui est-ce qui a peint les ombres qui sont près de la caverne aux vastes circonvolutions de la mort peuplée? Qui est-ce qui a uni les espérances de ce qui doit être avec les craintes et l'amour de ce que nous voyons? » Il était de ceux qu'attire fatalement cette issue redoutable qu'Homère nomme en souriant la porte d'ébène d'où sortent à la fois les songes, le sommeil et la mort. Le terme de la carrière humaine est-il la cessation de toute conscience, ou bien l'essence plus pure de l'homme doit-elle trouver par-delà la vie un développement supérieur? Est-ce l'éternel repos ou la science parfaite qui nous attend dans le ténébreux

royaume? Ces deux alternatives souriaient également à l'ardent songeur et l'attiraient hors de la vie. Il avait commencé par nier catégoriquement l'immortalité de l'âme, mais une transformation graduelle s'était opérée à cet égard dans sa pensée. Plus il avançait, plus la vie avec ses formes, ses métamorphoses, lui apparaissait comme un voile multicolore qui cache à l'homme les dernières vérités. La mort en le déchirant ne doit-elle pas nous montrer ce qu'il recouvre? La matière avec toutes ses apparences n'est qu'une fantasmagorie. La seule chose sûre, incontestable, n'est-ce pas cet individu qui lutte et qui souffre, cet esprit qui aspire à la vérité? Libre de l'argile terrestre, ne doit-il pas y atteindre aussi sûrement qu'un rayon de lumière lancé dans l'espace en perce les dernières profondeurs? Telle semble avoir été la foi de Shelley dans la dernière année de sa vie. S'il continuait à croire à l'immanence de Dieu dans la nature, le sentiment immédiat lui suggéra peut-être que l'âme éprise du juste et du vrai est destinée à rejoindre l'être suprême à travers une série d'existences plus parfaites. Quoi qu'il en soit, plus il sondait la vie, plus l'idée de la mort prenait à ses yeux un charme grandiose, plus il se penchait avidement sur le gouffre et l'envisageait sans terreur. Il s'était procuré un poison mortel renfermé dans une bague, non qu'il songeât au suicide, mais parce qu'il trouvait consolant de porter toujours sur lui « la clé qui ouvre les portes d'or de l'éternel repos. » — « Mon esprit est tranquille, dit-il à Trelawney, qui le questionnait à ce sujet; il n'a aucune crainte et il a quelque espérance. Dans notre état présent, nos facultés sont ceintes d'un bandeau. La mort le soulève et alors nous comprendrons finalement le grand problème. » Ce calme n'avait rien d'affecté. En toute circonstance il exposait sa vie avec une insouciance incroyable. Un jour qu'il avait manqué de se noyer, il dit à Trelawney en reprenant ses sens : « J'ai compris maintenant combien il est facile de se séparer du corps. » Ces anecdotes et une foule d'autres font croire qu'en lui l'instinct de conservation fut moins développé que chez la plupart des hommes, et très particulièrement chez les misanthropes et les pessimistes, si bien qu'un Schopenhauer a des goûts de bon vivant tout en faisant profession de bouddhisme, et qu'un Leopardi contrefait, malheureux, désespéré, ne croyant plus qu'à « l'infinie vanité du tout, » se cramponne à la vie qui lui échappe. L'âme de Shelley au contraire semble n'avoir eu que de faibles racines dans le corps. Il y a en elle une légèreté éthérée, un détachement des besoins matériels, un mépris de la mort, un courage ingénu qui lui donnent quelque chose de vraiment supérieur.

C'est au milieu de ces pensées dont il subissait la fascination et

qui le fixaient de plus en plus dans leur cercle fatidique, que Shelley se décida à quitter le séjour de Pise pour s'établir à Lerici. Le golfe de la Spezzia est avec celui de Naples le plus beau de l'Italie, mais il ne lui ressemble guère. Malgré son opulente végétation, sa culture méridionale, il a partout un cachet sévère. Cette vaste ceinture de montagnes boisées forme comme un grand lac ouvert sur la pleine mer. A l'une de ses extrémités l'Apennin lance à quatre lieues de distance dans le large la pointe sauvage de Porto-Venere, ce roi des promontoires, vrai nid de pirates d'où l'on voit la Corse, et qui semble un défi jeté par les montagnes au beau milieu de la Méditerranée. A deux lieues de là, en diagonale, de l'autre côté de la Spezzia, s'ouvre dans la terre ferme la ravissante baie de Lerici, anse verdoyante qui se dérobe comme un nid d'alcyons dans un coin perdu du grand golfe. Ses collines tapissées d'oliviers la font ressembler à une vasque gracieuse de marbre émeraude, où les grosses lames de la haute mer viennent se briser et se jouer en vagues écumeuses sur le sable fin de la plage. La petite ville de Lerici et le village de San-Terenzo sont situés l'un en face de l'autre et blottis des deux côtés de la baie, chacun à l'abri d'un petit cap surmonté d'un castel en ruine. La ligne de la haute mer apparaît dans ce cadre pittoresque comme un rouleau d'azur sur lequel se dessine au loin la bande montagneuse qui forme le promontoire de Porto-Venere. Cette baie délicieuse est vraiment un coin séparé du reste du monde. Un seul chemin y conduit par terre de Sarrazano à travers une vallée serpentine où foisonnent la vigne et le châtaignier. Matin et soir, on voit monter et descendre des collines de San-Terenzo des jeunes filles aux types presque grecs, qui portent gracieusement sur leur tête des paniers d'osier remplis de poissons ou d'herbes fraîchement coupées. Le plus souvent elles ont une rose dans les cheveux. C'est sur cette plage tranquille que les Shelley et les Williams louèrent en avril 1822 une maison pour s'y fixer avec leurs familles. Cette villa, nommée Casa Magni et située au bout de San-Terenzo, existe encore aujourd'hui. Elle est d'aspect triste et désert, battue des ondes et des vents, serrée entre un bois sombre et la mer qui roule ses éternels brisans jusqu'au pied de sa terrasse solitaire (1).

(1) Le souvenir de Byron et de Shelley est resté vivant jusqu'à ce jour parmi les marins de cette côte. Comme je la parcourais au printemps dernier, je pris un batelier à la Spezzia. Le hasard voulut que ce fût le fils d'un homme qui avait servi les deux poètes et qui tenait de son père certains détails sur eux. Ce qui avait fait grande impression sur les marins, c'est que le jeune lord, renouvelant sa prouesse du Bosphore, avait traversé le golfe à la nage de Porto-Venere jusqu'à Lerici. Le batelier, nommé Moscova, décrivait ainsi « l'Anglais célèbre » d'après les paroles de son père : *Era un uomo molto ardito, aveva una bella testa e capelli rossi con molti annelli.*

Shelley n'avait plus que deux souhaits : habiter au bord de la mer et posséder une barque à lui. Voyager, dormir, travailler, vivre sur l'élément liquide dans une barque aussi mobile que son désir, aussi rapide que le vent, tel était son rêve. Lui et Williams se firent donc construire à Gênes, sous la direction du capitaine Roberts, une chaloupe légère sur un modèle qu'ils avaient rapporté d'Angleterre. En vain l'armateur fit-il observer que cette chaloupe prenait trop peu d'eau, qu'elle était trop élancée pour résister à une bourrasque, et qu'il vaudrait mieux se faire construire comme lord Byron un yacht selon toutes les règles de l'art nautique. Ces avertissemens ne purent faire renoncer les deux amis à la forme dont ils s'étaient épris. Un matin du mois de mai, ils virent une voile étrange doubler le cap de Porto-Venere et cingler vers la baie de Lerici. En reconnaissant la forme de sa chaloupe, Shelley eut une de ces joies soudaines et impétueuses qui selon la sagesse des anciens présagent une catastrophe. Il baptisa la barque du nom de *Don-Juan*, et dès lors lui et son ami se livrèrent à leur passion pour la mer avec une sorte de frénésie. Ils renvoyèrent imprudemment les deux matelots anglais que le capitaine Roberts leur avait procurés, et voulurent manœuvrer eux-mêmes la chaloupe sans autre aide qu'un mousse inexpérimenté.

Shelley avait toujours adoré la mer. Elle était pour lui la grande magicienne qui évoque tous les rêves et commande à l'infini. Il aimait à longer les côtes sauvages, à surprendre la naissance des tempêtes, à braver la furie des élémens, à voguer parmi les mirages changeans de l'atmosphère marine, à se lancer dans l'immense inconnu, puis à s'endormir au clapotement de la vague à l'abri des criques et des cavernes. Parfois, quand sa voile glissait vers l'horizon, quand le soleil se couchait dans un océan de pourpre sous un écroulement de nuages, il croyait voir s'entr'ouvrir sous ces palais aériens les portes d'or de son royaume de beauté. Il avait coutume d'emporter dans sa chaloupe quelques livres et son écritoire. Pendant tout le printemps de l'année 1822, les deux marins improvisés furent presque toujours en mer, explorant la côte, s'exposant à tous les temps. Cependant l'esprit de Shelley entrait ainsi dans un état de tension qui le laissait rarement revenir au sentiment de la réalité. Uniquement absorbé dans ses pensées, il ressemblait plutôt à un esprit errant sur la terre qu'à un homme vivant. Il passait souvent d'une joie extrême à une sombre tristesse. Cette surexcitation allait jusqu'au point de produire en lui des phénomènes d'hallucination visionnaire auxquels il avait été complétement étranger jusqu'alors. Une nuit qu'il se promenait sur la terrasse de Casa Magni, il se plaignit d'être particulièrement nerveux. Pendant

qu'ils observaient les effets d'un magnifique clair de lune sur la baie, leur conversation avait pris un tour mélancolique. Tout à coup Shelley saisit le bras de son ami, le serra violemment, et s'écria les yeux fixés sur l'écume des vagues qui se brisaient à leurs pieds : « Le voici de nouveau ! » Après une minute, Shelley, revenu de sa crise, confessa à Williams qu'il avait vu distinctement un petit enfant sortir des vagues et lui sourire en joignant les mains. Il avait reconnu dans ses traits l'enfant mort récemment d'un de ses amis. C'est Williams qui rapporte ce fait dans les notes de son journal. Il ajoute que Shelley eut besoin de tout son raisonnement et de quelque philosophie pour se remettre de son émotion, tant la vision avait frappé son imagination. Bientôt après, les deux compagnons inséparables s'embarquèrent pour Livourne, où ils arrivèrent sans encombre dans les premiers jours de juillet. Shelley devait y voir Leagh Hunt qui s'y trouvait malade et sans ressources. Il y passa huit jours de tracas, d'ennuis et de fatigues. Avec quelle impatience n'attendait-il pas le moment de retourner dans sa maison de San-Terenzo. C'est sur cette plage dorée qu'il espérait réaliser par ses créations ce que le monde n'avait pu lui donner.

Le 22 juillet 1822, à trois heures de l'après-midi, Shelley et Williams, faisant voile pour la Spezzia sur la chaloupe *Don-Juan*, sortirent du port de Livourne. Trelawney s'y tenait à bord du *Bolivar*. Ce yacht se trouvant en quarantaine, il ne put accompagner les voyageurs. La chaleur était accablante, l'air sans un souffle. Une brume dense et chaude s'élevait sur la mer; bientôt le soleil en fut obscurci et tous les objets enveloppés d'un voile grisâtre. En peu de minutes, la chaloupe eut disparu aux yeux de Trelawney, qui la suivait d'un œil inquiet. Accablé d'une torpeur invincible, il descendit dans la cabine et s'endormit. Au bout de quelque temps, il fut réveillé par un va-et-vient de pas suivi de cris désordonnés et d'un fracas de chaînes. Les matelots venaient de jeter la seconde ancre. Quand il revint sur le pont, le ciel était noir comme la nuit, la mer couleur de plomb fondu, l'onde verte et visqueuse; de courtes rafales, accompagnées de sourds mugissemens, interrompaient par intervalles le silence menaçant de la nature. En même temps, une foule de barques de pêcheurs et de corvettes rentraient dans le port, voiles carguées. Tous ces bateaux s'entre-choquaient et se heurtaient pêle-mêle au milieu des vociférations des marins. Trelawney y chercha, mais en vain, la chaloupe de ses amis. Enfin la bourrasque éclata; le sifflement de la tempête, le bruit de la foudre, le roulement du tonnerre, le mugissement des vagues eurent bientôt couvert la rumeur humaine. L'orage fut court, mais terrible. A la première éclaircie, Trelawney parcourut la mer du

regard; il espérait découvrir sur quelque point de l'horizon la barque de Williams et de Shelley, mais il n'en vit trace. Il fit aussitôt le tour du port. Tous les pêcheurs qui venaient de rentrer furent interrogés, mais aucun d'eux n'avait vu le *Don-Juan*. Toute la nuit suivante, il continua à pleuvoir et à tonner. Le lendemain se passa en vaines recherches, en vives inquiétudes. Le surlendemain, Trelawney courut à Pise, une dernière lueur d'espoir lui restait : des nouvelles pouvaient être arrivées de la Spezzia; il n'y trouva rien. Ne doutant plus d'un malheur, il se rendit chez Byron et lui fit part de ses appréhensions. En l'écoutant, celui-ci changea de couleur et ses lèvres tremblèrent; il comprit que tout espoir était vain. On expédia sur-le-champ un courrier le long du golfe de Gênes, jusqu'à Nice, à la recherche de la barque. Trelawney longea la côte à cheval pour l'examiner en tout sens, des promesses furent faites aux gardes-côtes et aux pêcheurs qui donneraient des nouvelles de la barque ou des passagers.

La fatale certitude ne vint qu'au bout de quelques jours. Le cadavre de Shelley avait été trouvé sur la plage de Viareggio. Il était lacéré, mutilé, en décomposition, mais encore reconnaissable. On trouva dans ses vêtemens un volume de Sophocle et de Keats. La dépouille de son malheureux compagnon avait été jetée à trois milles de là, près de Torre-Migliarino. On retrouva aussi à quatre milles plus loin le corps de l'enfant qui leur servait de mousse; il était presque réduit à l'état de squelette. L'implacable mer avait éparpillé ses trois victimes et ne les avait rendues qu'à demi rongées et broyées. Trelawney dut prendre sur lui d'annoncer la lugubre nouvelle aux deux veuves. Il s'achemina d'un cœur tremblant vers San-Terenzo. En approchant de Casa Magni, il lui sembla qu'un crêpe funèbre recouvrait ce paysage jadis si radieux. Jane et Mary l'attendaient dans un état d'agitation indicible, passant du désespoir aux plus folles espérances. La servante, en apercevant Trelawney, fit un grand cri. Mme Shelley, accourue, demanda seulement quelles étaient les nouvelles. Au silence de Trelawney elle comprit tout. Celui-ci renonce à décrire la scène qui suivit; il ajoute seulement qu'il se contenta d'envoyer aux deux malheureuses femmes leurs enfans, pensant que leur présence pourrait seule les consoler dans cette heure terrible. — La douleur de Byron, pour être moins violente, n'en fut pas moins profonde. Il perdait en Shelley le confident de ses plus hautes pensées, le seul ami dont il estimait les conseils et dont il écoutait la voix.

Lord Byron et Trelawney résolurent de faire à leurs amis de dignes funérailles et de les brûler à la manière antique. Rien ne fut négligé pour donner à cette cérémonie une grandeur et une sim-

plicité dignes de celui auquel on voulait rendre les derniers honneurs. Deux grands bûchers furent élevés à distance sur la vaste plage de Viareggio. Byron, Trelawney et Leagh Hunt assistèrent seuls à la crémation. Le cadre grandiose, la solitude solennelle de ce paysage maritime, étaient de tous points dignes du grand poète et l'eussent réjoui s'il avait pu rouvrir ses yeux fermés pour toujours. D'un côté l'horizon sans bornes de la mer qui expire ici avec un doux murmure sur les sables de la grève; de l'autre, dans le lointain, la ceinture violette de l'Apennin dont la chaîne dentelée forme un amphithéâtre imposant sur un circuit de quarante lieues. La scène étrange qui se déroula en ce jour devant cette nature magnifique et impassible eut quelque chose de lugubre et de sublime. Du bûcher funèbre s'élevait une flamme roussâtre, active, dévorante. De fréquentes libations de vin et d'huile entretenaient ses flammèches vivaces tordues par le vent. Déjà le corps de Shelley était entièrement consumé quand Trelawney, regardant dans la fournaise, vit le cœur encore intact dans le feu. Pris d'une idée étrange, il plongea sa main dans le brasier incandescent et en arracha ce cœur qui avait battu d'un sang si généreux sous tant de grandes pensées et que la flamme avait épargné.

Ainsi périt à trente ans l'un des plus grands poètes de l'Angleterre et des temps modernes. Le cœur et les cendres de Shelley furent inhumés au cimetière protestant de Rome, situé hors la ville. Sur ce champ de repos plane déjà le calme profond et l'étrange sérénité de la campagne romaine. Dans sa partie supérieure, non loin de la pyramide de Caïus Sextius et du tombeau de Keats, on trouve un tertre recouvert d'une simple table de marbre blanc. On y lit le nom de Shelley avec cette inscription : *Cor cordum*, et plus bas ces vers inscrits par Trelawney et pris dans *la Tempête* de Shakspeare :

Nothing of him that doth fade
But doth suffer a sea change
Into something rich and strange.

Les dépouilles de ce noble esprit reposent dans ce coin modeste, sous l'azur profond du ciel de Rome, non loin de cette « cité de l'âme » digne d'offrir le repos suprême aux grands pèlerins de la pensée.

ÉDOUARD SCHURÉ.

CATHERINE II

ET

SES CORRESPONDANS FRANÇAIS

D'APRÈS LES RÉCENTES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE D'HISTOIRE DE RUSSIE.

II[1].

VOLTAIRE ET FALCONET.

Parmi les correspondans français de Catherine II, deux surtout se distinguèrent par l'assiduité de leurs relations et le nombre des lettres qu'ils échangèrent avec elle. On connaît depuis longtemps sa correspondance avec Voltaire; mais celle qu'elle entretint avec Falconet, nous en devons presque la révélation à de récentes découvertes. La première s'étend de 1763 à 1777, c'est-à-dire depuis l'avénement de Catherine jusqu'à la dernière année de la vie du grand écrivain; la seconde va de 1767 à 1776. Ce n'est pas la période la moins brillante du règne de la tsarine : elle était encore dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté; c'est alors qu'elle remporta par la diplomatie et par les armes ses succès les plus décisifs et qu'elle parvint au renom de législatrice et de fondatrice de cités; elle exerçait donc sur les esprits la plus puissante séduction comme femme et comme souveraine. C'est à cette époque que semble remonter le beau portrait de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, dû au pinceau de Lévitski. La pureté des traits

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier.

de Catherine, la grâce et la majesté de son maintien, la vivacité de ses yeux à la fois intelligens et passionnés, jusqu'à cet autel antique sur lequel brûle l'encens pour un dieu inconnu, tout fait penser à ces vers de Voltaire :

> Ces mains que le ciel a formées
> Pour lancer les traits des amours...

tandis que les ordres qui s'étalent sur sa poitrine, la couronne de lauriers qui ceint ses cheveux blonds et qui rappelle ses premières victoires de Turquie et de Pologne, justifient le reste de la citation : ces mains

> Ont préparé ces flèches enflammées,
> Ces tonnerres d'airain dont ses fières armées, etc.

Nous verrons à quel point Voltaire et Falconet subirent ce double prestige de la beauté et de la puissance : la conquête de deux hommes comme ceux-là pouvait flatter l'amour-propre de l'impératrice, car si Voltaire est le plus grand écrivain de son temps, le nom de Falconet a marqué dans l'histoire de l'art.

C'est Falconet qui a dressé à Pierre le Grand la première statue digne de lui, et Voltaire est le premier Français qui ait élevé au législateur russe un monument littéraire qui eût quelque valeur; malgré les imperfections de son *Histoire de Russie,* elle fut pour le temps une œuvre remarquable; de nombreuses éditions, depuis un siècle et demi, ont consacré son succès; encore aujourd'hui c'est surtout par cet essai et par l'*Histoire de Charles XII* que l'on connaît en France Pierre le Grand (1). En dehors de ces deux livres, que lit-on dans nos lycées sur le premier empereur de Russie? Voltaire et Falconet ont donc concouru, chacun de son côté, aux desseins de Catherine II, qui en toute occasion cherchait à glorifier le vainqueur de Poltava. Sans doute Élisabeth fut la propre fille, et, comme le disait l'évêque Féofilakte, « l'étincelle de Pierre Ier; »

(1) Voyez M. Mintzlof, *Pierre le Grand dans la littérature étrangère,* publié à l'occasion de l'anniversaire deux fois séculaire de la naissance de Pierre le Grand (Saint-Pétersbourg 1872), où se trouve l'énumération des éditions et des traductions en langues étrangères de l'*Histoire de Russie.* Les notes, mémoires biographiques, copies de pièces officielles, qui ont servi à Voltaire pour écrire son livre, sont conservés à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, avec les questions faites par l'auteur, les réponses et les critiques du comte Schouvalof. Voyez à ce propos M. Léouzon le Duc, *Études sur la Russie et le nord de l'Europe,* p. 334 (*Voltaire et sa bibliothèque*), et M. le comte de la Ferrière, *Deux années de mission à Saint-Pétersbourg,* Paris 1867, p. 208. On sait que Catherine II se rendit, à la mort de Voltaire, acquéreur de sa bibliothèque, « cette bibliothèque que les âmes sensibles ne verront jamais sans se souvenir que ce grand homme sut inspirer aux humains cette bienveillance universelle que tous ses écrits, même ceux de pur agrément, respirent, parce que son âme en était profondément pénétrée. » (Lettre de Catherine II à Mme Denis.)

mais Sophie d'Anhalt, devenue Catherine II, se considérait comme le plus digne successeur du grand homme et se croyait appelée à continuer son œuvre de régénération. Chez elle, l'amour de la gloire produisait les mêmes effets que chez Élisabeth l'amour filial : celle-ci avait chargé Voltaire d'immortaliser son père dans l'histoire, celle-là fit venir le sculpteur Falconet. Souvent les œuvres littéraires ont la prétention de durer plus que le bronze, *ære perennius;* mais cette fois l'airain semble reprendre son avantage sur le livre. On a fait en Russie des histoires de Pierre le Grand meilleures que celle de Voltaire, on n'y a peut-être rien fait de supérieur à la statue de Falconet.

I.

Avant d'étudier les documens nouveaux qui se rattachent à la correspondance de Catherine II et de Voltaire, je tiens à bien préciser le caractère de leurs relations. Des critiques fort distingués me semblent les avoir mal comprises. Sainte-Beuve, dans ses *Nouveaux Lundis*, trouve que, si la correspondance est tout à l'honneur de l'impératrice, elle est moins à l'honneur de Voltaire, qu'il y fait un peu trop « le fou d'admiration, » qu'on trouve dans ses lettres « trop de lazzis et de turlupinades, » et que plus de sérieux l'aurait fait estimer davantage de celle qu'il s'étudie à flatter. C'est ne pas tenir un compte exact de la situation respective des deux correspondans. A l'époque où ils commencèrent cet échange de lettres, Catherine II n'était encore connue en Europe que par le coup d'état de 1762 : elle n'avait encore à se glorifier d'aucun grand succès; elle n'avait encore ni réformé les lois ni vaincu la Turquie. Voltaire était au contraire dans toute sa gloire; il était le maître de l'opinion européenne et le chef reconnu du grand parti philosophique. La souveraineté de l'impératrice était encore mal assurée; celle de l'écrivain était incontestable. Personnellement il n'avait pas besoin de Catherine, et Catherine pouvait avoir besoin de Voltaire. En un certain sens, il tenait en Europe la place du roi très chrétien; le vrai représentant de la France, c'était lui et non pas Louis XV, car la vraie France alors, ce n'était pas celle des maîtresses royales ou des généraux d'antichambre, c'était celle des écrivains et des penseurs, qui avaient donné à la patrie plus de gloire intellectuelle qu'elle n'avait perdu de gloire militaire sur les champs de bataille de la guerre de sept ans. Ce qui officiellement représentait le pays était déconsidéré, mûr pour la révolution : le roi avilissait la royauté; les armées avaient compromis la vieille réputation guerrière de notre race; la magistrature se rendait odieuse par son attachement à de cruelles routines, l'église avait à expier les horreurs de la révo-

cation et les ridicules controverses du XVIIIe siècle. Seuls, les lettrés et les philosophes maintenaient à la France sa suprématie européenne; ils rendaient notre langue universelle, alors que M. de Soubise était battu; ils faisaient qu'au fond de la Crimée un khan des Tatars, Krim-Ghireï, prenait plaisir à se faire lire le *Tartufe* et *le Bourgeois gentilhomme*. Vainement on leur reprochera de s'être désintéressés du succès des batailles, des efforts de la diplomatie : la nation tout entière pratiquait la même abstention et refusait de prendre parti entre Mme de Pompadour et Frédéric II. Tandis que les cabinets enchevêtraient leurs intrigues et faisaient tuer inutilement quelque six ou sept cent mille hommes, les lettrés de Paris s'efforçaient d'unir par les liens d'une même fraternité les penseurs de tous pays; ils élargissaient l'idée de patrie et fondaient ce cosmopolitisme du XVIIIe siècle qui aujourd'hui peut bien nous apparaître comme un âge d'or. N'oublions pas d'ailleurs que ce sont les idées cosmopolites propagées par nos philosophes qui plus tard ont facilité les succès de la révolution, qui ont fait voler nos armées jusqu'au Rhin, qui nous ont ouvert les portes de Mayence et des forteresses les mieux gardées, et qui ont fait voter, par une convention de députés rhénans, l'annexion à la république française. Au XVIIIe siècle, c'était presque du patriotisme que d'affecter le mépris pour ces joûtes militaires, pour ces jeux diplomatiques où tout l'avantage était aux Prussiens et aux Anglais; c'était du patriotisme que de transporter l'émulation sur un autre terrain, où les Montesquieu et les Diderot nous assuraient d'éclatantes revanches. Voltaire avait conscience de cette suprématie de la France intellectuelle. « Ce qui fait le grand mérite de la France, écrivait-il à Mme du Deffand, ce qui fait son unique supériorité, c'est un petit nombre de génies sublimes ou aimables qui font qu'on parle aujourd'hui français à Vienne, Stockholm et Moscou. Vos ministres, vos intendans, vos premiers commis n'ont aucune part à cette gloire. »

Après quarante années de succès, Voltaire, le représentant le plus élevé de l'esprit philosophique, n'avait à se faire le courtisan et le bouffon de personne, ni de Frédéric II, ni de Gustave III, encore moins d'une jeune impératrice qu'il attendait à l'œuvre. Avec Catherine II, plus encore qu'avec les autres têtes couronnées, il traitait de puissance à puissance. Quand Voltaire, à cet âge, devenait l'ami d'un souverain, c'était en vertu d'une sorte de traité dont les clauses tacites étaient consenties de part et d'autre. Catherine II était-elle disposée à contribuer au progrès de la raison, à être l'un des combattans du XVIIIe siècle, à faire triompher dans ses états la tolérance religieuse, à poursuivre sous toutes leurs formes l'ignorance et le fanatisme? était-elle résolue à avouer les écrivains français persécutés dans leur pays, à flétrir les juges de

la Barre, de Calas et de Sirven, à joindre sa protestation en faveur des victimes à celles du monde civilisé? à ces conditions, Voltaire devenait son allié. Il mettait à sa disposition son activité épistolaire, son immense influence sur l'opinion européenne, et cette armée d'écrivains qui, malgré ses velléités d'indiscipline, manœuvrait sur un signe de lui. A ces conditions, Voltaire déclarerait la guerre aux confédérés de Bar, représentans du fanatisme catholique, aux Ottomans, champions du fanatisme musulman. Sans doute, il n'épousera sa querelle ni contre Frédéric II, ni contre Gustave III, car avec ces deux puissances il a des engagemens antérieurs : comme dans les négociations conduites par la diplomatie, il « excepte ses alliés. » Ce traité entre Voltaire et Catherine II n'a jamais été signé, nulle part on n'en retrouvera l'instrument; mais il existe caché sous les fleurs, dissimulé sous les complimens ingénieux et les traits d'esprit qui forment la trame de leur correspondance. Il a même été mieux exécuté que bien d'autres traités en tête desquels on a pris à témoin la sainte Trinité, et l'on ne voit pas que ni le souverain de Ferney, ni l'impératrice de Russie aient manqué à leurs engagemens. Dans ce commerce, Voltaire n'est pas le flatteur de Catherine II, car la flatterie est réciproque, et l'on ne trouve pas moins d'adulations spirituelles dans les lettres de la tsarine que dans celles du philosophe : « C'est s'immortaliser, écrit-elle à Voltaire, que d'être l'avocat du genre humain, le défenseur de l'innocence opprimée. Vous avez combattu les ennemis réunis des hommes, la superstition, le fanatisme, l'ignorance, la chicane, les mauvais juges. Il faut bien des vertus et des qualités pour surmonter ces obstacles. Vous avez montré que vous les possédez; vous avez vaincu. » Voltaire n'a pas la gaucherie emphatique de D'Alembert; il ne se livre point par excès d'enthousiasme pour Catherine II, comme Diderot; il n'aspire point à être « au nombre de ses chiens, » comme Grimm. Il est indépendant, car l'impératrice ne peut rien lui offrir, rien, sinon son concours pour le triomphe des idées. Ses flatteries en apparence les plus outrées ne sortent pas du ton habituel des complimens d'alors; leur spirituelle exagération les sauve de la platitude où tombent parfois certains correspondans de Catherine. Voltaire se connaît en « eau bénite de cour, » et la tsarine ne peut s'y tromper.

Les relations de Voltaire avec Catherine II furent bien plus unies, bien plus aisées qu'avec Frédéric. Il n'y eut ni empressement exagéré, suivi de rupture, ni petits soupers de Potsdam, ni aventure de Francfort. Frédéric et Voltaire étaient des contemporains : sans avoir le même âge, au début de leurs relations, ils étaient jeunes tous deux, tous deux ardens, impatiens, susceptibles; il était difficile qu'ils n'eussent pas quelque brouille de jeunes gens. Au con-

traire, au moment où commence la correspondance entre Catherine et Voltaire, celui-ci est un vieillard de soixante-sept ans, celle-là une jeune femme de trente-quatre ans. Elle pouvait se faire empressée, caressante, presque filiale, pour un septuagénaire comblé de gloire et déjà en butte aux infirmités; elle pouvait tourner pour lui des tabatières de ses propres mains impériales, l'envelopper de chaudes pelisses, lui envoyer son portrait; ses hommages semblaient s'adresser au vieillard et non au « roi Voltaire; » elle abdiquait un instant la majesté tsarienne sans l'abaisser devant une puissance rivale, sans la mettre en conflit avec une autre majesté. Voltaire, à son tour, pouvait accepter ce rôle quasi paternel qui l'autorise à plus de liberté avec une jeune souveraine. Il affecte de s'intituler « le vieillard des Alpes, » « l'ermite de Ferney, » « votre vieux malade; » il badine sur son « extrême jeunesse » qui ne lui permet pas de baiser les belles mains de sa correspondante. Il se fait vieux pour se laisser gâter et dorloter, il fait la chattemite et se pelotonne pour ne pas s'humilier. Et avec quel art il évite de faire sentir son indépendance et presque (à cette époque) sa supériorité : le roi Voltaire traite en quelque sorte incognito, comme un souverain en voyage; il n'est que le seigneur de Ferney, comme Joseph II en Crimée n'est que le comte de Falkenstein.

Frédéric II était un poète, Voltaire en était un autre : *genus irritabile*. Bien plus, Frédéric avait été un élève vis-à-vis d'un maître, élève soumis d'abord, qui présente humblement ses essais et accepte les corrections, puis élève émancipé, jaloux d'avoir sa place à lui sur le Parnasse, fort chatouilleux au souvenir de son ancienne infériorité. Voltaire avait trop souvent revu les vers du royal poète, trop souvent « lavé le linge sale; » surtout il s'en était trop vanté. On l'a dit du grand roi : « Il était avant tout un homme de lettres » (Sainte-Beuve). Il pouvait bien en avoir les travers; il pouvait, dans les tournois à coups d'épigrammes, ne pas résister à la tentation de descendre dans l'arène avec les armes d'un poète et la puissance d'un roi. Que de souvenirs irritans entre lui et son hôte de Potsdam, son prisonnier de Francfort! Sans doute ils s'étaient réconciliés, ne pouvant se passer l'un de l'autre; mais ils n'avaient rien oublié, se tenaient en garde contre quelque trait imprévu, connaissaient l'âcreté de leur aiguillon. Ce qui mettait Catherine et Voltaire bien plus à l'aise, c'est qu'elle abjurait franchement toute prétention au bel esprit, même à l'esprit; elle ne faisait point de vers (1), il n'y avait pas de linge à laver. Contente

(1) Voyez Bytchkof, *Pisma i boumaghi imp. Ekateriny II*, p. 146 (Saint-Pétersbourg 1873), un curieux autographe de Catherine II : toute une page de ratures pour quatre médiocres vers français dont elle s'amusa pendant son voyage sur le Volga, comme elle s'amusait avec Ségur pendant la navigation du Dniéper.

de ce qu'elle appelait son *petit ménage*, elle n'était avec Voltaire qu'une bonne ménagère d'impératrice. Enfin, depuis quarante ans, l'élève de Ninon de Lenclos avait achevé d'apprendre à vivre; il avait l'expérience des cours, il savait l'art d'éviter toute indiscrétion, toute insistance, et d'oser tout sans rien risquer.

Rien de charmant comme de voir aux prises ces deux admirables coquettes, Voltaire et Catherine II, d'observer leur manége et leurs œillades. L'impératrice a peut-être l'avantage dans cette guerre de boudoir. « Depuis que j'ai du bonheur, écrit-elle, l'Europe me trouve beaucoup d'esprit; cependant à quarante ans on n'augmente guère devant le Seigneur en esprit et en beauté. » N'est-ce pas là le comble de l'art que de paraître avouer son âge? Elle a quarante ans déjà! La voyez-vous se mûrissant à plaisir, comme Voltaire se vieillit! Et lui, à son tour, pour ne pas être en reste de mièvrerie, badine sur la mort, un sujet qu'affectionnent les sages, Cicéron, Horace, Montaigne, et qui amène toujours un peu d'attendrissement chez une belle lectrice. N'est-il pas temps pour lui d'aller porter à Pierre Ier dans l'autre monde la nouvelle des grandes choses accomplies en celui-ci par Catherine? Et celle-ci de répondre : « Je vous prie bien sérieusement de remettre cette partie le plus longtemps que faire se pourra. Ne chagrinez pas vos amis de ce monde pour l'amour de ceux qui sont dans l'autre. »

Un autre thème sur lequel le grand écrivain aime à broder, c'est l'idée d'un voyage à Saint-Pétersbourg. Est-il bien sincère dans ses promesses de visite? Il a été voir un roi à Berlin et s'en est mal trouvé; Mme Geoffrin en a été voir un autre à Varsovie et s'en est revenue assez peu contente; Voltaire connaît peut-être le passage où Comines énumère les raisons qui rendent les entrevues personnelles entre souverains plus nuisibles qu'utiles. « Je n'ai jamais voulu aller à Rome, écrit-il à Catherine; j'ai senti toujours de la répugnance à voir les tombeaux des Scipions foulés aux pieds des prêtres, mais je meurs de regret de ne point voir des déserts changés en villes superbes et 2,000 lieues de pays civilisées par une héroïne. Mon cœur est comme l'aimant, il se tourne vers le nord. » Toutefois il préfère attendre que Catherine ait transporté le siége de son empire à Constantinople, ou changé le climat de la Russie, déplacé les degrés de latitude du 60e au 40e; c'est pure malice à elle si elle ne le fait pas. N'est-elle pas une déesse? Oui, et l'on ne sait pourquoi elle porte le nom de Catherine, qu'Homère n'a jamais connu et n'aurait pu chanter? Junon, Minerve, Vénus, Cérès, à la bonne heure! Avec quel à-propos, — sauf en un point, — répond l'impératrice à ces galanteries un peu trop mythologiques! « Comme je ne me crois pas en droit d'être chantée, je ne changerai point mon nom contre celui de l'envieuse Junon; je n'ai point assez de pré-

somption pour prendre celui de Minerve; je ne veux point du nom de Vénus, *il y en a trop sur le compte de cette belle dame.* Je ne suis pas Cérès non plus : la récolte a été très mauvaise en Russie cette année. »

Il est un genre de flatterie qu'elle préférait, et qui venait de ses adversaires : « A propos, écrit-elle à Voltaire, j'ai entendu dire qu'on avait défendu à Paris mon *Instruction pour le code!* » Catherine II est tout heureuse de passer à Paris pour un écrivain trop avancé. La cour de Versailles trouve ses doctrines subversives! Quel succès! Elle en éprouve le même orgueil qu'un journaliste qui en est à sa première condamnation. Elle ne manque pas d'annoncer à tous ses correspondans cette étrange bonne fortune. Quelle meilleure réponse aux pamphlets dirigés contre l'impératrice autocrate de Russie? Ce qui est défendu en France est permis à Moscou, bien plus autorisé, encouragé, et c'est la souveraine elle-même qui patronne ces maximes et en fait la loi de l'état. Lequel des deux pays mérite l'épithète de barbare? Catherine II, comme le grand Frédéric, affectait d'adorer la liberté de la presse. Elle souriait à toutes les hardiesses de plume, tant qu'elles restaient inintelligibles à ses sujets, comme elle admirait Lafayette, tant qu'il ne combattit pour la liberté que dans l'autre hémisphère. Elle était moins tolérante quand il s'agissait de la littérature russe. La princesse Dachkof nous a rapporté une scène terrible qu'elle eut avec l'impératrice, parce que la censure avait lu trop légèrement une pièce de Kniajnine, dont le sujet était emprunté à l'histoire presque fabuleuse de Novgorod-la-Grande. Elle voulait faire brûler cette tragédie « par la main du bourreau. » Elle-même lisait avec soin les pièces de théâtre et s'assurait, avant de permettre la représentation, que les censeurs n'y avaient oublié « aucun mot suspect. » Avec les lettrés russes, même ceux qu'elle protége le plus, elle n'a pas toujours eu cette exquise courtoisie qu'elle affecte avec les Français; il nous est resté d'elle un billet très dur et très impérieux à Soumarokof, qui s'était permis de trouver mauvais qu'un feld-maréchal voulût avoir communication préalable de ses manuscrits, et un autre où elle dit de lui : « Soumarokof est et sera toujours un imbécile. »

La partie politique de sa correspondance avec Voltaire, celle qui a trait aux affaires de Pologne et de Turquie, est également fort curieuse. Les lettres de Catherine ont ce caractère d'utilité que nous avons déjà remarqué dans celles qu'elle adresse à M[me] Geoffrin ou à Zimmermann. Elles sont tantôt des manifestes où elle expose gravement son bon droit, et tantôt des pamphlets où elle tourne ses ennemis en dérision. Elle a même un joli talent de caricaturiste : elle fait de Mustapha une sorte de Turc de mardi-gras et s'égaie

aux dépens de sa sœur, de ses femmes et de ses généraux. D'autres lettres sont des bulletins de victoire où elle énumère les tués, les blessés, les queues de cheval et les canons pris sur l'ennemi. Y a-t-il des nouvelles défavorables, elle les diffère ou ne les donne à Voltaire qu'avec l'assurance d'une prochaine revanche. Elle ne néglige aucun moyen de persuader Voltaire, afin que Voltaire persuade l'opinion européenne. Le philosophe se prête d'autant plus volontiers à ce rôle que ses idées personnelles s'accordent avec celles de Catherine. Dans les affaires de Pologne, la question de nationalité lui est indifférente, et on peut dire qu'elle était obscure pour beaucoup de Polonais et que le temps de Kosciusko n'était pas encore venu. Il ne voit que les intérêts de la tolérance : or les nobles polonais, avec l'éducation qu'ils ont rapportée des colléges de jésuites, avec leur fanatisme aveugle qui fait d'eux les tyrans du paysan orthodoxe, avec cette frénésie qui leur fait préférer la ruine de la patrie à l'émancipation des dissidens, sont réellement antipathiques à Voltaire. Ami des rois, il déteste leurs attentats contre Stanislas Poniatovski. La guerre des confédérés contre Catherine, attisée par les prêtres, prêchée à Notre-Dame de Czenstochowa, bénie par le légat du pape, lui fait l'effet d'une croisade : or, pour l'auteur de l'*Essai sur les mœurs,* quoi de plus ridicule et de plus odieux qu'une croisade? Il ira jusqu'à proclamer Catherine II « pacificatrice de la Pologne! » Il est encore plus décidé contre le Turc, cet autre ami du pape, et cette partie de sa correspondance emprunte aux circonstances actuelles un redoublement d'intérêt. Voltaire, comme certains publicistes français, certains orateurs anglais d'aujourd'hui, fait passer avant tout les considérations d'humanité. Il ignore ou méprise toutes les maximes qui ont fait jusqu'à nos jours le *credo* de la diplomatie. Il ne voit qu'une chose : l'opprobre que fait rejaillir sur l'Europe la présence sur son sol d'une horde de barbares qui engendrent la peste, qui méprisent les lettres, « n'aiment pas les vers, n'ont jamais été à la comédie, n'entendent pas le français; » il s'indigne de voir des peuples au nom glorieux opprimés par une poignée d'Asiatiques, des pachas dans la cité de Thémistocle, un sultan dans la ville de Constantin. Personne n'a plus hautement que lui proclamé la « honte de l'Europe, » et tels passages de ses lettres seraient encore la meilleure épigraphe de certaines brochures nouvelles. Sans doute il sait mal l'ethnographie des provinces turques : il ignore presque les Roumains, les Bulgares, les Serbes, les Monténégrins; mais il connaît les Grecs et ne cesse de les recommander à Catherine dans des lettres chaleureuses qui semblent dater de 1826. Voltaire est presque le premier des philhellènes; s'il eut à se reprocher quelques péchés d'adulation vis-à-vis de l'impératrice, il lui sera beaucoup pardonné pour avoir

pris en main les intérêts d'un noble peuple. Ce vieux sceptique, ce froid raisonneur, ce contemporain des roués de la régence, retrouve pour la cause des Hellènes une foi de jeune homme et des accens dignes de Byron. Il est vrai que pour affranchir les Grecs il livre aux Russes Constantinople, mais que lui importe? les questions de civilisation à ses yeux doivent passer avant les questions d'équilibre européen, et il laisse échapper ces mots, qui auraient pu prendre naguère la signification d'une prophétie : « Je pense très sérieusement que si jamais les Turcs doivent être chassés d'Europe, ce sera par les Russes. »

Sous la légèreté habituelle et la frivolité affectée de sa correspondance, on sent passer un frémissement d'enthousiasme pour la liberté de la Grèce et la renaissance hellénique : « Ceux qui souhaitaient des revers à votre majesté seront bien confondus. Eh! pourquoi lui souhaiter des disgrâces dans le temps qu'elle venge l'Europe? Ce sont apparemment des gens qui ne veulent pas qu'on parle grec, car, si vous étiez souveraine de Constantinople, votre majesté établirait bien vite une belle académie grecque : on vous ferait une *Cateriniade*; les Zeuxis et les Phidias couvriraient la terre de vos images, la chute de l'empire ottoman serait célébrée en grec, Athènes serait une de vos capitales, la langue grecque deviendrait la langue universelle, tous les négocians de la mer Égée demanderaient des passeports à votre majesté. » Et déjà le voilà qui devance les armées russes, qui galope en éclaireur sur la route d'Athènes, qui appelle aux armes les vieux Spartiates et qui rebâtit la ville de Troie. Hélas! c'est ici surtout que Voltaire était réservé à une cruelle déception. Catherine devait abandonner les Grecs, et les chants nationaux de la Roumélie ne le lui ont pas encore pardonné (1). Aux lettres ardentes de Voltaire elle répond par quelques mots froids et contraints qui présagent une déception pour « les enfans du galant Alcibiade » et pour le philhellène de Ferney : « Les Grecs, les Spartiates ont bien dégénéré; ils aiment la rapine mieux que la liberté. »

Néanmoins Catherine II apparut toujours à Voltaire comme le champion de la civilisation. Voilà pourquoi, tandis que Choiseul pousse les Turcs à la guerre, il s'obstine à faire des vœux pour leur défaite. Il voudrait que la France équipât « trente vaisseaux de ligne contre Constantinople. » Il appelle au secours de Catherine l'empereur d'Allemagne et les flottes de Venise. Tandis que les ministres de Louis XV envoient des officiers français à Mustapha, Voltaire cherche à en embaucher pour la tsarine. Par amour pour elle, Voltaire devient ingénieur, inventeur de chars de guerre, renouvelés

(1) Émile Legrand, *Recueil de chansons populaires grecques*, Paris 1873, p. 113.

des Babyloniens; il se fait recruteur, raccoleur d'hommes; il ne peut comprendre qu'un Français puisse aller combattre contre elle, et pour les Turcs. « Je représentai à mon colonel corse, écrit-il, combien son idée était peu chrétienne; je lui mis devant les yeux la supériorité du Nouveau-Testament sur l'Alcoran; mais surtout je lui dis que c'était un crime de lèse-galanterie française que de combattre pour de vilaines gens, qui renferment les femmes, contre l'héroïne de nos jours. » Peut-être est-ce le souvenir des officiers français envoyés alors à l'armée turque par Choiseul qui a pu inspirer cette fable récemment propagée par les journaux de Vienne et reproduite, avec une émotion facile à comprendre, par les journaux russes : on prétendait que des officiers anglais et *français* avaient traversé le territoire autrichien pour aller servir dans l'armée turque. L'inventeur de cette nouvelle à sensation s'est cru sans doute en 1769; il s'est trompé de siècle.

Catherine II n'entretient pas Voltaire seulement de ses victoires, elle célèbre la prospérité intérieure de l'empire, les progrès de la tolérance, le développement de ses colonies du midi, et lui assure que tout paysan russe, non-seulement peut manger une poule quand il lui plaît, mais que, « depuis quelque temps, il préfère les dindons aux poules. » Henri IV, qui cependant était de Gascogne, n'avait pas prévu ce trait-là, et sa poule au pot est singulièrement distancée par les dindons de la tsarine.

Catherine II, qui devait une si belle part de sa gloire à Voltaire, Catherine, qu'il mettait au nombre des astres et qu'il appelait au trône de Bysance a-t-elle toujours été reconnaissante pour « son chevalier? » N'a-t-on à lui reprocher aucune de ces petites perfidies qu'on se passe entre amis? Je n'oserais l'affirmer, car deux ou trois fois je la vois écouter avec complaisance le mal qu'on dit du patriarche de Ferney. Elle confiera au prince de Ligne qu'elle a éprouvé quelque désenchantement à son sujet; elle recommandera à Stahl et à ses cousins du Holstein de ne pas visiter Genève, « afin de ne pas se trouver dans le voisinage de Voltaire. » Elle laissera dire à Falconet : « Le flambeau de Voltaire, approché de trop près, n'embrasera-t-il pas le bon ordre de la société? Il est aisé de détruire le fanatisme; mais, messieurs, qu'édifierez-vous à la place? Il n'est pas permis à tous de savoir tout. » Plus tard, quand éclatera la révolution française, elle reniera son vieil ami, assure-t-on, et fera enlever son buste de ses appartemens.

II.

Aux lettres déjà publiées que peuvent ajouter les nouveaux documens? Dans les archives de Moscou, l'on a retrouvé les minutes

autographes des lettres de Catherine II; elles prouvent qu'avant d'écrire à Voltaire l'impératrice s'y reprenait à plusieurs fois, elle rédigeait d'abord un ou plusieurs brouillons, et quand elle mettait la missive au net, souvent elle supprimait des passages entiers, plus rarement elle ajoutait. Les lettres ou les parties de lettres de Catherine II, qu'on ne retrouve dans aucune édition de Voltaire, sont assez nombreuses et présentent un grand intérêt. Sur cinquante-deux minutes publiées jusqu'à présent par la *Société impériale*, trente ont une importance particulière : sur ces trente, six sont inédites pour plus de la moitié de leur contenu, cinq sont complétement inédites; les autres ont toutes quelque passage inconnu, d'une étendue plus ou moins considérable. Les cinq pièces inédites, pour ne prendre que celles-là, sont : 1° une lettre qui porte simplement la date de 1765 et où se rencontre notamment un curieux passage sur la confection du nouveau code :

« Je dois rendre justice à la nation; c'est un excellent terrain, sur lequel une bonne graine prend bien vite; mais il nous faut aussi des axiomes incontestablement reconnus pour vrais. Quand la traduction française du nouveau code sera achevée, je prendrai la liberté de vous l'envoyer, et vous verrez que, grâce à de pareils axiomes, cette pièce a obtenu le suffrage de ceux pour qui elle était composée. J'ose tout augurer de la réussite de cet important ouvrage, vu la chaleur dont chacun est rempli pour sa confection. Je pense que vous vous plairiez au milieu de cette table où l'orthodoxe, assis entre l'hérétique et le musulman, écoutent tous les trois paisiblement la voix d'un idolâtre et se concertent souvent tous les quatre pour rendre leur avis supportable à tous. Ils ont si bien oublié la coutume de se griller réciproquement, que, s'il y avait quelqu'un d'assez mal avisé pour proposer à un député de bouillir son voisin pour plaire à l'Être suprême, je réponds pour tous qu'il n'y en a pas un seul qui ne répondrait : « Il est homme comme moi, et selon le premier paragraphe de l'instruction de sa majesté impériale, nous devons nous faire le plus de bien possible, mais aucun mal. » Je vous assure que je n'avance rien et qu'à la lettre les choses sont ainsi que je vous le dis : s'il le fallait, j'aurais 640 signatures qui témoigneraient de cette vérité, celle d'un évêque en tête. »

2° une lettre de 1770, où Catherine rend compte de quelques succès de ses armées;

3° une lettre de juin 1771, où elle se moque du roi d'Espagne qui aime mieux laisser mourir ses enfans que de les faire inoculer, et où elle raconte les honneurs qu'elle a fait rendre à Pierre le Grand, à l'occasion de la destruction de la marine turque à Tchesmé :

« Après une bataille aussi signalée que celle de Tchesmé, la première

victoire navale que la flotte de l'empire de Russie ait gagnée depuis neuf cents ans, il parut bien naturel de rendre au fondateur de cette marine, dans la ville qu'il avait bâtie, un hommage de la reconnaissance publique. Le lendemain donc du *Te deum* chanté dans l'église où cet empereur est inhumé, on a célébré en grande cérémonie, selon le rite de la vraie église catholique grecque, un service pour le repos de son âme; mais, avant qu'il commençât, l'évêque de Tver prononça le sermon que la princesse Dachkof vous a donné, à l'honneur de l'âme et du génie de Pierre Ier. Il n'y eut personne qui ne donnât ce jour-là des marques de sensibilité et de reconnaissance pour la mémoire de ce grand homme, et nous sortîmes de l'église tous très contens les uns des autres. J'ai regretté seulement que l'étendard de l'empire ottoman, que les nôtres avaient arraché de dessus le vaisseau amiral turc, ait volé en l'air avec notre navire l'*Eustache*, ce qui m'a privée du plaisir de l'étendre de mes mains ce jour-là au pied de la tombe de Pierre le Grand. »

4° une lettre de 1771, où l'on retrouve le ton habituel d'amertume contre le ministère Choiseul. « Je vois avec affliction que l'argent pour les fabricans des montres ne vous a pas encore été remis et, qui plus est, que ces pauvres gens en ont besoin. Je ne sais à quoi attribuer ce retardement, qui me peine extrêmement. J'espère que cette lettre de change n'a pas été soustraite comme celle que j'envoyai à M. Diderot un jour et qui se perdit à la poste entre Paris et la frontière de la France : toutes les autres postes avaient le paquet marqué sur leurs cartes. On croyait par-là persuader les gens que je n'avais point d'argent; mais à quoi peuvent servir des ruses aussi mesquines, si ce n'est à montrer la petitesse d'esprit et l'aigreur? L'une et l'autre ne sauraient produire ni estime, ni considération. »

5° Enfin une lettre d'août 1772, dans laquelle, entre autres nouvelles, Catherine mande à Voltaire que « Notre-Dame de Czenstochowa s'est mise à coqueter avec le prince Galitsine, » en d'autres termes que cette forteresse a capitulé.

Les passages inédits dans vingt-quatre autres lettres ne sont pas moins intéressans. La correspondance directe de Voltaire avec Catherine II doit être complétée au moyen de sa correspondance indirecte. Par exemple, lorsque dans ses lettres au prince Dmitri Alexiévitch Galitsine, alors ambassadeur de Russie à Paris, se rencontrait quelque compliment ingénieux à l'adresse de l'impératrice, l'ambassadeur ne manquait pas de les joindre aux dépêches qu'il adressait à son cousin le vice-chancelier, et celui-ci avait soin de les placer sous les yeux de sa souveraine. Dans les éditions de Voltaire, on ne connaît que cinq missives du seigneur de Ferney à Dmi-

tri Galitsine ; mais les papiers du vice-chancelier, Alexandre Mikhaïlovitch Galitsine, ayant été cédés en 1842 aux Archives de Moscou par son neveu le prince [illegible] précieux documens ayant été ordonné en 1875 par le directeur, M. le baron de Bühler, on a retrouvé, outre la correspondance infiniment curieuse des deux cousins (1), deux lettres absolument inédites de Voltaire (31 décembre 1766 et 7 octobre 1767) au prince Dmitri. La première étant la plus intéressante, j'en citerai un fragment :

« J'ai remercié sa majesté impériale de toutes ses bontés pour les Sirven ; j'ai admiré, j'ai béni sa générosité envers M. Diderot et tous les grands exemples qu'elle donne à l'Europe. On dit que les ambassadeurs sont des espions honorables : je sais, monsieur, que vous êtes l'espion du mérite et de l'infortune. Vous les cherchez pour leur procurer des bienfaits. C'est là votre principal ministère. C'est vous, monsieur, qui fournissez à votre auguste impératrice les occasions de signaler sa grandeur d'âme. Louis XIV, en répandant des bienfaits sur les gens de lettres de l'Europe, fit beaucoup moins que votre souveraine. Il se fit indiquer le mérite, mais l'impératrice l'a connu par elle-même ; elle n'a écouté son grand cœur qu'après avoir consulté son esprit. Je lui souhaite un règne aussi long qu'elle le rend glorieux. Où est le temps que je n'avais que soixante-dix ans ? j'aurais couru l'admirer. Où est le temps que j'avais encore de la voix ! je l'aurais chantée sur tout le chemin, du pied des Alpes à la mer d'Arkhangel... Jouissez longtemps de l'honneur que vous avez de la représenter ; vous faites plus, vous lui ressemblez : le meilleur ministre est toujours celui qui fait aimer son maître. »

A cette correspondance indirecte de Voltaire avec Catherine se rattachent quatorze lettres adressées de Ferney au comte Alexis Romanovitch Voronzof, également empruntées aux archives de Moscou et récemment publiées dans les *Archives Voronzof* ; elles se rapportent aux années 1760-1769 ; elles prouvent que Voltaire connaissait à la cour d'Élisabeth d'autres personnages qu'Ivan Schouvalof et qu'il était en relations avec l'entourage de Catherine II trois années avant de l'être avec l'impératrice elle-même. Dans les premières de ces lettres, il parle de son *Histoire de Russie sous Pierre le Grand* ; dans les dernières, il fait des vœux pour que Joseph II et

(1) Les lettres du prince Dmitri au prince Alexandre Galitzine, insérées, ainsi que les deux suivantes, dans le t. XV de la *Collection*, sont surtout curieuses en ce qu'elles nous font connaître les idées qui avaient cours alors dans la partie la plus libérale de la noblesse russe sur l'émancipation des serfs. Ainsi le prince Dmitri était bien disposé à affranchir ses paysans, mais à la condition de conserver la propriété de toutes les terres. Il y a loin de là à l'acte émancipateur de 1861. C'est pourtant dans ces conditions si défavorables pour le paysan que fut accomplie, au commencement de ce siècle, l'émancipation des serfs par la noblesse allemande des provinces baltiques de la Russie. Le paysan de la Russie proprement dite a gagné à attendre.

les Vénitiens s'unissent à Catherine contre les Turcs. L'éditeur de ces documens, M. Pierre Barténief, a également publié un [illegible] en date [illegible], et par lequel elle assure une pension de 5,000 livres à Vanier, secrétaire de feu M. de Voltaire.

III.

Sur la place du Sénat, à Saint-Pétersbourg, les regards du promeneur sont forcément attirés par une statue équestre posée sur un immense bloc de granit. Le coursier colossal, lancé au galop, s'est arrêté soudain et, contenu par une main puissante, se cabre au bord du précipice. Il y a un contraste voulu, d'une part entre la fougue de l'énorme bête, la tension violente et le gonflement de ses muscles, le frémissement et la révolte de sa chair de bronze, et d'autre part la sérénité du héros, qui, sûr de sa force et indifférent au danger, étend la main droite pour menacer et protéger. Ce qu'il menace, c'est la Suède, aujourd'hui reléguée au loin, mais alors maîtresse du sol même où s'élève le monument; ce qu'il protége, ce qu'il enveloppe de son regard triomphant, c'est cette grande cité qui à sa voix a surgi des marais de l'Ingrie, c'est sa forteresse de Saint-Pierre-Saint-Paul qu'il a bâtie sous le feu des vaisseaux suédois, c'est la Néva que hérissent aujourd'hui les mâts des navires et qu'il a le premier ouverte au commerce européen; c'est son sénat, son synode, son amirauté, ses arsenaux, son académie des sciences, ce sont les églises où sont entassés les trophées de ses victoires. Pierre le Grand est au centre même de Pétersbourg; le créateur préside au développement de sa création. D'autres après lui ont achevé ce qu'il avait commencé; mais il semble que ses successeurs se sont inspirés de ses idées favorites; lui-même aurait voulu élever cette flèche de l'amirauté construite sous Anna Ivanovna et cette flèche de la forteresse commencée sous Élisabeth : démesurément sveltes et élancées, semblables à des mâts de vaisseau, elles auraient flatté ses goûts nautiques, et les colonnes rostrales dressées devant la Bourse auraient eu son approbation. Le costume du Pierre le Grand de Falconet est d'une remarquable simplicité : une simple tunique qui touche jusqu'aux genoux, un court manteau qui flotte sur les épaules; point d'étriers; pour selle une peau de panthère. Le héros de tant de batailles n'a ni casque ni armure de fer; une couronne de lauriers rappelle seule ses victoires. Ce qu'on a voulu exprimer, c'est surtout la force de pensée et de volonté; le réformateur a fait oublier le guerrier, mais il n'a pas fait oublier le héros. Pierre Ier est bien le *bogatyr* qui a si grand air dans les chansons épiques de la Russie, il est bien le « tsar géant » de Pouchkine et son cheval est de sang

héroïque, intelligent comme un demi-dieu, impétueux comme l'éclair; il est de la famille des chevaux d'Achille, qui parlaient d'une voix humaine, des coursiers de Diomède, au souffle de flamme, des bêtes épiques que montaient les Ilia de Mourom et les Dobryna Nikitich, et qui, bondissant de montagne en montagne, enjambaient « les forêts, les vallées et les larges fleuves. » Peut-être dans le frémissement de cette main tendue, de ces doigts écartés, saisit-on une convoitise fiévreuse, une impatience juvénile, disons le mot, puérile. Si telle a été l'intention de l'artiste, on peut dire qu'il a poursuivi jusque dans ses nuances, jusque dans ses ombres, le caractère du terrible législateur qui, dans sa hâte du bien et son emportement de réforme, voulut forcer le temps même, tout accomplir à la fois, tout saisir d'une seule étreinte. Non loin du monument s'élève la masse imposante de Saint-Isaac, avec ses gigantesques gradins de marbre rouge, ses colonnes monolithes de granit de Finlande, ses archanges de bronze aux ailes éployées; l'œuvre de notre compatriote Montferrand fait en quelque sorte pendant à celle de Falconet : monumens impérissables de l'influence qu'exerça longtemps l'art français sur le génie russe. Il nous reste à voir comment Falconet fut amené de Paris à Saint-Pétersbourg et par quels labeurs il enfanta cette merveille, gloire commune de la France et de la Russie, œuvre de onze années de travaux, *tantæ molis erat...*

Le dix-septième volume de la *Société impériale* renferme la correspondance de Falconet avec Catherine II, ainsi que de nombreuses pièces relatives à son séjour dans la capitale russe. En outre, grâce à un enchaînement de circonstances singulières, les lettres de Diderot et de Falconet qui se rapportent à la même période font partie d'un legs fait au *Musée lorrain* de Nancy par la baronne de Jankowitz, petite-fille du sculpteur: elles ont été publiées en 1866 et 1867 par M. Charles Cournault. D'autres lettres, conservées dans le même dépôt, aident à faire connaître les rapports de l'artiste avec son protecteur, M. de Marigny, frère de la marquise de Pompadour, et avec son illustre élève, M[lle] Collot; elles ont été également publiées, du moins en partie, par M. Cournault en 1869.

C'est au XVIII[e] siècle que les statuaires français conquirent en Europe la première place et que Bouchardon, Pigalle, les deux frères Adam, Coustou, Houdon, non moins que les peintres Watteau ou Boucher, contribuèrent à établir victorieusement la supériorité de l'art national à l'étranger. Dans la décadence de l'art italien, nos sculpteurs n'ont plus de rivaux. « En Danemark, dit M. Cournault, la compagnie des Indes appelait Saly pour jeter en bronze la statue équestre de Frédéric V; en Suède, on demandait à Larchevêque celle de Gustave-Adolphe, » et Catherine II appelait à Saint-Péters-

bourg Falconet. Celui-ci, dans sa jeunesse, avait été obligé de soutenir contre la misère une lutte acharnée : il y puisa cette fermeté de caractère, cette âpreté au travail, cette vigoureuse probité d'artiste qui, non moins que son génie, établirent sa réputation. Au sortir de l'école primaire on avait mis le futur créateur du bronze de *Pierre le Grand* en apprentissage chez un artisan qui fabriquait des têtes de bois pour les perruquiers. Son instruction était celle d'un ouvrier; l'auteur des *Remarques sur Pline le Jeune*, l'éminent critique d'art, l'adversaire érudit des Winckelmann et des Lessing ne dut qu'à lui-même son éducation classique. De l'échoppe du fabricant de poupées il était passé dans l'atelier de Lemoine, dont il devint l'élève favori. C'est en 1745 seulement que son *Milon de Crotone dévoré par un lion* attira sur lui les regards du public et des amateurs, et lui mérita un fauteuil à l'Académie de peinture et de sculpture. Falconet était à lui-même son plus sévère critique: « La tête de mon Milon ne vaut rien, disait-il, elle est ignoble, car je l'ai faite d'après la mienne. » D'autres œuvres accrurent sa réputation et Marigny se déclara son protecteur. En 1747, à l'époque où Louis XV était encore *Louis le Bien-aimé*, on fit exécuter à Falconet, sur les dessins de Coypel, un groupe qui représentait « la France embrassant le buste du roi. » Cette sculpture officielle, dont le sujet lui était fourni par un autre, était-elle peu faite pour inspirer son génie? L'œuvre a péri, et nous ne pouvons la juger. Falconet n'y travaillait qu'avec répugnance; il mit quinze ans à exécuter le marbre. Une lettre qu'il écrivit en 1762 à M. de Marigny fait bien connaître quel artiste et quel homme c'était que Falconet. A l'entendre, son œuvre « était bien une des plus mauvaises qu'on pût faire en sculpture; » il demandait à restituer les 9,000 livres qu'on lui avait avancées et à briser « cet ouvrage de sommeil et de délire. » Le ministre, étonné de ces scrupules, ne voulut pas admettre que son protégé eût fait une telle dépense sur sa fortune et travaillé tant d'années en pure perte. Il trouva un biais pour contenter le goût sévère de l'artiste et les scrupules de l'honnête homme. Mme de Pompadour lui fit obtenir du roi plusieurs commandes de statues, destinées à orner ses jardins.

En 1755, il trouva enfin une œuvre où son puissant génie pouvait se donner carrière. Il exécuta pour l'église Saint-Roch le groupe de l'Annonciation et le groupe du Calvaire, vaste ensemble qui avait un développement de plus de 16 mètres. Sauf pour le *Christ à l'agonie*, il ne nous reste que les descriptions dans les journaux du temps et une appréciation de Diderot dans le *Recueil manuscrit de ses œuvres* à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. Un *Amour menaçant* pour Mme de Pompadour et une *Nymphe baigneuse* prouvèrent avec quelle souplesse son talent passait du tragique au gra-

cieux: la marquise, vers cette époque, lui fit obtenir un emploi de 2,400 livres à la manufacture de Sèvres. Le groupe de *Pygmalion* lui valut un éloge enthousiaste de Diderot dans son *Salon* de 1763. « O Falconet, s'écriait le critique difficile, comment as-tu fait pour mettre dans un morceau de pierre blanche la surprise, la joie et l'amour fondus ensemble? Émule des dieux! s'ils ont animé la statue, tu en as renouvelé le miracle en animant la statuaire. » Plus tard Diderot entama des négociations pour faire céder par les propriétaires du *Pygmalion* ce chef-d'œuvre à Catherine II. Il échoua d'abord et écrivit à son ami : « J'ai revu M. et Mme d'Arconville, j'ai sollicité par écrit et de vive voix votre *Pygmalion;* j'en suis fâché, mon ami, il n'y a rien à faire, et votre statue animée restera longtemps chez ces riches dévots, couverte d'une chemise de satin qu'on lève de temps en temps en faveur des curieux. » Par la suite, Catherine fut plus heureuse : *Pygmalion* appartient aujourd'hui au grand-duc héritier de Russie.

On voit que Falconet n'était pas un de ces sculpteurs qui, faute de réussir en France, vont chercher fortune à l'étranger. Il était un des premiers parmi les grands artistes de son temps : les salons avaient mis son talent hors de pair; les commandes affluaient dans son atelier. C'est cette supériorité même qui le recommandait à l'impératrice. A cette époque, comme le fait remarquer M. Polovtsof, la Russie n'avait pas encore d'artistes célèbres. Au XVe et au XVIe siècle, c'était par les mains de maîtres italiens, les Pietro Solario, les Aristote Fioraventi, les Friazin, les Aleviso, que s'étaient élevés les tours, les églises et les palais du Kremlin. Sous Pierre le Grand, qui avait appelé chez lui tant d'artisans étrangers, aucun artiste de renom. Sous les successeurs de Pierre, on avait eu des Italiens et des Allemands, — surtout des Allemands. A l'impératrice Élisabeth et à son favori Ivan Schouvalof revient encore l'honneur d'avoir secoué le joug des *Niemtsi* dans les beaux-arts comme dans la littérature et dans la politique. Le fondateur de l'université de Moscou fut également celui de l'académie des beaux-arts. Ces deux grandes institutions nationales étaient bien modestes à leur début; pas plus que l'université de Moscou ne pouvait rivaliser avec celles de l'Allemagne, l'académie de Saint-Pétersbourg ne pouvait se comparer à celle de Paris. Ici encore, c'est vers la France que se tournait la Russie émancipée par la révolution de 1741; c'est à notre Académie des Beaux-Arts que celle d'Élisabeth emprunta ses maîtres : Lorrain pour la peinture, Gilet pour la sculpture, Valois pour l'architecture, plus tard Devely et Lagrenée. Bientôt de brillans élèves se formèrent sous leur direction, et nous verrons Falconet révéler aux Russes eux-mêmes le mérite du peintre Lossenkof.

Les Schouvalof avaient été les favoris d'Élisabeth; leur fortune

devait tomber avec l'avénement de Catherine II. La nouvelle impératrice confia la direction des beaux-arts au général Ivan Betski, son chambellan. Qu'était-ce donc que cet Ivan Betski, dont il est question si souvent dans la correspondance avec Mme Geoffrin, Voltaire et Falconet? Ivan Betski est le même homme dont parle avec une pitié si dédaigneuse la princesse Dachkof, celui qui, après le coup d'état de 1762, accourut désespéré chez Catherine pour lui demander s'il n'était pas vrai qu'à lui seul elle dût sa couronne, et que l'impératrice crut récompenser dignement en le chargeant de faire confectionner la couronne du couronnement. *Mercedem suam vani vanam.* Betski n'est pas seulement le directeur des beaux-arts, il est aussi celui de la *Maison des Enfans-Trouvés*, ce splendide monument de la philanthropie de Catherine II; il dirigea les instituts de demoiselles, les corps de cadets, les caisses de retraite pour les veuves et en général tous les nouveaux établissemens d'instruction ou de charité. Il a dans sa dépendance l'assistance publique, et, comme il arrive, même chez nous, il y a trouvé de grasses sinécures : il est l'intermédiaire de la souveraine avec les nécessiteux de la Russie et les gens d'esprit de l'Occident; il est son grand *aumônier* et son ministre au département de l'esprit. C'est lui qui achète la bibliothèque de Diderot et surveille l'acquisition des Rubens et des Teniers; c'est lui qui fait la lecture à Catherine et qui lui tient société quand elle s'ennuie; il soigne ses jardins et serre ses bijoux. Betski, le *vieux barbon* (*staryi krytch*), comme elle l'appelle, est une sorte de *factotum* qui tient à la fois du surintendant des beaux-arts et de la demoiselle de compagnie; Betski est un Mécène subalterne qui fait profession de protéger les artistes, qui aime si fort à leur rendre service qu'il prend en aversion les caractères indépendans qui ne veulent pas être protégés, et qui, s'il n'était contenu par le génie supérieur de sa maîtresse, aurait un goût naturel pour les médiocrités.

Déjà l'impératrice Élisabeth avait médité d'élever une statue à son père. L'exécution en fut confiée à Rastrelli, l'architecte du Palais-d'Hiver; à sa mort, un autre Italien, Martelli, se chargea de l'entreprise; mais dès l'avénement de Catherine II, Betski annonçait au sénat que la nouvelle souveraine n'avait pas daigné approuver cette statue, attendu qu'elle n'avait pas une assez haute valeur pour représenter dignement ce grand monarque et contribuer à la splendeur de sa capitale. L'œuvre de Martelli ne saurait en effet se comparer à celle de Falconet; avec elle, on retombe dans la donnée banale de ces héros habillés ou déshabillés en Romains, qui ont longtemps infesté toutes les places publiques de l'Europe. Falconet a trouvé une inspiration de génie pour représenter aux yeux l'élan fougueux du réformateur qui escalada tous les obstacles,

foula aux pieds, comme il foule le serpent de bronze du monument, toutes les résistances et ne s'arrêta qu'au bord de l'abîme, c'est-à-dire de l'impossible; mais le *Pierre le Grand* de Martelli, du trot paisible dont l'emmène sa monture, ne risque guère de dépasser le but.

Après la décision de Catherine II, Betski dut se mettre en quête d'un nouveau sculpteur. L'Italie avait échoué, il fallut s'adresser à la France. L'ambassadeur de Russie auprès de la cour de Versailles était alors le prince Dmitri Galitsine, celui-là même que Voltaire appelait « l'espion du mérite et de l'infortune. » Il habitait Paris depuis douze années : célibataire, joyeux compagnon, homme d'esprit, il était devenu pour les littérateurs et les artistes un ami et presqu'un camarade; en leur société, il forma son goût et devint un amateur distingué. C'est de lui que Diderot écrivait à Falconet : « Le prince, notre ami commun, fait des progrès incroyables dans la connaissance des beaux-arts; vous seriez étonné de la manière dont il voit, sent et juge. » Diderot avait déjà mis le sculpteur en relations avec le représentant de la tsarine. Quand les négociations commencèrent, on retrouva dans Falconet l'homme singulier dont les scrupules avaient embarrassé M. de Marigny. Laissons l'ambassadeur rendre compte à Panine de ce nouveau trait de désintéressement : « Votre excellence a pu voir, par les mémoires des autres sculpteurs que j'avais mis en concurrence pour l'ouvrage en question, que le moindre allait à 450,000 livres de gratifications. J'ai cru pouvoir être autorisé par là à lui en proposer 300,000, mais M. Falconet, de lui-même, trouva la récompense trop forte et, malgré ce que j'ai pu faire, je n'ai su parvenir à l'obliger à consentir à stipuler davantage que pour 200,000 livres. Tous les autres salaires et les frais de voyage sont de même beaucoup moindres que ce que les autres artistes m'avaient demandé. Il me serait inutile de vous recommander et de vous supplier en grâce, monseigneur, d'avoir égard à un tel procédé. » Un traité en règle, signé de Galitsine et de Falconet, fixait les conditions auxquelles celui-ci consentait à se rendre en Russie. Il était accompagné de trois ouvriers, savoir deux sculpteurs et un mouleur, dont l'un recevrait 6,000, l'autre 5,000, le troisième 4,000 livres de traitement annuel. Lui-même toucherait 25,000 livres par an jusqu'à concurrence des 200,000 dont il entendait se contenter; si les travaux duraient moins de huit ans, on lui compterait néanmoins la totalité de la somme; « s'il arrivait que, par maladie ou par quelques autres accidens, le temps et les travaux se trouvassent prolongés au-delà de huit ans, il s'en rapportait de tout à l'équité et à la bienfaisance de sa majesté impériale. » Il serait fourni à Falconet, aux frais de la tsarine, des ateliers et chantiers suffisans, et tous les secours nécessaires pour l'étude du che-

val et du cavalier, plus « un logement propre et commode dans le voisinage de ses ateliers, une voiture à son usage journalier, une table saine et frugale où il puisse recevoir une ou deux personnes. » Au sculpteur et à ses ouvriers, on accordait 12,000 livres de frais de voyage et, dans le cas où les plans de Falconet ne seraient pas approuvés, une somme égale pour le rapatriement. Tel est le résumé des dix-neuf articles du traité. Les bagages du sculpteur se composaient de vingt-cinq grandes caisses, dont la note détaillée a été reproduite dans le volume de la *Société impériale*; vingt-quatre renfermaient des livres, des tableaux, des statues ébauchées, des moulures, que Falconet destinait à l'académie russe; une seule contenait ses effets personnels. L'artiste s'oubliait toujours pour ne songer qu'à son art. Outre ses ouvriers, il emmenait avec lui une de ses élèves, d'un talent distingué, Mlle Collot, qui devint plus tard la femme de son fils.

Galitsine avait recommandé Falconet à Panine, Diderot écrivit dans le même sens à Betski; il lui rappelait que Falconet quittait une situation importante à Paris, qu'il abandonnait ses places à l'Académie et à la manufacture de Sèvres, qu'il renonçait à ses commandes, si bien que son traité avec la cour de Russie n'ajoutait presque rien à ses revenus. Il insistait sur le beau caractère de Falconet, qui n'avait pas voulu accepter les 300,000 livres qu'on lui offrait, donnant pour raison que « celui qui ne saurait pas être heureux avec 2,000 livres de rentes ne l'était pas avec 100,000, et que quant aux autres 100,000 livres dont il se départait, on les lui rembourserait en bons procédés. » — « Comblez donc mon Falconet, continuait Diderot, rendez-le donc heureux, faites qu'il jouisse du repos; faites qu'il ne trouve aucun dégoût, aucun obstacle, qui le retardent dans ses opérations et l'empêchent d'exécuter pour vous une grande et belle chose... Il est tout simple que sa majesté et vous, monsieur, qui êtes son ministre, interposiez votre autorité et disiez les mots graves qui font taire. » Nous verrons que c'est précisément de Betski que sont venus à Falconet tous les obstacles et tous les dégoûts. Sans doute Betski nourrissait à son égard les plus bienveillantes dispositions. Il regardait comme un triomphe personnel le succès de la négociation; mais quelle apparence que deux personnages aussi dissemblables pussent réussir à s'entendre! Il y avait des chances pour que Falconet, avec sa franchise intraitable, ses façons brusques, son orgueil de grand artiste, ses témérités de plume et de langage, froissât l'homme de cour et en fût froissé. Il arrivait avec son idée à lui sur Pierre le Grand, et Betski avait la sienne. Celui-ci avait fait rédiger par un certain Bilistein une série de rapports sur le meilleur emplacement à choisir pour le monument de Pierre le Grand; Bilistein, dont les conclusions en

somme étaient excellentes et furent adoptées, les appuyait sur des considérations exprimées en termes bizarres : « Pierre Ier, en fondateur d'empire, dans la majesté d'un législateur, caractères qui lui ont mérité le nom de grand, regardant directement le cours de la Néva contre le torrent duquel il est placé... Regardant de l'œil droit l'amirauté, la ville sur la gauche du fleuve, les palais impériaux... Ouvrant le même œil et l'étendant sur le vaste empire qu'il a reçu de ses pères, lequel il augmente de nouvelles possessions... De l'œil gauche, regardant une autre partie de ses fondations... Portant en même temps ses regards sur la Finlande, la Carélie, l'Ingrie et autres provinces conquises, — cette position me paraît la plus favorable et préférable à toutes autres. » Je n'ai cité que les têtes de paragraphes, mais on a une idée suffisante du style de Bilistein. Betski à son tour, dans un rapport au sénat, pensait que « les idées que doit avoir l'artiste sont renfermées à peu près dans ces points : 1° La Russie est le plus grand des empires; 2° Pierre Ier est le souverain qui a le plus travaillé pour le bien de son peuple; 3° il a gagné des batailles importantes qui ont procuré la splendeur de l'empire; 4° il fut un législateur inébranlable dans les sages résolutions qu'il avait prises; 5° l'important point est qu'il se dépouilla pendant un temps de sa souveraineté pour s'instruire dans les pays étrangers de tout ce qu'un souverain a besoin d'apprendre, etc. » Certes voilà une collection d'idées qu'il n'est pas facile de rendre avec le ciseau; Betski évidemment voulait faire de cette statue une encyclopédie coulée en bronze, et son plan rappelle un peu la complication et l'excentricité touffue de certaines commandes américaines qui ont fait le désespoir des peintres contemporains. La note de Betski n'était pas faite pour donner à Falconet une conception bien nette de son sujet; d'ailleurs, une fois déjà il s'était mal trouvé d'avoir travaillé sur les idées et les plans d'un autre, et il avait encore sur le cœur son malencontreux groupe de *la France embrassant le buste du roi.*

IV.

Dans les premiers momens du séjour de Falconet à Saint-Pétersbourg, l'impératrice fut toute entière au plaisir d'avoir chez elle un tel homme. Falconet, ce n'était pas seulement le sculpteur chargé d'une commande, c'était pour elle un des membres de cette société parisienne dont elle convoitait les plaisirs délicats et même les brillans soupers, de ce groupe d'artistes et de lettrés sur lesquels le monde avait alors les yeux fixés. Falconet était l'artiste aimé de Mme de Pompadour, le critique fin et sévère, l'ami de D'Alembert et des encyclopédistes. Remarquons qu'en 1767 l'impé-

ratrice n'avait encore reçu ni la visite de Diderot, ni celle de Grimm; elle ne connaissait ni Ségur, ni le prince de Ligne; Falconet est le premier de cette société spirituelle qu'elle ait pu voir et entretenir chez elle. Il arrivait avec tout le prestige de la nouveauté, comme une sorte d'ambassadeur de la république des lettres à la grande tsarine du Nord; il apportait avec lui comme l'air et les effluves de la capitale française, il était à Saint-Pétersbourg quelque chose de Paris. Elle se promettait avec lui ces longues causeries, ce libre échange d'idées philosophiques, ces joûtes d'esprit dont elle se trouvait sevrée au Palais-d'Hiver. On comprend l'espèce d'engouement qui s'empara alors de Catherine II; fille d'un petit prince allemand devenu un général prussien, élevée dans les petites cours d'Allemagne ou les ennuyeuses garnisons de la Poméranie, plus tard captive et recluse à la cour d'Élisabeth, traitée comme une pensionnaire que surveillaient les Schouvalof, elle croyait n'avoir pas encore vécu. Catherine était comme une provinciale de génie qui n'avait jamais vu Paris, et qui avait enfin à sa disposition un Parisien pur sang, un artiste, un grand artiste. « M. Diderot, écrivait-elle à Mme Geoffrin dans la joie de son cœur, m'a fait faire l'acquisition d'un homme qui, je crois, n'a pas son pareil : c'est Falconet. » Falconet est alors si bien en cour qu'il a lui-même des courtisans; on se dispute l'honneur de lui rendre de petits services; le célèbre général Melissino, excellent écuyer, se fait plaisir de poser pour le cavalier et de faire cabrer devant Falconet les plus beaux chevaux des écuries impériales. Il est vrai qu'en revanche il lui demande de remettre à l'impératrice une note sur certaine affaire où il s'est distingué; mais quel courtisan est absolument désintéressé? Il y a dans l'histoire des relations de Catherine et de Falconet une première période qui en est la lune de miel. Elle lui adresse des lettres fréquentes, détaillées, familières, sur les premiers sujets qui se présentent. Entre eux, tout est commun; ils se communiquent les lettres qu'ils reçoivent, l'une de Voltaire, l'autre de Diderot; ils se prêtent les livres qui leur arrivent d'Occident, les articles de l'*Encyclopédie*, le *Dictionnaire philosophique*, les *Questions de Zapata*, la *Lettre sur les aveugles*. « Si vous répondez, écrit l'impératrice, ne vous gênez pas, n'employez aucune formalité; n'allongez point les lignes par des épithètes dont je ne me soucie pas. » Surtout elle suppliait Falconet de vouloir bien la « distinguer du nombre de ses confrères qui la plupart sont, dit-on, peu propres à devenir les confidens des gens de mérite. »

C'est vers cette époque que Diderot et Falconet engagent la fameuse *Dispute sur la postérité*, celui-ci affectant de faire bon marché du jugement de l'avenir et de ne se soucier que de celui des contemporains, celui-là s'efforçant de montrer tout ce qu'il

entre d'illusion dans ce prétendu mépris pour l'estime des générations futures. En décembre 1766, Diderot propose à son adversaire un défi : « Seriez-vous homme à abandonner la décision de notre querelle au jugement de ma bienfaitrice? Prenez-y garde, mon ami : cette femme est ivre du sentiment de l'immortalité, et je vous la garantis prosternée devant l'image de la postérité. » Falconet relève le gant, en protestant spirituellement contre la félonie de son ami, et l'impératrice se trouve ainsi constituée juge du camp. Elle n'ose se prononcer trop énergiquement, mais elle trouve à l'appui de la thèse de Diderot des argumens nouveaux et ingénieux et qui allaient tout droit *ad hominem*. « Eh bien! monsieur Falconet, pour vos contemporains vous avez mis votre nom à Saint-Roch; effaçons ce nom, à présent que les contemporains l'ont vu; on y mettra celui d'un autre... Mais que vous ont donc fait ceux qui viendront après nous pour ne pas vouloir leur plaire? Serait-ce parce que vous ne les connaissez pas? Faut-il n'être complaisant qu'avec ceux que vous connaissez? Donneriez-vous un coup de poing à un inconnu, et pourquoi donc auriez-vous si peu d'égard pour nos petits-fils? Votre Pierre le Grand prouvera à la postérité, non-seulement votre bonne volonté pour les contemporains, mais encore votre complaisance pour la postérité, car vous ne vous en tiendrez pas au cheval de terre glaise, vous le coulerez en bronze : ce cheval court malgré vous, et d'entre vos doigts appliqués sur la terre glaise, tout droit à la postérité, qui en connaîtra à coup sûr plus la perfection que les contemporains... Vos désirs muets seront, je crois, remplis, et Pierre Ier vous y mènera lui-même. — *Votre majesté*, dites-vous, *et ma conscience*, — *voilà ma postérité*, *et l'autre viendra quand elle voudra*. — Je crois que vous avez fait de votre mieux, mais comment pouvez-vous vous en remettre à mon suffrage? Je ne sais pas dessiner. Ce sera peut-être la première bonne statue que j'aurai vue de ma vie! » L'impératrice se faisait tenir au courant des travaux de l'artiste; plus de vingt fois, assure celui-ci, elle visita ses ateliers; elle avait bien jugé la beauté tout épique de « cette bête spirituelle » que Falconet donnait pour monture à Pierre le Grand. « Si votre coursier s'animait dans votre atelier, comme autrefois la statue de Pygmalion, il ferait un terrible ravage, à voir la mine qu'il a! »

Toutes les questions qui défraient le commerce de lettres avec Voltaire reviennent dans la correspondance avec Falconet; il faut que successivement il fasse son compliment sur l'*Instruction pour le code*, sur la fièvre qui a osé s'attaquer à la personne de l'impératrice, sur le courageux exemple qu'elle a donné à ses sujets en se faisant inoculer, sur la condamnation qui a frappé l'*Instruction*

à Paris, sur les victoires turques et polonaises. Falconet dit son avis sur tout, et se mêle de tout. Il note les tableaux qu'il convient d'acheter; il prend parti dans l'affaire de La Rivière et celle de l'abbé Chappe, dans cette dernière surtout avec tant d'ardeur que Diderot lui attribue un moment la paternité de l'*Antidote*. Il se permet de recommander à l'impératrice une foule de gens : un certain Simon, qui réclame une dette du temps de Pierre le Grand, un M. Girard, qui réfuterait à merveille le *Voyage en Sibérie*, un M. de Villiers qui remplacerait avantageusement La Rivière, un M. du Haussay qui augmenterait utilement le « petit nombre de Français estimables qui sont ici, » — un abbé poète, qui a fait des vers en l'honneur de l'impératrice, un M. de Marcillac, qui a composé des ouvrages sur l'art militaire, un chirurgien nommé Moreau, qui voudrait pratiquer son art dans les armées de Catherine II. Si on laissait faire Falconet, il peuplerait la Russie de Français distingués ou prétendus tels. L'impératrice est tout étonnée de ce zèle nouveau de nos compatriotes : elle était beaucoup plus habituée à les rencontrer dans le camp de ses ennemis. « Les Français, écrit-elle à Falconet, sont de plaisantes gens; les uns veulent absolument me nuire, et c'est le plus grand nombre; les autres veulent me servir, et de ceux-là il n'y en a beaucoup. » Notre artiste d'ailleurs n'y mettait pas d'égoïsme national : s'il rencontrait un homme de mérite parmi les Russes, il prenait feu pour lui avec autant d'emportement et le patronnait envers et contre tous, sans se soucier des inimitiés. Il demanda de l'avancement pour Lascaris, comte de Carburi, qui avait opéré le transport du piédestal de granit, et ne daigna pas s'apercevoir que Betski entendait s'approprier la gloire de l'entreprise; il recommanda le peintre Lossenko ou Lossenkof, sachant fort bien à quels puissans adversaires il s'attaquait.

« Il s'agit de Lossenkof, habile, honnête et malheureux. Votre majesté lui veut du bien, croit lui en faire; mais si les organes qui doivent conduire le bien-être jusqu'à lui sont obstrués? Vous croyez, madame, qu'il fait vos tableaux? Oh! cela n'est pas ainsi. Tracassé, fatigué, chagriné, accablé par mille vétilles académiques, qui dans aucune académie du monde n'ont jamais regardé un professeur, Lossenkof ne peut pas donner un coup de pinceau : on le perdra, sans faute. Il est le premier peintre habile de la nation, on y est insensible, on le sacrifie. On n'aura que de médiocres artistes, tant qu'ils ne seront pas mieux traités, ou ils feront comme a fait M. Torelli, ils se retireront. Vous voyez, madame, qu'il faut que Lossenkof soit bien à plaindre, que j'aie le cœur bien gros, et que je connaisse toute la bonté de votre âme forte, pour oser vous parler avec cette confiance. Je parlerai encore à

M. de Betski, et je lui parlerai fortement; si rien n'opère, je prendrai alors la liberté de m'adresser encore une fois au souverain maître, et si enfin Lossenkof n'est pas heureux, je souffrirai avec lui sans avoir rien à me reprocher, mais il sera heureux quand votre majesté voudra.

« Pour ce qui me concerne, j'y ai aussi mon petit intérêt; c'est que je serai détesté par une foule de *braves gens* de ma connaissance, qui me font déjà l'honneur de haïr ce que je puis avoir de moins malhonnête. Ils me haïraient bien plus s'ils pouvaient soupçonner que je m'en fusse mêlé. »

Tout Falconet est dans cette lettre. Amoureux de l'art, plus sensible aux souffrances d'autrui qu'aux siennes propres, intrépide dans ses témérités de protecteur, toujours prêt à affronter les forts pour couvrir les faibles. Avec son tempérament de redresseur de torts, le voilà qui charge comme un autre don Quichotte sur les les grandes ailes de ce moulin à vent qui a nom Betski. Il me semble qu'ici la France, si souvent tournée en dérision par Catherine, prend sa revanche; si Louis XV semblait ignorer la valeur de certains de ses sujets, il faut qu'un Français avertisse Catherine de ce que vaut un Lossenkof. N'est-ce pas le cas de retourner contre elle ce qu'elle écrivait à D'Alembert : « Vous devez avoir chez vous une profusion de grands hommes, puisque le gouvernement ne se croit pas obligé à encourager ceux dont le génie est admiré dans les pays les plus lointains? » Plus tard Falconet parlera non sans amertume de la tragique destinée de Lossenkof : « Le pauvre et honnête garçon, avili, sans pain, voulant aller vivre ailleurs qu'à Pétersbourg, venait me dire ses chagrins; puis s'abandonnant à la crapule par désespoir, il était loin de deviner ce qu'il gagnerait à mourir. On lit sur la pierre sépulcrale qu'il était un grand homme... L'impératrice avait voulu l'encourager, mais enfin il eut une belle épitaphe. »

Non-seulement Falconet, par ses recommandations, par ses embauchages d'hommes au service de l'impératrice, en protégeant l'horloger Sandoz ou l'écrivain Lecointe, empiétait sur les attributions du *factotum* Betski, mais il s'attaquait à lui directement. Dès son arrivée en Russie il semble qu'il n'ait pu faire un mouvement sans le froisser. Betski, dans son rapport au sénat, avait exprimé le souhait que la statue de Pierre le Grand « pût produire sur nous le même enthousiasme dont nous sommes affectés en regardant le cheval de Marc-Aurèle. » Comme tous les hommes qui ont des connaissances peu étendues, il tenait fortement à ce qu'il pouvait savoir : il ne voyait rien au-delà du cheval de Marc-Aurèle; plus d'une fois il dut en persécuter le sculpteur. On le devine à l'acharnement que Falconet met à la critique de ce morceau : en 1768,

il écrit à l'impératrice que « la statue de Marc-Aurèle est convenable pour Marc-Aurèle, et que la statue d'un autre doit être convenable pour un autre; » en 1770, il rédige ses *Observations sur la statue de Marc-Aurèle,* où il montre tous les vices du prétendu chef-d'œuvre et où il donne les étrivières à Betski sur le dos du coursier antique. « Si un homme est assez honnête pour ne point flatter un ridicule amateur, fût-il Mécène, il peut, il doit même s'opposer au torrent de l'aveugle préjugé et réclamer contre tout despote qui prétendrait connaître mieux que lui les ressorts de son art; et si ce despote était un Midas.... etc. » Comment Betski n'eût-il pas été tenté de se reconnaître dans ce despote « Midas, » dans ce « Mécène » aux longues oreilles, dans ce « ridicule amateur » qui voulait faire la leçon aux artistes? Betski avait adopté les conclusions des fameux rapports de Bilistein; or Falconet écrivait en 1769 l'amusant pamphlet intitulé *Réponse à l'auteur du Mémoire sur la statue de Pierre le Grand.* Comment Pierre le Grand peut-il contempler l'amirauté de l'*œil droit,* ouvrir ce même œil et l'étendre sur un vaste empire, regarder de l'*œil gauche* le Vassili-Ostrof, porter en même temps ses regards sur l'Ingrie? « Savez-vous, monsieur, continue Falconet, combien cette idée est neuve et combien de temps elle le sera? Cette manière de regarder n'a encore existé, que je sache, ailleurs que dans ce dicton : *il a un œil aux champs et l'autre à la ville,* et dans celui-ci : *il regarde du côté de la Bourgogne pour voir si la Champagne brûle...* Les plus grands statuaires de l'antiquité n'ont jamais approché de ce superfin, et la tête du *Jupiter* sublime de Phidias avait beau avoir des sourcils majestueux, on avait beau y reconnaître cette puissance qui ébranlait l'Olympe, je vous jure qu'elle n'était qu'une tête à perruque en comparaison de celle que vous proposez. » Falconet ne désigne l'auteur du Mémoire que par les initiales : Monsieur de B... mais comment savoir qui était *Monsieur de B...?* Était-ce le général Betski ou simplement Bilistein? On pouvait s'y tromper, et les Pétersbourgeois se firent assurément un malin plaisir de la confusion.

Falconet avait la main aussi leste comme écrivain que comme sculpteur. Ses livres sont pleins des morceaux de polémique qu'il décochait à ses adversaires tout en modelant son cavalier gigantesque. Semblable aux Juifs de Zorobabel, il avait d'une main les outils pour édifier et de l'autre l'épée pour repousser les Philistins. *Quelques idées qu'une gazette allemande a occasionnées, — Extrait d'une lettre à M. Diderot, — Sur le livre d'un Anglais, — Sur une opinion de Lessing, — Entretiens d'un voyageur avec un statuaire, — Petit différend,* etc., autant de pamphlets acerbes dont la statue de Pierre le Grand ou celle de Marc-Aurèle étaient l'occasion et dont les traits égratignaient son excellence M. de Betski.

Au commencement, l'impératrice n'hésitait jamais à donner raison à son sculpteur : « Laissez là la statue de Marc-Aurèle et les mauvais raisonnemens de gens qui n'y entendent rien; vous ferez cent fois mieux en suivant votre entêtement; passez-moi le terme, je n'y mets aucun mauvais sens... Soyez gai et moquez-vous des envieux, il vaut mieux faire envie que de faire pitié; or *il y a des gens de tout état qui font pitié...* L'œil droit et l'œil gauche de Pierre le Grand m'ont bien fait rire, cela passe la bêtise. » Mais les escarmouches se multipliaient, et à tout moment Falconet mettait en jeu l'autorité de la tsarine. Il avait été question de lui faire exécuter une statue de Catherine II, et Betski lui avait donné le sujet en ces termes : « La souveraine accourant soutenir l'empire tombé en défaillance à ses pieds. » C'était une allusion à la révolution de 1762; le sujet n'était déjà pas du goût de Falconet, qui trouvait l'idée injurieuse pour Pierre III et pour la Russie. Quand Betski lui demanda son prix, l'artiste lui répondit que « recevant de sa majesté impériale 25,000 livres par an, cette somme lui suffisait, avec ce qu'il pouvait avoir en France, et qu'avec ces moyens il pouvait encore être utile à quelques honnêtes gens comme lui. » Le projet d'une lettre conçue en ce sens fut par lui remis à Betski. « Veut-on savoir, continue Falconet, ce que dit M. de Betski, après l'avoir lu au coin de son feu : — *Cela est fort adroit.* — Je ne répliquai rien, car je vis dans quel cabinet j'étais. » Rentré chez lui, il déchira l'esquisse commencée et en fit une autre qu'il trouvait plus digne de Catherine II; mais elle ne plut pas à Betski et ne fut point exécutée. Tel est du moins le récit de Falconet, et il semble confirmé par le texte du projet de lettre inséré dans le volume de la *Société impériale.* Le ministre s'avisa, quelque temps après, de vouloir imposer au sculpteur, pour l'aider dans ses travaux ou profiter de ses leçons, un élève de l'académie des beaux-arts. Falconet refusa, et comme on insistait, il en référa à cette même impératrice, du courroux de laquelle on le menaçait : « Depuis longtemps je ne suis plus maître d'école. Je suis accoutumé à cette liberté qui m'est, surtout à présent, nécessaire. Un jeune homme qui ne sait rien ferait le tourment de ma vie, fût-il doux comme une fille. Quand le héros et son coursier m'échaufferaient la tête, le jeune homme s'étourdirait, je le renverrais, cela finirait mal, et j'en serais fâché comme de raison ; il est plus sage de ne pas commencer. J'ose espérer, madame, que, malgré les craintes de M. le général, le besoin que j'ai de ma liberté ne désoblige pas votre majesté. »

Puis Betski imagina une tracasserie qui revient souvent dans cette correspondance et qui portait au comble l'exaspération de l'artiste : à plusieurs reprises, des ouvriers vinrent creuser des fondations sur la place du Sénat, enfoncer des pilotis dans le voisinage de ses

ateliers, démolir le mur de sa petite cour. A chaque fois, il recourait à l'impératrice pour obtenir qu'on le laissât tranquille; un jour même elle se rendit sur la place pour examiner des travaux, visita Falconet dans son atelier, le prit par le bras devant tout le monde, et le pria de fixer la limite que les maçons de Betski ne pourraient dépasser. Peine inutile! En 1771, la rupture, précipitée d'ailleurs par des chicanes d'argent auxquelles s'abaissa le général, était complète. « M. Betski, écrivait Falconet, a conçu qu'il fallait me mettre au point de perdre la tramontane, et par là me forcer à demander mon congé; qu'il connaît bien son monde! Il aurait pu faire conduire son bâtiment de manière à ne rien déranger de ce qui regarde la statue; mais ce n'est plus son objet, le voici : Falconet, qui m'est importun, Falconet, qui n'est point ma créature, Falconet, qui ne veut point de mes almanachs, qui ne s'abaisse jamais à me rien demander, — car, quoique j'accorde peu et que j'emploie rarement mon crédit pour les honnêtes gens et de vrai mérite, je veux qu'on ne se lasse pas de me demander, — en un mot, Falconet aura peur, voudra partir; je dirai que, son modèle étant fait, on peut se passer de lui, je ferai continuer l'ouvrage par un autre, je ferai publier alors que j'y ai fait faire des changemens, des améliorations, et j'enlèverai encore à celui-là, comme à tant d'autres, la gloire que je veux si fortement. »

Falconet ne se trompait guère dans les calculs qu'il prêtait à son ennemi; mais tout ce bruit mettait l'impératrice dans un terrible embarras. Sans doute elle se sentait obligée en conscience de soutenir contre de mesquines tracasseries le grand artiste qu'elle avait fait venir de Paris. Pouvait-elle cependant se prononcer absolument contre Betski, le plus ancien, le plus intime de ses confidens, un conjuré de 1762? Pouvait-elle rompre avec ce serviteur discret et nécessaire, qui savait parler et qui savait se taire, qui sans bruit s'ingéniait à prévenir ses désirs, dont la présence dans son cabinet ou dans sa chambre à coucher n'était pas une gêne, au visage souriant duquel elle était accoutumée comme aux meubles familiers de son appartement? Pouvait-elle sacrifier cet utile bonhomme, ce « vieux barbon » à l'air digne et respectable, vrai père noble de sa comédie aulique, qui lui prêtait sa maison pour les soupers joyeux, lui faisait la lecture comme une gouvernante anglaise, disposait de sa bourse comme un grand aumônier, était la main gauche qui savait exactement le bien que faisait la main droite? Le sacrifier, et à qui? A un homme dévoué, mais intraitable et turbulent, — à un étranger, qui avait une autre patrie et d'autres maîtres, à un philosophe, dont les idées devaient toujours être suspectes à un souverain absolu, — à un Français qui, malgré la faveur de Mme de Pompadour et ses protestations monarchiques, cachait mal ses instincts

d'indépendance, à un artiste, qui sentait l'atelier comme Diderot sa mansarde, et qui au milieu de sa cour semblait un phénomène? Si Betski avait des torts à son égard, Falconet n'avait-il pas le tort plus grave de ne pas respecter en Betski l'homme de confiance de la souveraine?

Dans cette rivalité, Falconet avait plus d'un désavantage vis-à-vis de son adversaire. De temps à autre, il expédiait au Palais-d'Hiver une lettre griffonnée *ab irato* et à grand bruit y dénonçait ses ennemis; mais l'influence de Betski y était de toutes les heures et de toutes les minutes. Par sa vivacité, Falconet compromettait son bon droit. Si « altérée de franchise et de vérité » que se prétendît Catherine, elle pouvait trouver que l'artiste l'en abreuvait. Toujours mécontent, toujours menaçant, toujours prêt à sauter sur sa plume comme sur une arme, sa réputation de mauvaise tête était déjà bien établie. On fit comprendre à l'impératrice que trop de familiarité avec ce diable d'homme pouvait avoir ses inconvéniens, qu'elle devait se surveiller en lui écrivant, que les longues lettres étaient dangereuses. A partir de 1770, celles de Catherine II deviennent rares et brèves; plus de ces échanges d'idées hardies ou plaisantes, plus de ce ton d'égalité philosophique, de ces « bâtons rompus » d'autrefois. Les lettres sont devenues des billets: l'impératrice répond à des plaintes, demande des renseignemens, donne des ordres. Celle du 14 mars 1773, réponse à l'intervention de Falconet en faveur du comte de Carburi, est d'un style qui ne souffre pas de réplique : « J'avoue que non-seulement je suis étonnée, mais même que c'est une chose singulière que le ton plaintif sur lequel est continuellement monté ce M. de Lascaris, *demandant toujours et n'étant jamais content.* » Ces derniers mots n'expriment-ils pas ce qu'on pense de Falconet lui-même? C'en est fait de son crédit. Désormais il se le tient pour dit : il ne recommandera plus personne; loin de protéger les autres, il faut qu'il songe à se protéger.

V.

Au milieu de ces tribulations, l'ouvrage avance. En mai 1770, le modèle en terre glaise est achevé. « La toile est levée : je suis, comme de raison, à la merci du public, mon atelier ne désemplit pas; mais ce qu'il y a d'un peu singulier, du moins cela me le paraît, c'est que pas un des nationaux qui viennent à ce concours ne me dit le traître mot, ni plus ni moins que si je n'existais pas, quoique je sache d'ailleurs qu'en général ils en sont assez contens. Si j'apprends des nouvelles directes de mon ouvrage, c'est par les différens étrangers qui sont ici. C'est un procédé qui n'est guère connu

ailleurs, mais il faut se faire à tout. Oh! je n'étais pas si fou quand j'assurais à votre majesté que je ne travaillais que pour elle! » L'impératrice essaie de tout expliquer pour le mieux : « Si l'on ne vous dit mot, c'est par délicatesse; les uns ne se croient pas assez habiles, les autres peut-être craignent de vous déplaire en vous disant leur avis; d'autres encore n'y voient goutte. N'allez pas, comme bien des Welches, expliquer tout par le mauvais côté. » Bientôt les langues se délièrent : les évêques du saint-synode vinrent admirer Pierre le Grand, et le vénérable métropolite Platon voulut donner sa bénédiction à Falconet pour que la fonte réussît. Par contre, il s'en trouva qui furent scandalisés de voir que le cheval et le cavalier étaient plus grands que nature; d'autres critiquèrent le choix de l'habit russe, puisque le réformateur avait défendu de le porter; quelques-uns prirent à partie le serpent qui se tordait sous les sabots du coursier. C'est pour répondre à ces objections que Falconet imprimait en 1770 sa *Lettre à M. Diderot.* Il proclame qu'il est aussi ridicule d'habiller en Romain un homme de notre temps que d'endosser à Jules César l'habit à la française ou le cafetan russe; le costume de son Pierre le Grand est non pas l'habit romain, mais la tunique et le manteau de guerre qui sont presque les mêmes chez tous les peuples, chez les capitaines latins ou chez les anciens princes russes, chez les paysans du Tibre ou les *bourlaks* du Volga, et qui est à proprement parler l'habit héroïque. Quand Diderot vint à Saint-Pétersbourg, il visita l'atelier de son ami, manifesta hautement son admiration et fit justice des critiques mal fondées. « Je vous savais très habile homme, écrivit-il à Falconet, mais je veux mourir si je vous croyais rien de pareil dans la tête. Comment vouliez-vous que je devinasse que cette image étonnante fût dans le même entendement à côté de l'image délicate de votre *Pygmalion?* » Il approuva le sculpteur d'avoir chargé Mlle Collot d'exécuter la tête du héros, une fois qu'il se fut assuré qu'elle excellait dans les bustes. Il loua la beauté épique de son coursier, supérieur, assurait-il, à ceux de Bouchardon : Bouchardon avait vu de beaux chevaux dans les manéges de Paris, mais il n'était pas entré, comme Falconet, dans les écuries de Diomède et d'Achille. Il défendit le serpent, nécessaire d'ailleurs à l'équilibre de l'ensemble : « Est-ce que Pierre, est-ce que tous les grands hommes n'en ont pas eu à écraser? Est-ce que ce n'est pas le véritable symbole pour arrêter leur succès, susciter des obstacles et déprimer leurs travaux? N'est-il pas juste qu'après leur mort, leurs monumens foulent ce symbole hideux de ceux qui leur ont fait verser tant de larmes pendant leur vie? »

A ces polémiques se rattache un pamphlet de Falconet, les *Entretiens d'un voyageur avec un statuaire,* où il est question surtout

du piédestal du monument, c'est-à-dire de ce bloc énorme de granit que Betski fit enlever d'un marais de la Finlande pour le transporter sur cet autre marécage qui s'appelait alors la place du Sénat. Ce bloc était fort propre à exprimer l'idée que Betski avait à cœur, à savoir que « la Russie, est le plus vaste empire du monde. » Le général s'opposa à ce qu'on le diminuât trop notablement avant le transport, estimant « que l'opération en serait plus singulière et ferait plus de bruit en Europe. » Elle fit du bruit en effet, et le rocher de Pierre le Grand eut presqu'une légende. Les veines de cristallisation qu'il renfermait devinrent même, dans l'*Almanach de Gotha* (1770), des grenats, des topazes et des améthystes. On eût pu croire qu'on avait découvert un diamant du poids de 5 millions de livres. Réduite à 3 millions de livres, la roche avait encore 37 pieds de longueur sur 21 de largeur et 17 de hauteur; Falconet dut encore la dégrossir, tout en s'étudiant à lui garder son aspect fruste. Dans sa brochure, il se défend vigoureusement contre les critiques dont le harcelait Betski, et encore prétendait-il n'avoir pas toute liberté de se défendre. « M. de Betski est un vieillard octogénaire, il est décoré du cordon bleu, il occupe de belles et grandes places, il est favorisé de l'impératrice; or je vous demande s'il est prudent à moi d'avoir raison tout haut contre lui? »

Le modèle de la statue était achevé, le piédestal mis en place sur un sol affermi à grand renfort de pilotis. Pour quel motif Falconet restait-il à Saint-Pétersbourg? Il commençait ce qu'il appelle dans l'*Essai sur les fontes en bronze* les « années de mon impatience, » et ailleurs « les quatre ou cinq années de trop que je suis resté en Russie. » Il avait refusé de se charger de la fonte, et pendant que Betski était en quête d'un fondeur, il charmait ses ennuis en écrivant ses *Commentaires sur Pline* et des articles pour l'*Encyclopédie*. On embaucha d'abord un certain Ersmann, de Strasbourg, mais on le trouva insuffisant pour une pareille tâche et on le congédia. Cependant Falconet, avec son ardeur ordinaire, s'était mis à étudier les ouvrages spéciaux sur le coulage en bronze; il n'avait à la bouche que les exemples des grands fondeurs de l'antiquité et de la renaissance, et ses lettres à l'impératrice sont hérissées de détails techniques. Il s'était essayé avec le moulage de son *Cupidon* et de son *Tireur d'épine*, et l'opération avait parfaitement réussi. Après le renvoi d'Ersmann, il écrivit à l'impératrice qu'il se chargeait de l'entreprise et qu'il se contenterait de ce qui restait des 140,000 livres attribuées au fondeur strasbourgeois. Pendant qu'il faisait ses préparatifs, plus d'un se réjouissait à l'idée d'un échec. Enfin le grand jour arriva. Comment se passèrent les choses? Le marquis de Juigné, alors ambassadeur de France, qui ne semble

pas exempt de cette joie malveillante des ennemis de l'artiste, écrivait le 15 septembre 1775 : « Falconet a manqué la fonte de la statue de Pierre Ier. Le métal s'est échappé et, quoique l'on en eût préparé 4,000 livres de plus, il n'y en a pas eu assez pour la tête du tsar, qui s'est trouvée nulle... Il y a eu plusieurs personnes blessées, et Falconet l'a été lui-même, légèrement à la vérité, mais il s'est trouvé mal quand il a vu le mauvais succès de son entreprise. » Remarquons que cette dépêche est datée de Moscou et que l'ambassadeur ne savait que par ouï dire ce qui s'était passé à Saint-Pétersbourg. On en croira plutôt l'artiste lui-même, qui écrivait aussitôt à Catherine II : « Le succès de la fonte est constant dans mon atelier; mais dans la ville autant de langues, autant d'éditions : c'est l'usage. » Un ouvrier laissé par Ersmann s'était endormi; la fonte avait coulé et mis le feu à quelques bois, un ouvrier russe avait été blessé; le buste du cavalier seul était à refaire, et c'était un petit accident pour une fonte de 30 pieds de haut. En novembre 1777, Falconet avait pris sa revanche. « Je vous supplierai, madame, ajoutait-il, de vouloir bien jeter un coup d'œil sur mon ouvrage, et j'ose espérer que votre majesté ne refusera pas de voir dans mon atelier le produit de mes onze à douze années de travaux. »

Hélas! cette faveur lui fut refusée. Il semble que ses ennemis aient attendu que tout fût achevé pour couronner eux-mêmes leur vengeance en rendant Catherine II inflexible. Betski redoublait de mauvais procédés : il traînait en longueur le paiement des ouvriers employés par Falconet. Il allait publiant que la statue était trop chère. Trop chère! quand la statue de Louis XV avait coûté 5 millions de livres, celle de Frédéric V à Copenhague 3 millions! Or celle de Pierre le Grand ne revenait encore qu'à 2 millions, et la « grosse pierre » de M. Betski, à elle seule, entrait dans cette dépense pour 250,000 livres. Betski, pour mieux lui mettre la mort dans l'âme, répétait partout qu'il fallait refondre la statue.

Ainsi donc, dit avec émotion M. le sénateur Polovtsof, « après avoir peiné douze années, après avoir vaincu toutes les difficultés, après avoir accompli en perfection la tâche qui lui était confiée et doté la Russie d'une des plus remarquables productions de l'art moderne, Falconet n'eut pas même la consolation de faire voir son œuvre à l'impératrice! » Croyait-on l'avoir payé avec les 200,000 livres dont il avait voulu se contenter? Cela, ce n'était qu'une indemnité; mais montrer lui-même ce bronze magnifique à la tsarine, faire tomber devant Catherine seconde les voiles qui couvraient Pierre premier, c'était la récompense. Elle lui fut ravie! L'histoire de Falconet en Russie a son côté tragique. Cette statue équestre, qui était son chef-d'œuvre, fut la dernière de ses œuvres. Il semble qu'il ait fait passer

toute son énergie, toute sa vie dans ce formidable cavalier d'airain, et que depuis lors il n'ait pu que se survivre à lui-même. Ses fatigues, ses cruelles déceptions, les piqûres des mouches de cour, la rigueur du climat polaire, ont abrégé ses jours, tari son activité. Après avoir végété quelques années dans les honneurs de l'Académie des Beaux-Arts de Paris et les travaux de la manufacture de Sèvres, il résolut en 1783 de visiter l'Italie : le ciel clément du Midi guérirait l'impression laissée par les longs hivers de Saint-Pétersbourg; mais, le jour fixé pour le départ, il fut pris d'une attaque de paralysie : dès lors il ne quitta plus sa chambre et languit jusqu'au 24 janvier 1791. Son âme était-elle restée dans le bronze de la place du Sénat? Du moins ce monument, dans la ruine presque générale des œuvres de Falconet, après la destruction de ses groupes de Saint-Roch, est resté debout pour attester son génie. Les noms de Catherine II et de Pierre le Grand sont unis par lui-même dans la noble et laconique inscription qu'il dicta pour le piédestal : « A Pierre premier Catherine seconde. » Mais le nom de Falconet, n'y fût-il pas inscrit, formera le troisième terme d'une inséparable trinité.

Et cependant la tsarine ne pouvait se méprendre sur le mérite de son œuvre. « La statue de Pierre le Grand, écrivait-elle à son fils, a été découverte pour la première fois : elle est très belle ! » L'espèce de dédain qu'on témoignait à l'artiste contraste avec les honneurs qu'on rendit à sa création. Un récit contemporain publié dans la *Rousskaia Starina* (lettre de Radichtchef à un ami de Tobolsk) nous donne le détail des cérémonies qui accompagnèrent l'inauguration du monument. Les gardes Préobrajenski, Séménovski, Ismaïlovski, les régimens qui jadis avaient partagé les périls et la gloire de Pierre le Grand, entouraient sa statue; des milliers de spectateurs couvraient la place du Sénat. A quatre heures, l'impératrice, qui arrivait de son palais par la Néva, débarqua sur la place; soudain les voiles de la statue tombèrent, les étendards victorieux s'inclinèrent, le son des musiques militaires, le pétillement de la fusillade, le grondement du canon, les hourrahs, se confondirent en un vacarme triomphal. Puis les troupes défilèrent devant Pierre le Grand et devant Catherine la Grande. Falconet n'était pas là ! On lui envoya une médaille commémorative, mais Betski reçut le grand cordon de Saint-Vladimir. C'était dans l'ordre.

La réputation du monument devait survivre à ce fracas d'un jour de fête. La Russie adopta ce chef-d'œuvre français et le fit sien. Le plus grand de ses poètes, Pouchkine, dans son *Cavalier de bronze*, a rendu à merveille l'impression de grandeur produite par cette statue, qui dans les plus terribles inondations a toujours

dominé du haut de son rocher de granit les flots mutinés de la Néva. Pierre le Grand est « Celui qui, sur son piédestal immobile, élève dans les ténèbres sa tête d'airain, Celui dont la volonté, semblable à celle du destin, a bâti sous les eaux une capitale. Qu'il est imposant dans le brouillard ! Quelle puissance dans cette tête pensive! Quelle force cachée en lui, et dans ce cheval, quel feu ! Où bondis-tu, fier coursier, où poses-tu ton pied d'airain? O puissant vainqueur du sort, n'est-ce pas sur cette hauteur que tu as, de son frein d'acier, fait cabrer la Russie sur l'abîme sans fond? » Et la nuit, quand on s'éloigne de la formidable idole, on croit, comme Evgenii, « entendre derrière soi un roulement de tonnerre, le choc d'un sabot de métal sur le sol ébranlé; éclairé des pâles rayons de la lune, la main tendue vers les nuées, c'est le cavalier de bronze, sur son cheval aux pieds d'airain, qui, bruyamment, pesamment, galope sur vos traces ! »

Dans le monument élevé en 1873 à Catherine II par M. Mikiéchine, l'heureux héritier de la tâche laissée par Falconet, on a groupé autour de l'impératrice quelques-uns des hommes qui contribuèrent à la splendeur du règne : les sciences sont représentées par la princesse Dachkof, la poésie par Derjavine, le génie des batailles par Potemkine, Roumantzof, Souvorof, les gloires maritimes par Alexis Orlof et Tchitchagof, la diplomatie par Bezborodko, les beaux-arts par Betski. Mais nos Français n'ont-ils rien fait pour la gloire de Catherine et, ce qui vaut mieux, pour la civilisation de la Russie? Si l'on n'avait voulu conserver à ce monument un caractère exclusivement national, n'y aurait-il pas eu place, parmi les fidèles sujets de Catherine, pour certains sujets de Louis XV? Falconet y représenterait mieux les beaux-arts que Betski, lui qui fut le soutien de Lossenkof. Voltaire n'y ferait-il pas aussi bonne figure qu'Élisabeth Dachkof? Peu importe que Catherine ait été un moment ingrate pour les *Welches*, qu'elle ait en 1777 refusé d'entrer dans l'atelier de Falconet, qu'elle ait, vers 1792, fait disparaître de ses appartemens les bustes de Voltaire. Dans la sérénité de l'histoire, les petits froissemens s'oublient, les grands faits subsistent. Les écrits de Voltaire, le bronze de Falconet, resteront comme des monumens impérissables de la puissante et bienfaisante action qu'eut alors le génie français sur le développement de la Russie, et c'est au temps de Catherine II que cette action se manifesta avec le plus d'éclat et d'intensité.

ALFRED RAMBAUD.

DE

YEDDO A PARIS

NOTES D'UN PASSANT (1).

IV.

LES PRÉANGERS. — CEYLAN. — ADEN.

IX.

29 avril 1876. — Avez-vous vu les Préangers? comptez-vous les voir? — Telle est invariablement la troisième question que m'ont posée tous les Hollandais à qui j'ai été présenté, la première étant non moins régulièrement : Quel beau pays que le nôtre, n'est-ce pas? — et la seconde : Êtes-vous de Paris? Aussi dès le lendemain de mon retour à Batavia, je repars, malheureusement seul cette fois, abandonné par mon compagnon de route que ses devoirs de consul retiennent à Batavia. Je ne fais que traverser Butenzorg, où je monte dans un *car* pour me rendre le même soir à Tougou. La route serpente sur les flancs du Pundjock et s'élève rapidement au milieu d'un pays très accidenté et couvert de cultures. Malgré la pluie qui vient les rafraîchir, les chevaux se refusent absolument aux côtes; il faut atteler des buffles de renfort ou louer des corvées pour pousser à la roue; mon automédon prend le parti de tirer ses bêtes par la bride, tandis que, saisissant le fouet, je frappe à tour de bras.

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1876, du 1er et du 15 janvier 1877.

Nous gagnons ainsi d'une allure assez paresseuse le petit hameau de Tougou, où nous arrivons à la nuit close. Il n'y a là d'autre gîte qu'une petite case tenue par une vieille Indienne célèbre dans tout Java par son extrême longévité : elle ne compte pas moins de cent dix-neuf printemps, elle peut encore voir, entendre, se mouvoir, et causer raisonnablement; sa jeune cousine, âgée de quatre-vingt-quatre ans, parle un peu français. La mère de Mamina eût pu voir Louis XIV, et elle-même a vu finir la guerre de sept ans. Dans une petite salle rustique, sur une table où chaque voyageur s'est amusé à graver son nom de la pointe de son couteau, j'essaie de manger je ne sais quoi de coriace ayant forme de poulet, tout en causant par gestes et par monosyllabes avec la plus jeune des deux cousines. Son visage brun, encadré de cheveux blancs, éclairé par la lueur vacillante d'une mauvaise chandelle, son sourire et ses gestes de vieille sorcière, l'attitude effarée de la servante qui l'aide à me servir, tout cela forme un petit cadre digne de tenter un Rembrandt. Le bruit attire trois nouveaux hôtes, dont deux levriers superbes et un Hollandais qui ne sachant aucune autre langue européenne que la sienne, connaît quelques mots de chacune et réussit à composer des phrases mixtes d'un comique achevé. Très fort sur la numération gesticulée, il me donne, sans y être invité, tous les renseignemens de chiffres imaginables; je note au passage l'altitude de Tougou, qui est de 3,200 pieds, et celle de Sindaglaya, où je dois arriver le lendemain, qui est de 3,800.

Le 30 au matin, pourvu du plus grand cheval qu'on ait pu trouver, mais cependant fort mal monté, je continue de gravir à travers forêt jusqu'au col de Telaga-Varna, qui sépare la résidence de Butenzorg de celle des Préangers. Un petit détour qu'on fait à pied mène au bord d'un très ancien cratère, aujourd'hui plein de verdure, dont le fond est un petit lac aux eaux sombres et profondes. Du haut du col de Telaga-Varna, on voit s'étendre à perte de vue un immense plateau entouré d'une ceinture de montagnes aux crêtes déchirées, que domine le sommet isolé du Pundjock. Puis on commence à descendre au milieu de la région la plus belle et la plus salubre de Java; c'est à Sindaglaya, au bord d'une petite rivière torrentueuse, que s'arrête ma course. Le gouvernement a établi là, sous la direction du docteur Ploem, une maison de santé pour les officiers, un hôpital pour les soldats, où les uns et les autres viennent en congé de convalescence se refaire des dures fatigues et des souffrances de la guerre de Sumatra, sous un climat plus frais et plus clément que celui de Batavia. Les voyageurs valides sont reçus dans une pension attachée à l'établissement, tout le monde vit en famille et mène la vie calme qui convient à des convalescens.

passer tout le jour sans s'habiller, fumer nonchalamment jusqu'à l'heure du déjeuner, faire la sieste après, une partie de billard ou d'hombre de cinq heures à sept heures, dîner, fumer et se coucher à neuf heures; tel est l'idéal du bonheur pour des hommes dont la santé est exténuée par les alertes, les veilles, les privations et les fièvres (1). Il n'est pas de sacrifices auxquels le gouvernement néerlandais ne soit prêt pour son armée des Indes. Avancement rapide, congés fréquens, soins gratuits, traitemens élevés, pensions de retraite, il ne néglige rien pour entretenir dans ses possessions un corps d'officiers capables. Beaucoup d'entre eux prennent si bien goût à cette existence large et indépendante, que lorsque vient le moment de prendre leur retraite, ils ne peuvent se résigner à rentrer en Europe, achètent une plantation à Java et consacrent leurs dernières années à la faire valoir.

1er mai. — Celui-là n'est pas un voyageur qui n'est pas tourmenté par l'attraction des sommets. S'il est impossible par le temps dont je dispose de gagner le sommet du Pundjock, on peut du moins facilement atteindre la croupe d'un contre-fort dont la sombre verdure souligne le cône du volcan. Je pars à cheval en compagnie d'un des pensionnaires du docteur Ploem, un commis de deuxième classe, que préoccupe décidément la question florin : il ne saurait nommer un objet sans en dire le prix; ce n'est pas un homme, c'est un tarif vivant et parlant. Chacun sans doute envisage les choses d'ici-bas à sa façon; mon compagnon les examine surtout au point de vue du profit ou de la dépense qu'elles représentent : son admiration en présence de la nature se traduit par des supputations de prix du plus excellent comique. Cependant la puissante forêt nous couvre de son ombre, toute trace de sentier a disparu; nos chevaux gravissent péniblement le lit d'un petit ruisseau encombré de cailloux et de branches d'arbres; les lianes s'entre-croisent sur nos têtes et d'énormes araignées au ventre vert se balancent suspendues à leur toile en travers de notre passage, c'est la solitude toujours émouvante de la forêt vierge; l'homme n'a pas encore disputé ce séjour aux fauves, aux singes, aux perroquets, aux cacatois qui s'y ébattent en pleine liberté. Le grondement d'une cascade se fait entendre; encore un coup de collier, nous voici à Tchiburn; mon intarissable commis chiffre toujours. Fort heureusement le soin de sa monture l'absorbe trop à la descente pour laisser place

(1) Le directeur, dont rien n'épuise l'activité philanthropique, voudrait décider le gouvernement français à envoyer là ses malades de Cochinchine au lieu de les rapatrier à grands frais, parfois trop tard et au risque de les voir trop souvent mourir dans la Mer-Rouge. Mais si ce progrès doit se faire, que de temps on le discutera encore avant de l'accomplir!

à la moindre tentative d'arithmétique; la beauté du paysage n'y perd rien à mes yeux.

A un pal et demi de la maison de santé, après avoir traversé le village, on trouve Chiponas, résidence d'été du gouverneur général, jolie habitation entourée de jardins où le triomphe de l'horticulteur est d'obtenir les fruits et les légumes d'Europe, aussi prisés ici que le sont chez nous les fruits et les fleurs des tropiques obtenus à force de soins dans nos serres. En rentrant, je me trouve en face d'une apparition étrange qui me transporte à un siècle en arrière: je crois voir dans un demi-jour fantastique l'ombre du cocher Tydacus,

Qui de l'ombre d'une brosse
Nettoyait l'ombre d'un carrosse.

Cet objet antédiluvien n'est autre qu'une honnête chaise de poste, traînée par six chevaux, qui amène le résident de Bandong, sa famille, ses domestiques; la lourde machine, remplie de monde, chargée de caisses, vient d'entrer dans la cour sous l'escorte des cavaliers d'ordonnance: un vaste parasol d'or s'ouvre aussitôt pour abriter le résident, qui, de sa casquette galonnée, distribue des saluts aux assistans groupés pour guetter son arrivée. On sert aussitôt le dîner, retardé pour l'attendre, et les deux plats traditionnels, riz et bœuf, sont accompagnés cette fois, en l'honneur d'un hôte si distingué, d'une profusion de volaille. Présenté au résident dans le courant de la soirée, j'ai le temps d'apprécier en lui les qualités requises pour faire un habile politique et un bon résident à Java.

Les Français passent assez justement pour être très-communicatifs, mais je crois que les Hollandais le sont encore plus. On pourrait peut-être leur appliquer comme à nous le proverbe polonais: « ce que tu caches à ta femme et à ton meilleur ami, tu le diras à un inconnu sur la grande route. » Toujours est-il certain qu'après avoir chevauché à peine un quart d'heure avec le nouveau compagnon que le hasard m'a donné, je sais au retour ce qu'il fait, où est sa fiancée, combien de fois par semaine il va la voir, le chiffre de ses appointemens, la situation de sa famille, l'époque à laquelle il compte arriver au poste d'assistant résident, etc... Un colonel, que j'ai rencontré dans une autre occasion, a poussé la précision et la complaisance jusqu'à m'apprendre l'endroit où était enterrée sa mère, détail aussi gai qu'intéressant. Je profite de la bonne volonté de mon compagnon actuel pour le mettre sur des questions d'administration locale, qu'il connaît à fond et qu'il m'explique d'une manière si intéressante que le temps passe en un

clin d'œil, jusqu'à Butenzorg, où nous nous séparons. Encore une journée de repos sous la vérandah de l'hôtel, puis une autre journée de courses, d'achats, de visites, de corvées diverses à Batavia, terminée par un dernier dîner au consulat, et, le 4 au matin, je dis une dernière fois adieu à M. Delabarre sur le pont de l'*Emirne*, où il a bien voulu m'accompagner. C'est à peu près à la même époque que le paquebot de l'*Eastern-Australian Company* devait passer à Batavia et m'emmener en Australie, sans la mésaventure qui a abrégé mon voyage; j'obéis aux destins qui ne l'ont pas permis. L'*Emirne*, mettant le cap au nord, regagne l'hémisphère boréal et reprend la route de France. Tous les passagers sont Hollandais à bord; parmi eux, plusieurs militaires et marins en congé : quand ce ne sont pas la basse littérature française et le débordement superficiel des mœurs parisiennes, — à propos desquelles du reste on ne nous ménage pas, — ce sont les destinées de la colonie qui font le sujet de toutes les conversations.

Vingt millions d'hommes obéissant à quelques milliers d'étrangers avec lesquels ils n'ont aucun rapport de race, de langue, de religion ni de caractère, travaillant pour enrichir ces maîtres antipathiques, la population la plus fière et autrefois l'une des plus belliqueuses et des plus puissantes de l'Océanie supportant la domination occidentale sans avoir même engagé de lutte pour la repousser, c'est là certainement l'un des résultats les plus extraordinaires auxquels soient parvenues jamais la volonté et la patience d'un petit peuple. Comme la puissance anglaise dans l'Inde, la domination hollandaise dans l'archipel malais n'est que le prix d'une tension prodigieuse, d'un effort intelligent et continu pour maintenir dans l'ordre, contenir et diriger des élémens humains impatiens du joug, et pour manier sans explosion les natures du monde les plus inflammables. Il n'a pas suffi pour cela d'une heureuse impulsion, d'une organisation savante établie une fois pour toutes et livrée à des successeurs quelconques. Il faut encore qu'à tout instant une politique habile consulte pour ainsi dire la température morale, suive les dépressions du sentiment public, et prévoie toutes les chances de conflit à temps pour les conjurer. Il faut que chaque fonctionnaire ait la conception nette du but que poursuit son gouvernement et que tous concertent leurs efforts dans une entente parfaite, ou plutôt obéissent à des instructions précises, se soumettent à une discipline exacte et soient pénétrés de l'esprit de leur mission. Gouverner à son profit tout un empire, sans en avoir l'air aux yeux des populations, sans froisser leur orgueil, tel est le problème qu'ont presque résolu les pacifiques conquérans de Java. Ils ont pour cela conservé tous les fonctionnaires indigènes de l'ancienne organisation oligarchique

en leur adjoignant simplement un coadjuteur hollandais qui voit et décide tout, mais sans se montrer, de sorte que le peuple n'a de rapports qu'avec ses chefs naturels. L'administration est ainsi passée dans des mains européennes sans secousse et par une simple pression exercée sur les chefs de village, de district et de province, gens contre lesquels on ne manque pas d'argumens convaincans, lorsque l'on a pour soi la force et l'argent. Il est toujours plus facile de convertir à de nouveaux principes quelques centaines de fonctionnaires que de persuader à des millions d'hommes de changer de gouverneur. Il fallait cependant obtenir le travail indigène au profit des planteurs; on a profité de l'ancienne corvée féodale établie au profit des seigneurs possesseurs de terre, et, en se faisant céder les terres pour des périodes illimitées, les planteurs se sont substitués aux anciens propriétaires dans tous leurs droits. L'homme de la glèbe a continué son travail d'autrefois, satisfait d'être payé au lieu d'être battu; tout le secret de l'introduction des Hollandais à Java a été de répandre autour d'eux autant et plus de bien-être que l'organisation antérieure n'en offrait aux populations indigènes; si tyranniques que soient quelques-uns de leurs règlemens sur la production forcée du café, du tabac, l'obligation de consacrer telle terre à telle culture, etc., ce joug reste moins dur qu'autrefois. Le gouverneur, les résidens, que dans la phraséologie poétique de la langue malaise les chefs indigènes traitent de pères quand ils leur adressent la parole, jouent en quelque façon le rôle tutélaire de ces arbres bienfaisans à l'ombre desquels le voyageur trouve un abri contre les ardeurs du soleil, un fruit pour étancher sa soif, un refuge contre les fauves.

Si habiles cependant que soient leurs précautions pour faire accepter, pour dissimuler leur suprématie et le profit industriel qu'ils en retirent, les Hollandais ne peuvent ni se cacher à eux-mêmes, ni dérober aux autres leur excessive faiblesse numérique. C'est à peine si en ce moment il y a 3,000 hommes de troupes à Java, épars dans les postes dégarnis par la guerre de Sumatra; une insurrection générale ne rencontrerait pas d'obstacle sérieux. Aussi n'est-ce pas dans leur puissance militaire qu'ils se confient; ils ne demandent leur influence et leur sécurité qu'au prestige dont ils sont entourés, et qu'ils entretiennent avec un soin jaloux. C'est ce prestige tout-puissant sur l'esprit des musulmans fatalistes et dégénérés qu'il faut maintenir à tout prix; c'est pour le conserver qu'on se fait à demi Javanais, qu'on fait des largesses aux moindres coulies, en toute occasion, comme le pratiquaient les grands seigneurs, qu'on vit sur un grand pied, qu'on observe certaines allures aristocratiques, une paresse de mouvemens et une noncha-

lance qui sont signes de race,— qu'on s'observe à toute heure comme un capitaine en présence de ses soldats, — qu'on affecte autant que possible de passer sous silence les autres nations européennes, et qu'on décourage fort les indigènes d'apprendre le hollandais, de s'initier aux choses de l'Europe et d'en étudier notamment la carte, — que l'on défend aux consuls à Batavia de dresser des mâts de pavillon à leur porte, afin que les yeux malais ne s'habituent à voir flotter d'autre étendard que celui du royaume néerlandais, — qu'on essaie en un mot, par tous les moyens possibles, de graver dans l'esprit des indigènes l'idée qu'ils sont en contact avec un peuple tout-puissant, de race supérieure, capable de les écraser en cas de résistance et destiné par la volonté du ciel à les tenir à tout jamais en tutelle. On sent tout ce qu'il y a de factice et de forcé dans une pareille situation; le moindre accident peut déterminer une crise, et toute crise serait mortelle. Tout le système repose sur un baril de poudre; qu'une étincelle y tombe, et il saute. Avec quelle anxiété ne doit-on pas dès lors surveiller les mouvemens des ennemis qui rôdent autour de la position, prêts à y jeter la torche incendiaire; épier les ambitieux que pourrait tenter une proie si belle et si facile. Au nombre des puissances européennes, il en est une surtout qui, en Asie comme en Europe, inquiète singulièrement les patriotes hollandais; il faut les entendre parler de la convoitise allemande et déplorer avec des élans de pitié intéressée les défaites de la France. « Le bras de la Prusse et son œil vont plus loin que le Zuiderzée, disent-ils; vingt millions de florins par an sont un beau denier pour les rois thésauriseurs, sans parler du développement maritime et commercial qu'assure une telle possession. »

Sans traiter de chimériques des craintes trop justifiées par les précédens, il faut s'avouer qu'il n'est peut-être pas besoin d'une impulsion étrangère pour menacer la puissance des Hollandais aux Indes. Si arriérées que soient encore toutes les populations de cette partie du globe, elles n'ont pu assister au prodigieux essor du commerce contemporain, de la navigation, des communications, sans en ressentir quelque influence; le spectacle du siècle les dégrise peu à peu de leur antique crédulité; le scepticisme qui a si vite envahi certains pays, le Japon par exemple, se fait sentir d'une façon encore infiniment légère, mais appréciable, chez d'autres races moins progressives : le monde asiatique semble vaguement ressentir les premiers tressaillemens d'une mystérieuse évolution et arriver insensiblement à la conscience de sa force reposant sur le nombre. Un souffle destructeur passe sur les vieilles croyances, sur les prestiges démodés. L'exemple des Chinois qui se répandent et

font partout fortune enseigne au travailleur qu'il doit trouver dans son labeur autre chose qu'un misérable gagne-pain au jour le jour, et qu'il est dur de prendre tant de peine pour n'enrichir qu'un planteur étranger ou un caissier de douanes; le problème du siècle, en un mot, le terrible antagonisme du travail et du capital, se pose d'une manière confuse et indistincte dans des intelligences crépusculaires, et, sans se formuler, engendre un malaise, un mécontentement, une sorte d'ébranlement dans toute la machine. Le moment serait mauvais et dangereux pour subir un échec, et malheureusement la Hollande n'a pu traverser sans quelques revers une guerre qui n'est pas encore terminée.

Il est difficile à un bon patriote de parler d'Atchin, ou plutôt d'Attieh, sans avoir à réprimer une poignante émotion. La colonie porte là dans son sein une plaie ouverte, et le cœur lui saigne à voir le plus clair de ses revenus et les plus chers de ses enfans dévorés par cette hydre sans cesse renaissante. On se rappelle les péripéties de cette lutte, les graves échecs du début, puis les succès des armes néerlandaises, la prise du Kraton; mais le sultan vaincu n'était pas soumis : aujourd'hui encore, tout chef qui parlerait de soumission serait déposé par une population fanatique et décidée à poursuivre la lutte jusqu'au dernier homme. Il ne faut donc pas plus songer à traiter, à offrir la paix aux rebelles sous certaines conditions d'obédience, qu'il ne faut espérer de quartier pour les prisonniers. On ne peut pas non plus moralement abandonner le terrain aux 80,000 musulmans réfugiés dans les montagnes, sans perdre du même coup aux yeux de tous les insulaires de Sumatra, de Java, de l'archipel entier, ce prestige qui fait la seule force du gouvernement colonial; bien plus, c'est déjà le compromettre que de mettre si longtemps à triompher, et autant une victoire consoliderait la puissance néerlandaise en montrant qu'Allah est décidément de son côté, autant un insuccès ou même trop de lenteur à vaincre pourrait en ce moment l'ébranler. Il faut donc vaincre à tout prix; chacun le sait, chacun le répète, et le triomphe se fait attendre, au milieu des souffrances et des fatigues d'une guerre terrible, impitoyable de part et d'autre, guerre d'embuscades, d'égorgemens et d'assassinats, sous un climat mortel, au milieu de marécages qui font encore plus de victimes que le plomb si sûr de l'ennemi. Les Hollandais occupent la plaine et ont ainsi l'avantage des communications faciles, mais l'inconvénient d'un climat insalubre. Les Atchinois sont réfugiés dans des montagnes à peu près inaccessibles, où les villages soumis en apparence leur font passer en secret des vivres et des munitions; ils ont emmené avec eux femmes et enfans; tous les âges et tous les sexes parmi eux savent

manier les armes, et la résistance peut dans ces conditions s'éterniser. En ce moment, les hostilités sont ralenties, mais la Hollande va les reprendre bientôt avec des renforts fournis par l'embauchage de mercenaires européens; à cette heure, un blocus rigoureux empêche aucun navire et aucun étranger d'approcher de la côte atchinoise pour alimenter les rebelles. On finira par les affamer et les détruire en détail; mais d'ici là, que d'argent enfoui dans cette malheureuse expédition, qu'il eût mieux valu cent fois ne pas entreprendre! Que de fois les navires réquisitionnés de toutes parts pour les transports seront venus débarquer des soldats bien portans et auront remporté des malades et des mourans! L'armée des Indes n'avait pas été habituée à de si rudes épreuves, elle les a supportées avec un courage et une énergie admirables, avec cette ténacité qui a déjà arrêté plus d'un adversaire, et cette fois encore, il faut l'espérer, elle trouvera sa récompense dans le triomphe d'une cause qui est non pas seulement celle d'un pays et d'un peuple à la hauteur de leurs ambitions, mais encore celle de la civilisation contre la barbarie.

X.

Du 7 au 13 mai. — A Singapore on quitte la petite ligne auxiliaire de Batavia pour reprendre la grande ligne des messageries entre Sanghaï et Marseille; il faut donc dire adieu à l'*Emirne* et à son charmant capitaine et prendre place sur le *Sindh*, qui nous a devancés au *wharf* de New-Harbour. Le *Sindh* est un paquebot de 122 mètres de long, où sont réunis tous les genres de luxe et de confort que permet le séjour sur l'océan; il file couramment douze nœuds et se tient admirablement à la mer; c'est ce qu'un marin appelle avec une inflexion de voix toute spéciale « une belle barque. » Elle file, cette barque, chargée de monde, entre les passes étroites qui forment l'accès de Singapore, à travers les îlots verdoyans entassés à l'entrée du détroit de Malacca. Nous ne toucherons plus la côte d'Asie qu'à Ceylan dans une autre colonie anglaise; nous quittons définitivement l'extrême-Orient, ou plutôt ce que je serais tenté d'appeler le *dominium* chinois, la vaste étendue de côtes sur lesquelles on trouve établis dans la plupart des métiers lucratifs les fils du Céleste-Empire. Coulies, marchands, banquiers, industriels, ouvriers, ils sont propres à tout, acharnés au gain, au travail, à l'épargne, et cette épargne, ils la rapportent chez eux au bout de quelques années, de sorte que la Chine agit sur l'extrême-Orient comme un poulpe armé de millions de suçoirs. Mais ce n'est pas seulement la côte d'Asie qui est ainsi envahie; je les ai vus dans

toutes les villes de Java; ils sont à Timor, en Australie, au Chili, au Pérou, tout le long de la côte mexicaine, et l'on sait qu'ils remplissent la Californie et sont en grand nombre au Japon. De cette façon, le plus vaste bassin maritime du globe est devenu une mer chinoise. Ni l'expansion des Juifs ni celle des Arméniens en Orient ne peuvent donner une idée suffisante de l'envahissement qui s'est accompli par lentes approches depuis vingt ans, grâce aux facilités de locomotion que procure la vapeur et aux grandes entreprises industrielles, telles que les mines australiennes et californiennes, les chemins de fer de Panama et Transcontinental, le guano du Pérou, pour lesquels on les a importés en masse dans tous ces pays. Ceux qui les premiers en sont revenus riches ont décidé les autres à partir : aujourd'hui le mouvement est établi, il ne peut aller qu'en augmentant; il constitue pour beaucoup de pays un danger sérieux. Il ne faut cependant pas oublier que le Chinois, très superstitieux, très attaché à son pays, à ses ancêtres, auprès desquels il veut reposer, ne s'expatrie généralement pas d'une manière définitive et sans esprit de retour : il conserve la plupart du temps une femme au foyer patriarcal, lui envoie de l'argent et vient la retrouver. S'il ne peut rentrer vivant, il tient du moins à être enterré sur le sol sacré de l'Empire des fleurs et y fait rapporter son corps. A San-Francisco notamment, des sociétés d'assurances sont organisées entre Chinois, où, moyennant une prime annuelle, chacun s'assure le rapatriement de son corps. La *Pacific-Mail* rapporte à Shanghaï de pleines cargaisons de ces lourds cercueils faits d'un arbre à peine équarri et remplis de chaux vive. Toutefois en Cochinchine, à Java, et peu à peu même dans les différentes parties de l'Amérique, ils se fixent, font souche, et par leur nombre menacent d'une grave perturbation la vie des classes laborieuses partout où ils se trouvent. Déjà le problème est posé en Amérique, et l'on discute les moyens d'arrêter l'immigration sur les côtes du Pacifique. On les accuse de drainer à l'extérieur toute la richesse du pays; mais à cela on répond avec raison que par leur travail ils laissent plus de richesse derrière eux qu'ils n'en emportent; le vrai motif de leur expulsion projetée, c'est la concurrence de prix qu'ils font à la main-d'œuvre américaine. Neuf sur dix des emplois peuvent être remplis par des Chinois, qui sont infiniment moins chers et plus appliqués que tel ouvrier irlandais ou allemand; il en résulte forcément que l'ouvrier de sang blanc se détourne de la Californie, et que cet état reste avec une population ouvrière de sang jaune et un petit nombre de patriciens; on reconstitue dans l'ouest un état chinois ou, ce qui ne plaît guère plus aux Américains, un peuple partagé en castes, une aristocratie blanche. Telle est la signification de cette formidable

agitation qui se fait en ce moment aux États-Unis à propos du *Chinese problem*. Si jamais cette question vient à menacer, comme c'est à craindre dans un avenir éloigné, l'Europe elle-même, si jamais on jette quelque 100,000 Chinois dans nos campagnes désertes ou dans les houillères de Newcastle et de Cardiff, c'est sans doute par son côté économique que ce problème se présentera tout d'abord : les travailleurs français ou anglais, après avoir exagéré leurs prétentions jusqu'à forcer les patrons à se procurer des ouvriers étrangers, essaieront en vain d'éloigner une concurrence désastreuse. Le gréviste sera cette fois dompté; mais à quel prix! Ce jour-là l'Europe sera bien près de devenir mongole.

Le *Sindh* se rapproche de 12 milles par heure de Pointe-de-Galles. Les journées passent rapides et douces dans le désœuvrement du bord, encouragé par la chaleur et les pesantes digestions d'un estomac rappelé quatre fois le jour à ses devoirs gastronomiques. On fume, on lit, on écoute la série d'anecdotes marseillaises que les officiers du bord, presque tous originaires des Bouches-du-Rhône, servent à chaque voyage à leurs nouveaux passagers; puis on s'étend associés par groupes assortis sur les chaises longues d'osier aux savantes cambrures, et la causerie, prenant librement son vol, en présence des horizons sans fin empourprés par le couchant, s'élève graduellement des propos rabelaisiens aux spéculations philosophiques. Quelle supériorité le paquebot, considéré comme moyen de transport, a sur tous les autres! Au lieu des déplacemens et des changemens perpétuels de trains et de voitures, vous vous installez pour plusieurs mois dans une petite chambre où vous pouvez disposer tout à souhait; vous réglez vos heures de bain, de toilette, de travail, de flânerie une fois pour toutes. Les distractions ne manquent pas : vous avez quelquefois la surprise d'un poisson volant qui entre par le sabord dans votre cabine, le loch qui, jeté d'heure en heure, vous apprend ce que vous avez gagné ou perdu de vitesse, le *point* qu'on affiche chaque jour après l'avoir déterminé, et que vous pouvez reporter sur votre carte, le bal que les hommes d'équipage organisent entre eux le dimanche sur le gaillard-d'avant, au son du *ronflon* et de l'accordéon; tout cela prend, dans la solitude de l'océan, un intérêt relatif, et les semaines passent plus vite que les jours à terre. Quelle différence surtout dans l'emploi des soirées! Il y a toujours plusieurs passagers que vous pouvez interroger avec fruit sur leurs voyages, leurs relations, leurs affaires dans ces parages; à défaut d'un interlocuteur, la mer ne vous tient-elle pas elle-même compagnie, et son puissant murmure ne donne-t-il pas la réplique à toutes vos pensées? Comparez avec cela les soirées d'auberge, quand, las d'une

toutes les villes de Java; ils sont à Timor, en Australie, au Chili, au Pérou, tout le long de la côte mexicaine, et l'on sait qu'ils remplissent la Californie et sont en grand nombre au Japon. De cette façon, le plus vaste bassin maritime du globe est devenu une mer chinoise. Ni l'expansion des Juifs ni celle des Arméniens en Orient ne peuvent donner une idée suffisante de l'envahissement qui s'est accompli par lentes approches depuis vingt ans, grâce aux facilités de locomotion que procure la vapeur et aux grandes entreprises industrielles, telles que les mines australiennes et californiennes, les chemins de fer de Panama et Transcontinental, le guano du Pérou, pour lesquels on les a importés en masse dans tous ces pays. Ceux qui les premiers en sont revenus riches ont décidé les autres à partir : aujourd'hui le mouvement est établi, il ne peut aller qu'en augmentant; il constitue pour beaucoup de pays un danger sérieux. Il ne faut cependant pas oublier que le Chinois, très superstitieux, très attaché à son pays, à ses ancêtres, auprès desquels il veut reposer, ne s'expatrie généralement pas d'une manière définitive et sans esprit de retour : il conserve la plupart du temps une femme au foyer patriarcal, lui envoie de l'argent et vient la retrouver. S'il ne peut rentrer vivant, il tient du moins à être enterré sur le sol sacré de l'Empire des fleurs et y fait rapporter son corps. A San-Francisco notamment, des sociétés d'assurances sont organisées entre Chinois, où, moyennant une prime annuelle, chacun s'assure le rapatriement de son corps. La *Pacific-Mail* rapporte à Shanghaï de pleines cargaisons de ces lourds cercueils faits d'un arbre à peine équarri et remplis de chaux vive. Toutefois en Cochinchine, à Java, et peu à peu même dans les différentes parties de l'Amérique, ils se fixent, font souche, et par leur nombre menacent d'une grave perturbation la vie des classes laborieuses partout où ils se trouvent. Déjà le problème est posé en Amérique, et l'on discute les moyens d'arrêter l'immigration sur les côtes du Pacifique. On les accuse de drainer à l'extérieur toute la richesse du pays; mais à cela on répond avec raison que par leur travail ils laissent plus de richesse derrière eux qu'ils n'en emportent; le vrai motif de leur expulsion projetée, c'est la concurrence de prix qu'ils font à la main-d'œuvre américaine. Neuf sur dix des emplois peuvent être remplis par des Chinois, qui sont infiniment moins chers et plus appliqués que tel ouvrier irlandais ou allemand; il en résulte forcément que l'ouvrier de sang blanc se détourne de la Californie, et que cet état reste avec une population ouvrière de sang jaune et un petit nombre de patriciens; on reconstitue dans l'ouest un état chinois ou, ce qui ne plaît guère plus aux Américains, un peuple partagé en castes, une aristocratie blanche. Telle est la signification de cette formidable

agitation qui se fait en ce moment aux États-Unis à propos du *Chinese problem*. Si jamais cette question vient à menacer, comme c'est à craindre dans un avenir éloigné, l'Europe elle-même, si jamais on jette quelque 100,000 Chinois dans nos campagnes désertes ou dans les houillères de Newcastle et de Cardiff, c'est sans doute par son côté économique que ce problème se présentera tout d'abord : les travailleurs français ou anglais, après avoir exagéré leurs prétentions jusqu'à forcer les patrons à se procurer des ouvriers étrangers, essaieront en vain d'éloigner une concurrence désastreuse. Le gréviste sera cette fois dompté; mais à quel prix! Ce jour-là l'Europe sera bien près de devenir mongole.

Le *Sindh* se rapproche de 12 milles par heure de Pointe-de-Galles. Les journées passent rapides et douces dans le désœuvrement du bord, encouragé par la chaleur et les pesantes digestions d'un estomac rappelé quatre fois le jour à ses devoirs gastronomiques. On fume, on lit, on écoute la série d'anecdotes marseillaises que les officiers du bord, presque tous originaires des Bouches-du-Rhône, servent à chaque voyage à leurs nouveaux passagers; puis on s'étend associés par groupes assortis sur les chaises longues d'osier aux savantes cambrures, et la causerie, prenant librement son vol, en présence des horizons sans fin empourprés par le couchant, s'élève graduellement des propos rabelaisiens aux spéculations philosophiques. Quelle supériorité le paquebot, considéré comme moyen de transport, a sur tous les autres! Au lieu des déplacemens et des changemens perpétuels de trains et de voitures, vous vous installez pour plusieurs mois dans une petite chambre où vous pouvez disposer tout à souhait; vous réglez vos heures de bain, de toilette, de travail, de flânerie une fois pour toutes. Les distractions ne manquent pas : vous avez quelquefois la surprise d'un poisson volant qui entre par le sabord dans votre cabine, le loch qui, jeté d'heure en heure, vous apprend ce que vous avez gagné ou perdu de vitesse, le *point* qu'on affiche chaque jour après l'avoir déterminé, et que vous pouvez reporter sur votre carte, le bal que les hommes d'équipage organisent entre eux le dimanche sur le gaillard-d'avant, au son du *ronflon* et de l'accordéon; tout cela prend, dans la solitude de l'océan, un intérêt relatif, et les semaines passent plus vite que les jours à terre. Quelle différence surtout dans l'emploi des soirées! Il y a toujours plusieurs passagers que vous pouvez interroger avec fruit sur leurs voyages, leurs relations, leurs affaires dans ces parages; à défaut d'un interlocuteur, la mer ne vous tient-elle pas elle-même compagnie, et son puissant murmure ne donne-t-il pas la réplique à toutes vos pensées? Comparez avec cela les soirées d'auberge, quand, las d'une

journée de marche, vous cherchez en vain un siége confortable, et essayez de parcourir à la lueur douteuse d'une mauvaise lampe quelque vieux journal, ou de relire pour la dixième fois une page de votre *guide* que vous savez par cœur d'un bout à l'autre; ou quand, égaré dans quelque petite ville de province, n'ayant où frapper ni dîner après avoir erré au hasard dans des ruelles mal pavées et mal balayées, dévisagé avec soupçon par les habitans, vous prenez enfin le parti d'entrer dans quelque café où les membres du conseil municipal jouent au domino, tandis que les fortes têtes de l'endroit s'occupent dans un coin de refaire une santé à la pauvre Europe, déjà si malade des remèdes qu'on lui a fait prendre! Certes un mois de traversée dans des conditions favorables est moins pénible et paraît moins long qu'une semaine de diligence ou de chemin de fer.

Le 13, nous arrivons en vue de Pointe-de-Galles. Le pilote vient au large au-devant du *steamer* pour le diriger dans le chenal étroit et dangereux, où déjà plus d'un grand navire a péri sur les coraux. La rade elle-même est détestable, trop petite pour contenir les deux navires qui s'y rencontrent, semée d'écueils qui gênent les manœuvres, exposée quand la mousson est forte, à de gros temps qui rendent les opérations du chargement et du déchargement très difficiles. Les marins sont d'accord pour demander que les dépôts de charbon soient transportés à Trinquali, où l'on trouverait, en se détournant pendant quelques heures de la route, un port naturel excellent. En revanche, le tableau qui se déroule sous les yeux est un des plus enchanteurs que puisse offrir la nature tropicale. Le rivage, couvert de forêts, dessine un demi-cercle terminé à chaque extrémité par des falaises symétriques; il enserre un petit îlot qui sert de dépôt de charbon aux messageries. On voit ainsi d'un côté la ville de Pointe-de-Galles avec ses larges maisons de pierre aux toits en terrasse; de l'autre, des huttes éparses sur la plage, et tout autour du navire une myriade de ces longues pirogues à balancier, semblables à celles de Manille. A peine avons-nous jeté l'ancre, le pont est envahi par une procession de marchands qui viennent étaler leurs pacotilles et solliciter la curiosité et l'inexpérience des passagers. Grâce à quelques mots d'anglais mêlés de *sabir*, ils réussissent à vous faire comprendre leurs instances et les multiplient d'une manière si fatigante que, de guerre lasse, presque tout le monde consent à se faire voler un peu. Inutile de dire que ce sont toutes marchandises de rebut, faux ébène, écaille fondue, pierreries en strass de Birmingham, qu'ils vous laissent pour le centième du prix qu'ils vous ont demandé : perles fines, rubis, topazes, saphirs, diamans, œils de chat, tout cela vous

est offert pour quelques shillings, après avoir été proposé pour plusieurs livres. A terre, même commerce à l'hôtel; cela devient rapidement intolérable : c'est le cas de prendre une voiture et de se faire transporter dans quelque site de cette interminable forêt de cocotiers qui entoure Galles. Baquela est la promenade classique.

C'est l'exemplaire non pas le plus parfait, mais le plus voisin, des beautés de Ceylan. Au bout d'une heure de voiture, au milieu des cocotiers et des rizières où l'on voit travailler les Indiens, nus, enfoncés dans le limon jusqu'à la ceinture, après avoir traversé des marécages pleins de palétuviers et de végétations pourrissantes, on arrive au pied d'une colline qu'il faut gravir à pied. De là se déroule sous vos yeux un spectacle merveilleux : à votre droite, la vallée que vous venez de parcourir, où se marient tous les tons de verdure, depuis le plus tendre jusqu'au plus foncé; à vos pieds et à gauche, une nappe d'eau provenant du canal maritime qui baigne la colline, et sur laquelle glissent les pirogues; au-delà, des hauteurs couvertes de forêts sombres, et, dans le lointain, une immense chaîne de montagnes que domine un mamelon assez semblable au Puy-Griou d'Auvergne, et qu'on appelle le pic d'Adam. C'est là que Brahma posa une dernière fois, avant de remonter au ciel, son pied divin dont on montre encore l'empreinte gigantesque sur le sommet. Une petite case offre un abri momentané aux promeneurs accablés par les ardeurs du soleil; un bambin, leste comme un écureuil, grimpe dans un arbre et vous rapporte une noix dont l'eau trop chaude n'a qu'une saveur fade, aussitôt que le soleil monte sur l'horizon. De petits rongeurs, qu'on appelle les rats palmistes, courent d'arbre en arbre; une perruche s'envole, un martin-pêcheur bleu sautille gaîment, de gros lézards montrent leur tête effarée; mais ces parages ont des hôtes moins aimables, car à quelques minutes de là nous apercevons un serpent d'aspect fort rébarbatif, que des enfans viennent de tuer.

Au retour, la monotonie superbe de ces paysages s'accentue encore, elle est interrompue par une pagode d'assez pauvre aspect qu'il faut se faire ouvrir, si l'on veut connaître ce qu'elle a de curieux. Le bonze, qui habite une petite cabane voisine et qui épie l'arrivée des visiteurs, survient muni de ses clés, sans mot dire, et vous introduit dans le temple; ce n'est que par tolérance qu'il vous laisse garder vos chaussures. Le monument est quadrangulaire. On est introduit d'abord dans un couloir qui circule autour des quatre côtés; les murs en sont peints à fresque et ornés de bas-reliefs polychromes en bois, représentant des déités debout, dans une gaîne dont les peintures égyptiennes du Louvre peuvent donner une idée. Puis on pénètre dans le temple proprement dit.

Là, au fond d'une chapelle, se dresse l'image gigantesque de Bouddha; il est assis les jambes croisées, les deux index en l'air; la tête mesure environ 1 pied 1/2, le reste est en proportion. Sur les autres parois sont des images moins grandes du dieu dans diverses postures, puis des peintures qui représentent l'histoire, le martyre, la glorification, les miracles et la prédication de Bouddha chez les différentes peuplades de l'Inde. Devant la divinité se trouvent des fleurs déposées en offrande et une petite sébile où nous sommes invités, toujours silencieusement, à déposer un témoignage un peu plus sérieux de notre respect. Plus loin, à Colombus, si la durée de l'escale nous le permettait, nous trouverions un des temples les plus célèbres de l'Inde et des hypogées d'une haute antiquité. Nous avons déjà vu d'autres pagodes bouddhistes, sans compter des temples protestans et une jolie église catholique récemment bâtie. Quelle différence entre cette ferveur et la tiédeur de Java, où j'ai voyagé pendant plus de trois semaines sans apercevoir un seul édifice religieux!

Il faut toute l'inclémence d'un soleil de plomb pour qu'on se résigne à abréger la promenade dans ces sites gracieux, où la nature étale toute sa puissance avec toute sa poésie. A chaque pas, l'œil est fasciné par un effet de lumière inattendu et saisissant : il n'y a si misérables haillons qui ne deviennent superbes sous ces rayons éclatans. Au détour d'une allée ombreuse et solitaire, vous voyez venir une femme pieds nus, retenant de la main droite une corbeille sur sa tête, tandis que de la gauche elle soutient son enfant posé à cheval sur sa hanche; une légère camisole blanche flotte sur sa taille et indique les rondeurs d'une poitrine de bronze, ses yeux dardent des regards qui semblent chargés de langueurs et d'éclairs; ses cheveux ondulés découvrent un front bas; les lèvres épaisses, ensanglantées par l'usage du bétel, laissent voir des dents d'une blancheur féroce; des anneaux passés aux chevilles, aux poignets, aux bras et dans le cartilage du nez, enfin un collier de verroterie, complètent l'aspect à demi sauvage de ces Vénus noires. Les hommes sont généralement plus beaux, plus élégans dans leurs formes; chez toutes les populations où elle est vouée au travail la femme, flétrie et déformée par la maternité et l'allaitement, dès qu'elle a atteint sa croissance, n'a pour ainsi dire qu'un jour, et la simplicité de son costume ne lui permet pas de se faire un lendemain au moyen des artifices usités ailleurs. L'homme, intact dans sa forme, conserve du moins jusqu'à la vieillesse la régularité et les proportions de l'adolescence : seulement la décadence de la race se fait voir à une certaine faiblesse musculaire, à un aspect efféminé que prononce encore plus la chevelure longue et relevée sur la tête en

un petit chignon semblable à celui des femmes et orné comme le leur d'un peigne d'écaille. Il ne faut pas du reste confondre ces Singalais de souche dravido-âryenne avec les Veddahs descendans des premiers indigènes de l'île, qui vivent aujourd'hui refoulés dans les montagnes et réduits par la misère à un état complet de barbarie.

Le cicérone qui, installé sur le marche-pied de la voiture, s'est fait un prétexte de ses connaissances en sabir pour nous piloter dans un pays connu déjà de nous tous, nous entraîne à Cinnamon-Garden, à la place du Marché, à je ne sais quels retranchemens fortifiés. Qu'importent à des passans une collection botanique, un monument, un fort? C'est l'enchantement de ces lieux, c'est la magie de la lumière et des couleurs, c'est l'intensité de la vie sous les caresses d'un soleil ardent, que nous admirons et dont nous voulons rapporter la sensation enivrante. L'impression générale, en pareil cas, est souvent d'autant plus grande et plus vraie qu'elle est plus rapide et que des souvenirs partiels se confondent et se résument en une pensée dominante, comme les notes d'un accord en une perception unique. Si, comme le veut la tradition hindoue, Ceylan, l'ancienne Taprobane, est le berceau de la race humaine, il faut convenir que la Providence ne pouvait le placer dans un plus magnifique paradis.

15 mai. — L'*Anadyr*, qui vient de France, le *Meinham*, qui arrive de Calcutta, nous ont apporté, l'un des nouvelles, l'autre un courrier et des passagers; ce n'est pas sans un battement de cœur que l'on voit se saluer ces trois beaux navires, venus des extrémités du globe, et qu'on échange les visites d'un bord à l'autre. Ceux qui quittent la France sont impatiens d'entendre des témoins véridiques parler des pays qu'ils vont parcourir; ceux qui rentrent en Europe veulent en savoir l'état, que chaque nouvelliste résume à sa façon. Les marins s'interrogent sur le temps, les passagers sur la nourriture, les négocians sur l'état du marché, les touristes sur les excursions à faire; puis on sonne le branle-bas du départ, chacun regagne son bord, on commence les manœuvres délicates de la sortie, et les deux paquebots, sortant l'un après l'autre du chenal, courent en sens contraire échanger les produits, les richesses, les idées de l'Orient et de l'Occident.

La mousson du sud-ouest est-elle établie? voilà la question qui se pose parmi les officiers. Si elle règne en ce moment dans l'Océan indien, il est impossible de gagner Aden en droite ligne, nous rencontrerions, dans la vaste région dite des moussons, une mer très forte, un vent violent et contraire, contre lequel toute la vapeur des 250 chevaux du *Sindh* lutterait vainement; c'est pour avoir voulu tenter l'aventure que plus d'un *steamer* a été obligé, après

avoir épuisé tout son charbon, de revenir à Bombay et de reprendre la route consacrée par l'expérience. Nous ne courrons pas la chance; le détour que nous allons faire nous allonge, il est vrai, de deux jours, retard sensible pour des marins qui ont à peine vingt jours de repos à Marseille entre l'arrivée et le départ, mais en essayant de couper au plus court nous risquerions d'être rejetés sur Pointe-de-Galles et de perdre une semaine. Nous descendons en conséquence au sud presque jusqu'à l'équateur, et le 17 nous nous trouvons en vue des îles Maldives. Il faut naviguer avec la plus grande précaution dans ces parages semés de coraux, qui réunissent entre eux les principaux *atolls;* les terres extrêmement basses, formées de polypiers à fleur d'eau recouverts de détritus marins, puis d'humus et de végétation, sont invisibles la nuit, et la moindre erreur de route peut jeter le navire sur les récifs. En passant par le chenal d'*un degré et demi*, nous apercevons un *steamer* échoué sur la côte dont l'équipage, réfugié à terre, a hissé un pavillon blanc au haut d'un mât de signal; mais la malle ne s'arrête pas pour lui venir en aide : on sait à bord que les naufragés sont toujours recueillis et bien traités par une population singalaise, douce et vivant dans l'abondance, qui obéit à des chefs indigènes, mais reconnaît la suprématie nominale de l'Angleterre et rend un hommage annuel au gouverneur de Ceylan. Puis nous mettons le cap à l'ouest-nord-ouest pour six jours; le 23, nous reconnaissons la côte d'Afrique à la pointe de Raz-al-foun; nous doublons le cap de Guardafui et, le 24, nous sommes à Aden.

XI.

A peine le soleil perce-t-il les brumes du matin, que, devançant la chaleur insupportable du plein midi, les passagers du *Sindh*, désireux de toucher terre après neuf jours de mer, gagnent le rivage, où quelques maisons blanches commencent à étinceler au soleil levant. Si loin que le regard puisse aller, on n'aperçoit que des montagnes de basalte presque perpendiculaires, aux arêtes crues, tombant au bord de la mer, si près qu'il a fallu en certains endroits faire sauter le roc pour ouvrir un passage; pas un arbre, pas une touffe de verdure, pas un brin d'herbe ne vient égayer la farouche uniformité de cet entassement de rochers stériles, que domine un pic désigné par une légende populaire comme le tombeau de Caïn, Djebel Samsah, digne sépulcre en effet du premier meurtrier. C'est là, nous dit la géographie, l'Arabie-Heureuse; que faut-il penser de l'Arabie-Pétrée? Il paraît cependant qu'en dépassant la presqu'île sur laquelle Aden est située en sentinelle perdue, en s'enfonçant dans l'intérieur, on trouve de fertiles vallées où les Arabes mènent en-

core la vie pastorale des premiers jours; mais ce n'est pas une colonie, ce n'est pas un entrepôt commercial que l'Angleterre est venue chercher ici, c'est une forteresse qu'elle a voulu établir à l'entrée de la route des Indes, à la sortie de la Mer-Rouge, et pour cela, tout ce que peuvent faire l'argent et la volonté britannique ligués ensemble contre la nature, l'Angleterre l'a fait. Elle a bâti des forts, creusé des citernes capables d'alimenter un pays où n'existe pas une source et où l'on reste parfois sept ans sans pluie, organisé des machines à distiller l'eau de mer, élevé des casernes assez spacieuses pour que des régimens pussent y résister à l'action d'une chaleur mortelle; elle a jeté à 100 milles d'Aden, juste au milieu du détroit de Bab-el-Mandeb, et dans le seul chenal où puisse passer un navire, sur une île absolument pelée et déserte, une redoute où veillent constamment deux compagnies, renouvelées de mois en mois par la garnison d'Aden, de sorte que nul ne peut franchir la passe qu'en saluant les canons anglais. Voilà ce qu'a fait la prévoyante Angleterre pour conserver son empire des Indes. Mais elle a fait mieux encore : elle a forgé d'un noble et dur métal ces cœurs d'hommes, intrépides sans emportement et vaillans sans jactance, qu'elle peut opposer comme le plus solide des remparts aux ennemis de sa grandeur.

Le port d'Aden n'est qu'une réunion de quelques habitations européennes, consulats, hôtel, bazar; la ville se trouve à 5 kilomètres plus loin, de l'autre côté du Djebel Samsah. On s'y rend en voiture par une route qui longe la mer. Tout le long du chemin, je rencontre des Arabes drapés superbement, le turban en tête, l'allure fière et dégagée, conduisant leurs bêtes de somme, semblables à des personnages bibliques égarés dans l'histoire contemporaine. En plus grand nombre encore sont les Somals, population noire originaire de l'Éthiopie, qui se distingue par son intelligence et son élégance de toutes les races africaines. Ils ont le front haut, le visage d'un ovale régulier, des traits fins et accentués, de superbes dents blanches, des cheveux noirs soyeux, mais agréablement ondulés, et une barbe fournie. Les femmes sont généralement moins belles, sans doute par suite des rudes travaux qui semblent leur échoir en partage. Elles ont invariablement autour du corps une écharpe en sautoir qui cache à moitié une gorge de bronze poli et supporte un enfant assis sur la hanche. Le petit être appuie doucement sa tête sur l'omoplate et se prend par les mains à l'épaule; il dort dans cette position. Après l'homme vient immédiatement le chameau, l'auxiliaire indispensable de la vie pastorale ou nomade dans les plaines brûlantes de l'Hadramount. Il est impossible d'imaginer quoi que ce soit de plus disgracieux, de plus maniaque. En voici une file de plus de soixante chargés de roseaux qui obstruent

l'entrée de la porte fortifiée par où l'on pénètre à Aden; leurs conducteurs ont toutes les peines du monde à les faire ranger devant notre voiture; il serait plus facile de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille que de le décider à abandonner la trace immédiate de son prédécesseur et à rompre d'une semelle. Je ne dois pas non plus passer sous silence une race d'ânes porteurs d'eau, gros comme des moutons, qui trottinent par petits troupeaux sous la conduite d'un bambin arabe, chargés d'outres remplies de la précieuse liqueur, presque aussi rare ici que le vin, — ni les moutons aux goîtres énormes, aux queues démesurées et pendantes, tirant derrière eux de petits traîneaux où ils portent cette embarrassante monstruosité, délice des gourmets de la tente, — ni les milans qui tournoient par centaines sur ma tête ou se promènent le plus familièrement du monde sur la route : ils sont ici en pleine sécurité; il est défendu de les tuer sous peine d'amende. Ce sont en effet les principaux agens-voyers de ce pays, et leur voracité seule préserve d'infection des bourgades dépourvues d'eau. Au pied même des remparts, quelques indigènes accroupis sur leurs genoux, la face tournée vers l'orient, viennent, en bons mahométans, faire leurs dévotions et saluer le soleil levant.

Qu'on se figure le fort du Roule à Cherbourg indéfiniment prolongé, toute une montagne de granit transformée en forteresse, ses saillies portant des guérites d'observation, ses anfractuosité transformées, avec le secours de la maçonnerie, en embrasures, une muraille gigantesque hérissée de fer et pouvant en un instant se hérisser de soldats, puis, au pied de cette citadelle naturelle, des fortifications basses, rasant la mer, pouvant se couvrir de lourds canons et protégeant des magasins, des casernes spacieuses, considérablement augmentées depuis cinq ans; qu'on s'imagine, en un mot, une place de guerre formidable à la veille de se mettre en état de défense, et l'on aura une idée de l'aspect extérieur d'Aden. Mais aussitôt que l'on a franchi le pont-levis et la tranchée profonde qui coupe la crête de la montagne, le spectacle change, et au fond d'un cirque de sombres collines de basalte, comme une perle au fond d'une noire coquille d'huître, apparaît toute blanche et resplendissante la ville marchande, avec sa mosquée, ses maisons peintes à la chaux, ses terrasses, ses arcades, ses vérandahs, son style oriental, ses tons chauds et lumineux, l'animation pittoresque de son marché, le bariolage amusant de ses petites échoppes et son caractère d'emporium, demi-barbare, demi-civilisé, où le Bédouin nomade se coudoie avec le Parsis, et le conducteur de caravanes avec le débitant de poudre anglaise. C'est jour de marché, les chameaux de tout à l'heure viennent déposer leurs provisions de fourrage et se couchent philosophiquement à

côté. Les négociations s'engagent, on discute, on se passionne, on s'injurie avec cette ampleur de geste et cette emphase tragique qui sont dans le génie de la race. Ce sont bien les mêmes fils de Sem qui ont écrit le livre de Job et celui d'Isaïe. Quel souffle! quelles allures épiques! Une femme a été, je ne sais à quel propos, menacée d'un coup de fouet par notre cocher; au moment où j'allais remonter en voiture, elle m'empoigne, se fait un rempart de mon corps, et de cet abri inviolable lance au délinquant, dans une langue sonore et retentissante, une philippique dont je ne comprends pas un mot, mais dont la péroraison énergiquement accentuée me rappelle l'apostrophe homérique :

κυνὸς ὄμματ' ἔχων κραδίην δ' ἐλάφοιο.

Tout cela appartient à l'âge héroïque : c'est là une civilisation primitive, sans mixture apparente, telle qu'on se la figure il y a trente siècles. Non loin du marché est le quartier des Parsis, qu'on reconnaît à leur type plus voisin des races indo-européennes et à leur coiffure en forme de tiare. Ce sont d'anciens Perses chassés par la conquête, qui sont venus chercher un refuge sur les côtes de l'Arabie-Heureuse. Ils adorent l'eau, la terre, le feu et le soleil; ils ne mangent de rien qui ait vécu, la moindre souillure est pour eux un crime; la vie des animaux leur est sacrée; les corps, après la mort, doivent être exposés aux oiseaux du ciel, qui dévorent la chair, puis les os sont brûlés et les cendres jetées. Les Parsis vivent disséminés par petits groupes dans presque tout l'extrême-Orient, où ils se livrent aux opérations de banque, au négoce, et tiennent un rang analogue à celui des Israélites dans le commerce européen. Les Anglais essaient sans violence de décourager leurs pratiques religieuses, en tant qu'elles blessent les lois de police, les laissant libres sur tous les autres points. Ici comme partout, en effet, les maîtres de l'Asie s'entendent à gouverner sans secousse, à exercer le pouvoir sans ostentation; leur main est partout, mais invisible, et leur domination ne se fait sentir que par ses bienfaits. La ville est gardée par des cipayes, indigènes enrégimentés, équipés et exercés à l'anglaise; les soldats anglais, quoique nombreux, paraissent peu; la police est faite par des constables somals ou arabes, qui n'ont de l'Angleterre que l'uniforme aux armes de la reine Victoria. Le gouvernement colonial laisse librement circuler les pèlerins qui se rendent à La Mecque, venant des Indes, de Singapore, de Java, de Chine, les uns par terre, d'autres par des vapeurs de commerce ou sur le pont des paquebots des messageries, quelques-uns dans des boutres sur lesquels ils ne peuvent naviguer que de cap en cap, suivant la côte pendant des mois et quelquefois des

années pour venir saluer la Kaaba et s'en retourner. A mon premier passage, le *Tigre* ramenait quelques centaines de ces malheureux, qui venaient de faire dans le désert plusieurs semaines de caravane pour adorer la pierre sacrée. Aden est pour eux un lieu de repos, et les plus riches peuvent y trouver ces distractions profanes, inséparables de tout pèlerinage, qui leur donnent comme un avant-goût des félicités du paradis qu'ils vont acheter par tant de fatigues. C'est là qu'on peut voir encore, comme au temps de Salomon, la scène si énergiquement décrite au livre des Proverbes : « et ecce occurit illi mulier, ornatu meretricio præparata ad capiendas animas, garrula et vaga... nunc foris, nunc in plateis, nunc juxta angulos insidians, — apprehensumque deosculatur juvenem, et procaci vultu blanditur. » Il n'y a pas aujourd'hui un mot à retrancher de ce tableau réaliste. C'est bien à l'angle de cette rue que le sage dut la voir, l'Éthiopienne au vêtement serré, l'Abyssinienne au visage peint, aux yeux langoureux, sa cassolette d'argent suspendue au cou, l'Arabe au regard sauvage, la femme somal au corsage flottant, chargée de bracelets, impatiente du repos, babillarde, provocante. — « Mais, écoute, mon fils, sois attentif à mes paroles, ne te laisse pas entraîner dans son sentier décevant, » si tu veux conserver la vigueur de ton âme, si tu ne veux pas surtout, au spectacle trop proche et trop brutal de la réalité, voir s'envoler l'image des temps révolus qui vient de t'apparaître sous son voile poétique. Souviens-toi des paroles de cet autre sage : « Glissez, mortels, n'appuyez pas. »

Quoi qu'il en coûte de retomber de ces réminiscences bibliques dans la prose moderne, on ne peut refuser une visite à l'un des plus curieux travaux d'art que l'homme ait jamais tentés pour asservir à ses besoins les puissances de la nature. Aden, je l'ai dit, est en proie à une sécheresse chronique permanente; il ne faut pas songer à y creuser des puits, c'est un banc de sable. Les Anglais, après les Romains, dit-on, ont imaginé de faire de la ceinture même de collines basaltiques qui entourent la ville, la cuvette d'un colossal entonnoir qui recueillerait sans en perdre une goutte toutes les pluies et les emmagasinerait dans d'immenses réservoirs. De petites vallées se commandant entre elles, maçonnées par places, pour éviter toute perte, canalisées comme les caves d'une fabrique de champagne, aboutissent à une gorge centrale d'où les eaux se précipitent le long des pentes abruptes dans un premier réservoir en ciment de Portland, puis de là, par un système de vannes, dans un autre construit au-dessous, puis dans un troisième, la paroi de roc ayant toujours été utilisée partout où on l'a pu pour l'établissement de ces vastes citernes. Elles peuvent contenir 20 millions de litres d'eau, et les garder sans perte pendant plusieurs années, mais on ne les a jamais vues pleines. Au pied des citernes, on a

planté un jardin assez misérable, où à force d'arrosage et de soins on a réussi à faire pousser quelques arbustes et quelques fleurs. C'est tout ce que l'on voit de verdure à Aden.

A mesure que le soleil monte, ses rayons, réfléchis par le sable blanc et les surfaces lisses de la montagne, deviennent intolérables, il faut s'enfuir et regagner le bord. A moitié chemin, entre la ville et le port, je m'arrête pour donner un coup d'œil à une agglomération de cabanes placées à quelque cent mètres sur la gauche, qui résume en elle tout ce que l'on peut imaginer de plus misérable. Qu'on se représente deux ou trois cents huttes formées de quatre pieux plantés en terre, sur lesquels est étendue une natte en guise de toit, dont les parois sont faites de nattes flottantes qu'on pousse pour entrer ou sortir et qui interceptent l'air et la lumière. Sur le seuil de ces tristes demeures s'entasse une population de vieillards, de femmes, d'enfans somals (les hommes sont occupés à travailler au port). De quoi vivent-ils? Qu'est-ce que ces alimens que je leur ai vu préparer, mêlés aux cendres d'un brasier mourant? Qu'est-ce que ces débris confus, amassés dans leurs réduits, et pour lesquels notre langue ne fournit pas de noms, vieux fragmens de nattes, tessons de poterie, brindilles de bois, épaves de la marée, quartiers de peaux de bouc, vieilles ferrailles, résidus de toute sorte, tout cela exhalant une odeur atroce, se décomposant presque à vue d'œil sous un soleil implacable, et laissant deviner à tous les sens révoltés je ne sais quels fourmillemens immondes? Voilà en quel état lamentable vivent ces populations faites pour la vie nomade, qui en l'abandonnant n'ont pas su se former aux lois de la vie laborieuse, de la civilisation moderne, et succombent dans cette inégale « lutte pour l'existence » dont parle Darwin. J'ai vu là à mon précédent voyage un spectacle que je n'ai pu oublier. Au milieu d'une des rues, si l'on peut appeler rues les sentiers vagues de ce prétendu village, était accroupi, sur un tas d'ordures et de cendres, un pauvre enfant de deux ou trois ans, nu, chétif, maigre, tremblant la fièvre, visiblement agonisant; la mère était debout devant lui le regardant d'un air de résignation hébétée, secouant la tête par intervalles quand les commères qui allaient et venaient lui adressaient une question au passage. En voyant arriver des étrangers, un groupe se forme, on nous entoure et, nous montrant l'enfant, on nous demande du geste de le guérir. Ces pauvres gens prêtent volontiers aux blancs une puissance mystérieuse et une influence bienfaisante sur les malades. Mon compagnon était un jeune médecin de la marine; il tâte le pouls de l'enfant, l'ausculte, et constate qu'il n'a pas longtemps à vivre; mais ses gestes ont été pris pour quelque incantation, et voici

qu'un concert de remercîmens s'élève et nous accompagne jusqu'à la sortie de ce séjour de la misère.

Pendant ce temps, les passagers restés à bord du *Sindh* n'ont pas manqué de distractions; sans parler des marchands qui sont venus leur offrir des œufs et des plumes d'autruche, des peaux de panthère, des cornes d'antilope, ils ont eu la vue récréative des jeunes Arabes amphibies, qui nagent autour du *steamer* en attendant qu'on leur jette quelque menue monnaie. Une pièce de six pence tombe à l'eau; douze moricauds plongent aussitôt, vous ne voyez plus que vingt-quatre pieds, puis tout disparaît; au bout d'un instant, tous remontent à la surface, et le plus habile vous montre entre ses dents la pièce qu'il a saisie avant qu'elle eût gagné le fond. D'autres grimpent comme des écureuils jusqu'à la chaloupe baleinière suspendue à une vingtaine de pieds au-dessus de la mer et débattent le prix d'un plongeon, qu'ils exécutent sans sourciller. C'est une sorte de taxe assez lucrative que ces naturels frappent sur le désœuvrement du passager, nulle part plus profond qu'aux escales.

Du 24 au 29 mai. — Avant de sortir d'Aden, nous prenons un pilote arabe qui ne doit guère quitter la passerelle jusqu'à Suez; il faut l'œil expérimenté de cet hôte assidu de la mer pour nous guider à travers les madrépores qui en rendent la navigation si dangereuse. Nous passons de nuit devant le feu de Perim. Nous rangeons la côte de Moka, puis nous n'apercevons plus que de temps à autre une île déserte et désolée, ou une côte embrumée. Une petite brise du nord rafraîchit légèrement l'atmosphère, mais si le paquebot s'arrêtait ou ralentissait sa marche régulière de 12 nœuds, on se demande comment on respirerait. Ce n'est pas la chaleur qui fait le plus souffrir dans la Mer-Rouge, quoiqu'elle atteigne 50 degrés centigrades à l'ombre d'une double tente, c'est la composition de l'air, qui semble à peine respirable. Que de cas d'asphyxie n'a-t-on pas eu à déplorer? Trois personnes ont succombé pendant le voyage qui a précédé le nôtre. Parmi les malades de Cochinchine, combien, à la veille de toucher enfin le sol natal et d'y recouvrer peut-être la santé, n'ont pu triompher de cette dernière épreuve! Nous n'avons heureusement à déplorer aucun accident de ce genre; nous entrons le 28 dans le golfe de Suez, d'où nous apercevons dans une échancrure de montagne entre deux crêtes élevées, au second plan, un sommet lointain : c'est le Sinaï; les deux côtes présentent une paroi de rochers arides et nus, aux teints bruns, qui, au soleil couchant, semblent empourprer de leurs reflets la surface unie et miroitante de la mer. C'est sans doute de ce phénomène d'optique qu'elle a tiré son nom, plutôt que d'une coloration réelle due à la

présence de zoophytes microscopiques. La nuit vient, il faut trouver sa route à travers les fanaux des divers navires, que nous croisons à intervalles très-rapprochés et dont l'affluence constitue pour les capitaines un des grands soucis de cette navigation; enfin, à minuit, on mouille devant Suez, et le soleil se lève sur une petite oasis qu'on nous indique de loin sur la côte arabe, et qu'on désigne sous le nom de Fontaine-de-Moïse. C'est là, suivant la tradition, que le législateur des Hébreux aurait fait jaillir l'eau d'un rocher par la puissance de sa baguette. A peine avons-nous le temps de regarder sur la côte égyptienne la ville de Suez, son port, ses bassins et le palais que le vice-roi s'y est fait bâtir; un nouveau pilote monte à bord, et nous entrons dans le canal.

Il est peu d'œuvres dont la grandeur réelle s'accuse moins par les aspects extérieurs. Un chenal étroit où l'on est obligé de ralentir la marche, où l'on craint à chaque tour d'hélice de butter contre le talus, ou de s'engraver, de chaque côté des dunes, qui le plus souvent cachent la vue du désert, ou ne laissent voir qu'une étendue de sable indéfinie, quelques postes télégraphiques perdus dans la solitude, voilà tout ce qui s'offre aux yeux. C'est par la pensée surtout qu'il faut juger de la magnificence de l'œuvre, ou bien pour en mesurer la puissance d'un coup d'œil, il faut voir, comme nous en eûmes l'occasion, un des plus gros navires de notre flotte de transports, le *Tarn*, s'avancer majestueusement, les vergues amenées, couvert de monde, au milieu du désert, et chasser devant lui, comme un mascaret, le flot qu'il déplace, tandis que, rangé dans une gare d'évitement, le paquebot lui livre respectueusement passage. On arrive ainsi aux Lacs Amers, ancienne dépression du désert où les travaux de M. de Lesseps ont ramené les eaux qui jadis les avaient sans doute remplis et y avaient laissé leurs dépôts de sel; la route est balisée à travers cette mer intérieure de création humaine, puis on reprend au sortir le canal jusqu'au lac Timsah. A l'extrémité du lac, un point sombre indique un peu de verdure : c'est Ismaïlia; cette vue est pour moi le signal d'une séparation. Désireux de visiter l'Égypte, je laisse le *Sindh* continuer jusqu'à Port-Saïd et Marseille et, après avoir dit adieu, non sans regret, à mes compagnons de voyage, je monte dans la chaloupe à vapeur du pilote qui me dépose à Ismaïlia.

Sans le khamsin qui souffle avec violence, soulevant des flots de poussière aveuglans, on pourrait se croire dans quelque village de la Crau. Ismaïlia avec ses masures de torchis, badigeonnées, alignées, ses rues tracées et non construites, ses prétentions européennes et sa sécheresse désolante, est l'un des points du globe les plus laids que j'aie vus. Presque toutes les maisons sont abandonnées et tombent en ruine; la raison d'être de cette ville, jetée de

vive force au milieu du désert, c'était la construction du canal. Alors s'y pressait une population de 40,000 indigènes et de 15,000 Européens qui, des divers campemens établis dans le désert, venaient y chercher des provisions, des nouvelles et des distractions. C'était aussi l'entrepôt du matériel venu soit par le canal d'eau douce, soit par le chemin de fer. Aujourd'hui la vie s'en est retirée aussi vite qu'elle y avait afflué; plus de transit, plus de mouvement, à peine 80 employés du canal obligés par leur service d'y résider, quelques milliers de fellahs, et, en souvenir des anciennes grandeurs, une brasserie délabrée où l'on continue par habitude de faire le soir de la musique de barrière devant les banquettes. En dehors de la ville s'élève ou plutôt s'apprête à tomber le palais bâti en trois mois par le khédive pour l'impératrice des Français; démeublé, abandonné, sans gardiens, privé presque partout de ses vitres et crevassé par endroits, ce monument d'un jour n'a même pas la majesté d'une ruine. On songe en le voyant à quelque baraque de la foire abandonnée par des saltimbanques. Un peu plus loin se trouve la pompe foulante qui envoie les eaux du canal d'eau douce jusqu'à Port-Saïd; son secours deviendra bientôt inutile par suite de la continuation du canal jusqu'à la Méditerranée. On trouve autour quelques arbres et des fleurs entretenues grâce aux réservoirs de la pompe; c'est un tour de force dont on apprécie mieux le mérite, quand on vient de traverser Aden et le désert, qu'en arrivant d'Europe; mais, quoi qu'il en soit, c'est une pauvre végétation. Il me tarde de voir enfin l'Égypte véritable, la vallée du Nil. Aussi le lendemain je n'ai garde de manquer le train unique qui, entre onze heures du matin et sept heures du soir, fait le trajet d'Ismaïlia au Caire.

XII.

30 mai, — 12 juin. — Ici j'hésite à poursuivre le récit d'impressions qui ont pu exciter quelque curiosité, tant que l'on a dû me suivre à travers des pays peu connus, mais qui paraîtraient sans doute dénuées d'intérêt, revenus comme nous le sommes à des contrées qu'on pourrait couvrir avec le papier employé à les décrire à toutes les époques et dans toutes les langues. Trop de témoins illustres ont déposé dans cette vaste enquête que poursuit aujourd'hui l'Europe en Orient, pour qu'il vaille la peine d'écouter les confidences personnelles d'un passant de plus ou de moins. Comment d'ailleurs résumer ces sensations imparfaites entassées à la hâte en quelques jours, et ne laissant dans l'esprit qu'une empreinte inachevée où ne peut se mouler le souvenir? Comment parler du Caire, de son aspect merveilleux, quand on le contemple du haut de la citadelle, de ses mille recoins pittoresques, de ses

nuits splendides, de la physionomie particulière de la population polychrome et polyglotte qui se presse dans ses rues, du Nil, depyramides, du musée de Boulaq, qui lui seul demanderait des mois d'études, sous la direction du plus savant des maîtres, Mariette-Bey (1)? Comment rendre le charme exquis de la vie européenne sous le ciel de l'Orient, la facilité avec laquelle on se sent vivre, et par-dessus tout les magnificences incomparables de la lumière particulière au ciel d'Égypte, qui revêt d'un tissu diapré les contours qu'elle caresse, met en vigueur tout ce qu'elle éclaire, et transforme la nature en un immense décor? Mieux vaut admirer ces merveilles en silence que d'en parler à la hâte.

Il faudrait passer six mois au Caire et sur le Nil pour en rapporter une idée complète; on ne se décide à le quitter qu'en se promettant d'y revenir. Mais à cette courte distance l'impatience du sol natal m'a gagné, je ne fais que traverser Alexandrie, une sorte de Marseille transplantée et sans intérêt, et prends passage sur le *Mœris* des messageries maritimes, où pour la première fois, depuis quatre ans de navigation, je trouve à bord une majorité de Français. Avec quel plaisir on salue de loin ces côtes dont les noms vous ramènent en pleine Europe, la Crète, le mont Ida, berceau de Jupiter, le golfe de Tarente, Reggio, Messine, Naples! Il faut avoir vécu longtemps au milieu des races dont la morale, l'esthétique, la philosophie nous sont étrangères et antipathiques, pour comprendre toute la satisfaction que l'on éprouve à se replonger au sein des races âryennes. Il semble qu'après avoir vu grimacer l'humanité on la voit enfin sourire. Après avoir foulé le sol de l'Inde, passer devant l'Égypte, la Grande-Grèce, l'Italie, n'est-ce pas suivre les diverses étapes de cette armée d'élite qui semble tenir de Dieu la mission de remplir les vides laissés par lui dans le « plan des choses? » Saluons cette terre féconde où se sont élaborées les plus belles œuvres de l'esprit humain; saluons aussi l'Océan, — qui rend fidèlement à la terre le dépôt qu'elle lui avait confié, — et avant de nous élancer vers le foyer qui nous attend, adressons une pensée de reconnaissance à tous ceux qui durant cette longue absence ont ouvert leur porte à l'étranger.

GEORGE BOUSQUET.

(1) Ces lignes étaient déjà écrites quand a paru dans la *Revue* l'étude si attachante de M. Eugène Melchior de Vogüé sur l'ancien empire. Il n'était donné qu'à sa plume élégante et nerveuse de rendre les émotions qui s'emparent de l'âme en présence de ces vestiges éloquens du passé égyptien, perdus dans l'immensité du désert et sortant des nécropoles, à soixante siècles de distance, pour nous initier à la plus ancienne civilisation du globe.

LA
NAVIGATION INTÉRIEURE
DE LA FRANCE

PARIS PORT DE MER.

En 1872, l'assemblée nationale, préoccupée des modifications à introduire dans le système des voies de transport en France, notamment dans les voies de navigation intérieure, concurrentes naturelles des chemins de fer, avait nommé une commission d'enquête pour lui présenter un rapport. Il s'agissait d'assurer, par tous les moyens possibles, les transports à bon marché, qui sont en tout pays le premier élément de la prospérité agricole, industrielle et commerciale et le fondement du bien-être. Ce fut un des secrétaires de cette commission, M. J.-B. Krantz, ingénieur en chef des ponts et chaussées, qui rédigea le rapport sur la navigation intérieure, à l'entière préparation duquel il ne consacra pas moins de deux ans. Les projets définitifs de M. Krantz concluaient à une dépense de 833 millions pour l'amélioration et l'achèvement du réseau des voies navigables en France. Le rapporteur divisait les travaux à entreprendre en trois catégories. La première comprenait les ouvrages qu'il appelait urgens, dont l'entreprise ne pouvait être retardée et qui exigeaient une dépense de 435 millions; la deuxième, les ouvrages nécessaires, s'élevant à 192 millions; la troisième enfin, les travaux utiles, pouvant, comme les précédens, être ajournés;

ceux-là atteignaient à une dépense de 206 millions. La première catégorie se partageait elle-même en deux sections : l'une, ayant trait exclusivement à l'amélioration des voies existantes, fleuves, rivières ou canaux, n'exigeait de l'état qu'une avance de 150 millions; pour l'autre, on réclamerait le concours et les capitaux du pays. N'est-ce pas la meilleure preuve qu'une affaire est d'utilité générale, quand le public consent à s'y intéresser de ses deniers?

En 1876, le conseil général des ponts et chaussées approuvait en partie les projets de M. Krantz, les modifiait sur plusieurs points, et dans la séance du 11 juillet le ministre des travaux publics présentait à la chambre des députés trois projets de loi, dont le premier décrétait qu'il serait procédé à l'exécution des travaux nécessaires pour porter à 3 mètres le tirant d'eau de la Seine entre Paris et Rouen; le deuxième avait pour objet l'amélioration du canal de Bourgogne, celle de la rivière d'Yonne entre Auxerre et Montereau, celle de la Haute-Seine entre Montereau et Paris; le troisième enfin était relatif à l'amélioration du Rhône entre Lyon et la mer. L'ensemble de ces projets comprenait une dépense de 89 millions : 24 pour la Seine, 20 pour le canal de Bourgogne et ses aboutissans, et 45 pour le Rhône.

Sans attendre que toutes ces sommes, ou plutôt que les annuités destinées à pourvoir à la dépense des travaux projetés fussent votées, la commission du budget décidait d'ouvrir d'urgence au ministre des travaux publics un crédit préliminaire de 4 millions pour commencer immédiatement les œuvres les plus indispensables d'après les plans arrêtés. Le ministre mettait en même temps à l'étude l'amélioration à un point de vue d'ensemble de toutes les voies navigables, pour réaliser l'uniformité du tirant d'eau au minimum de 2 mètres, et l'élargissement et l'allongement des écluses partout où il était nécessaire. On avait enfin compris qu'il fallait que les transports par eau se fissent autant que possible, même en passant d'une voie à une autre, au maximum de charge et sans transbordement, comme cela a lieu pour les chemins de fer. Dans sa séance du 2 décembre 1876, la chambre des députés a voté un crédit extraordinaire de 14,800,000 francs proposés par la commission du budget pour des travaux d'amélioration sur les rivières et les canaux; mais ce n'est là encore qu'un crédit de prévision, sans préjudice de ceux que doivent consacrer les lois spéciales sur lesquelles la chambre sera plus tard appelée à voter. Tel est, financièrement et législativement, le point où en est la question; étudions-en les conditions techniques et commerciales.

I. — LA CANALISATION FRANÇAISE. — LE BASSIN DE LA SEINE.

On compte en France environ 8,000 kilomètres de rivières navigables et 5,000 kilomètres de canaux. Ceux-ci ont coûté tous ensemble un peu moins de 820 millions, ou 164,000 francs par kilomètre, et ont été exécutés par l'état ou des compagnies. Sur ces rivières et ces canaux, le prix de transport revient au maximum à 5 centimes par tonne et par kilomètre, tous frais compris, même ceux d'intérêt et d'amortissement des capitaux, péages ou droits de navigation, et il peut être abaissé de moitié. Le seul chiffre de 5 centimes, comparé au coût du transport sur une voie de terre, qui est au minimum de 25 centimes, et même à celui sur une voie ferrée, qui ne peut descendre sans perte au-dessous de 5 centimes, permet de mesurer d'un coup d'œil l'importance qu'ont eue de tout temps pour les transports intérieurs les rivières et les canaux. L'agriculture et la grande industrie sont restées jusqu'aujourd'hui en partie tributaires de ces voies, et cela en dépit de bien des inconvéniens, dont quelques-uns peuvent, il est vrai, disparaître.

Dès l'antiquité, nous trouvons les canaux en usage. En Chine, ils sont employés de temps immémorial. Nous ne parlons ici que des canaux à pente insensible, uniforme, en quelque sorte de rivières artificielles, coulant le long d'une même vallée. Les Romains n'en ont pas connu d'autres, mais ils ont surtout utilisé, comme la plupart des peuples de l'Orient, les Assyriens, les Égyptiens, les rivières naturelles, endiguées ou non. Strabon, décrivant la Gaule, relève l'admirable disposition de ses fleuves et l'heureux emploi qu'on en fait pour les transports des marchandises, soit dans l'intérieur du pays, soit d'une mer à l'autre. Du Rhône à la Seine ou à la Garonne, et de la Loire au Rhin, il y avait un transit incessant; mais entre deux vallées opposées on était forcé de recourir aux chars, les canaux que nous nommons à point de partage n'ayant pas même été soupçonnés par les ingénieurs de Rome, qui sont restés cependant les premiers des hydrauliciens. Celui qui si hardiment jeta l'aqueduc de Nîmes sur trois rangs d'arches superposées, ou apporta sur des arcs de triomphe aux fils de Romulus les eaux vives de l'Apennin, ne sut pas deviner l'écluse.

Sous Charlemagne et ses successeurs, sous les premiers rois capétiens, on semble faire un pas de plus, mais non encore décisif. Les capitulaires, les ordonnances de Philippe le Bel, de Louis XI, s'inquiètent de la canalisation, de l'endiguement des cours d'eau, surtout de la Loire ou de la Seine; néanmoins les droits féodaux gênent partout la navigation. Dès le règne de François Ier apparaissent

les canaux à écluses superposées, inventées, dit-on, par un Italien qui maniait aussi bien le compas que le pinceau, Léonard de Vinci. Par elles, on apprend à passer aisément d'une vallée dans une autre, quelle que soit la différence de niveau du point de départ et du point d'arrivée, et dès lors nous trouvons ces voies de communications nouvelles justement préconisées. Henri IV et Sully, Louis XIII et Richelieu, Louis XIV et Colbert y appliquent successivement une partie de leur génie et tout leur bon vouloir. En 1638, on commence le canal de Briare, qui unit la Loire à la Seine en passant à Montargis; en 1662, Riquet présente à Colbert le projet de canal du Languedoc ou des deux mers, qui bientôt reliera la Méditerranée à la Garonne, Cette et Agde à Toulouse, et fera l'étonnement de Vauban. L'impulsion une fois donnée se continue. Les états provinciaux, les princes du sang, de grands personnages, se mettent à la tête de ces sortes d'entreprises. Au XVIIIe siècle, on ouvre le canal de Bourgogne, qui unit le Rhône à la Seine, et le canal de Saint-Quentin, qui marie la Seine à l'Escaut. En somme, pendant trois siècles, de François Ier à Louis XVI, les progrès que fait la navigation intérieure de la France ne s'arrêtent pas un instant. Sous le premier empire, la restauration, le règne de Louis-Philippe, et même pendant les premières années du règne de Napoléon III, on continue à améliorer avec sollicitude le régime des rivières et à creuser des canaux. L'habile ingénieur Brisson et le directeur général des ponts et chaussées, M. Becquey, avaient même présenté successivement, de 1815 à 1830, des projets d'ensemble remarquables et auxquels on n'avait point songé avant eux, car les entreprises avaient été jusqu'alors purement régionales.

Les projets de Brisson et de M. Becquey n'ont reçu malheureusement qu'un commencement d'exécution, et les canaux, bien négligés par l'état depuis quelques années, ont vu diminuer de plus en plus leur trafic, par suite de la concurrence effrénée des chemins de fer. Ceux-ci, sur quelques points, pour mieux réduire à néant la batellerie, ont acheté les canaux; autant eût valu les combler. Notre réseau de voies navigables, déjà incohérent dans l'ensemble, est resté incomplet, inachevé. Les deux conditions principales de tout transport par eau sur une grande étendue, l'uniformité de mouillage et d'écluse, ne s'y trouvent nulle part réalisées. Il est tel bateau que son tirant d'eau ou sa longueur empêchent d'entrer dans tel canal. Il faut alléger ou transborder ce qui rend le fret plus cher, interrompt la continuité de la navigation, soumet la marchandise à un déchet. Se figure-t-on un wagon obligé de passer d'une ligne à une autre dont l'écartement des rails serait différent? Eh bien! quelque chose d'analogue a lieu sur nos canaux. Chacune

de nos voies navigables a été établie sur un type particulier de tirant d'eau, de longueur et de largeur d'écluse; aucune homogénéité. Sur la Seine et sur l'Oise, la dimension des écluses, qui ont au minimum 8 mètres de large sur 51 de long, permet de faire naviguer des chalands ou *picards* du port de 500 tonnes, tandis que la Sambre canalisée, avec des écluses de 5m,20 sur 41m,50, ne peut admettre que des péniches flamandes portant 280 tonnes, et que, sur le canal de Saint-Quentin, où les écluses sont réduites à 38 mètres et même à 35, le chargement est lui-même réduit à 260 tonnes. Il en résulte qu'entre Mons ou Charleroi et Paris, où le transport des houilles donne lieu à un si grand mouvement, pour qu'un bateau puisse naviguer sur l'ensemble du réseau, il faut que ses dimensions correspondent au type d'écluse minimum, c'est-à-dire à 5m,20 de large sur 38 et même 35 de long, ce qui limite le chargement à 260 tonnes (1).

Voiturer les marchandises par masses aussi grandes que possible, sans transbordement, « sans rompre charge, » surtout quand il s'agit de matières lourdes, encombrantes, de peu de valeur, qui ne peuvent supporter des manutentions répétées, est pour les entreprises de transports un désidératum auquel elles s'efforcent toutes d'atteindre. C'est pourquoi un de nos ingénieurs de la marine les plus éminens, M. Dupuy de Lôme, avait imaginé, il y a trois ans, de traverser la Manche, non point par un tunnel sous-marin comme on va le faire, mais au moyen d'un bateau-porteur armé de rails sur le pont, pour y recevoir tout un train de chemin de fer et le remettre à destination à travers le détroit. Ce qu'on fait pour les voies ferrées, encore plus le doit-on faire pour les canaux en en rendant partout les conditions de parcours uniformes, car les canaux portent précisément les matières à la fois les plus volumineuses et de moindre valeur, et il faut que le prix du fret y descende au minimum.

Notre réseau de voies navigables n'est pas seulement hétérogène, il est resté, avons-nous dit, inachevé. Faute d'un canal de très petite longueur entre Vitry et Arcis-sur-Aube, il n'y a pas de ligne de navigation continue, directe, entre Strasbourg et Nantes. Il n'y a pas non plus de jonction entre l'Aisne et l'Oise, et cette jonction était encore tout récemment à grands cris réclamée par les départemens intéressés. Des lacunes du même genre existent dans chaque bassin. A plus forte raison, les raccordemens manquent-ils presque partout d'un bassin à l'autre, comme le fait remarquer M. Krantz

(1) *La Navigation intérieure de la France, son état actuel, son avenir,* par L. Molinos; Paris, J. Baudry 1875.

dès le préambule de son rapport. Ainsi la Moselle, la Meuse, la Marne, n'ont aucune communication avec la Saône; le Rhône reste séparé de la Loire, le bassin de la Garonne des bassins du Nord. Que dire aussi de nos rivières? Si quelques-unes, de moyenne importance, telles que l'Oise, la Marne, la Sambre, la Moselle, sont en assez bon état, les autres sont à peu près telles que la nature les a créées. Et nos fleuves, la Seine, la Loire, le Rhône, la Garonne? A-t-on fait pour eux tout ce qu'on devait, pour la Loire et le Rhône notamment, tous deux au lit mobile, au cours capricieux? Et cependant, grâce à ces fleuves, nous pourrions jouir du plus beau réseau de navigation intérieure qu'il y eût en Europe; ils arrosent et fécondent nos plus belles provinces, et donnent au cœur de la France on ne sait quoi de charmant et d'animé. Le bassin de la Seine, cette cuvette doucement arrondie qui tourne sa concavité vers la Manche, c'est le pôle en creux vers lequel tout converge, comme l'a dit si bien le géologue Élie de Beaumont. C'est là que les arts, c'est là que la civilisation ont choisi leur demeure depuis des siècles; c'est là que la France est née, c'est là qu'est son « île » et sa capitale; c'est là aussi que court notre plus belle voie fluviale, celle qui a toujours tenu la première place dans la navigation et les transports intérieurs. Elle a vu passer les nautes de César, de Julien, et bien des fois les mariniers et les pirates normands. Aujourd'hui c'est la vapeur qui pacifiquement la sillonne, et la Seine, à elle seule, entre Paris et Rouen, transporte une quantité de marchandises équivalente à plus de 1 million de tonnes de 1,000 kilogrammes pour le parcours entier, ou à 250 millions de tonnes voiturées à 1 kilomètre. C'est le huitième de tous les transports par eau qui se font en France, et le vingt-cinquième de ceux par chemins de fer.

Le réseau des voies navigables dont la Seine forme l'artère principale est non-seulement le plus considérable pour le trafic, mais encore pour la longueur. Il pourvoit à l'approvisionnement de Paris et présente, y compris l'Oise, la Marne, l'Yonne et les canaux qui en dépendent ou qui s'y rattachent, un développement de plus de 2,500 kilomètres. On peut dire que le canal de Saint-Quentin, celui des Ardennes, celui de la Marne au Rhin, ceux du Nivernais et de Bourgogne, se soudent à ce vaste réseau. L'Oise, la Marne, l'Yonne, sont navigables sur une grande partie de leur cours, mais le régime de ces rivières est très variable et capricieux. Autrefois la navigation y avait un caractère spécial. Sur la Marne, surtout à la descente, elle ne se faisait qu'aux moyennes eaux. On accumulait dans de grands bateaux dits *marnois* jusqu'à 400 tonnes de marchandises, du bois, du charbon de bois, et quand les échelles aux piles des ponts accusaient une profondeur d'eau suffisante, on

se lançait au courant. Les bateaux tiraient 2 mètres d'eau, mais avec leur chargement élevé avaient peine à passer sous les ponts. Ils entraient ainsi en Seine et venaient en toute hâte s'amarrer au port Saint-Nicolas du Louvre, où ils restaient en déchargement quelquefois pendant une couple d'années. Cette navigation rudimentaire n'était pas sans périls; le taux du fret, fort élevé, payait amplement toutes les fatigues et couvrait tous les risques. Les améliorations apportées de nos jours au régime de la Marne et la création d'un chemin de fer, celui de la ligne de l'Est, dans la vallée de cette rivière, ont changé cet état de choses, qui durait depuis des siècles.

Dans l'origine, chez tous les peuples, on a ainsi utilisé les rivières principalement à la descente. Sur le Tigre et l'Euphrate, sur le Nil, les naturels naviguent encore au moyen de radeaux où l'on charge, comme aux temps de Ninus et de Sésostris, la marchandise à découvert. Le flottage, aujourd'hui presque partout délaissé en Europe, a été longtemps un des principaux moyens d'approvisionnement des grandes cités populeuses. Sur le Rhin, le passage des « flottes » destinées à la Hollande était un événement; la peinture maintes fois s'est plu à le reproduire. Sur la Marne, l'Yonne, la Seine, ce flottage, qui remontait à une haute antiquité, était surveillé et protégé par les pouvoirs publics. C'est surtout à propos de ce système de transport que le mot profond et si souvent répété de Pascal sur « les chemins qui marchent » se trouve justifié.

La vieille navigation de l'Yonne était un peu différente de celle de la Marne : on n'attendait pas la crue, on la provoquait. Comme celle de la Marne, cette navigation est restée très longtemps primitive, et n'en a pas moins concouru pendant des siècles et pour une notable part à l'approvisionnement de Paris. Elle se faisait naguère encore par éclusées ou *lâchures*. La rivière ne donnant qu'un mouillage insuffisant pendant une partie de l'année, et les crues naturelles étant incertaines et souvent se succédant à des intervalles trop rapprochés, on résolut de faire des crues artificielles et de les utiliser seulement quand il en serait besoin. Pour cela, sur le haut de l'Yonne et le long de tous les affluens, on établit des réservoirs contenant le volume d'eau nécessaire pour former « le flot. » Au moment voulu, la crue artificiellement provoquée descendait avec la rivière, donnant partout le mouillage prévu, et emportant les trains et les radeaux qui l'attendaient aux diverses escales. La flottille, bien dirigée, arrivait heureusement en Seine, mais des manœuvres incorrectes pouvaient troubler l'ordre du train et devenir l'origine de plus d'un danger. Un bateau écarté du chenal s'échouait parfois sur la grève. Tous les traînards et les éclopés,

restés en route, attendaient la prochaine éclusée. C'est ainsi que cette navigation en descente ne laissait pas d'avoir ses incidens et même ses périls; mais dans l'ensemble elle donnait de très sérieux résultats. A la remonte, on ne pouvait naviguer qu'à vide ou avec une faible charge. On faisait environ cinquante éclusées par an. Telle était, sous sa forme rustique empruntée sans doute aux Gaulois, cette antique navigation de l'Yonne, que la construction des canaux du Nivernais et de Bourgogne a commencé par faire peu à peu disparaître, et qui finalement, avec les améliorations apportées à la rivière elle-même, a été remplacée par une navigation continue.

La Marne, l'Yonne, sont des tributaires forcés de la Seine, et si la navigation y est restée active, c'est parce qu'elle aboutit à Paris. La Seine, malgré toutes ses imperfections, malgré la concurrence du chemin de fer de l'Ouest, favorisé encore par une distance plus courte, dessert, nous l'avons dit, un puissant trafic. La voie ferrée présente sur le fleuve un raccourci de 105 kilomètres, soit 45 pour 100, celui-ci mesurant 241 kilomètres du pont de la Tournelle (île Saint-Louis) à Rouen. La lutte entreprise dans de telles conditions atteint presqu'à l'héroïsme, et il faut bien que l'utilité, l'économie du transport par eau soient universellement reconnues pour qu'un fleuve comme la Seine, aux rives presque partout sinueuses, au lit assez peu profond et relativement peu large, lutte avec quelque avantage contre une voie ferrée qui offre tout d'abord au commerce un parcours à peu près moindre de moitié. Et ce n'est pas tout. La Seine, au commencement du siècle, n'était navigable à la traversée de Paris qu'en certain état des eaux, de telle sorte que les bateaux venant du haut du fleuve s'arrêtaient en amont du pont de la Tournelle, au port de Bercy, et ceux du bas ne remontaient pas au-delà du port Saint-Nicolas, au pont du Carrousel. La Seine se trouvait ainsi scindée en deux parties qui n'avaient que de rares communications entre elles. Le canal de Saint-Denis et celui de Saint-Martin ont été construits pour parer à cet inconvénient, et ont offert en outre aux bateaux montans ou descendans un raccourci de 60 pour 100 environ sur la traversée sinueuse de Paris. Aujourd'hui, au moyen d'écluses spéciales, l'écluse de la Monnaie, le barrage éclusé de Suresnes, et par l'emploi de remorqueurs mettant en œuvre le touage sur chaîne noyée, on a paré d'une autre manière aux inconvéniens de la navigation de la Seine à Paris.

Le bassin de La Villette, où aboutissent non-seulement le canal Saint-Martin et le canal de Saint-Denis, mais encore le canal de l'Ourcq, est un véritable port intérieur. Il présente, à l'entrée et à la sortie, un mouvement annuel moyen de 2 millions de tonnes au

total; c'est autant que le port du Havre. Cela ne saurait nous surprendre, car il s'agit ici d'une ville de 2 millions d'âmes, qui est une des premières places industrielles du monde. C'est le cas de rappeler que le ravitaillement de Paris, en 1871, après le siége des Allemands, s'est surtout opéré par la voie de la Seine, et qu'à cette occasion on a pu faire passer en un seul jour 40,000 tonnes de marchandises à l'écluse de Bougival. Quelle gare de voie ferrée aurait pu réaliser ce prodige? On sait combien longtemps, à l'époque qui suivit les jours néfastes de l'invasion, nos gares restèrent encombrées, et quelles plaintes fit entendre à ce sujet tout le commerce de la France. Ces faits sont significatifs, et montrent que les voies navigables intérieures répondent encore de nos jours à des besoins réels, quelquefois même à des nécessités stratégiques, et n'ont pas épuisé, comme quelques-uns ont pu le croire un instant devant l'extension de plus en plus grande et absorbante des chemins de fer, toute leur période féconde d'activité.

Les diverses voies navigables du bassin de la Seine représentent comme longueur parcourue le cinquième, comme dépense de premier établissement le tiers, comme trafic enfin les deux tiers de la longueur, du coût et du tonnage de l'ensemble du réseau français. Ce seul rapprochement, mieux que toutes les descriptions, suffit à marquer l'importance qu'a pour notre pays la Seine avec tous ses aboutissans, et le rôle supérieur qu'elle joue dans notre navigation intérieure. Aussi est-ce dans cette région privilégiée que presque tous les perfectionnemens, toutes les recherches, toutes les applications nouvelles, ont été tentés, mis à l'essai. C'est sur l'Yonne, c'est sur la Seine, que les barrages mobiles, dus à nos ingénieurs des ponts et chaussées, à la tête desquels il faut placer le regrettable M. Poirée, ont été pour la première fois appliqués. C'est sur la Seine aussi que le touage à chaîne noyée a été expérimenté avec une parfaite réussite. Il convient de s'arrêter un moment sur ce système de remorquage à la fois nouveau et curieux, et qui donne aujourd'hui des résultats si importans et presque inespérés.

En terme de marine, se touer c'est se haler sur un câble fixé à l'une de ses extrémités par une attache, une ancre. Le touage dit à chaîne noyée a lieu quand un bateau se hale sur une chaîne à maillons plats ou un câble métallique, immergés au fond d'une rivière et placés dans le chenal de celle-ci. La chaîne ou le câble, guidés par des poulies, s'enroulent sur un treuil à l'avant du remorqueur, se déroulent sur un treuil à l'arrière, et ce mouvement, joint à la résistance qui a lieu à l'avant, détermine la progression du bateau. Les treuils sont mis en jeu par une machine à vapeur installée à bord. L'idée première du touage serait due au maréchal de Saxe,

lequel devait en avoir reçu la confidence de quelque mécanicien ou marinier. Quoi qu'il en soit, il avait, dit-on, imaginé de remorquer les bateaux sur les canaux et les rivières au moyen d'un câble attaché solidement à la rive, et qui s'enroulait à bord autour d'un cabestan vertical mis en mouvement par des chevaux, à la façon d'un manége de maraîcher. Quand on était arrivé vis-à-vis ou à proximité du point d'attache, on recommençait l'opération en allant tout d'abord amarrer le câble un peu plus loin. Cette ingénieuse idée ne reçut, dans sa conception première, aucune application pratique. En 1819, en 1828, des essais à peu près infructueux de touage furent faits, cette fois au moyen de machines, à Lyon sur le Rhône, à Paris sur la Seine. En 1850, il n'y avait plus sur la Seine qu'un petit toueur qui faisait, sur 6 kilomètres, le service du pont d'Austerlitz au Port-à-l'Anglais ou d'Ivry, en amont du confluent de la Marne avec la Seine, pour débarrasser les ports de Paris des bateaux vides qui les encombraient.

C'est ce petit toueur qui a servi en 1856 comme point de départ à des expériences entreprises par la Compagnie de touage de la Basse-Seine, en vue d'organiser enfin des services qui pussent satisfaire à un important trafic. Ces expériences ont eu le plus grand succès. La longueur de la concession de la compagnie sur la Seine a été primitivement de 72 kilomètres; elle va aujourd'hui de Conflans à la mer, et la compagnie possède sept bateaux toueurs, construits en Angleterre, d'une force de 75 chevaux chacun. Ils sont munis d'une hélice et descendent librement le fleuve sans se servir de la chaîne. A la remonte, on calcule que le rendement moyen du touage est de 80 pour 100 du travail dynamique développé par la machine à vapeur du bateau. C'est un maximum : les meilleurs remorqueurs, munis de roues à palettes prenant leur point d'appui sur l'eau, ne donnent que 60 pour 100.

La Compagnie de touage de la Basse-Seine est des mieux organisées; elle est en possession de presque tout le trafic du fleuve, du moins pour le remorquage, car il ne lui est pas permis de transporter pour son compte. Est-ce là ce qu'on appelle la liberté de la navigation? En 1868, cette compagnie a remonté à Paris plus de 1,600,000 tonnes de marchandises de toute espèce. Le tonnage d'un train ainsi remorqué peut aller de 1,500 à 2,000 tonnes, et les prix de traction sont abaissés d'environ 40 pour 100 sur le halage par chevaux ou la remorque avec des bateaux munis de roues à palettes. Ceux-ci ne tentent même plus de lutter avec le touage dès que les eaux du fleuve s'élèvent et que la vitesse du courant devient plus sensible. A plus forte raison, le halage par locomotives routières, qui a été quelquefois essayé, ne saurait-il l'emporter sur

le touage. Nous ne parlons pas du halage par hommes, indigne de notre époque, qui trop longtemps a pesé sur notre navigation intérieure et rendu tristement fameux, par les grèves, les disputes, les désordres qui y naissaient à chaque instant, les « relais » de nos canaux et de la plupart de nos voies navigables.

La Compagnie de touage de la Haute-Seine est loin d'être aussi puissante que celle qui dessert le bas du fleuve. Elle n'a que des toueurs d'une force de 35 chevaux et dont le tirant d'eau est seulement de 40 centimètres. Une autre compagnie s'est établie sur l'Yonne, et l'on calcule que la longueur totale des lignes ainsi exploitées atteint environ 450 kilomètres. En Russie, en Belgique, en Angleterre, en Allemagne sur le Rhin, aux États-Unis, il existe des entreprises analogues de touage; mais aucune, sauf peut-être aux États-Unis, où les rivières et les canaux jouent toujours un si grand rôle dans les transports intérieurs, aucune n'a l'importance de celle qui fonctionne en ce moment sur la Basse-Seine. Avec ce système particulier et si ingénieux de remorquage, non-seulement les prix de traction sont abaissés, mais encore les avaries et les sinistres réduits et la durée des voyages abrégée. Au lieu de voyages qui durent des semaines, comme dans l'antique système de la batellerie, et même des mois, on peut ne faire maintenant que des voyages de quelques jours. C'est une révolution du genre de celle que la vapeur a introduite sur mer dans l'ancienne navigation à voile. Quoi qu'il en soit, n'oublions pas que c'est surtout grâce au touage que la batellerie de la Seine, et par suite celle des canaux du nord, qui aboutissent au fleuve, peuvent soutenir aujourd'hui la concurrence avec le chemin de fer. Si le touage n'est pas encore plus répandu en France, c'est presque uniquement à cause de l'insuffisance du trafic sur nos voies navigables. Nous savons d'où vient cette insuffisance. Qu'on améliore enfin nos rivières, qu'on creuse où il est nécessaire de nouveaux canaux, que tous les bassins hydrographiques communiquent entre eux, qu'il y ait partout uniformité de tirant d'eau et d'écluse, et l'on verra le fret revenir aux voies d'eau, et notre navigation intérieure se relever complétement de l'état d'affaissement et d'atonie où l'on n'aurait jamais dû la laisser tomber.

II. — LE BASSIN DU RHÔNE.

Comme étendue et comme importance, le bassin du Rhône vient immédiatement après celui de la Seine. Le Rhône, par ses affluens naturels ou artificiels, pénètre au loin dans l'intérieur des terres, contourne le massif des Alpes, peut desservir non-seulement le

centre et le nord de la France, mais encore la Suisse, la Belgique, l'Allemagne occidentale. Au point de vue des relations commerciales du continent avec le bassin de la Méditerranée, aucun autre fleuve de l'Europe ne peut lui être comparé. Aucun non plus, sauf peut-être le Rhin, ne saurait lutter avec lui pour les souvenirs qu'il réveille, pour le pittoresque des rives. Sur chaque cime, sur l'un et l'autre bord, c'est un vieux castel démantelé qui raconte plus d'une sombre légende; puis ce sont les basaltes de l'Ardèche, dernières coulées des volcans éteints de l'Auvergne, du Velay et du Vivarais, qui dressent à de grandes hauteurs leurs têtes noires, découpées en prismes, ou bien les coteaux semés de vignes où se produisent le vin de l'Hermitage et les vins blancs mousseux de Condrieu et de Saint-Peray. En descendant le fleuve, on salue Viviers, siége d'un évêché antique, Avignon et ses murailles crénelées du moyen âge qui rappellent celles des cités toscanes, Tarascon et Beaucaire avec leurs imposans châteaux-forts, modèles classiques de la vieille architecture militaire, Arles et ses magnifiques ruines romaines. Les ponts sur le fleuve ont je ne sais quoi d'élégant. C'est ici que les premiers pères pontifes édifièrent quelques-unes de leurs œuvres hardies : le pont Saint-Esprit, le pont d'Avignon, sont restés célèbres, même dans la chanson; c'est ici encore que furent audacieusement jetés les premiers ponts suspendus en fil de fer, inventés en France par M. Seguin, d'Annonay, ou quelques-uns de ces ponts métalliques au tablier plat ou cintré que les voies ferrées ont depuis fait adopter partout. Quelle richesse dans les campagnes environnantes! C'est depuis Probus le pays de la vigne, où chaque coteau donne son nom à un crû fameux; c'est, depuis Sully et Henri IV, le pays des mûriers et de la soie, et depuis le Persan Althen, qui dota Avignon d'une racine précieuse, le pays de la garance. Et, comme si le règne minéral avait voulu aussi entrer en lutte, c'est ici que sont les mines fécondes de l'Ardèche et de l'Isère, riches en fer, en plomb, en cuivre, en zinc et en argent, et les usines métallurgiques, dont les cheminées, la nuit, éclairent les rives du fleuve comme des phares gigantesques.

La Saône, qui rejoint le Rhône à Lyon, est comme le prolongement du fleuve, ayant la même direction que lui; mais elle ne coule plus dans les mêmes terrains et ne nous raconte plus les mêmes histoires. Au point de vue de la navigation, le rôle qu'elle joue n'en est pas moins capital; elle reçoit les produits amenés par le Rhône et destinés au nord, et confie aux eaux du fleuve tous ceux qu'elle transporte vers le midi. Le groupe de la Saône comprend la rivière elle-même, le canal du Rhône au Rhin, réduit pour la France, depuis la perte de l'Alsace-Lorraine, à 192 kilomètres, et qui se

soude à la Saône à Verdun, le Doubs, la Seille, etc. C'est en tout 673 kilomètres de voies navigables. Sur la rive droite, la Saône reçoit à Saint-Jean-de-Losne le canal de Bourgogne, à Châlon le canal du Centre; mais le premier de ces canaux se rattache plutôt à la navigation de la Seine, l'autre à la navigation de la Loire.

Par l'étendue de son bassin, par la fertilité des campagnes qu'elle arrose, la longueur de son cours, qui est de 366 kilomètres, et l'abondance de ses eaux, par la faiblesse et la régularité de sa pente et les nombreux affluens qu'elle reçoit, la Saône serait l'une de nos plus utiles artères de navigation intérieure, si l'on avait su en tirer parti, et si l'art était venu y seconder plus heureusement la nature. Entre Saint-Jean-de-Losne et Lyon, la Saône transporte moyennement un peu moins de 400,000 tonnes de marchandises par an. Le mouvement était autrefois beaucoup plus considérable, mais la concurrence du chemin de fer de Paris à Lyon et surtout le mauvais état du Rhône ont détourné les longs transports et amoindri le tonnage de moitié. Plus d'un se rappelle le temps où la Saône tenait le premier rang parmi les voies navigables de la France. Parcourue en tout sens, couverte de trains de bois, sillonnée par de rapides bateaux à vapeur, qui avaient remplacé les coches d'eau que connurent si longtemps nos pères, elle était la grande artère naturelle par laquelle le nord et le midi communiquaient, échangeaient leurs produits. Elle alimentait une nombreuse population de mariniers et enrichissait les entrepreneurs de transport.

La batellerie de la Saône et du Rhône a été un moment la plus considérable, la plus puissante qui ait jamais exploité nos voies fluviales. Il y a vingt-cinq ans, 80 bateaux à vapeur transportaient encore quantité de marchandises et de voyageurs de Marseille à Lyon, de Lyon à Châlon. Il en reste à peine une dizaine, composant un matériel mal entretenu qui se détériore chaque jour, et que le trafic laissé par la compagnie du chemin de fer de Paris-Lyon-Méditerranée ne suffit pas même à occuper. Aussi les doléances de notre marine fluviale sont-elles incessantes, et son syndicat s'adresse-t-il à chaque occasion aux ministres compétens, qui lui répondent par de bonnes paroles, mais ne font peut-être pas tout ce qu'il faudrait (1). L'antique prospérité de la Saône et du Rhône, que les populations riveraines ont tant de motifs de regretter et que tous les intéressés rappellent toujours avec tant de raison, renaîtra quand on le voudra avec l'amélioration de la rivière et du fleuve. M. Krantz n'évalue la dépense des travaux à

(1) Voyez entre autres la lettre adressée à M. le ministre des travaux publics par le syndicat de la marine, à la date du mois de janvier 1875.

faire pour porter le mouillage la Saône de $1^m,60$ à 2 mètres qu'à 17,500,000 francs, et il espère par là doubler le trafic de la rivière et lui rendre son ancien éclat. Avec le Rhône, il y a non moins d'urgence, mais ici surgissent tout à coup des difficultés de plus d'un genre et considérables.

La partie vraiment importante du fleuve s'étend de Lyon à Arles sur 283 kilomètres : c'est là ce qu'on nomme le Bas-Rhône. Le Haut-Rhône, entre Lyon, le lac du Bourget et le Parc en aval de Genève, ne dessert qu'un trafic assez restreint de marchandises et de voyageurs. Des bois, des pierres de taille très recherchées, arrivent à Lyon par cette voie, et dans la belle saison quelques touristes vont visiter la Savoie en remontant le Rhône en bateau à vapeur jusqu'au lac du Bourget. Dans toute cette région, le lit du fleuve est tourmenté, fréquemment encombré de rochers, comme le lit d'un fleuve alpin. Quant au lit du Bas-Rhône, il est mobile, formé de sables et de graviers qui se déplacent comme ceux du Mississipi, qui a du moins une grande profondeur. En outre le débit est inégal, torrentiel, la pente très forte et par conséquent le cours rapide; puis les glaces, les crues souvent redoutables, les basses eaux, les brouillards, y occasionnent de fréquens chômages. La navigation en descente est laborieuse, exige des bateaux longs et plats et des mariniers exercés; la remonte est aussi très difficile : avec tout cela, le trafic va diminuant d'année en année. Naguère le Rhône transportait encore 600,000 tonnes. Aujourd'hui le trafic est réduit de moitié; les deux tiers sont à la descente. En 1873, le tonnage total du Rhône n'a pas dépassé 275,000 tonnes.

Les embouchures du fleuve sont une nouvelle source d'embarras. Elles sont multiples, et composent ce qu'on nomme un delta à cause de la forme même qui les distingue. Le Nil, le Danube, le Gange, le Mississipi, ne sont pas en cela plus favorisés que le Rhône. Ce delta est formé par les sables que le fleuve verse à la mer, et que la direction des courans et des vents marins rejette sur le rivage au lieu de les entraîner. Il s'élève ainsi une digue, une barre, que le jeu des forces naturelles maintient ou déplace fort peu. Le fleuve, incertain, inquiet, modifie à chaque instant son cours, varie la forme et le nombre de ses embouchures, et avance sans cesse dans la mer. Tout cela rend presque impossible la navigation du delta, de ce qu'on appelle le Rhône maritime, et l'on ne peut ici vaincre les forces aveugles de la nature qu'en tournant la difficulté. C'est pourquoi il a été établi au commencement du siècle un canal d'Arles au port de Bouc, et un autre tout récemment de la tour Saint-Louis à la mer. Le canal de Beaucaire à Aigues-Mortes, déjà conçu sous Henri IV, a été ouvert dans le même dessein.

Le trafic sur tous ces canaux, autrefois plus prospère qu'aujourd'hui comme sur le Rhône lui-même, renaîtra très certainement quand il existera entre Lyon et Arles une voie réellement navigable. Cette voie, pourquoi s'obstiner à la demander au fleuve, si peu réglé, si capricieux, d'un régime torrentiel parfois si redoutable, et qui toujours détruira le lendemain ce qu'on aura fait la veille pour le discipliner? Ne vaudrait-il pas mieux la demander une bonne fois à un canal sur la rive droite ou la rive gauche, comme des ingénieurs distingués avaient déjà essayé de le faire il y a une soixantaine d'années? Venant après eux, s'inspirant de leurs projets, de leurs devis, en les modifiant eu égard aux conditions actuelles, M. Krantz voudrait qu'on ouvrît un canal latéral au Rhône sur la rive droite. Il préfère cette rive, la rive industrielle, à l'autre, la rive agricole. Si, sur celle-ci, on rencontre à partir de Lyon, Saint-Vallier, Vienne, Tain, Valence, Montélimar, Orange, Avignon, Tarascon, Arles, on rencontre aussi la voie ferrée et ses embranchemens, et des rivières d'une grande largeur et d'un débit parfois torrentiel, la Drôme, l'Isère, la Durance. Sur l'autre rive, au contraire, on reste à peu près maître du terrain. On n'a à franchir que des torrens étroits, et l'on rencontre, sinon Rive-de-Gier et Saint-Étienne, au moins le canal de Givors, puis on traverse des districts industriels comme ceux d'Annonay, la Voulte, le Pouzin et leurs forges, Privas et les mines de fer et de charbon de l'Ardèche, les fabriques de ciment et de chaux hydraulique du Theil. A Beaucaire, on est en communication avec les houillères, les forges et toutes les usines du Gard. C'est pour toutes ces raisons que M. Krantz a choisi de préférence la rive droite du Rhône pour y établir un canal latéral. Il pousse avec raison ce canal jusqu'à Marseille pour en rendre l'efficacité absolue, et il présente à l'appui de son projet un devis qui ne dépasse pas 100 millions de francs, dont 90 pour 300 kilomètres de canal latéral (300,000 francs par kilomètre) et 10 millions pour un canal de 35 kilomètres de Bouc à Marseille.

Loin d'être une concurrence pour le chemin de fer déjà existant sur la rive gauche du Rhône, celui de Lyon à Marseille, et pour celui qui existera bientôt tout le long de la rive droite, le canal latéral du Rhône serait au contraire d'un utile concours pour la voie ferrée. Ne la dégagerait-il point d'une partie des matières, si encombrantes pour ses gares, qui forment comme la dernière classe des transports par petite vitesse, celles dont le fret ne donne qu'un profit apparent? On sait aujourd'hui que ce profit ne devient réel que par des espèces de viremens de compte qui consistent à déverser sur ce chapitre une partie des bénéfices effectués par exemple sur le transport des voyageurs et des matières dites de messageries. Le canal

latéral du Rhône n'augmenterait-il pas au contraire le trafic de moyenne et grande vitesse par le développement qu'il apporterait aux diverses industries de la vallée du fleuve, et par suite au mouvement des voyageurs? M. Krantz calcule que le trafic de ce canal pourra monter rapidement à 1 million de tonnes, et ce chiffre n'a paru exagéré à personne; on atteindra même 2 millions et plus, si l'on relie efficacement, par une voie de navigation intérieure continue, Marseille à Paris et au Havre. Il serait temps que tous ces travaux se fissent; devant le Havre se dresse Anvers, dont le commerce augmente de plus en plus, a même triplé en dix ans, tandis que le Havre reste stationnaire. En veut-on une preuve décisive? De 1865 à 1875, le tonnage du port d'Anvers, à l'entrée et à la sortie, est passé de 1,500,000 tonneaux à 4,200,000, tandis que le Havre est demeuré immobile autour de 2 millions de tonneaux. Marseille même n'a augmenté son tonnage, dans l'intervalle de ces dix ans, que de 25 pour 100, passant de 4 millions de tonneaux à 5 millions. Elle sera bientôt atteinte et dépassée elle-même par Anvers, si des mesures énergiques comme celles que nous indiquons ne sont pas prises sans délai. Marseille d'ailleurs est à son tour non moins sérieusement menacée par Brindisi, Gênes, Venise, Trieste. Elle regagnerait, par un canal partant de ses bassins, et que réclament vivement sa chambre de commerce et tous les conseils électifs des Bouches-du-Rhône, une grande partie du transit de l'Europe occidentale, qui, depuis quelques années, semble devoir lui échapper, et lui échappera encore davantage quand le massif du Saint-Gothard sera complétement ouvert.

Par Trieste et Gênes, les Italiens et surtout les Allemands détourneront à leur profit une partie du commerce de la Méditerranée, qui est encore aujourd'hui dans nos mains. Nos voies ferrées ne pourront lutter contre les leurs, à cause de la plus grande distance que les marchandises auront à y parcourir et des tarifs kilométriques plus élevés qu'elles auront à supporter. On peut parer au second de ces inconvéniens, non pas au premier. Nos voies navigables intérieures, améliorées et enfin complétées, rétabliraient seules l'équilibre, si nous possédions surtout la voie du Havre à Marseille telle que tous les intéressés la demandent, avec une navigation continue, sans transbordement, puis deux autres voies divergentes plus convenablement établies que celles qui existent, celles du Havre et de Lyon au Rhin. Déjà on travaille à cette dernière sous le nom de Canal de l'Est. Nous entrerions ainsi en possession de trafics considérables que nul ne pourrait plus nous disputer, qui deviendraient pour notre commerce intérieur et extérieur une source féconde de bénéfices, et de nouveau porteraient le re-

nom de notre marine marchande presqu'aux confins du globe. Ce serait là la plus belle revanche à tirer de l'Allemagne, et il faudrait un peu y songer.

Il semble que toutes ces considérations, qui n'ont rien cependant d'imaginaire ou de risqué, aient échappé à l'esprit vigilant du conseil supérieur des ponts et chaussées, lequel a rejeté le projet d'un canal latéral au Rhône, si bien discuté par M. Krantz. Le conseil considère ce projet comme impraticable, d'abord à cause des difficultés matérielles qu'il présente et de la dépense énorme qu'il entraînerait, — peut-être le triple de ce qui a été calculé, — ensuite parce qu'un côté seulement des riverains serait ainsi favorisé au détriment de l'autre. On a le Rhône; ne convient-il pas de le garder? ne faudrait-il pas le conserver dans tous les cas? On peut l'améliorer en l'approfondissant, en le rétrécissant, par des draguages, par des digues latérales submersibles, destinées à maintenir au courant un minimum de profondeur. On ne parle pas des barrages éclusés, en usage sur tous les canaux et rivières de France, mais qui ne conviendraient pas sur un fleuve qui charrie autant de gravier que le Rhône et présente d'aussi fortes pentes. Ces barrages auraient d'ailleurs le grave inconvénient de surélever le niveau des inondations; mais les digues latérales submersibles ont fait leurs preuves, sont reconnues suffisantes par tous les ingénieurs compétens. A quoi bon créer de toutes pièces un Rhône artificiel? Le Rhône offre à la navigation descendante une voie plus économique qu'un canal. Ne peut-on plutôt trouver des formes nouvelles de bateaux? L'art de la navigation et celui de la mécanique n'ont pas dit encore à ce sujet leur dernier mot. Dans tous les cas, c'est là qu'est le nœud de la question, et non ailleurs. Ainsi s'expriment le conseil supérieur des ponts et chaussées et tous les opposans au projet de M. Krantz.

Des formes nouvelles de bateaux! Le Rhône en a vu passer plus d'une, et il peut sous ce rapport rivaliser avec la Seine. De combien d'inventions le fleuve n'a-t-il pas été le théâtre, et combien de propulseurs n'a-t-il pas servi à essayer, depuis les longs bateaux-porteurs et les grappins jusqu'à ce bateau plat qui ne jaugeait que 1 mètre d'eau, et que le capitaine Magnan, un marin qui ne doutait de rien, conduisit un jour, en 1854, du port de Lyon aux embouchures du Danube! On voulait avec cela ravitailler économiquement notre armée de Crimée, faire même des descentes dans la Mer-Noire. Le projet plaisait à Napoléon III, qui toujours aima les choses neuves et fantastiques; bientôt il n'en fut plus question. Il n'est resté de tous les bateaux du Rhône que ces immenses porteurs à vapeur munis de roues à palettes, longs de 115 à 150 mètres, larges de 10 à 15 mètres entre les tambours des roues, et pouvant por-

ter jusqu'à 550 tonneaux avec un tirant d'eau maximum de 1m,50, et les remorqueurs ou grappins qui ont jusqu'à 105 mètres de long sur 7 mètres de large et qui traînent des convois d'environ 500 tonnes avec un tirant d'eau maximum de 90 centimètres. Le nom qu'ils portent leur vient de ce qu'ils se touent eux-mêmes par une roue à l'arrière, laquelle mord sur le fond sableux du fleuve à la façon d'un grappin. Ce système original est sorti du cerveau fécond d'un ingénieur mécanicien de Rive-de-Gier, M. Verpilleux, qui n'a demandé le propulseur de ses bateaux ni à une hélice ni à une roue à palettes, mais à une sorte de roue à chevilles, dont les rais font saillie sur la jante. Cette roue, suspendue dans une fosse ouverte sur la quille à l'arrière, affleure avec le fond du fleuve. Mise en mouvement par la machine, ses rayons mordent dans les sables et les graviers du lit, et la résistance qui se produit détermine l'avancement du bateau. C'est comme si l'on s'appuyait sur le fond avec une gaffe. Malgré un certain recul dû au draguage, le point d'appui est plus fixe que celui obtenu sur l'eau au moyen des palettes qui font office de rames, et le rendement mécanique est supérieur. Ce système de remorquage est excellent à la remonte sur le Rhône, et il y a rendu un moment autant de services que le touage en rend aujourd'hui sur la Seine. A la descente, à cause de la vitesse du courant, le remorquage par grappins n'est guère possible. C'est ce qui fait que ce système a eu tant de peine à lutter contre celui des bateaux-porteurs munis de roues à palettes ou à aubes, lesquels ont marqué pour la batellerie du Rhône une époque de si grande prospérité. Avant l'ouverture du chemin de fer de Lyon à la Méditerranée, c'était le règne des grands bateaux-porteurs. Le Creusot se distingua dans la construction de ces utiles engins de transport, dans les heureuses dispositions qu'il leur donna. Ce sont eux qui, à l'époque de la disette de 1847, amenèrent rapidement et par grandes masses à la fois, du bord de la Méditerranée au centre de la France, les blés de la Mer-Noire et d'Égypte que Marseille déchargeait jour et nuit sur ses quais.

Aujourd'hui que la lutte est décidément ouverte avec la voie ferrée et que le fleuve menace d'y succomber, il faut trouver mieux que ces porteurs, que ces grappins, s'adresser peut-être au touage, de manière à abaisser le prix du fret jusqu'à 2 centimes et demi par tonne et par kilomètre. C'est la seule limite à laquelle on puisse utilement lutter avec le chemin de fer, qui peut transporter certaines matières, comme les houilles, les minerais, à 3 centimes, nous avons dit au moyen de quel subterfuge de comptabilité. Quelques ingénieurs, renonçant au touage, qu'ils jugent d'application très délicate sur le Rhône, ont fait des devis pour des bateaux de 135 mè-

tres de long, 12 mètres de large, avec un système particulier de grappins ou de coques articulées. De cette manière, on pourrait porter au-delà de 1,000 tonnes avec 1^m,20 de tirant d'eau, et remorquer économiquement par exemple les minerais de fer de la Méditerranée, entre autres ceux de l'île d'Elbe et de Mokta, dont les forges de la vallée du Rhône consomment plus de 500,000 tonnes par an. M. Dupuy de Lôme, dont nous avons déjà eu l'occasion de citer une autre expérience, est à son tour entré dans la lice. Il a imaginé récemment, recourant à l'emploi de coques en fer de grande dimension, un navire à deux hélices indépendantes d'un tonnage encore plus élevé. Un premier essai n'a réussi qu'incomplétement, un autre sera sans doute plus heureux. L'indépendance des hélices partiellement immergées doit, selon l'habile ingénieur, fournir un système énergique d'évolutions rapides comme en exige la navigation du Rhône. Il a été conduit à suspendre ses essais jusqu'à ce qu'il ait avisé aux moyens de rendre impossibles les erreurs dans la manœuvre. La question du meilleur propulseur à trouver pour notre navigation fluviale est donc toujours pendante, et il est urgent de la résoudre. Les inventeurs peuvent compter sur une ample rémunération de leurs peines. Le fret ne leur manquera pas : ce sont les houilles, les minerais de toute espèce, les pierres à bâtir, les chaux et les cimens, les bois, le fer, les vins, les huiles, les céréales, à la descente ou à la remonte. Le fleuve en aura sa part, le chemin de fer gardera la sienne, tout en reconnaissant que certaines denrées, telles que les vins, s'accommodent bien mieux du transport par eau que du transport sur rails. On calcule qu'en vins du Midi le Rhône devra transporter à lui seul un poids d'au moins 300,000 tonnes quand il aura été mis dans un état de navigabilité satisfaisant.

Ce n'est pas seulement au point de vue du service public des transports, c'est encore pour l'agriculture, que le Rhône pourrait être largement utilisé. Nous avons là un magnifique fleuve, celui qui roule chez nous les eaux les plus abondantes, dont nous pourrions faire un double instrument de production, et nous le laissons abandonné. Un ingénieur en chef des ponts et chaussées, M. Aristide Dumont, a été chargé par le gouvernement, il y a quelques années, de faire les études d'un canal d'irrigation du Rhône réclamé par nos départemens méridionaux. Il a depuis longtemps rempli sa mission, et ce canal reste à l'état de projet. C'est là cependant une œuvre d'intérêt national, ayant pour but de sauver de la misère et de l'émigration une partie des populations de la vallée du Rhône. On sait combien celles-ci sont en ce moment cruellement frappées par le phylloxéra, la maladie des vers à soie et l'abandon de la culture de

la garance, laquelle ne peut plus lutter contre l'alizarine artificielle. Le canal d'irrigation du Rhône, qui ne nuirait en rien à la navigation du fleuve, est évalué à une dépense de 110 millions; il pourrait être achevé en quatre ans. Il aurait une longueur de 400 kilomètres, de Condrieu à Béziers, et traverserait cinq départemens, la Drôme, Vaucluse, le Gard, l'Hérault, l'Aude. Il offrirait une surface irrigable susceptible de produire annuellement 450,000 tonnes de foin et de nourrir au moins 100,000 têtes nouvelles de gros bétail. Il permettrait, sur une étendue en plaine d'au moins 80,000 hectares, la submersion des vignes, moyen reconnu efficace pour combattre le phylloxéra. Cette œuvre grandiose est appuyée par les vœux de tous les conseils électifs, et par des souscriptions personnelles importantes pour la jouissance de l'irrigation.

Revenons à la navigation du fleuve. Il est indispensable que cet autre canal latéral dont nous avons aussi présenté le devis soit ouvert, dût-il coûter 300 millions, comme le prétendent quelques-uns. Quelle meilleure dotation pourrait-on faire aux travaux publics dans l'intérêt de tous, et quelle occasion plus favorable pour reconstruire à la mesure des besoins présens ce qu'on a si souvent appelé l'outillage industriel de la France? Si le Rhône n'est qu'incomplétement amélioré, s'il faut rompre charge à Lyon, que l'on vienne du nord ou du sud, l'entreprise sera toujours à recommencer, et nos petits-neveux se débattront dans les mêmes difficultés que nous. L'auteur du canal de Suez, quand le gouvernement hellénique le consultait en 1869 pour le percement de l'isthme de Corinthe et parlait d'un canal à écluses, répondit qu'il fallait percer un canal à niveau, comme il l'avait fait à Suez. Depuis, sa réponse a été la même à toutes les compagnies, à tous les gouvernemens américains qui ont également fait appel à sa haute expérience pour le creusement d'un canal interocéanique : « On ne saurait naviguer en pareil cas avec des écluses, c'est trop long et c'est trop coûteux, » n'a cessé de dire à tous, et prêchant d'exemple, M. F. de Lesseps. A notre tour, nous ferons remarquer qu'on ne saurait naviguer en France avec des systèmes différens de canaux. C'est trop long et c'est trop coûteux, faut-il encore répéter, et ce mode barbare n'a duré que trop longtemps. Passe ici pour les écluses, elles y sont de mise, et l'on ne saurait se passer d'elles; mais qu'au moins elles soient uniformes et que le même navire puisse aller du Havre à Marseille à travers la France. Si l'on veut d'un système réellement économique et en rapport avec les nécessités actuelles, si l'on veut relever enfin et véritablement notre navigation intérieure, il faut percer ce que nous nommerons l'isthme français, en donnant à la Basse-Seine, comme l'a demandé M. Krantz, un tirant d'eau de

3 mètres, et à tous nos canaux, rivières et fleuves intérieurs un de 2 mètres au moins. De cette façon on pourra aller sans rompre charge de la Manche à la Méditerranée, et l'on fera réellement de Paris ce que demande depuis tant d'années l'instinct populaire : un port de mer.

III. — PARIS PORT DE MER.

Paris port de mer, c'est le rêve de tous les Parisiens et de beaucoup d'ingénieurs, surtout depuis le commencement du siècle. On peut plaisanter de l'idée, mais elle fera son chemin. Nous n'entendons point proposer ici d'amener la mer à Paris par un canal ouvert au milieu des terres, comme l'ont projeté quelques rêveurs, qui ont présenté à ce propos des dessins et des devis que nous croyons au-dessous du vrai. Bien qu'aujourd'hui aucune limite ne semble imposée à l'audace humaine en matière de travaux publics, il est cependant des barrières devant lesquelles il faut s'arrêter; mais faire de Paris un port de rivière important, en relation directe et continue avec la mer, en un mot, le centre d'un puissant cabotage intérieur et extérieur, il n'y a là rien d'impossible, et tout nous y convie. Le moment propice semble arrivé, et déjà quelques hommes d'initiative ont pris hardiment les devans.

Qui n'a pas vu maintes fois, dans ces dernières années, ancré au port du Louvre, ce petit navire à voile et à vapeur, du port de 200 tonnes, qui faisait régulièrement les voyages de France au Japon, de Paris à Yokohama? Cet intéressant *steamer* s'est perdu en mer il y a trois ans. D'autres, plus heureux, vont toujours de Paris à Londres par la Seine, la Manche, la Mer du Nord et la Tamise. « En charge pour Londres, » telle est l'enseigne qu'ils portent orgueilleusement au haut de leur grand mât, quand ils sont ancrés à Paris. A l'avenir, ces exemples ne seront plus isolés. En 1866, l'état avait projeté de porter à 2 mètres le tirant d'eau de la Seine entre Paris et Rouen. Il fallait bien faire quelque chose pour nos voies navigables, surtout après la promulgation du traité de commerce de 1860, où l'on avait reconnu que nos transports intérieurs étaient gênés par une foule d'obstacles, et que notre outillage (c'est le mot dont on se servait) n'avait pas atteint le degré de perfectionnement voulu. Sur l'avis que le tirant d'eau de la Seine allait être porté à 2 mètres, les chercheurs s'étaient mis en campagne. Quelques-uns n'avaient pas attendu ce moment. Déjà, en 1855, M. Belgrand, alors ingénieur en chef du service hydraulique sur la Basse-Seine, avait présenté une étude en vue de l'établissement sur le

fleuve d'une navigation maritime avec 3 mètres de tirant d'eau, et telle que nulle part les bateaux n'eussent à baisser leurs mâts. Une décision ministérielle prit ce projet en considération, et y prescrivit certaines modifications de détails. M. Belgrand évaluait à 48 millions au maximum les dépenses, si l'on voulait faire disparaître les obstacles au passage des mâts, et à un peu plus de 13 millions seulement celles que nécessiterait le tirant d'eau de 3 mètres (1). Il en concluait qu'il ne fallait pas songer à voir arriver à Paris des bateaux toutes voiles déployées, mais que si l'on réalisait le tirant d'eau de 3 mètres, on pourrait compter sur la création d'une navigation par navires à vapeur à mâts mobiles.

Aucune suite n'a été donnée au projet de M. Belgrand; mais cela n'a pas découragé les inventeurs. En 1866, un ingénieur de la marine, M. E. Leclert, comptant que le tirant d'eau de la Seine allait être porté à 2 mètres, étudia la possibilité d'établir un service direct et régulier, mais mixte, c'est-à-dire à voile et à vapeur, et de vitesse relativement modérée, pour le transport des marchandises entre Paris et New-York, et réciproquement. C'était une intéressante question d'art naval; la manière dont M. Leclert était arrivé à la résoudre avait obtenu l'approbation des ingénieurs et des marins. Il ne restait plus qu'à lancer le navire; mais toutes choses vont lentement chez nous quand l'administration s'en mêle. Une partie des travaux décidés pour porter le tirant d'eau de la Seine à 2 mètres a seulement été exécutée, et le crédit affecté à ces travaux a été à peine entamé. Espérons que l'on ira désormais plus vite et que les intérêts publics seront mieux sauvegardés. N'oublions pas que les chambres de commerce, non-seulement de Rouen et de Paris, mais encore celles de Lyon, d'Avignon, de Nîmes, ont compris les travaux d'amélioration de la Seine dans les combinaisons financières qu'elles ont récemment soumises au gouvernement en vue d'assurer enfin le perfectionnement de nos voies navigables.

Le navire projeté par M. Leclert, pour aller régulièrement de Paris à New-York, est d'un port utile de 300 tonneaux. L'appareil moteur est calculé de manière à imprimer au navire une vitesse moyenne de route qui permette d'effectuer le voyage du Havre à New-York, soit 3,300 milles marins, en dix-neuf jours, à peu près le double de temps qu'y emploient en été les grands *steamers* transatlantiques du port de 5,000 tonneaux et d'une force de 2,000 chevaux. La navigation à la voile est assurée pour les temps favorables, particulièrement par ces grandes brises d'ouest qu'on rencontre

(1) Voyez l'exposé des motifs du projet de loi ayant pour objet l'amélioration de la Seine, n° 302, chambre des députés, session de 1870.

généralement en retournant d'Amérique en Europe. La mâture est construite de façon à pouvoir se rabattre en Seine. Dans son ensemble, le bateau est marin, c'est-à-dire apte à tenir la haute mer avec sa cargaison par les plus forts coups de vent de l'Atlantique, si fertile en tempêtes. Aujourd'hui que ce n'est plus 2 mètres, mais bien 3 mètres de tirant d'eau que l'état nous promet pour la navigation de la Basse-Seine, il serait temps que des projets comme ceux de M. Leclert passassent enfin des spéculations de la théorie à celles de la pratique. L'accès direct à la mer est pour un pays un élément de richesse certain. Quelle source de prospérité l'Angleterre n'emprunte-t-elle pas à ses fleuves! Londres est sur la Tamise, Bristol sur la Severn, Liverpool sur la Mersey, Glascow sur la Clyde, et Londres et Liverpool sont les deux premiers ports du globe. Dans l'antiquité, Rome fut redevable au Tibre de son importance commerciale. Ninive et Babylone étaient sur le Tigre et l'Euphrate comme le Caire est sur le Nil, Calcutta sur le Gange, New-York sur l'Hudson, la Nouvelle-Orléans sur le Mississipi, Québec et Montréal sur le Saint-Laurent, Anvers sur l'Escaut. En France, où la nature a été en cela moins généreuse, où elle a plus parcimonieusement alimenté les cours d'eau, où elle les a moins heureusement dessinés, l'homme doit relever ceux-ci de l'espèce d'infériorité où ils sont. L'amélioration de la Seine sera une première conquête. D'autres conquêtes viendront ensuite et comme d'elles-mêmes, avec l'amélioration du Rhône, de la Garonne, de la Loire. N'oublions pas que Paris et Rouen, Lyon et Arles, Bordeaux, Nantes, doivent leur première prospérité à leur situation sur des cours d'eau. Il faut donc faire pour ceux-ci tout ce que la nature a oublié de faire, et comment hésiterait-on un instant lorsqu'on est armé de tous les outils merveilleux que la science a mis aujourd'hui à la disposition de l'homme?

Nous ne voulons pas suivre M. Krantz dans tous les détails de ses intéressans rapports, et après avoir examiné avec lui ce qui a trait à la navigation de la Seine et d'une partie des canaux du nord, du centre et de l'est, ainsi qu'à la navigation de la Saône et du Rhône, reprendre les mêmes études sur d'autres points. Partout l'habile ingénieur a porté le même esprit de critique féconde, dit franchement ce qui manquait, ce qu'il fallait faire pour compléter chaque portion du réseau. Il a su rendre attachante une lecture qu'on croirait aride, et l'on serait ici tenté de le suivre dans le bassin du golfe de Gascogne et sur le canal si heureusement projeté du Maransin, *Maris sinus*, qui doit donner la vie aux landes sableuses et stériles, ou bien d'étudier avec lui la navigation du bassin de la Garonne et du canal du Midi, ou celle du bassin de la Loire, qu'il

complète, comme pour le Rhône, par un canal latéral, ou encore celle de la Charente et de la Sèvre niortaise, enfin celle des canaux de la Manche et de la Mer du Nord, qui se soudent à tout le réseau belge et à la navigation de l'Escaut. M. Krantz n'a rien négligé, ni une vue d'ensemble ni un point de détail, et le plus petit embranchement navigable trouve place dans son intéressant mémoire. Il dit ce qu'est notre canalisation actuelle et ce qu'elle doit être, il l'indique avec l'expérience de l'homme de l'art et par instans avec l'émotion patriotique du citoyen, qui veut que l'on fournisse à son pays tous les moyens possibles de se relever par le travail, par les transports à bon marché et les labeurs féconds du commerce. A ce point de vue, la lecture de ces volumineux rapports, tout pleins de chiffres, sinon de formules, est au plus haut degré saisissante. C'est une de ces études fortes et saines comme il y en a eu quelques-unes après l'invasion allemande, et elle mérite d'attirer l'attention de chacun. La conclusion inévitable, on la connaît : si nous voulons développer notre trafic intérieur et extérieur, donner à nos navires de long cours une partie du fret de sortie qui leur manque, lutter victorieusement contre les marchés voisins, développons nos voies navigables intérieures. Les chemins de fer ne seront pas atteints par cette concurrence prévue, dont ils se sont un moment épouvantés outre mesure, qu'ils ont même essayé de réduire à néant sur certains points du territoire par l'achat des canaux existans, par exemple le canal du Midi. N'avons-nous pas démontré au contraire que les chemins de fer profiteraient eux-mêmes, d'une manière détournée, du mouvement de ces voies navigables? En ces sortes de choses, il y a toujours, comme l'a fait si bien remarquer Bastiat, ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas. On ne saisit pas la portée de ce qu'on voit, et c'est ce qu'on ne voit pas qui est la vérité, l'utilité, l'avantage de chacun et de tous.

Quelques-uns, convaincus que les chemins de fer étaient désormais le moyen de transport par excellence, ont condamné irrévocablement les canaux, comme ils avaient condamné naguère les diligences; mais le cas n'est point le même. Les diligences ne pouvaient lutter avec les chemins de fer, qui transportent plus vite et à meilleur marché les denrées et les voyageurs, tandis que les canaux n'entendent transporter que certaines matières, qui leur sont, pour ainsi dire, acquises, et à un prix inférieur à celui des voies ferrées. Les ennemis des voies navigables n'ont donc jamais entendu les plaintes de l'agriculture, de la grande industrie, qui ne cessent de demander qu'on améliore partout nos rivières et nos canaux, et qu'on y abaisse, ou mieux qu'on y supprime les droits de navigation, ces péages que ne connaissent ni les routes de terre ni les

railways? Et si l'on craignait que le fret vînt à manquer à ces voies antiques, qu'on se rassure. Le bois de chauffage et de charpente, le charbon de bois, la houille, la fonte et le fer, les machines et les métaux ouvrés, les engrais et les amendemens végétaux ou minéraux, les pierres et les matériaux de construction de toute espèce, toutes ces matières, qui ont beaucoup de poids et de volume et qui presque toutes valent relativement peu, sont les clientes naturelles des canaux. L'acheteur ne les attend pas à jour et à heure fixes; il est de son intérêt de leur faire prendre la voie d'eau, qui peut les transporter à moitié prix de ce qu'exige la voie ferrée. Nous n'avons pas parlé de la plupart des produits agricoles: le vin, l'huile, les céréales, la betterave, les fourrages, qui, ayant à choisir entre deux moyens de transport, l'un plus régulier, plus rapide et plus cher, l'autre, sujet à quelques chômages, plus lent et plus économique, préféreront toujours le second, sauf les cas de convenances particulières.

De tout temps les enquêtes qu'a provoquées l'administration, les réclamations et les doléances persistantes de nos agriculteurs et de nos industriels, ont éclairé l'état sur ce qu'il avait à faire en matière de canaux. Le moment est donc venu de ranimer de toute façon nos voies navigables intérieures, et alors non-seulement les industries indigènes seront satisfaites et plus aptes à lutter avec la concurrence étrangère, mais aussi, dans nos ports de mer, au lieu de voir beaucoup de nos navires partir sur lest faute d'un fret suffisant de sortie, nous leur verrons charger et nos houilles de Saint-Étienne ou d'Alais, et nos plâtres de Paris, et nos fontes et nos fers du Creusot, nos pierres de taille, nos tuiles et nos briques de Bourgogne, nos chaux du Theil, nos cimens de Vassy ou de Grenoble, puis nos bois des Vosges ou des Landes, nos ardoises d'Angers ou des Ardennes, nos marbres de couleur des Pyrénées, nos phosphorites ou engrais calcaires du Midi, enfin, en plus grande quantité encore, nos vins, nos blés et tant d'autres produits.

N'oublions pas que l'amélioration de nos rivières et de nos canaux est indispensable au progrès de l'agriculture aussi bien qu'au développement de la pisciculture et à la mise en valeur des forêts, qu'en outre les cours d'eau sont susceptibles d'effets dynamiques et que des milliers de chevaux de force vive sont disponibles au seuil d'un barrage, d'une digue, d'une levée. Il faut que l'on utilise tout cela et que l'on se rappelle sans cesse que les villes doivent aux eaux souvent leur origine et toujours une partie de leur développement : *aquæ condunt urbes*. Répétons-le : où la nature est restée insuffisante, l'homme doit compléter l'œuvre de la nature. C'est là une des plus belles fonctions de l'humanité, et, dans le

nombre des pacifiques conquêtes que celle-ci peut faire à la surface du globe, une des plus méritantes. Parmi les nations qui se sont le plus distinguées dans la création des canaux, la France, a tenu un moment l'un des premiers rangs. Aujourd'hui elle est notablement distancée par l'Angleterre, les États-Unis, la Hollande et la Belgique, toutes contrées où les canaux sont tenus en si grande valeur, bien qu'en Angleterre et aux États-Unis on puisse citer des cas où, comme en France, les compagnies de chemins de fer ont essayé d'annihiler les canaux. D'une manière générale, ceux-ci n'ont pas cessé de maintenir leur rôle et leur importance, et l'Allemagne et la Russie en creusent maintenant de tous côtés. La Hollande, qui a toujours été le pays par excellence de ce genre de voies intérieures, cherche encore à augmenter son lot. Elle vient d'ouvrir une nouvelle route d'Amsterdam à la Mer du Nord, un canal direct, celui que tout récemment visitait notre ministre des travaux publics. Espérons qu'il aura recueilli dans cette tournée plus d'une heureuse inspiration. Le 1er novembre 1876, le roi des Pays-Bas inaugurait solennellement ce canal, qui a 25 kilomètres de long. Les bâtimens de 5 mètres de tirant d'eau peuvent déjà le parcourir, et il doit être creusé jusqu'à une profondeur de 7 mètres. A l'entrée du canal dans la Mer du Nord, il y a une écluse qui peut recevoir des navires d'une longueur de 120 mètres. Deux jetées en pierre, larges de 7 mètres et longues de 1,600 mètres, se prolongent en ligne droite dans la mer, enserrant un avant-port de 265 mètres de large et d'une superficie de plus de 100 hectares. Du côté de la mer intérieure, le Zuiderzée, le canal est également fermé par une écluse. Tous ces faits doivent nous servir d'enseignement, et la France n'a qu'à vouloir pour reprendre le rang qu'hier encore elle occupait dans les choses de la canalisation.

L'honorable rapporteur du système de nos voies navigables non-seulement s'est plu à marquer, à tracer d'avance tout ce qui avait trait à l'exécution technique de nos futurs canaux dans des espèces de projets et de devis estimatifs; mais il a même pris soin d'indiquer par quelles combinaisons financières on pourrait arriver à améliorer et à compléter, sans trop de charges pour la nation et le trésor, le réseau français, qui deviendrait ainsi un des plus importans du globe. Encore une fois, ce réseau, ainsi achevé et mis en mesure de fonctionner utilement sur tous les points du territoire, ne nuirait pas pour cela au réseau de nos voies ferrées. Ainsi que le dit très bien M. Krantz, « le canal et le chemin de fer n'ont pas les mêmes aptitudes de transport, ne rendent pas les mêmes services, ne s'adressent pas à la même clientèle; ils peuvent coexister dans la même vallée sans se nuire, et leur action réciproque peut et doit

être le concours et non la concurrence ». A son tour, le savant rapporteur de la commission du budget pour 1877, section des travaux publics, a tenu à rappeler que les voies navigables intérieures, dont il défendait la dotation, sont destinées, non pas à faire une concurrence ruineuse aux chemins de fer, mais à remplir l'utile office de « modérateurs et de régulateurs des prix de transport », par suite même de la modicité des tarifs auxquels elles peuvent descendre. Le conseil général des ponts et chaussées lui-même, que l'on aurait pu croire un moment plus dévoué aux chemins de fer qu'aux canaux, défend aujourd'hui les mêmes idées, et presque dans les mêmes termes. Si les transports par eau n'ont pas pour eux la célérité, ils ont en effet sur les chemins de fer l'avantage de l'économie, sur lequel nous avons déjà tant de fois insisté. Il faut y joindre celui de la supériorité de puissance pour le déplacement des masses, et celui d'un matériel moins coûteux et qui peut plus aisément et presque indéfiniment être augmenté. Tout cela n'est pas le lot des voies ferrées, et vaut bien la peine d'être pris en sérieux examen.

On prétend que le premier consul, visitant le Havre en 1802 et vivement frappé de la position de ce port, aurait prononcé ces paroles : « Le Havre, Rouen, Paris, ne sont qu'une même ville, la Seine en est la grande-rue. » Qu'aurait dit le premier consul s'il eût vécu maintenant, et s'il eût vu non plus seulement la Seine, mais le railway, le télégraphe électrique, le bateau à vapeur, relier Paris et le Havre? Il n'eût pas manqué de décréter sans plus de retard l'amélioration du régime hydraulique de la Seine, et de donner un corps au rêve de Paris port de mer, qui semble pour quelques-uns une nuageuse utopie. Nous avons prouvé que ce rêve pouvait sans trop de peine et dans la limite des choses possibles devenir une réalité, et qu'une communication par eau pouvait être enfin utilement établie non-seulement entre le Havre et Paris, mais encore entre le Havre et Marseille, entre la Manche et la Méditerranée. De cette façon seulement on arrivera véritablement à percer ce que nous avons nommé l'isthme français, et à conserver à la France le transit de l'Europe occidentale, qui menace de lui échapper en partie.

Remarquons qu'une grande révolution politique est presque toujours suivie d'une révolution économique correspondante. C'est ainsi, pour en citer un exemple des plus lointains, que les conquêtes d'Alexandre ont effacé Tyr pour la remplacer par Alexandrie, et indiqué au commerce de l'Orient avec l'Europe, qui se faisait auparavant presqu'en entier par les caravanes à travers l'Asie, la voie de la Mer-Rouge et de l'Océan indien. Au temps des découvertes portugaises et espagnoles, le renom de Venise, de Gênes et de Pise,

a de même disparu, parce qu'une nouvelle route venait d'être indiquée au commerce par Colomb et par Gama. Plus tard, c'est la Hollande et l'Angleterre qui ont succédé aux Portugais et aux Espagnols. Tirons profit de ces leçons de l'histoire, et disons-nous bien qu'il ne faut pas que les conquêtes allemandes de 1866 et de 1870 soient suivies, au détriment de la France, d'une révolution commerciale analogue; en d'autres termes, nous ne devons pas permettre que l'on isole l'isthme français à l'occident de l'Europe. Pour cela, il faut lui maintenir son transit, ne pas souffrir que le Danube ou les tunnels alpins le lui ravissent, et l'un des meilleurs moyens de conjurer ce péril imminent, n'est-il pas précisément de ranimer, de compléter nos voies de navigation intérieure? Il faut achever définitivement le réseau français, de manière à y rendre le transit uniforme et régulier, et à effectuer, sans rompre charge, de très longs parcours, sur 1,000 kilomètres par exemple. Faisons au moins servir à quelque chose de profitable notre régime de centralisation, et, puisque nous sommes passés de la vie provinciale à la vie nationale, réformons, dans ce qui s'y présente de défectueux, ce que les anciennes provinces nous ont laissé. Notre système de canalisation est de ce nombre, refaisons-le sur un plan d'ensemble général.

En supposant que, sur notre principale ligne ainsi régénérée, celle du Havre à Marseille, on transporte 2 millions de tonnes par an sur un parcours de 1,000 kilomètres, et ces chiffres n'ont rien d'exagéré, l'économie réalisée serait considérable, et s'élèverait à une cinquantaine de millions de francs, comparée au même parcours par chemin de fer. Une chose en résultats si féconde, pourquoi la France ne la tenterait-elle point par le triple accord de l'opinion publique, du gouvernement et des chambres? Accroître la circulation, l'exportation de nos produits, c'est en accroître la production, c'est aussi reconstituer le capital national entamé, détruit sur beaucoup de points aux jours néfastes de la guerre allemande. N'est-ce pas là un but glorieux à atteindre, une entreprise digne des méditations de tous et des encouragemens de l'état? Aussi persistons-nous à croire que la question des transports à bon marché est, parmi toutes celles que l'on peut avoir à résoudre aujourd'hui, peut-être la plus urgente, et celle dont la solution procurerait certainement au pays le plus d'avantages matériels.

L. Simonin.

RÉCITS GALLICIENS

III.

LE LIEUTENANT HOLOPHERNE.

J'aime la vie des champs, — non pas seulement parce qu'à mon avis la société de la nature est préférable à toute autre, mais parce qu'on y rencontre la véritable originalité. Les habitans de la ville sont tous taillés sur le même type, comme des bûches de même longueur. Ils reçoivent tous la même estampille. Cette marque qu'on retrouve partout, et dont la monotonie nous irrite, se nomme tantôt état social, réputation, opinion politique, tantôt autrement. Toute individualité y est si rare qu'on ne peut en rencontrer une sans en faire cas comme d'un objet précieux. A la campagne, au contraire, on rencontre sur sa route presque autant d'êtres originaux que de cailloux. Là, chacun a gardé sa personnalité, avec ses défauts, ses manies, ses vertus, dont personne ne peut se dire l'inspirateur, et les qualités et les vices ne sont du moins pas ceux de toute une caste.

J'ai dans mon voisinage une de ces figures excentriques. C'est le lieutenant en retraite ou, comme il a soin de dire en parlant de lui, « monsieur le lieutenant Holopherne. » Dans le pays, nul ne sait d'où lui vient le terrible nom du païen de l'Écriture, et nul, si ce n'est moi, n'a jamais cherché à le savoir. Nous n'en dirons pas plus long. Peu de temps après son installation dans le pays, un officier de son ancien régiment, passant avec un convoi de vivres, s'étant écrié en l'apercevant subitement : — Eh! vraiment, c'est lui-même, c'est Holopherne en personne, — tous depuis ne l'appe-

lèrent plus autrement, même les paysans, qui n'y mettaient d'ailleurs aucune intention moqueuse, et croyaient sincèrement lui donner son vrai nom.

Notre brave héros a tant de qualités éminentes qu'on peut supposer plus ou moins « holophernesques » que rien ne m'embarrasserait comme d'être obligé de les énumérer. Une des plus recommandables est incontestablement la franchise qu'il met à avouer la médiocrité de son origine. Il ne connaît ni les fausses hontes ni l'orgueil du parvenu, il n'éprouve aucun embarras à raconter à quiconque l'aborde pour la première fois qu'il est le fils d'un honnête paysan et que son berceau, simple et sans ornement, était placé dans une chaumière qu'il habita plus tard après la mort de ses parens, ladite chaumière ayant été absolument construite sur le modèle d'un de ces blockhaus qui émaillent les prairies américaines.

Quarante ans il a servi l'empereur et porté le mousquet durant la plus grande partie de son temps. C'est seulement au régiment qu'il a appris à lire et à écrire, et, autant que le lui permettait son service, dévoré nombre de volumes ramassés dans tous les coins. Il a récolté dans ce fatras les connaissances historiques, politiques et esthétiques qui lui sont particulières, comme aussi une philosophie spéciale dont la base contient des aperçus d'une grandeur primitive, il est vrai, mais toujours droite, car, il le dit dans sa phrase favorite, qu'il emploie à tout bout de champ, qui lui est personnelle et n'appartient à aucun autre qu'à lui : « Tout dépend de l'effet moral. » Ce qu'il entend par ces mots, je n'ai jamais pu m'en assurer complétement, mais il n'y a guère de doute qu'ils ne signifient quelque chose comme « Allah est grand, » ou « aime ton prochain comme toi-même. »

Le lieutenant est célèbre à la ronde pour sa sévérité et sa propreté de soldat. Quand je dis sévérité, je comprends celle qu'il se témoigne à lui-même autant que celle qu'il fait sentir aux autres. Il est capable de poursuivre pendant une heure une mouche tout autour de sa chambre de peur qu'elle ne souille un des tableaux qui décorent sa muraille et où sont représentés des combats où l'on voit moins de combattans que de fumée, ou de peur d'une tache sur ses livres qu'il relie lui-même, ou sur quoi que ce soit. C'est à ce point, raconte-t-on, qu'il força un jour, le pistolet sur la gorge, un jeune comte qui avait eu l'audace d'entrer dans sa chambre avec des bottes sales, à balayer de ses mains aristocratiques la terre qu'il avait de la principauté allemande apportée sur le parquet à la semelle de ses souliers.

Peut-être le génie de la mécanique était-il inné chez lui! Quoi

qu'il en soit, il n'y a pour ainsi dire rien au monde qu'il ne soit en état de fabriquer lui-même : chaussures, cadres pour les tableaux, vêtemens, tables, chaises, poteries et mille autres ustensiles. Sa passion la plus noble, celle qu'il partage avec le grand empereur Charles-Quint, le solitaire de Saint-Just, c'est la manie des montres; non-seulement il en a toujours plusieurs suspendues au-dessus de son lit d'une simplicité spartiate, non-seulement aux côtés de la porte d'entrée sont accrochés plusieurs coucous de la Forêt-Noire, auxquels il s'évertue à imprimer le même mouvement, mais il ne peut entrer dans une chambre sans que ses yeux n'y cherchent immédiatement la pendule. Il la regarde du plus loin avec convoitise, tourne fiévreusement autour pendant quelques minutes, puis tout à coup la saisit et la décroche à la dérobée pour la démonter avec une rapidité foudroyante. Sa joie est alors sans comparaison possible. Goethe, lorsqu'il composait son *Faust*, n'a sûrement jamais éprouvé une félicité pareille à celle qu'il ressent à l'assemblage des ressorts d'une horloge.

Outre ses montres et ses livres, dont il a rempli une étagère de sapin odorant qu'il a fabriquée de ses propres mains, il cultive particulièrement les animaux. Tout ce qui vole ou rampe est assuré de sa sympathie. Quand on le rencontre dans la belle saison, on peut être certain que ses poches sont pleines de sauterelles, de grillons ou de lézards, que quelque serpent non venimeux va soudain vous tirer la langue hors de sa manche, et qu'il s'abstiendra de vous ôter son chapeau, qui recouvre, indépendamment de sa tête, un nid d'oisillons. Il dresse des chiens et des chevaux, apprend à parler aux étourneaux, aux corbeaux, et, s'il n'a rien de mieux, aux pies, montre aux pinsons et aux canaris à faire l'exercice en ordre de bataille, à porter arme et à décharger de petits canons en cuivre. Son talent, à ce qu'il assure, consiste principalement à développer chez les animaux « l'effet moral. »

Celui qui entre dans sa chambre est accueilli par un tumulte de voix et de cris, sans précédent depuis l'arche de Noé. A une certaine heure du jour particulièrement, c'est un fracas assourdissant. Cinq horloges sonnent en même temps; cinq oiseaux en bois surgissent de leurs cachettes en répétant : « Coucou! coucou! » Au tic-tac des horloges se mêlent le gazouillement des pinsons, les piaillemens des canaris en colère, les petits cris des souris et le bruissement des grillons. Des scarabées bourdonnent, un rouge-gorge va voletant d'un coin à l'autre, une fauvette en bas-âge réclame sa nourriture. Une demi-douzaine de chiens unissent leurs aboiemens aux gémissemens d'un jeune renard qui pleure comme un enfant en nourrice, et l'étourneau croise un « prenez garde »

avec cette romance sentimentale, modulée par la pie : « Mon repos est loin, mon cœur est lourd, » tandis qu'un corbeau énorme, accroupi, la tête dans les épaules, dans un angle obscur, fredonne d'une voix mystérieuse et sépulcrale, bien qu'enrouée : « Le soir, au coup de minuit, le tambour quitte sa tombe. » Au milieu de ce chaos, le lieutenant Holopherne, debout à son établi, une tourterelle sur l'épaule, un serpent noué en cravate autour du cou, est couché en joue par un écureuil courroucé.

Autant notre intrépide ami fut autrefois, comme soldat, prodigue de sa vie, autant il veille avec tendresse sur celle de ses animaux : non-seulement, si l'un des siens vient à mourir, il l'enterre honorablement dans son jardinet et sème des fleurs sur sa tombe, mais, s'il voit quelque chien errant traîné à l'abattoir, il verse des larmes amères.

Bien qu'il ne soit ni séduisant ni dans cet âge où, comme on le sait, le diable avait aussi sa beauté, Holopherne ne perd cependant jamais l'occasion de témoigner de son faible pour les femmes. Et, soit que sa galanterie les émeuve, soit que leurs yeux scrutateurs démêlent plus facilement que les nôtres un brave cœur de soldat courageux et probe sous cette veste à fleurs et cette chemise grossière, Holopherne est plus que bien des jeunes gens en faveur auprès d'elles. Il porte environ soixante ans, et même davantage; mais à l'aide d'une pommade qu'il fabrique lui-même et d'un cosmétique hongrois pour la moustache, on parvient à conserver « l'effet moral » auquel, s'il faut l'en croire, nulle femme ne peut résister.

Je l'ai déjà dit tout à l'heure, notre ami n'est pas beau. Il n'a pas moins de six pieds. Jusqu'en 1849, il a été grenadier. Comme tous les gens de grande taille, il marche le dos légèrement voûté, avec un léger tremblement des genoux. Ses jambes, ses bras grêles et effilés, son long cou mince, ses oreilles diaphanes et écartées de la tête, et l'espèce de grelottement nerveux qui l'agite continuellement, lui donnent l'aspect d'un de ces lévriers qui, été comme hiver, semblent pris d'un frisson perpétuel. Son nez crochu, en lame de couteau, a l'air d'avoir été découpé dans une feuille de papier. J'ai toujours peur qu'il ne l'arrache chaque fois que, pour se moucher, il le plonge imprudemment dans son immense foulard jaune. Mais aussi quels yeux il a! de grands et beaux yeux bleus naïfs comme ceux d'un enfant, avec des regards modestes qu'envierait la fille d'un pope. Ces yeux-là durent jadis séduire bien des pécheresses.

Le brave lieutenant, quoique retraité, a porté trop longtemps le mousquet pour ne pas avoir au suprême degré le respect de son grade. Il est si plein de cette formule : « monsieur le lieutenant, »

et considère sa qualité d'officier comme tellement supérieure à sa qualité d'homme que, dès qu'il est question du premier, il ne le désigne jamais que par ces mots : « monsieur le lieutenant. »

— Quel sens attachez-vous à l'expression « monsieur? » lui demanda un jour inconsidérément un fermier prussien.

Holopherne le regarda longtemps d'un œil de pitié, puis répondit : — Mon ami, tout le sens réside dans le mot *lieutenant*.

— Et dans *monsieur*, qu'y a-t-il? demanda cet homme entêté.

— Dans *monsieur*, reprit Holopherne, il y a l'effet moral.

Ce prestige militaire donne en outre à sa galanterie le relief nécessaire, car il est galant comme un Français, galant dans toute la force du terme. Rien ne le rebute, ni la position sociale, ni les opinions religieuses, ni même le physique. Qu'une vachère laide et sale ait peur de passer au milieu de quelques jeunes chevaux trop gais, il lui offre le bras et l'accompagne avec la désinvolture qu'il met le dimanche à offrir à la vieille comtesse l'eau bénite à la sortie de l'église, ou à présenter périodiquement, le soir du *sabbat*, un bouquet à la jolie Juive, la brune fille du distillateur.

On va jusqu'à dire que chaque dimanche, après midi, il réunit les paysans dans sa chambre autour d'un flacon de *slivowitz*, et qu'il leur fait des lectures sur l'art d'être aimable en société, et notamment sur les convenances à observer vis-à-vis du sexe faible. Cependant ce n'est encore là que de la théorie; mais il ne suit pas les erremens de tant de philosophes et de régénérateurs de société, qu'on ne peut jamais juger que sur leurs paroles. Dans la pratique, les exemples qu'il donne sont toujours concluans. Lorsque la ravissante baronne Valeska monte à cheval, il est le premier à lui présenter sa main ouverte pour l'aider à se mettre en selle, si bien que les jeunes messieurs qu'il a devancés en sont réduits à le regarder faire en frisant leurs moustaches. Quand la jeune Catherine aux joues roses va puiser de l'eau à la fontaine, il se trouve toujours là pour lui porter ses seaux, et le grand Peter, qui arrive invariablement trop tard, exprime son dépit en aspirant avec rage la fumée de sa pipe.

Notre héros servait à l'époque où les caporaux portaient encore un bâton attaché à leur sabre, comme signe de leurs fonctions et non comme un inutile ornement. Ce souvenir s'est incrusté en lui, est resté la base de ses appréciations, dès que quelque chose ou quelqu'un a conquis ses suffrages.

Il évalue la beauté des femmes au nombre des coups de bâton qu'on recevrait pour elles, et ce chiffre est devenu pour lui une mesure aussi exacte et aussi usuelle que l'unité du système métrique. Tandis que tout autre s'écrierait : Quelle femme! je voudrais mou-

rir pour elle! — ou : Je serais capable de l'épouser sur l'heure! — lui exprime sa passion d'une façon toute plastique en comptant des coups qu'il recevrait en son honneur. Il a taxé à cinq coups de bâton ses sentimens pour la petite juive, à dix son admiration pour la blonde épouse du forestier. Mais, lorsqu'il vit pour la première fois la baronne Valeska, il s'écria en tordant sa moustache que, pour chaque heure qu'elle voudrait accorder à son amour, il était prêt à se faire donner cent coups de gourdin, — aussi vrai, ajouta-t-il, que je suis monsieur le lieutenant, etc.

Cependant, cette bonne âme d'Holopherne peut à l'occasion se montrer cruelle. J'ignore où, quand et comment la demoiselle de Seiglier, vieille fille de trente-huit ans qui va encore au bal en robe décolletée et se croit suffisamment légère pour danser la polka brillante, a pu l'offenser. Quoi qu'il en soit, il s'approcha d'elle un jour, et l'assura qu'actuellement encore elle était la plus agile des danseuses, que telle était sa réputation parmi les dames italiennes, et que cette opinion était d'ailleurs partagée par le maréchal Radetzky, qui se souvenait d'avoir dansé avec elle quand il n'était encore que cadet.

Un jour, dans une chasse à la perdrix, comme nous traversions un champ de carottes, il se retourna brusquement sur moi, et me dit :

— Pardon, je ne m'appelle pas Holopherne, mais Birkewitz.

Je le regardai tout surpris.

— Vous êtes étonné, reprit-il, que je me laisse appeler de l'autre nom sans protester; mais comme il ne fait aucun tort à l'effet moral... Le reste de la phrase se perdit dans un haussement d'épaules.

— Mais ce nom, d'où vous vient-il?

— Hum! une curieuse histoire. — Et il sourit comme un homme qui possède quelque charmant secret.

— Permettez-moi, puisque je suis en train de vous questionner, de vous demander ce que vous entendez, au sens propre, par l'effet moral?

Holopherne plissa son front et étendit ses mains en avant comme un islamite qui prête serment.

— L'explication n'est pas commode, dit-il, la définition n'ayant jamais été mon fait. J'aime mieux vous citer quelques exemples. Ainsi, j'étais caporal, et je traversais sous Schlick le défilé de Dukla, pendant la guerre de Hongrie. J'arrive juste pour la bataille de Kaschau. La plupart de nos soldats étaient des recrues. Une bombe traverse mon bataillon et abat cinq hommes. Vous comprenez, c'était là un effet moral. Si bien que tout le bataillon courut

se mettre à couvert derrière une immense grange. Arrive le colonel Podehaïgski. Il harangue les troupes et les ramène au feu. Voilà pour le coup un excellent effet moral. Après la bataille, un vieil officier de Napoléon, que nous conservions prisonnier, qui avait servi sous bien des chefs et fait bien des campagnes, nous assura que jamais il n'avait vu un bataillon reculer avec autant de calme que le nôtre, l'arme au bras, contre une batterie ennemie. Comprenez-vous?

Ou bien encore ceci : — J'arrive dans un régiment, en Italie, immédiatement après l'affaire de Novare. Nous étions en pays ennemi, et, quoique la paix fût à peu près faite, la surveillance était aussi nécessaire que pendant la guerre. Nous étions entourés d'espions et d'habitans capables de tout. J'eus à disposer les factionnaires dans une petite métairie. A dix heures, je conduis mon homme sur la redoute pour relever la faction. C'était une recrue. Je lui recommande, dès que quelque chose lui paraîtra suspect, de crier trois fois : *Qui vive!* et, si l'individu interpellé ne s'arrête pas court, de faire feu.

— Très bien; mais voilà qu'au bout d'une demi-heure ma recrue revient en courant.

— Misérable païen! pourquoi as-tu quitté ton poste?

— Monsieur le caporal, il y a quelqu'un qui monte en rampant le long de la colline.

— L'as-tu interpellé? dis-je en prenant mon fusil et en forçant mon homme à marcher devant moi.

— Trois fois, comme vous m'en avez donné l'ordre.

— Alors, pourquoi n'as-tu pas tiré?

— Parce que chaque fois que je l'avertissais ou que je le couchais en joue, il disparaissait dans l'herbe.

Le fait est qu'une fois arrivés, nous apercevons une masse noire se glissant dans l'herbe, tantôt debout, tantôt à plat ventre. — *Qui vive!* criai-je. — Pas de réponse, mais l'ombre s'évapora. — *Qui vive!* — Elle se relève, mais sans articuler un mot. — *Qui vive!* — La forme suspecte s'aplatit sur le sol. « Si c'était un espion? » murmura la recrue. Je vise, et au moment où le personnage se redresse, je fais feu. Il disparaît dans un tourbillon de fumée.

Le fracas a retenti au loin. Mes gens accourent au bruit et se hâtent d'aller chercher le cadavre. — Eh bien! qui croyez-vous que j'avais tué?

— Peut-être votre commandant qui voulait vous mettre à l'épreuve.

— Vous n'y êtes pas, cher ami. J'avais abattu l'âne du métayer, un pauvre âne qui broutait paisiblement sur la colline.

Songez-vous au triste « effet moral? » Tous se moquèrent de moi, même mes supérieurs, au point que je demandai à permuter.

Cet âne fut, si j'ose m'exprimer ainsi, la source de ma fortune. Je fus envoyé à Milan pour servir d'ordonnance au vieux Radetzky. Il me toisa, devina en moi un ancien soldat, et, après m'avoir interrogé, me proposa pour le grade d'officier. Je ne l'obtins qu'en 1858, mais je suis bien effectivement « M. le lieutenant Birkewitz. »

Dans les temps qui précédèrent la guerre de 1859, les soldats et les officiers furent victimes en Italie de nombreux attentats. On nous défendit en conséquence de sortir seuls et notamment pendant la nuit; mais moi, — il n'y a pas de ma part indélicatesse à en parler, puisque je ne nomme personne, — j'avais une intrigue avec une Italienne, une femme, — et il fit claquer sa langue contre son palais, — une femme à s'étendre sans hésiter sur un banc et à se faire donner vingt-cinq coups de bâton. Enfin, suffit. Je prenais par le jardin pour aller passer de longues soirées avec elle, même quand son mari était à la maison; mais la discipline est la discipline. Je n'y allais que quand mon régiment était de service. Je recommandais au caporal de m'attendre devant la maison avec la patrouille. Les choses s'étaient toujours passées ainsi. Je retournai à la caserne avec mes soldats.

Un beau soir, un caporal nouvellement promu, — un vrai païen, — un paysan, est chargé de conduire la patrouille. J'étais comme à l'ordinaire avec *la mia cara*, lorsque des crosses de fusil retentissent tout à coup sur le pavé. Le mari, qui était à la maison, saute à bas de son lit, ouvre la fenêtre et crie : — Que se passe-t-il donc?

— C'est la patrouille qui attend le lieutenant Birkewitz, répond à haute voix mon caporal.

Je vous laisse à juger de « l'effet moral » et de quelle façon je descendis les escaliers. Le mari m'éclaira jusque dans la rue. La cuisinière, la femme de chambre, la nourrice et le domestique faisaient tous la haie, leur bougie à la main. Une vraie promenade aux flambeaux!

Naturellement l'aventure s'ébruita.

A telle enseigne que son excellence le comte Giulay ne put s'empêcher de sourire, un jour que je me trouvais dans un dîner à la même table que lui.

Et, par-dessus le marché, l'Italien, le croiriez-vous, écrivait à mon colonel une lettre en allemand, anonyme, bien entendu, une lettre faite pour m'exaspérer :

« *Signor conte*, ce n'était pas par *amore* que la signora souffrait

les visites de votre lieutenant. C'était pour le poignarder comme Judith poignarda *il generale Oloferne.* »

Depuis lors je devins pour toute l'armée italienne et je restai le lieutenant Holopherne... Comprenez-vous maintenant ce que c'est que « l'effet moral? » Mais... pst!.. voilà mon chien Black qui tombe en arrêt. Il flaire quelque chose. Apprêtez-vous.

IV.

MOÏSE GOLDFARB.

La maison qu'occupait Moïse Goldfarb avec sa famille n'était pas, à proprement parler, un *ghetto*, c'était plutôt une taverne juive, située à une centaine de pas du village, au bord de la route impériale, au milieu d'un bouquet d'arbres décharnés, avec ses fenêtres borgnes, la traditionnelle flaque de boue devant la porte, et les râteliers sales où les chevaux de tous les charretiers qui passent s'arrêtent pour manger, tout en cinglant les auges à coups de queue. Cependant on peut appeler *ghetto* tout endroit où vivote un juif pur sang et d'une piété sans mélange, qui élève entre le monde et lui les murailles invisibles, mais insurmontables, du Thora, surtout quand il habite seul au milieu des chrétiens et loin de ses frères, comme Moïse Goldfarb.

Je l'avais entendu surnommer « le buveur de sang, » et cela par les gens les plus respectables, dans le temps où je n'étais encore qu'un petit garçon, et où, le fusil sur l'épaule, je parcourais les champs et la grande forêt de la Dombrowna. J'ignore si cela tient au peu de souci qu'ont des principes les enfans, qui obéissent généralement à la première impulsion, ou si je fus attiré par sa mauvaise réputation, comme cela nous arrive si fréquemment plus tard à l'égard de certaines jolies femmes; le fait est que la *kartchma* et ses habitans, je n'essaierai pas de le nier, exerçaient sur moi une fascination toute particulière.

Je n'osais y pénétrer, il est vrai, et je me contentais d'y plonger des regards curieux quand je passais devant la porte; mais je n'oublierai jamais qu'un soir de sabbat je me glissai tout doucement jusqu'à la fenêtre de la chaumière, pour voir à travers les vitres mal lavées, et que j'aperçus Moïse Goldfarb vêtu d'une robe de soie traînante, tout droit, avec sa barbe noire et flottante, au bout de la table chargée de plats, et disant la prière pendant que sa femme, parée d'un costume rouge et coiffée d'un diadème étincelant, et ses enfans, en habits de fête, se tenaient autour de lui, suivant

des yeux le mouvement de ses lèvres. Sur la table, un poisson, baignant dans une sauce aux raisins secs, exhalait l'odeur la plus alléchante, non loin d'une grosse brioche, au-dessus de laquelle un lustre suspendu au plafond éclairait vivement la salle. Au dehors, dans un ciel bleu sombre, l'étoile du berger brillait dans toute sa beauté, comme si elle eût voulu participer à la magnificence du saint jour.

— Oui, c'est un buveur de sang, disait M. Raczinski, à qui appartenait le village où Moïse Goldfarb avait loué la distillerie située derrière sa taverne. — C'est un buveur de sang, répétait l'honnête intendant qui, arrivé un jour dans une petite veste d'été chez ce propriétaire, s'était bientôt, au grand étonnement de tous, acheté à son tour une seigneurie. — C'est un buveur de sang, affirmaient le curé du village et le pasteur de la colonie protestante établie dans le voisinage. — C'était du reste le seul point sur lequel ces deux hommes de Dieu fussent d'accord. On ne peut cependant s'empêcher de le faire remarquer, lorsque les paysans galliciens prirent les armes en 1846 contre les Polonais insurgés, et égorgèrent plus de 4,000 nobles, ils ne firent pas tomber un cheveu de la tête d'un seul Juif. Non-seulement les Juifs furent tous épargnés, mais encore on les répandit comme émissaires dans les campagnes. Le seigneur Raczinski, son intendant, et le curé qui, du haut de la chaire, avait excité les paysans à marcher contre les impériaux, furent battus comme plâtre et traînés, solidement garrottés, jusqu'au chef-lieu, tandis que le buveur de sang, Moïse Goldfarb, ne s'aperçut de la révolution qu'à son commerce d'eau-de-vie, dont le débit acquit une importance beaucoup plus considérable qu'aux autres époques.

Ce Juif au front sérieux, au teint blafard, ne me laissa qu'une seule fois une certaine impression de terreur. C'était la nuit. Je longeais sa taverne par un beau clair de lune, traînant après moi un lièvre tué au gîte, lorsque j'aperçus en travers de la route des silhouettes humaines qui se découpaient énergiquement sur un ciel d'une clarté d'argent, tandis que mon oreille était frappée de temps en temps par un cri rauque, étrange et sauvage. C'était Moïse Goldfarb qui priait au milieu des siens.

Devenu plus grand, je me hasardai malgré tout à franchir un soir le seuil maudit, et peu de temps après j'étais déjà tout à fait à mon aise dans la salle à boire vaste et crépie à la chaux. Je commandai alors en qualité de général une petite armée de jeunes paysans qui m'obéissaient au doigt et à l'œil. J'avais des officiers, des soldats, même un porte-enseigne, mais il me manquait un tambour. Or Abraham, le fils aîné de Goldfarb, avait appris à battre la

caisse avec des soldats hongrois du régiment Mariassy. Rien ne s'opposait à ce que j'en fisse mon tambour. C'est sous ses auspices que je fus admis dans la taverne juive, dont je devins plus tard l'hôte aimé, alors que son tambour et mon sabre étaient devenus la proie du temps et de la poussière, et que, tandis qu'il menait les charrettes de son père, je me creusai la tête à traduire Homère et Cicéron.

Que de fois, assis presque à ras du sol sur un petit banc établi près du grand poêle vert, je regardai Goldfarb vaquer à son commerce, les paysans absorber mélancoliquement leur eau-de-vie, Kezia Goldfarb, son éternel sourire sur les lèvres, piétiner dans la taverne, maniant prestement la craie de ses doigts potelés, le petit Benjamin tout ébouriffé jouer par terre avec Esterka aux prunelles de braise! Et pendant ce temps je chassai les mouches, qui témoignaient pour Moïse Goldfarb une sympathie inquiétante, et dont les essaims tourbillonnaient dans l'air comme les canards sauvages sur l'étang de Bielka.

J'ignore pourquoi l'aspect du grand Moïse Goldfarb, avec sa chevelure abondamment bouclée et sa longue barbe, me rappelait les patriarches de l'ancienne alliance, tandis qu'il ne me fût jamais venu à l'idée de comparer notre curé ou le pasteur du village aux disciples de Jésus-Christ, bien que cependant leurs images, surtout celle du doux saint Jean, hantassent volontiers mon imagination. Ce qui me plaisait particulièrement, c'est que Moïse Goldfarb, qui avait pris son parti de ma présence dans sa maison comme d'un mal nécessaire, ne me parlait jamais religion, à l'encontre du pasteur, qui profitait de mes visites à ses enfans pour m'attirer à lui en me prenant par la main, avec un sourire pâteux qui me tournait sur le cœur comme un morceau de lard rance, ne tarissait pas sur la supériorité de son église, sur l'idolâtrie qui caractérisait le culte romain, et me prêchait l'humilité évangélique. Les Juifs ont, sur toutes les nations qui professent d'autres religions qu'eux, l'avantage de ne jamais chercher à faire de prosélytes.

Moïse Goldfarb, unique spécimen du peuple de Dieu dans la contrée, était tenu d'observer la loi mosaïque au milieu des infidèles beaucoup plus scrupuleusement que ses coreligionnaires. Quand il se produisait quelque incident épineux pour sa conscience, il trouvait toujours moyen de tourner l'obstacle sans violer les ordonnances bibliques, et savait au contraire l'utiliser à son profit. Ainsi la loi lui ordonnait des ablutions quotidiennes; mais les affaires ne lui en laissaient pas le temps, car Moïse était à la fois un homme pratique et bien élevé, et incapable de faire attendre qui que ce soit, fût-ce un valet d'écurie qui entrait pieds nus, et dont la consom-

mation n'allait pas au-delà d'une chopine de *slivowitz*. C'est pourquoi il s'approchait discrètement de l'eau et y plongeait un doigt qui lui suffisait à se laver. Sa femme et ses enfans suivaient d'ailleurs exactement cette manière d'agir. — Le jour du sabbat lui défendait de se livrer à un travail quelconque, ce qui emportait conséquemment l'interdiction de s'occuper de ses affaires. Moïse n'aurait voulu à aucun prix exposer son âme. Il s'asseyait donc dans ses plus beaux vêtemens avec sa femme et ses enfans au comptoir de la taverne, où nul d'entre eux ne donnait à boire ni ne recevait d'argent; mais, les paysans tenant à leur eau-de-vie aussi bien le jour du sabbat que dans la semaine, ils doivent nécessairement la payer. Que faire? Une chose très simple. Les pratiques entraient au cabaret, saluaient le Juif et s'approchaient d'une table. Ils remplissaient eux-mêmes leurs petites mesures de métal, adressaient aux assistans un « A votre santé! » avalaient la liqueur d'un seul trait, et jetaient leurs sous dans la caisse par un trou que le Juif avait eu soin de percer dans le comptoir. Goldfarb se contentait de loucher très légèrement de leur côté pour voir si tout était en règle.

Moïse, le législateur, dit : « Tout le pain contenant du levain doit être mangé à la fête de Pâques. Durant sept jours, aucun pain avec du levain ne doit entrer dans la maison. » Les talmudistes pratiquaient cette doctrine en s'abstenant d'employer jusqu'aux ustensiles servant à faire lever la pâte. En Judée, il était facile d'obéir à ce commandement, à l'époque où l'on cuisait chaque jour des gâteaux plats sous la cendre; mais maintenant qu'on use de gros pain très levé et qu'on nourrit le bétail avec le son et les autres débris provenant de la fabrication, il devient très difficile, impossible même pour un distillateur, d'observer la loi. Quel parti doit donc prendre le pieux Moïse Goldfarb pour éviter de tomber corps et âme dans un abîme de perdition? Il connaît heureusement son Talmud et y puise un moyen de sauvetage. La veille de la fête de Pâques, il vend son eau-de-vie, son grain, son orge et la nourriture de son bétail, toutes choses qu'il n'a pas le droit de conserver, à son voisin Frantchichek Kabilka pour le prix de 4,000 florins, mais il a l'âme assez grande pour se contenter d'un acte de vente et d'une quittance portant la somme de quatre gros. Sa grandeur d'âme ne s'arrête pas là : afin que l'acquéreur n'ait pas la peine d'emporter immédiatement ses achats, il lui donne en location tout le bâtiment dans lequel se trouve la distillerie.

Les fêtes de Pâques terminées, Kabilka arrive, très ému, et déclare qu'il n'a pas assez d'argent pour compléter les conditions du contrat. C'est alors que la générosité de Moïse Goldfarb éclate dans toute sa splendeur. Il déchire le contrat, rend au paysan sa quittance, lui fait cadeau du prix de la location, et par-dessus le mar-

ché le régale de sa meilleure eau-de-vie. Moïse Goldfarb n'était pas seulement regardé à dix lieues à la ronde comme un fidèle observateur du Talmud, on le connaissait aussi comme un disciple du célèbre prophète Bescht. Sa femme le tenait pour tel et lui attribuait toutes les qualités de ce grand génie. Une seule fois à ma connaissance elle se querella avec son mari. Sa langue frétillait comme le dard d'une vipère, tandis que Moïse Goldfarb, tranquillement assis, fumait une pipe turque. Tout à coup il regarda la plus belle moitié de lui-même et lui dit : Un jour, une femme s'étant permis de répéter une chanson moqueuse qui attaquait l'épouse du grand Bescht, et celle-ci s'en plaignant à lui, il répliqua par ces mots : « C'est la dernière fois que cette femme a parlé. » En effet, elle devint muette.

Kezia s'effraya. Elle se tut subitement, et alla se cacher dans un coin obscur. Une heure après, je la voyais encore trembler des pieds à la tête.

Toutefois, pendant que les parens vivaient avec cette simplicité et cette pureté de mœurs, leurs enfans montraient de fortes dispositions à sympathiser avec l'esprit du siècle, Esterka notamment. A douze ans, elle était déjà une femme faite. Elle s'entendait merveilleusement à balancer sa taille souple sur ses hanches luxuriantes, et à rejeter en arrière ses nattes d'ébène avec un mouvement à vous donner le frisson. Ajoutez-y l'éclat de ses yeux, comme noyés dans du velours, sur lesquels s'abaissaient, pareils aux rideaux mystérieux d'un temple, ses cils ténébreux, puis le sourire fin et voluptueux qui errait sur le corail de ses lèvres.

Elle commençait à échanger des coups d'œil énigmatiques avec les soldats hongrois qui de temps en temps venaient rendre visite à Abraham. Elle aimait à placer le shako de celui-ci ou de celui-là sur ses cheveux noirs, à se tenir ainsi coiffée sur le pas de la porte, et à saluer les jeunes seigneurs qui passaient. Elle sautait dehors comme une biche, chaque fois que le comte Wladimir arrêtait son cheval arabe devant la *kartchma*, et elle s'empressait de lui offrir du *slivowitz*, tandis qu'elle tendait à l'animal, sur sa main délicate, du pain et du sel. Elle se mit à porter des traînes. Elle allait, vêtue de quelque peignoir crasseux et la tête hérissée de papillottes, derrière la maison sous un berceau de chèvre-feuilles pour y dévorer des romans dont les feuillets gras se collaient les uns aux autres. A cette époque, je ne la vis occupée à autre chose qu'à sa toilette, tantôt mêlant aux torsades de son chignon les perles de sa mère, tantôt y plantant une rose, tantôt rajustant quelque colifichet sur sa poitrine, après quoi son regard allait toujours droit au miroir.

Il n'était pas rare de la voir assise au milieu des pratiques, et

s'escrimant sur une guitare pendue le reste du temps par un ruban bleu pâle à côté du portrait de Kosciusko. Un jour, elle apparut tout à coup enveloppée dans un drap de lit avec une moustache qu'elle s'était dessinée au charbon; elle mit un genou en terre devant sa mère ébahie et entama un air de l'opéra de *Roméo et Juliette*, que, dans un voyage, elle avait entendu au théâtre de Lemberg.

Je lui trouvai quelque chose de séduisant comme le parfum de la myrrhe, mais de si étrange que j'en étais effrayé. Un soir d'été, après s'être débarrassée de son peignoir typique, elle entra, les bras nus, et s'assit à mes côtés. J'éprouvai alors une impression voisine de la terreur, en constatant que ses bras, si beaux de forme, étaient couverts d'un duvet touffu et brillant. Je ne sais ce qui, à ce moment, me poussa à me remémorer l'effrayante goule des *Mille et une nuits*, au point que comme dans un accès de tendresse ironiquement romanesque elle m'avait pris entre ses bras, je me figurai être entre les griffes d'une louve ou d'une bête féroce quelconque.

Pendant qu'Esterka continuait ses études à sa manière, le pâle et chétif Benjamin suivait l'école de la ville voisine. Je veux m'instruire, répétait-il invariablement quand son père lui ordonnait d'aller dehors, porter l'avoine aux chevaux des voituriers. Puis il enfonçait ses mains dans ses poches et ne bougeait pas d'une semelle.

— Que veux-tu apprendre? Est-ce que tu as par hasard l'ambition de devenir empereur? raillait Goldfarb.

— Pas empereur, savant, répondit l'enfant.

Un jour, Abraham rentra d'un pas tout à fait délibéré coiffé d'un colbak.

— Qu'a donc ce gamin? cria Moïse atterré; est-ce qu'il est fou de pénétrer dans la maison avec cet attirail meurtrier?

— Je suis soldat, reprit Abraham d'un air de défi, enrôlé dans l'infanterie du comte Nugent.

— On t'a enrôlé, toi, un poltron, un misérable Juif? cria son père. Je paierai ce qu'il faut pour te racheter, et tu seras libre.

— Que dites-vous? repartit Abraham; je suis un poltron, moi? Sachez que j'ai autant de courage que qui que ce soit, et que je veux partir pour la guerre et me battre contre les Français ou les Prussiens.

— Que Dieu te châtie! L'entendez-vous, gémit Moïse, il veut aller se battre avec un vrai fusil.

Cependant Abraham était et resta soldat. Il fut dirigé sur Lemberg avec le transport suivant, et son départ déchira le lien qui

m'attachait à Moïse Goldfarb et à sa maison. Peu après, je quittai moi-même la Gallicie.

Dix ans s'écoulèrent.

Ce ne fut que dans l'automne de 1857 que je retournai dans ma patrie et que je revis les solitudes de la *kartchma*. Je n'y trouvai pas grand changement, si ce n'est que Moïse Goldfarb, dans les mains duquel le gobelet et la bouteille d'eau-de-vie tremblèrent d'émotion lorsque je me fis reconnaître, avait maintenant des cheveux blancs et la barbe vénérable d'un patriarche. C'était tout. Abraham était à la maison, en congé. Il sourit à ma vue comme embarrassé, bien qu'il n'eût aucun sujet de l'être, car il venait d'être nommé sergent-major sur les champs de bataille lombards, où il avait combattu sous Radetzky. Les paysans qui avaient servi avec lui le considéraient non comme un Juif, mais comme un de leurs frères, et c'était pour lui un honneur plus grand que celui de trinquer avec un petit comte polonais. On l'estimait beaucoup dans le village. Il portait un pantalon militaire de couleur bleue, et sur son habit civil les insignes de son grade. Son père affectait de ne pas faire grand cas de lui. Je n'en surpris pas moins une fois un regard de ses grands yeux inquisiteurs, tandis qu'Abraham, entouré d'une bande de soldats en congé, me racontait la bataille de Milan. Ah! que d'amour et de fierté dans ce simple coup d'œil!

Il vint un jour me voir, et, comme je lui offrais du cognac, il me demanda timidement un morceau de lard. — J'en ai pris l'habitude au régiment, me dit-il, n'en parlez jamais devant le père, il en serait au désespoir. — On voit à quelle délicatesse atteignent les sentimens de ces Juifs polonais, que nous regardons comme finis et dégénérés.

Benjamin, qui étudiait à l'école de Lemberg, passait les vacances chez son père. Il avait beaucoup grandi et était devenu d'une pâleur et d'une maigreur effrayantes. Il avait des cheveux longs à la manière de nos artistes, et, comme disent nos Juifs, des vêtemens de chrétien. Il aimait à parler littérature; Goethe était son poète de prédilection. Il me donna à entendre que le genre de vie de la maison était trop mesquin pour lui et arrêtait dans son essor le vol de son génie. De son vieux père il n'en fut pas question; mais, en m'accompagnant chez moi, sur la route si souvent parcourue, il vit la lune monter derrière le sombre mur de verdure de la Dombrowna. Il s'arrêta court, fit tourner ses bras comme les ailes d'un moulin à vent, et se mit à déclamer de cette voix nasillarde usitée dans les synagogues :

Lune! dans la tristesse amère où tu me vois,
Que ne m'éclaires-tu pour la dernière fois!

Je cherchai vainement Esterka. Personne n'en dit un mot. De mon côté, j'évitai d'en parler.

De nouveau, quelques années après, j'allai au théâtre de Lemberg, curieux d'assister à une tragédie polonaise et d'admirer Mme Aschperger dans le rôle de Barbara Radzivil. Le premier acte terminé, je passai la revue des dames assises dans les loges, lorsque je découvris tout à coup un beau visage bien connu. Nul doute, c'était, — elle tenait sa lorgnette braquée sur moi et saluait chaleureusement, — c'était bien Esterka, dans les atours d'une princesse du nord, et resplendissante de diamans comme une fleur de harem. Un signe aussi coquet que facile à interpréter m'invita à me rendre dans sa loge. Elle me tendit les deux mains lorsque j'y entrai, et débuta en me parlant de mes *Récits galliciens*, qu'elle connaissait.

— Lisez-vous toujours des romans? lui demandai-je. Il me semble que maintenant vous êtes en état de leur servir d'héroïne.

Elle rit, se cacha la figure dans son éventail, puis se remit à rire. Je vis alors sortir de son magnifique manteau ses bras nus, entourés de splendides bracelets et recouverts de ce léger duvet dont le reflet m'avait tant effrayé jadis. Au moment où je la quittai, le comte *** entra dans sa loge.

Au foyer, je rencontrai une autre connaissance, Benjamin, ou le docteur Rosenthal, comme il aimait à se nommer, bien que la faculté qui devait avoir l'honneur de lui offrir les insignes du doctorat ne soit pas encore fondée. Il fit de mon livre un éloge modéré, puis mit la conversation sur le théâtre. Son extérieur n'avait pas changé. Il portait seulement des lunettes et de fortes moustaches.

Il finit par me confier qu'il était critique de théâtre : il faisait aussi des vers dans le genre de Heine.

— Je viens de parler à votre sœur, lui dis-je. Elle est devenue très belle et paraît avoir acquis de brillantes relations.

Il fit un mouvement d'épaules. — Que voulez-vous? répliqua-t-il. Chacun doit chercher le bonheur, mais tout le monde ne peut pas y arriver par les mêmes moyens. Moi, j'y arrive par mon esprit, et elle... Il laissa tomber le reste de la phrase; puis : — Le comte l'épouserait, si elle consentait à se faire baptiser, mais causer un pareil chagrin à notre vieux père, est-ce possible?

SACHER-MASOCH.

(Traduit par Mlle J. STREBINGER.)

DE LA

TRADUCTION DES POÈTES

On me montrait dernièrement un volume édité à Calcutta, où une dame anglaise, Indienne d'origine, a rassemblé des traductions en vers de poésies françaises contemporaines (1). Tous nos poètes modernes y figurent : jeunes et vieux, les plus illustres comme les plus modestes, depuis Victor Hugo et Lamartine jusqu'aux chansonniers de *Ma Normandie* et de *la Grâce de Dieu*. Le goût qui a présidé à la composition de cet herbier poétique n'est pas toujours irréprochable; les fleurs rares et les herbes folles y sont étalées dans un ordre assez confus; mais les plantes couchées sur les pages du livre n'ont pas trop perdu de leur fraîcheur, et la plupart ont gardé le port et la physionomie qu'elles avaient sur le sol natal. Les traductions sont en général exactes, et la traductrice a reproduit assez heureusement la forme des strophes, l'entrelacement des rimes et l'allure du rhythme qui caractérisent les pièces originales. En feuilletant ce volume, où de courtes notes biographiques et critiques accompagnent chaque nom d'auteur, je constatais une fois de plus, non sans un sentiment d'humiliation, combien les étrangers connaissent notre littérature jusque dans ses recoins les plus obscurs, et combien nous sommes ignorans de la leur. Nous lisons rarement et difficilement les poètes allemands ou anglais dans le texte; nous aurions donc, plus qu'aucun autre peuple, besoin de connaître par des traductions fidèles les chefs-d'œuvre de la poésie étrangère; cependant nous manquons d'une bonne anthologie où des morceaux choisis de Byron et de Gœthe, de Shelley et de Heine, de Keats, de Lenau et d'Uhland, pour ne parler que des meilleurs, seraient mis à la portée de tous et reproduits dans une forme digne de ces maîtres de la poésie lyrique.

(1) *A Sheaf gleaned in French fields*, by Toru Dutt, Calcutta 1876.

Ce défaut de bonnes traductions en vers tient-il à un singulier dédain des littératures étrangères, que nous avons tous puisé plus ou moins dans notre éducation universitaire, trop classique et trop exclusive? ou plutôt est-il dû surtout à l'insuffisance de notre langue poétique et de notre versification? Beaucoup d'esprits cultivés regardent encore le vieux dicton : *tradultore, tradilore,* comme un axiome indiscutable. Ils estiment que les traductions, comme les photographies, ne donnent une idée de l'original qu'à ceux qui le connaissent déjà; à ceux qui n'ont pas vécu dans l'intimité du modèle, elles ne représentent qu'une image imparfaite et trompeuse. Plusieurs vont plus loin et nient tout net la possibilité d'une bonne traduction en vers. — « Il ne faut pas s'y tromper, dit M. Ed. Scherer, la versification française, qui est particulièrement ingrate, est de plus en désaccord avec celle de toutes les autres langues. Celles-ci ont la quantité des syllabes et l'accent tonique sur les mots, et elles en font les élémens de leur rhythme poétique, tandis que nous manquons, en français, de ces conditions prosodiques : elles y sont du moins trop peu marquées, trop peu sensibles à l'oreille, pour servir de base à notre vers. La conséquence en est que nous avons été obligés de demander la cadence poétique à des élémens inférieurs, tels que le nombre des syllabes, la césure et la rime. Ainsi notre vers n'a pas les mêmes qualités mélodiques que le vers étranger, il n'en rend pas le son, il n'en traduit pas la sensation; bref, sous ce premier et capital rapport, il ne le reproduit pas. » — L'observation est judicieuse; mais cette difficulté matérielle est-elle un empêchement absolu à la reproduction fidèle d'une poésie étrangère à l'aide des ressources de notre vers français? Je ne le crois pas.

Certes ce n'est pas une mince difficulté que de faire passer un poème, un poème lyrique surtout, d'une langue dans une autre. Les vins les plus délicats supportent parfois difficilement le transport, et c'est une opération hasardeuse que de transvaser cette subtile liqueur de la poésie, de lui faire quitter le flacon taillé et ciselé à son usage pour la verser dans une coupe de forme étrangère. Pendant la transfusion, il est à craindre qu'on n'altère la saveur du précieux élixir ou qu'on n'en laisse s'évaporer le parfum. Pourtant, si l'opération est faite par une main pieuse et habile, si le vase préparé pour recevoir la liqueur exotique est d'un métal digne d'elle et façonné avec amour, il y a des chances pour qu'elle conserve la meilleure part de ses qualités exquises. Tout dépend du goût et de la dextérité de main de l'opérateur.

Manquons-nous donc de gens habiles et notre versification offre-t-elle réellement si peu de ressources à un maître ouvrier? On dit avec raison que les écrivains médiocres seuls se plaignent de la pauvreté de la langue française; ce sont souvent aussi les médiocres rimeurs ou les esprits rebelles à la poésie qui calomnient notre versification. Elle n'est pas aussi ingrate qu'on le prétend, et à toutes les époques les

vrais poètes ont montré de quelle variété de rhythmes, de quelles qualités merveilleuses de malléabilité et d'élasticité elle dispose. Chez Ronsard, Régnier, Molière, La Fontaine et Racine, le vers français est souple, musical et coloré. Seul, le xviiie siècle, qui manquait d'inspiration, a produit une versification anémique, sans couleur et sans sonorité, où la pauvreté de la rime va de pair avec la monotonie du rhythme. C'est de cette versification du xviiie siècle qu'on peut dire qu'elle est ingrate et de chétive tournure. Mais, depuis lors, André Chénier a redonné du sang au vers français, Victor Hugo a remis en honneur les formes et les rhythmes créés par les poètes de la Pléiade, et à l'époque actuelle surtout, on serait mal venu à se plaindre de l'insuffisance de notre instrument poétique. Il s'est merveilleusement perfectionné dans ces vingt dernières années, et, si aujourd'hui l'invention poétique est moins puissante, si son haleine est devenue plus courte, les poètes en revanche ont acquis un indiscutable talent de virtuoses. Jamais la forme n'a eu plus de relief et de précision, jamais l'art de l'enjambement, de la césure mobile, de la rime riche et des coupes savantes n'a été poussé aussi loin. Tous les gens du métier savent qu'à l'heure présente le vers français, alerte, nerveux, flexible, débarrassé de l'empois solennel et de la fausse poétique du xviiie siècle, est apte à tout exprimer, depuis les choses les plus familières jusqu'aux sentimens les plus raffinés et aux nuances les plus changeantes. Le souffle peut manquer aux exécutans, mais l'instrument est admirable.

Quant à l'objection tirée de ce que notre rhythme est composé d'élémens autres que ceux des langues étrangères, j'avoue qu'elle me touche peu. Ce serait s'abuser et faire fausse route que de chercher, dans les traductions en vers, à rendre par des sons et des mesures identiques les qualités mélodiques du poëme qu'on traduit. Essayer en pareille matière d'obtenir un *décalque* exact me paraît un tour de force enfantin et inutile. Il faut demander à une traduction, non d'avoir l'exactitude matérielle d'une photographie, mais la fidélité et les qualités d'exécution d'une bonne gravure. On doit chercher avant tout à donner au lecteur une impression analogue à celle que produirait sur son esprit le texte original, s'il pouvait le comprendre; et il faut qu'on puisse dire du traducteur ce que Montaigne disait d'Amyot : « Je n'entends rien au grec, mais je veoy un sens si bien joinct et entretenu partout en sa traduction que, ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'aucteur, ou ayant, par longue conversation, planté vifvement dans son âme une générale idée de celle de Plutarque, il ne lui a rien presté qui le desmente ou le dédie. »

Dans ces lignes, l'auteur des *Essais* me semble en effet avoir indiqué les deux maîtresses qualités qu'on doit exiger d'un bon traducteur : une vive intelligence du texte et une sorte d'intuition, de divination des sentimens qui animaient l'auteur du morceau qu'on traduit. C'est

surtout lorsqu'il s'agit d'interpréter un poète que ces deux qualités sont nécessaires; on peut même affirmer qu'alors la seconde devient la principale. Le traducteur est tenu de s'assimiler complétement son auteur, et, pour parler le langage des coulisses, d'entrer dans sa peau de façon à comprendre tout ce que le poète a dit, et à deviner tout ce qu'il a sous-entendu. Il faut qu'il y ait, entre le poète et son interprète, une intimité profonde, une sorte de mariage de sentimens et de pensées. C'est là, et non pas dans des différences de rhythme et de sonorité, qu'est la difficulté capitale. Quand une traduction en vers est imparfaite, ce n'est pas l'instrument qui est insuffisant, c'est l'exécutant qui est inférieur.

Aujourd'hui, malheureusement, cette préoccupation toute secondaire du décalque exact et de l'imitation matérielle des procédés d'une prosodie étrangère paraît dominer certains esprits et tenter l'ambition de quelques traducteurs. L'auteur d'un recueil de traductions en vers, publié récemment (1), M. Amiel, qui a fait d'honorables efforts pour mettre sous les yeux du public français un choix des chefs-d'œuvre lyriques étrangers, me semble surtout s'être engagé dans ce faux chemin, et s'être plus complétement laissé duper par cette chimère de la reproduction littérale des originaux. Il s'en explique dans une lettre-préface adressée à M. Edmond Scherer,et dont voici quelques passages: — « Ce petit livre ne veut être autre chose que le spécimen d'une méthode de traduction un peu plus rigoureuse et plus fidèle que celles dont se contentent d'habitude le lecteur et le poète français. Pour toutes sortes de causes, notre langue et notre versification se trouvent être des plus revêches à cet office délicat de la traduction; en d'autres termes, les traductions françaises sont celles qui respectent le moins la nature propre et le caractère individuel des œuvres traduites; mais d'époque en époque, le goût français se montrant plus ouvert aux génies étrangers, l'interprétation peut, ce semble, devenir plus serrée et l'approximation moins inexacte... La traduction parfaite serait celle qui rendrait non pas seulement le sens et les idées de l'original, mais sa couleur, son mouvement, sa musique, son émotion, son style distinctif, *et cela dans le même rhythme, avec des vers de même forme et un même nombre de vers.* » — Telle est l'ambition de l'auteur des *Étrangères*, et pour qu'elle soit mieux indiquée, il a pris soin d'ajouter au titre de son volume ce sous-titre : *Reproduction exacte des rhythmes originaux.*

Il ne faut jamais dire aux gens :
Écoutez un bon mot, oyez une merveille.
Savez-vous si les écoutans
En feront une estime à la vôtre pareille?

C'est un sage conseil que celui de La Fontaine. Le lecteur se montre d'autant plus exigeant qu'on l'a alléché par de plus merveilleuses pro-

(1) *Les Étrangères*, par H. Ferd. Amiel; Sandoz et Fischbacher, Paris 1876.

messes. Il prend le volume de M. Amiel; les poètes étrangers, dont il a entendu vanter le génie ou le talent : Goethe, Leopardi, Henri Heine, Uhland, y sont presque tous représentés par quelque fragment. Le morceau qui lui tombe d'abord sous les yeux est *la Fille de l'hôtesse* d'Uhland, et il lit ces vers :

Trois étudians passant *par* le Rhin,
Chez la brave hôtesse entrent en chemin.

« Servez-nous, hôtesse, et bière et bon vin...
Où se cache donc *la perle du Rhin?* »

« — Mon vin *étincelle* et ma bière *est d'or,*
Mais *du grand sommeil ma Thérèse dort.* »

La première impression est une déception. Il y a, il est vrai, dans la traduction comme dans l'original, six vers coupés de même façon, et de plus, le traducteur s'est efforcé de reproduire à peu près le son des rimes jumelles; mais où est la simplicité charmante, où est le sentiment mélancolique du *lied* d'Uhland?

« Ce sont trois étudians qui ont passé le Rhin; — chez une hôtesse ils sont entrés. — Dame hôtesse, avez-vous bonne bière et bon vin? — Et où est donc votre fille mignonne? — Ma bière est fraîche, mon vin est clair; — ma fille mignonne est couchée dans le cercueil. »

On le voit, il n'y a dans le texte ni *Thérèse,* ni *Perle du Rhin,* ni surtout cette pompeuse expression du *grand sommeil* qui détonne dans la bouche de l'hôtesse. — Si nous poursuivons et si nous arrivons aux deux derniers vers, si tendres et si émus :

Dich liebt' ich immer, dich lieb ich noch heut,
Und werde dich lieben in Ewigkeit,

nous les trouvons traduits par ceux-ci, qui sont cependant les meilleurs du morceau :

Je t'aimai toujours, je t'aime *à présent,*
Et je veux t'aimer éternellement.

C'est littéralement exact, mais la poésie s'est évaporée. La version suivante, que je trouve dans une traduction inédite, me paraît, malgré l'addition d'un vocatif, reproduire plus fidèlement le sentiment et le mouvement de cette dernière strophe :

Je t'ai toujours aimée, ô ma pâle beauté,
Je t'aime encore et pour l'éternité,

Quelques pages plus loin, je rencontre la traduction d'une pièce célèbre de Leopardi. — Dans le cadre étroit d'une courte élégie, le poète italien a exprimé avec sa sobriété coutumière un sentiment bien humain et que chacun a éprouvé : le mélancolique regret qui s'exhale

après une journée de fête, dont on avait beaucoup espéré et qui s'est enfuie sans tenir ses promesses. — Assis au clair de lune, à sa fenêtre, il songe aux bruits de la fête, il aperçoit de loin la maison où la bien-aimée s'endort en se rappelant les adorateurs que cette journée a mis à ses pieds, sans se douter qu'au cœur de l'un d'eux sa beauté a fait une mortelle blessure :

Dolce e chiara é la notte e senza vento,
E queta sovra i tetti e in mezzo agli orti
Posa la luna, e di lontan rivela
Serena ogni montagna. O donna mia,
Gia tace ogni sentiero, e pei balconi
Rara traluce la notturna lampa;
Tu dormi, etc.

Voici les premiers vers de la traduction de M. Amiel :

Sans brise, claire et tiède est la nuit. Sur la plaine,
Sur les toits, les jardins, les coteaux et les monts,
De l'azur blonde souveraine,
La lune épanche ses rayons.
Déjà tout sentier fait silence
Et la lampe nocturne aux fenêtres s'éteint.
Toi que j'aime, tu vas dormir jusqu'au matin...

Cette version suit pas à pas l'original, mais elle n'en donne ni le charme ni l'émotion. On y cherche en vain cet accent douloureux et familier, qui est si caractéristique dans le poème de Leopardi. On n'y retrouve plus l'impression de cette nuit silencieuse succédant aux bruits de la fête, ni la féerie de ce clair de lune caressant de sa lumière sereine les toits, les vergers et les montagnes dont il révèle les contours lointains. Et plus loin, lorsque la chanson solitaire d'un ouvrier attardé tourne la pensée du poète vers la fuite du temps, le néant du passé, le silence des peuples disparus, et lui rappelle les sensations des soirs de son enfance, quand mouraient dans la campagne les derniers chants de la fête, les vers du traducteur ne donnent qu'une idée bien indécise et bien affaiblie de ces quatre vers, où tout est en relief, où chaque mot fait image :

Ed alla tarda notte
Un canto che s'udia per li sentieri
Lontanando morire poco a poco,
Gia similmente mi stringeva il core (1).

Voyons comment un écrivain qui était un fin connaisseur et un

(1) M. Amiel les traduit ainsi :

Et déjà la simple *chansonnette*
Qui d'échos en échos se jouant semble fuir,
En jetant à mon lit *sa note de fauvette,*
Alors comme aujourd'hui m'attristait à mourir.

poète s'est tiré de cette même traduction. Dans une étude sur Leopardi, publiée ici même (1), Sainte-Beuve, voulant mettre sous les yeux des lecteurs un fragment de l'œuvre poétique qu'il venait d'analyser, a choisi cette pièce du *Soir d'un jour de fête,* dont le sujet et l'allure avaient peut-être quelque secrète affinité avec sa propre manière et son humeur du moment. Il ne s'est point piqué, je crois, de reproduire exactement le rhythme original, et cependant, comme dès les premiers vers de sa traduction on sent qu'on a affaire à un vrai poète!

Douce et claire est la nuit, sans souffle et sans murmure.
A la cime des toits, aux masses de verdure,
La lune glisse en paix et se pose au gazon,
Et les coteaux blanchis éclairent l'horizon.
Déjà meurent les bruits des passans sur les routes;
Les lampes aux balcons s'éteignent presque toutes,
Ma dame, et vous dormez, car le sommeil est prompt
A qui n'a point d'ennui qui lui charge le front,
Et votre cœur ignore en sa calme retraite
Ma blessure profonde, et que vous avez faite...

Sainte-Beuve ne s'est point préoccupé de la question du *décalque* matériel; en sa qualité de maître critique et d'artiste, il savait bien que là n'est pas le point capital. Il a cherché, tout en serrant de près le texte, à rendre le sentiment, le mouvement et la couleur de l'élégie italienne par des valeurs équivalentes que lui fournissait notre langue poétique dont il connaissait à fond toutes les ressources. Il y a réussi, et quand on arrive aux derniers vers de sa traduction :

Si quelque chant au loin, gai refrain de jeunesse,
M'arrivait prolongeant sa note d'allégresse,
Et d'échos en échos dans les airs expirait,
Alors comme aujourd'hui tout mon cœur se serrait; —

on a vécu avec Leopardi et on le comprend.

Après ces vers mélancoliques du poète de l'amour malheureux et souffrant, j'aimerais à citer ici quelque traduction d'un autre poète de l'amour, mais de l'amour joyeux et payé de retour : je veux parler du poète écossais Robert Burns. Celui-là, bien qu'il ait eu également à souffrir des duretés de l'existence et qu'il soit mort aussi prématurément que Leopardi, était d'un tout autre tempérament et se comportait dans la bataille de la vie avec une bonne humeur, un entrain et une énergie bien autrement sympathiques. Il était de ceux qui, selon le mot de Joubert, « remercient le ciel de ce que les épines portent des roses. » Quelque tour que lui jouassent ses mésaventures amoureuses, il n'en proclamait pas moins l'amour, « la première des joies humaines, et notre plus précieuse bénédiction ici-bas. » Semblable à l'alouette qu'il

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre 1844.

a si souvent célébrée, il passait à travers les pluies d'orage en chantant, et se contentait de secouer au soleil son aile mouillée, sans suspendre sa chanson. Il est regrettable que nos poètes n'aient pas songé à le faire mieux connaître au public français. Nous possédons, il est vrai, la traduction de L. de Wailly, mais pour ce chanteur la prose ne suffit pas, il y manque l'essor, le coup d'aile et le coup de soleil.

Dans un petit volume de vers publié dernièrement par M. Francis Pittié (1), je trouve cependant un essai de traduction de l'une des chansons de Burns, *Nannie :*

Voici venir le mois d'avril.
Dans l'air léger, dans l'air subtil,
Monte comme une hymne infinie.
Tout est beauté, douceur, amour...
Charme des nuits, splendeur du jour,
Hélas! qu'êtes-vous sans Nannie?

Honneur des gazons diaprés,
Primevère et pavots pourprés
Ornent la plaine rajeunie...
La tristesse remplit mon cœur :
La primevère était la fleur,
La fleur que préférait Nannie...

Assurément ces vers ont de la fraîcheur et sont joliment tournés, mais ils ne rendent pas suffisamment l'impression de l'original. Dans Robert Burns, il y a, à côté du poète amoureux, le poète rustique et paysagiste, et M. Pittié ne nous l'a pas fait assez voir. Burns peint le paysage avec une merveilleuse exactitude. Dans ses petits tableaux, il n'y a pas une touche qui ne soit juste et n'ait sa valeur. S'il nomme un oiseau ou une fleur, il ne les choisit pas indifféremment, mais il les nomme parce que cet oiseau chantait, parce que cette fleur s'épanouissait précisément au lieu et à l'heure où il a été ému. Ces détails-là sont caractéristiques, et voyez comme, — même en prose, — la pièce gagne à ce qu'ils ne soient pas omis :

« Maintenant la nature joyeuse a mis son verdoyant manteau, — et elle prête l'oreille aux bêlemens des troupeaux, là-bas, sur les pentes, — tandis que les oiseaux gazouillent dans les halliers verts, en signe de bienvenue; — mais pour moi tout cela est sans charme; — ma Nannie est bien loin.

« La galantine et la primevère parent nos bois, — et les violettes se baignent dans l'humidité du matin. — Cela me peine le cœur de les voir fleurir si doucement; — elles me rappellent Nannie, — et Nannie est bien loin.

« Alouette, toi qui t'élances du milieu des herbes trempées de rosée,

(1) *Le Roman de la vingtième année*, par M. Francis Pittié; Paris, Sandoz et Fischbacher.

— afin d'avertir le pâtre des premières grises lueurs de l'aube, — et toi, mélodieuse petite grive, qui salues de ton chant la tombée de la nuit, taisez-vous par pitié... — Ma Nannie est bien loin... »

Dans ce genre de la chanson populaire, Goethe a excellé. L'une des petites pièces qui a le plus exercé la dextérité des traducteurs et la patience du public est sans contredit sa *Chanson du Roi de Thulé*. Le poète allemand a su y mettre la naïveté, l'émotion et la sobriété du *lied*. Le *Roi de Thulé*, c'est la chanson populaire avec ses vers courts où chaque mot porte, son mouvement rapide, dramatique, et ses brusques transitions; mais c'est la chanson populaire interprétée et agrandie par un maître artiste. J'ai sous les yeux six traductions en vers de ce petit poème : M. Amiel l'a fait figurer dans ses *Étrangères,* Alfred Tonnellé en a donné une version dans ses études sur la littérature allemande, et le *Roi de Thulé* a naturellement trouvé place dans les traductions de *Faust* que nous devons à Gérard de Nerval, au prince de Polignac, à MM. Henri Blaze et Marc Monnier. Il est curieux de comparer ces essais de six écrivains d'aptitudes et de valeurs diverses. La traduction d'Alfred Tonnellé est alerte et a bien le ton de la ballade populaire, mais ce n'est qu'une paraphrase; elle manque de la sobriété de l'original. Fidèle à sa méthode, M. Amiel s'efforce de copier la coupe et le rhythme des strophes allemandes, mais il reste obscur et parfois prosaïque. J'ai peine, je l'avoue, à retrouver Goethe dans ces quatre vers, où le vieux roi, après avoir jeté sa coupe à la mer,

Penché, la voit plongeant, des cieux
Dans la vague farouche,
Puis retombe et ferme les yeux;
Plus ne rouvrit la bouche.

Les traductions du prince de Polignac, de M. Marc Monnier, celle surtout de M. Blaze de Bury, sont plus fidèles et plus poétiques; mais on y sent trop encore la gêne du traducteur et point assez la libre allure du poète. La palme est ici à Gérard de Nerval. Tout pénétré du charme de nos vieilles chansons, qu'il étudiait avec amour, il s'est merveilleusement assimilé le sentiment du poète qu'il interprétait :

Sous le balcon grondait la mer.
Le vieux roi se lève en silence;
Il boit, — frissonne, et sa main lance
La coupe d'or au flot amer.

Il la vit tourner dans l'eau noire,
La vague en s'ouvrant fit un pli,
Le roi pencha son front pâli...
Jamais on ne le vit plus boire.

Après Goethe, le poète allemand qui a le plus tenté les traducteurs est Henri Heine. Ce tempérament poétique, où se mélangent à doses

égales l'ironie française et le lyrisme germanique, cet homme de génie doublé d'un enfant terrible, est attirant comme les ondines et les nixes dont ses poèmes sont peuplés. Ses *lieder* courts, passionnés, colorés, d'une forme si précise, d'une composition si claire et si simple, semblent faciles à traduire, et c'est là justement qu'est l'écueil. Henri Heine est pour les traducteurs ce qu'était pour les bateliers du Rhin la Loreley qu'il a chantée :

« Elle peigne ses cheveux blonds avec un peigne d'or, — et chante en même temps — une chanson d'une merveilleuse et puissante mélodie.

« Le batelier, dans sa petite barque, — est pris d'un sauvage désir; — il ne voit plus les pointes du rocher, — il regarde seulement la fée tout là-haut. »

De même, le plus souvent, le traducteur avec sa traduction va donner de la tête contre le récif, et disparaît.

Dans le petit recueil que j'ai déjà mentionné, M. Francis Pittié a, lui aussi, prêté l'oreille aux chants de la sirène. Il a mêlé à d'aimables poésies de son cru des traductions de quelques-uns des poèmes de l'*Intermezzo*. Je crains bien qu'il n'ait pas toujours évité l'écueil. Ses traductions, ou plutôt ses imitations, manquent de ce relief qui est une des grandes qualités de Heine; elles ne donnent pas, malgré leur mérite, une idée de la passion rêveuse ni de la magie des couleurs du poète. Cette strophe, par exemple :

Là, sous un ciel formé d'un azur sans mélange,
Le lotus symbolique et le lis virginal
Aux effluves du soir mêlent leur philtre étrange,

est un écho déjà bien lointain des vers de Heine. Je trouve dans une mince plaquette publiée par deux poètes de la jeune école parnassienne, MM. Albert Mérat et Léon Valade (1), une version plus satisfaisante de cette même pièce.

Je te transporterai sur l'aile de mes vers.
Je te transporterai parmi les arbres verts,
Dans un lieu que je sais, sur les rives du Gange.

Là, se trouve un jardin merveilleux de douceur,
Où fleurissent, pensifs sous la lune qui change,
Les lotus attendant leur délicate sœur.

L'hyacinthe rieuse aux lèvres embaumées
Caquette, et vers Vénus clignote du regard;
La rose dit au lis des choses parfumées...

Ces exemples viennent encore à l'appui des principes exposés précédemment : pour donner en vers l'impression d'une poésie étrangère, il

(1) *L'Intermezzo*, traduit de Henri Heine; Paris, Lemerre.

ne suffit pas d'être un traducteur exact, il faut encore avoir le don poétique et s'imprégner du poète qu'on traduit. M. Edouard Schuré, dans le livre très complet et très intéressant qu'il a écrit sur le *lied* et la chanson populaire en Allemagne, a formulé également une théorie de la traduction, qui est judicieuse et qu'il est bon de citer ici.

« Rendre l'original, dit M. Schuré, en donner la sensation vive autant qu'il m'a été possible, tel était mon but unique. Me trouvais-je en face d'une poésie correcte et rigoureuse dans la forme, je me suis efforcé de la rendre sous une forme analogue. Rencontrais-je au contraire une chansonnette rustique et court-vêtue, je n'ai point hésité à lui conserver sa toilette négligée... En somme, j'ai plus insisté sur le rhythme que sur la rime (1). » — Cette méthode a particulièrement réussi à M. Schuré pour la traduction des chansons d'origine populaire. Il l'a également appliquée à l'interprétation de certains *lieder* de Goethe et de Heine, et non sans succès, comme le montre ce fragment d'un poëme de l'*Intermezzo :*

La belle étoile tombe
De son brillant séjour;
Elle a trouvé sa tombe,
L'étoile de l'amour.

Le doux pommier frissonne;
Tombez, feuilles et fleurs,
Dépouilles de l'automne,
Jouets des vents moqueurs.

Cygne de l'eau dormante,
Ton chant me fait frémir;
Doucement tourne et chante,
Les flots vont t'engloutir...

Ce n'est pas encore l'idéal, mais le mouvement y est, et aussi le charme mélodique. On désirerait seulement que le traducteur se fût moins facilement contenté du mot convenu, de l'épithète banale, qui rendent à peu près l'idée, mais ne donnent au vers ni précision ni couleur. Dans sa traduction en prose, Gérard de Nerval a rendu avec un goût plus délicat et une fidélité plus intime les détails de cette petite pièce :

« Le cygne chante dans l'étang, — il s'approche et s'éloigne du rivage, — et toujours chantant plus bas, — il plonge dans sa tombe liquide. — Tout, à l'entour, est calme et sombre, — feuilles et fleurs sont emportées; — l'étoile a tristement disparu dans sa chute, — et le chant du cygne a cessé (2). »

Si la traduction en vers de la poésie de Heine, — lumineuse, limpide et d'une sobriété grecque, — est semée de périls, combien est plus re-

(1) *Histoire du Lied*, par M. Ed. Schuré; Paris, Sandoz et Fischbacher.
(2) Henri Heine, *Poèmes et légendes;* Paris, Michel Lévy.

belle encore à l'interprétation la poésie compliquée et touffue de Nicolas Lenau! Lenau, poète viennois, né en Hongrie, occupe parmi les lyriques de l'Allemagne le premier rang après Goethe et Heine. Mort fou à quarante-huit ans, après une existence inquiète et vagabonde, il a une inspiration très personnelle et vraiment originale. Dans ses poésies, tantôt sceptiques et désespérées, tantôt attendries et profondément religieuses, toujours fougueuses et passionnées, on retrouve la marque de cette personnalité tourmentée, dont son biographe, Anastasius Grun, a dit : « Il semble que Lenau avait reçu déjà dans le sein maternel la première empreinte de cette profonde mélancolie dont il porta le sceau imprimé durant toute sa vie sur son front. » — Ses vers lyriques ont quelque chose de la riche couleur et du bouquet capiteux de ce noble vin de Tokay dont Lenau a souvent chanté la séve généreuse. Dans quelques-uns de ses poèmes, comme *Mischka* par exemple, sa poésie rappelle cette musique des tsiganes, ses compatriotes, où une mélodie d'une tristesse aiguë et déchirante est brusquement interrompue par des accords emportés, joyeux et sauvages. Difficile à traduire, même en prose, Lenau est presque inconnu en France, et il y a lieu de le regretter, car ses poèmes sont les produits les plus caractéristiques de toute une région étrange et intéressante de la poésie de l'Allemagne du Sud, qui nous reste fermée. Voici cependant un sonnet de lui, qui a été fidèlement traduit par M. Paul Vrignault :

Je porte en ma poitrine une large blessure;
Je l'ai voulu guérir, oublier, mais en vain!
Elle ronge mon cœur, et je laisse à mesure
Des lambeaux de ma vie aux buissons du chemin.

Ma mère comprendrait mon horrible chagrin,
Elle qui m'a porté neuf mois sous sa ceinture,
Et m'a donné son lait et son âme en pâture!..
Connaissez-vous sa tombe où fleurit un jasmin?

O mère, prends pitié du mal qui me dévore!
Si dans l'éternité ton amour dure encore,
Et si l'on te permet encore un souvenir,

Ah! viens me délivrer de cette affreuse vie
Et terminer enfin cette lente agonie!
Ma fatigue est bien grande, et je voudrais dormir (1).

Cela, c'est le Lenau désespéré, fatigué et farouche. Pour faire connaître le Lenau attendri, amoureux et paysagiste, je me permets d'intercaler ici un essai de traduction qui m'est communiqué par un ami ayant longtemps et familièrement vécu en esprit avec le poète viennois.

MARINE.

Souvent je rêve, ô chère enfant,
Que nous voguons, seuls, loin du monde,

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier 1858.

Au gré de la vague et du vent,
Sur la mer houleuse et profonde.

La vaste mer aux flots plombés,
Gronde, sombre et mystérieuse,
Et nous sommes seuls, absorbés
Dans notre extase insoucieuse.

La vague saute avec fureur,
Je te tiens dans mes bras serrée,
Et furieux aussi, mon cœur
Bat dans ma poitrine enfiévrée.

Mon amour fier et triomphant
Grandit au bruit de la tourmente,
Et toi, sur mon sein, chère enfant,
Tu te rejettes, frissonnante.

Tu lèves d'un air anxieux
Vers moi ta prunelle azurée;
Tu lis le bonheur dans mes yeux
Et tu me souris, rassurée.

Comme des coursiers épuisés
Les flots retombent blancs d'écume,
Peu à peu les vents apaisés
S'endorment sur la mer qui fume.

Profonde paix des flots calmés !..
Sur mon épaule tu reposes
Ta tête aux cheveux embaumés...
O paix, calme profond des choses!

Nos cœurs s'écoutent palpiter,
Et tu me parles à l'oreille,
Tout bas, pour ne pas irriter
La mer songeuse, qui sommeille.

La lune, à l'Orient plus pur,
Lentement soulève ses voiles;
Dieu, sur l'infini de l'azur,
Fait pleuvoir des milliers d'étoiles.

Et moi, comme un dieu bienheureux,
Sur tes yeux je sème en silence
De tièdes baisers, plus nombreux
Que les astres du ciel immense.

Ces citations, empruntées à des traducteurs de tempéramens et de talens divers, confirment, ce semble, la règle indiquée au début de cette étude. Une bonne traduction en vers doit rendre le mouvement et la couleur de l'original, plutôt que d'en reproduire servilement les formes et les rhythmes. Il ne faut pas demander à une langue et à une prosodie ce que leur génie refuse de donner, de même qu'il ne faut pas s'ingénier à introduire dans un art les procédés d'un art différent. Certains compositeurs ont cherché dans leur musique à exprimer, à l'aide de combinaisons harmoniques, les bruits de la nature : chants d'oi-

seaux, frissons de feuilles, gazouillemens de sources; ils n'ont réussi qu'à obtenir une imparfaite et misérable imitation. C'est par d'autres combinaisons et par des effets moins matériels que la musique produit ses illusions et ressuscite pour notre imagination les émotions que nous avions directement éprouvées en face de la nature. Pour exprimer ce qu'il a à dire, un art n'a pas besoin d'emprunter des procédés d'interprétation à un art voisin. Il doit vivre de ses propres ressources, et c'est aussi en nous servant de procédés conformes au génie de notre langue et de notre versification que nous obtiendrons de bonnes traductions en vers. Si le traducteur, indépendamment de la claire intelligence du texte et de la science du mécanisme de notre prosodie, possède naturellement le don d'intuition et d'assimilation qui ne s'acquiert pas, il pourra interpréter dignement le poète étranger vers lequel l'auront attiré de secrètes sympathies.

En résumé, les bons poètes seuls font de bons traducteurs, et il est à regretter que nos poètes contemporains aient trop dédaigné de mettre leur talent d'exécution au service de l'interprétation des poètes étrangers. Les deux frères Deschamps, Gérard de Nerval, M. Henri Blaze, s'y sont essayés, et non sans gloire. Il eût été intéressant de voir Théophile Gautier interpréter Keats ou Rückert, Beaudelaire traduire la *Chanson de la chemise* de Thomas Hood et le *Corbeau* d'Edgar Poë. M. Leconte de Lisle, qui a donné sa mesure de traducteur en reproduisant en beaux vers deux ou trois fragmens de Théocrite, saurait, s'il le voulait, nous rendre magistralement des morceaux choisis de Shakespeare et de Goethe; M. Théodore de Banville pourrait de même user de ses brillantes qualités de virtuose et de sa spirituelle dextérité de versificateur pour nous faire connaître des fragmens de Chaucer et de Spenser. M. André Lefèvre, qui vient de publier une remarquable traduction de Lucrèce, interpréterait sans doute avec le même bonheur les plus beaux morceaux des poèmes philosophiques de Shelley. Enfin, pour ne parler que des nouveaux venus, il serait curieux de voir M. Sully Prudhomme appliquer ses facultés d'analyste subtil et de psychologue ému à la traduction de Leopardi ou de Lenau, M. François Coppée reproduire avec son pinceau minutieux et délicat certaines pages intimes et familières de Wordsworth ou de Cowper, et M. André Lemoyne employer son talent net et précis à nous faire goûter *Elaine* ou *Enoch Arden* de Tennyson. Leur exemple serait sans doute suivi par d'autres poètes qui se distribueraient les modèles à copier, d'après leurs aptitudes et leurs affinités. Ce serait une étude salutaire à notre nouvelle école poétique, et profitable au public. Nous aurions de la sorte, dans des conditions excellentes, cette anthologie étrangère qui nous a manqué jusqu'à présent, et je m'étonne même que cette idée n'ait pas déjà tenté quelque éditeur jeune et entreprenant.

ANDRÉ THEURIET.

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR LA

CONFÉRENCE DE CONSTANTINOPLE

Les dégoûtés prétendent qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, rien d'inédit; c'est une erreur. Il vient de se passer à Constantinople quelque chose de nouveau : on y a représenté une pièce qui n'avait pas encore été jouée. Est-ce une comédie? est-ce un drame? Cette pièce tient de l'un et de l'autre. Les genres tranchés ne sont plus de mode; les drames aujourd'hui sont toujours mélangés d'incidens comiques, et les comédies tournent souvent au drame. Les délégués des six grandes puissances se sont réunis en conférence pour régler de gré à gré la question d'Orient et pour dicter à la Turquie des conditions délibérées en commun. Tout le monde s'attendait qu'ils se disputeraient, ils ne se sont point disputés. Les gens qui écoutaient aux portes assurent que ces plénipotentiaires, venus du nord et du midi, de l'est et de l'ouest, n'ont pas dit un mot plus haut que l'autre, que tout s'est passé en douceur, et ceux qui ont regardé par le trou de la serrure affirment qu'ils ont vu le marquis de Salisbury et le général Ignatief la main dans la main et sur le point de s'embrasser. C'est là un premier sujet d'étonnement.

Après s'être entendus, les délégués se sont tournés vers la Sublime-Porte, et lui ont dit : — Nous sommes tombés d'accord, nous avons réussi à mettre nos six têtes dans un chapeau; voici ce que nous voulons, nous parlons au nom de l'Europe. — On ne doutait pas que cette unanimité de l'Europe ne produisît sur la Porte un effet irrésistible; on supposait qu'elle ferait quelques objections pour la forme, mais qu'elle finirait par céder. Autre sujet d'étonnement, la Porte n'a point cédé. Elle a répondu : — Je ne peux pas, ou : Je ne veux pas. — En Orient, ces deux expressions s'emploient couramment l'une pour l'autre; qui peut

dire où finit l'inertie de l'Oriental, où commence sa mauvaise volonté? Ce qui a augmenté encore la surprise, c'est le ton ferme, résolu, catégorique, sur lequel cette déclaration a été faite. Jusque dans ces dernières années, lorsque la Porte résistait, elle rusait, elle biaisait, elle se donnait l'air de céder, se réservant de retirer sous main ses concessions ou d'annuler l'effet de ses promesses. Un consul français ayant été assassiné par un des sujets les moins recommandables du sultan Abdul-Medjid, l'ambassade de France à Constantinople exigea le rigoureux châtiment du coupable, qui fut appréhendé, mis en jugement. Pour s'assurer que le tribunal ferait justice, un secrétaire de l'ambassade assista à l'audience, presqu'en qualité d'assesseur. Le meurtrier fut condamné tout d'une voix aux travaux forcés à perpétuité. A quelques jours de là, le secrétaire-assesseur, faisant une excursion à Brousse, eut le plaisir inattendu de rencontrer au coin d'une rue un visage qu'il connaissait; c'était celui de son homme, dont la peine avait été commuée et dont les travaux forcés consistaient à se promener librement où bon lui semblait.

Faut-il croire que la Turquie a modifié sa méthode? Elle n'a point cherché à tromper la conférence, elle lui a courageusement et résolûment tenu tête. Safvet-Pacha a échangé, paraît-il, des propos très vifs avec le général Ignatief, et il a interpellé avec quelque hauteur le comte de Chaudordy. On raconte aussi qu'ayant un jour annoncé des contre-propositions turques, il fut prié d'en fournir le texte et qu'il partit incontinent en caïque pour l'aller chercher. Les délégués attendirent une heure, deux heures, tournant leurs pouces; le caïque ne revint pas, la séance fut levée. Ce ne fut que dans la soirée qu'ils reçurent chacun séparément le texte promis. Jadis l'insolence turque, assaisonnée d'ironie, était célèbre. Nous avons lu dans Chardin que l'ambassadeur du grand roi à Contantinople, M. de Nointel, s'étant avisé de demander que le divan assurât au commerce français le passage en franchise dans la Mer-Rouge et qu'il ôtât les saints lieux à l'église grecque pour les donner aux cordeliers, « lesquels, non contens d'y entrer à toute heure, voulaient en avoir les clés pendues à leurs cordons, » le grand-vizir Cuperly-Mohamed-Pacha éconduisit ses réclamations avec superbe. M. de Nointel s'étendit un peu trop sur la grandeur du grand roi. — Se peut-il bien faire, s'écria le grand-vizir, qu'un empereur aussi grand que vous dites ait si fort à cœur une affaire de marchands? — Et, l'ambassadeur lui ayant représenté que les Français étaient les vrais amis des Turcs, il lui répliqua en souriant : — Certes les Français sont nos amis, mais nous avons la surprise de les trouver partout avec nos ennemis. — Assurément Safvet-Pacha n'a rien dit de pareil à M. de Chaudordy. La France n'a plus d'empereur, la France ne parle plus de sa grandeur; son représentant à la conférence n'a élevé aucune prétention sur les

saints lieux et n'a eu garde de rien réclamer pour les cordeliers, qui sont quelquefois des protégés embarrassans et compromettans; mais, comme le portaient ses instructions, il a joué un rôle de conciliateur, il s'est appliqué à faciliter l'entente entre l'Angleterre et la Russie. Les Turcs lui reprochent de s'être chargé en plus d'une rencontre d'attacher le grelot; c'est lui, assure-t-on, qui a mis sur le tapis le projet d'une gendarmerie internationale à installer en Bulgarie. Safvet-Pacha a peu de goût pour les gendarmes internationaux, et il en a dit son avis sans ménagement.

Les rôles ont été intervertis; devant la résistance de la Porte, ce sont les délégués qui ont transigé. Ils avaient dit, en signifiant leurs résolutions: C'est à prendre ou à laisser; ils ont rabattu de leurs exigences. Il s'est trouvé que leur dernier mot n'était pas le dernier, ni même l'avant-dernier. Il n'a plus été question de gendarmes. Les délégués en sont venus à demander simplement qu'une commission mixte fût chargée de contrôler la mise à exécution des réformes en Bulgarie et que pendant cinq ans la Porte ne pût nommer de gouverneurs généraux sans faire agréer ses choix par l'Europe. La Porte a jugé que cette double demande portait atteinte à son intégrité, à son honneur politique, à ses droits de souveraineté. Elle a répondu jusqu'au bout : Je ne peux pas, ou : je ne veux pas. Les plénipotentiaires n'avaient plus qu'à faire leur malle et à partir; ils sont partis. Les Turcs ont réussi au-delà de tout espoir. La conférence leur plaisait peu; ils aimaient mieux négocier avec chacune des puissances séparément qu'avoir affaire à leurs représentans réunis en comité, engagés d'honneur à s'entendre et qui se faisaient forts d'exercer sur eux une pression. Bref, la conférence les inquiétait, il leur tardait d'en être débarrassés. On célèbre aujourd'hui à Constantinople la victoire qu'a remportée le tarbouch sur six chapeaux qui n'en faisaient qu'un. Les softas se permettent de faire des chansons et des mots; ils ont surnommé le général Ignatief « le général ex-ultimatum. » Nous ne serions pas étonnés qu'on vît prochainement figurer sur les tréteaux de Karagheuz, le Guignol oriental, un personnage de haute taille ressemblant beaucoup au marquis de Salisbury. Il y a des gamins politiques à Stamboul comme à Paris ou à Berlin. Cependant les Turcs sérieux et perspicaces, les Turcs qui ne sont pas des gamins, ne pensent pas à rire. Ils n'exagèrent pas la portée de leur victoire; s'ils se félicitent d'avoir traversé heureusement un défilé, ils savent que la campagne n'est pas finie, que la situation est grave, que l'Europe ne s'est point désistée, qu'ils sont tenus de faire quelque chose, et que c'est là que les attendent leurs amis comme leurs ennemis. Ils ont refusé de payer, mais on ne leur a pas donné quittance.

La psychologie est une science utile, dont l'importance a été démontrée par la guerre franco-allemande; il a été prouvé en 1870 qu'elle in-

flue sur la bonne conduite des opérations militaires et du siége des places fortes. Si cette science est nécessaire aux chefs d'armées en campagne, elle l'est encore davantage aux diplomates. Or il faut convenir que les plénipotentiaires réunis à Constantinople se sont montrés de médiocres psychologues. Ils n'avaient pas assez étudié l'homme, ou, pour mieux dire, ils sont arrivés sur les rives du Bosphore, comme on l'a remarqué, avec l'idée préconçue que les Turcs ne sont pas des hommes, que les Turcs sont des êtres à part, nés dans une de ces planètes qui tournent autour de l'étoile nommée Sirius. Les délégués des six puissances ont paru croire que ces hommes qui n'étaient pas des hommes n'avaient pas d'yeux et qu'on pouvait leur faire croire tout ce qu'on voulait, qu'ils n'avaient pas d'oreilles et qu'on pouvait parler devant eux de leurs affaires sans qu'ils entendissent rien, qu'ils n'avaient ni fierté, ni dignité, ni orgueil, et qu'on pouvait tout leur demander sans s'exposer à un refus, qu'enfin ils n'étaient pas conformés comme tout le monde et qu'on pouvait leur marcher sur les pieds sans leur faire mal et sans les faire crier. Il s'est trouvé que les Turcs avaient des yeux, des oreilles, de l'orgueil, de la dignité et des pieds sensibles. Ils ont tout vu, tout entendu, apprécié avec justesse les procédés dont on usait à leur égard. A la vérité, ils n'ont pas crié, l'Oriental ne crie guère; mais ils se sont indignés, et ils ont dit *yoc*, ce qui en turc signifie non, et ils l'ont dit si haut que toute l'Europe les a entendus.

En tout cas, les délégués n'avaient pas appris des généraux prussiens à choisir le moment psychologique où les munitions et les vivres manquant, les cœurs défaillent, le moment où un bombardement produit tout son effet et où les garnisons se rendent. Les délégués n'ont pas eu le génie de l'à-propos. Les Turcs avaient étouffé dans le sang la révolte bulgare, ils avaient battu les Serbes et pris Alexinatz, et on est venu faire à ces vainqueurs des sommations qu'on fait à des vaincus. On leur a dit : — Supposez avec nous que la fortune des armes vous a été contraire, admettez que vous avez été battus, et donnez aux Monténégrins ce port sur l'Adriatique qu'ils convoitent, donnez aux Serbes le Petit-Zvornik, accordez aux Bulgares le droit plus ou moins déguisé de ne plus vous appartenir et de se gouverner eux-mêmes. — C'était demander à la Turquie de décerner une prime d'encouragement à l'insurrection, de dire aux provinces qui n'avaient pas profité de ses embarras pour se soulever : — Voyez ce qu'on gagne à nous être fidèles, nous allons octroyer aux insurgés que nous avons vaincus des avantages que nous refuserons à ceux de nos sujets qui sont demeurés dans le devoir. Voulez-vous y avoir part? Insurgez-vous, nous vous battrons, après quoi nous vous consolerons de votre défaite, nous vous récompenserons de votre révolte, en vous accordant tout ce qu'il vous plaira, la liberté, des garanties, des priviléges; chacun de vous aura son Petit-Zvornik et un

port sur l'Adriatique ou ailleurs. — Si le sultan Abdul-Hamid et son grand-vizir avaient obtempéré aux injonctions de la conférence, c'était le démembrement de l'empire. M. Gladstone s'est trompé : les Turcs sont des hommes, bien qu'ils ne portent pas de chapeaux ronds et qu'ils méprisent les fourchettes, et quand un homme n'y est pas absolument contraint, on lui persuade difficilement d'offrir à son ennemi sa barbe et sa tête sur un plat d'argent.

S'il faut en croire les apparences, le marquis de Salisbury ne s'est occupé à Constantinople que de l'ambassadeur de Russie. Il pensait peut-être qu'une fois d'accord avec lui il aurait ville gagnée, que le reste irait de soi. Il avait dit en traversant Paris : — Mon plus vif désir est de m'entendre avec la Russie, et je suis certain d'y réussir. Nous lui ferons un pont d'or, elle retournera chez elle avec une auréole au front. — Le marquis de Salisbury est arrivé à Constantinople une auréole à la main, il l'a offerte au général Ignatief, qui l'a gracieusement acceptée; mais cette auréole, c'est la Turquie qui devait en faire les frais. Quand on lui a présenté la carte à payer, elle l'a trouvée trop forte, et elle a déclaré qu'elle n'était pas en fonds. Si les plénipotentiaires se sont occupés beaucoup du général Ignatief et pas assez du grand-vizir, c'est que le général est un habile homme et qu'il n'avait rien négligé pour persuader à l'Europe qu'elle devait mettre toute son étude à le satisfaire, que lorsqu'il serait content tout le monde le serait.

Les Russes diffèrent beaucoup d'opinion touchant le mérite et les talens du général Ignatief. Les uns affirment qu'il y a en lui l'étoffe d'un homme d'état, qu'il est le successeur désigné du prince Gortschakof, et que cet héritier impatient compte avec raison sur un avancement d'hoirie. D'autres prétendent que le général est avant tout un homme heureux, un enfant gâté de la fortune, *ein Sonntagskind.* Appartenant par sa naissance à la petite noblesse, il semblait condamné à faire lentement et péniblement son chemin, et pourtant, comme l'a remarqué l'auteur d'un livre riche en renseignemens curieux (1), il est parvenu bien jeune à une situation si élevée qu'il n'avait plus qu'une marche à gravir pour atteindre au faîte. « Sera-t-il un jour chancelier de l'empire de Russie? On l'a cru longtemps; depuis on s'est pris à en douter; mais quand même il ne serait pas donné au général de succéder au prince Gortchakof, il pourra se vanter d'avoir fourni une de ces carrières exceptionnelles que la fortune réserve au très petit nombre de ses élus. » Il fut mis en lumière par la mission qu'il remplit en Chine, par le traité qu'il négocia à Péking et qui procura à son pays la possession d'un territoire considérable au sud de l'Amur. Ses ennemis assurent que les

(1) *Aus der Petersburger Gesellschaft*, p. 280 et suivantes.

circonstances favorisèrent singulièrement son habileté, et que la Russie se trompa en attribuant le succès du jeune négociateur à son génie. De ce moment, il fut considéré comme une étoile de la diplomatie russe; on attendait qu'il eût quelques années de plus pour lui confier un poste de première classe. Son brillant mariage lui vint en aide, et il fut épaulé aussi par le parti national vieux-russe, dont il avait su se concilier la bienveillance et qui était alors en faveur. A peine âgé de quarante ans, il devenait en 1865 ambassadeur à Constantinople. — « Le jeune ambassadeur était-il doué de tous les talens que réclamait la situation? On ne le savait pas encore, mais on reconnut sur-le-champ qu'il possédait dans une large mesure une qualité fort importante. C'est une des parties les plus difficiles de la politique que de savoir cacher sous un air de confiance des doutes poignans et de pénibles embarras, sans jamais trahir ses incertitudes par un geste ou par un faux mouvement. Pour le général Ignatief, c'était la chose la plus simple du monde. Dès son entrée en scène, il plongea le corps diplomatique dans l'étonnement par cette confiance illimitée en lui-même qui le distingue, et qui est aussi funeste aux demi-talens qu'elle est utile au déploiement du génie. On le voyait, le regard invariablement serein, un sourire de triomphe aux lèvres, témoigner aux Turcs comme aux chrétiens une familiarité affable, mêlée d'un peu d'insolence, les exciter les uns contre les autres par des rapports de fantaisie et essuyer ensuite leurs reproches avec une tranquillité enjouée, comme si leur mécontentement ne pouvait l'atteindre dans l'inaccessible hauteur de sa situation politique et sociale. » L'auteur que nous citons ajoute que « le général est de ces hommes qui considèrent les grandes choses comme le produit de petits facteurs infiniment nombreux. Quand il doit renoncer à faire une grande action, il multiplie les petites et il s'en promet le même effet. » Ainsi en usent les directeurs de théâtres, lorsqu'ils remplacent la pièce en cinq actes qui leur manque par un spectacle coupé, lequel fait quelquefois recette.

Ce dont conviennent amis et ennemis, c'est que le général Ignatief est un habile et remarquable metteur en scène. Il entend à merveille la partie décorative de la diplomatie; il monte dans l'occasion des tragédies à machines, des pièces à trucs, des féeries; il sait parler aux yeux et varier ses effets. Convient-il de sourire, il sourit; faut-il se fâcher, il se fâche, et lorsqu'il faut faire du bruit, personne n'est plus bruyant que lui. Il l'a bien prouvé dans les semaines qui ont précédé la réunion de la conférence. Il avait tout mis en œuvre pour préparer les esprits, pour les amener à son point. Il prodiguait le gros sel en causant avec les journalistes, qui répandaient à tous les vents ses épigrammes, ses boutades et ses sarcasmes. Il se mettait à l'aise, il en usait familièrement avec tout le monde; ses attitudes comme ses propos, tout servait à ses calculs. Il avait l'air de dire : — Je suis le maître céans; si mes

poches étaient transparentes, vous y verriez les clefs de Sainte-Sophie; tenez que la maison est à moi, je ne compte plus avec le propriétaire.

Dans ses discours, dans ses éloquentes et spirituelles improvisations, le général Ignatief affectait de déclarer bien haut que la Russie avait fait sa dernière concession, qu'elle n'effacerait pas une ligne de son programme. Il se donnait lui-même pour un homme de bronze qu'on chercherait vainement à persuader ou à fléchir. On aurait pu cependant se rappeler qu'en 1868, lors de l'insurrection de Crète, l'homme de bronze s'était laissé fléchir ou qu'il avait été désavoué par son gouvernement. De Constantinople, il avait encouragé, excité la Grèce; il s'était fait le défenseur, le patron « de la grande idée représentée par le petit royaume. » Il avait réussi à persuader aux hommes d'état du petit royaume qu'il était derrière eux et que la Russie était derrière lui; il s'était fait fort de leur donner la Crète. La Turquie envoya un ultimatum, une flotte et Hobbart-Pacha, et la Grèce recula, s'apercevant trop tard que le général lui avait promis ce qu'il ne pouvait lui donner. Le fond de la diplomatie est l'art de se rappeler exactement ce qu'ont dit les autres et d'oublier à propos ce qu'on a dit soi-même. Le général Ignatief possède au suprême degré la faculté de l'oubli diplomatique. Dans la conférence, il ne s'est point souvenu des incartades auxquelles il s'était livré peu de semaines auparavant. Il a oublié qu'en novembre et en décembre 1876 il avait traité les Turcs de haut en bas, qu'il leur avait témoigné le dernier mépris. « Ils parlent rarement, a dit le poète,

. . . . Ils sont assis par terre,
N'ayant ni sou ni poche, et ne pensant à rien.
Ne les écrase pas, ils te laisseraient faire. »

Le général écrasait les Turcs, ils le laissaient faire. Il affirmait aux correspondans des journaux de Vienne et de Cologne que les Osmanlis sont une race déchue, et les Osmanlis le laissaient dire. Il ajoutait qu'ils sont un peuple fini, et les Osmanlis ne soufflaient mot. Les diplomates ont pu croire qu'il n'y avait à Constantinople qu'un homme, celui qui avait le verbe si haut, qu'il s'agissait de s'entendre avec lui, que les Turcs obéiraient en silence. Les arbitres, chargés de concilier un homme qui parle haut et un homme qui ne dit rien, s'imaginent quelquefois que dans l'intérêt de leur arbitrage ils doivent réserver toutes leurs bonnes grâces pour le premier, qu'ils auront facilement raison de l'autre, et souvent ils s'y trompent. Il faut se défier des gens qui ne disent rien.

Ce n'est pas le général Ignatief seulement qui affecte de déclarer que les Turcs sont un peuple fini comme sa religion. Une religion qui s'en va, un peuple qui se meurt, a-t-on souvent dit et répété, mais les vieux peuples ont la vie plus dure qu'on ne pense. On rencontre au bord des

ruisseaux de vieux saules décrépits, crevassés, à qui il ne reste plus que l'écorce; ils ne laissent pas de se couronner chaque année de nouvelles pousses, et ce sont de vraies pousses, lesquelles se couvrent de feuilles, et ce sont de vraies feuilles. Les vieux saules ont de subites remontées de séve et des printemps inattendus, miraculeux. Le mahométisme prouve sa vitalité non-seulement par l'insurmontable résistance qu'il oppose à tous les efforts des missionnaires chrétiens pour l'entamer, mais encore par les nouvelles conquêtes qu'il a faites et qu'il fait tous les jours. Il a poussé plus avant dans l'Asie centrale, détaché de la Chine cette vaste province qu'on appelle la Tartarie chinoise ou le Turkestan oriental, et ajouté un nom nouveau à la liste des royaumes musulmans. Il a fait des progrès bien plus considérables encore dans l'intérieur de l'Afrique, où il se répand d'année en année, progrès utiles à l'humanité, car il détruit partout le fétichisme, la sorcellerie, les sacrifices humains. Les voyageurs reconnaissent qu'il a prise sur des populations réfractaires au christianisme et qu'il leur fait subir une heureuse transformation; ils avouent que le nègre mahométan est le plus souvent supérieur en moralité au nègre chrétien, parce que Mahomet seul a trouvé le secret d'empêcher le nègre de boire. L'islamisme, a-t-on dit, a institué en Afrique une vaste société de tempérance ou plutôt de totale abstinence, qui s'étend aujourd'hui des bords du Nil jusqu'à la Sierra-Leone (1).

La religion de Mahomet n'est pas morte, et l'empire du croissant vit encore. On a déjà conduit plus d'une fois son enterrement, mais le cercueil était vide, et le malade a regardé passer le convoi en fumant son chibouck, en buvant son café ou en mangeant des confitures aux roses. Après M. Gladstone et tant d'autres publicistes, M. Emilio Castelar vient de s'écrier à son tour dans son langage harmonieux et sonore : — « Une religion qui se meurt, une race qui se consume, un empire qui s'éteint dans une vieillesse prématurée, voilà le bilan de la Turquie (2). » Après avoir dressé l'acte de décès, il a fait, lui aussi, le partage de la succession. Il veut faire de Constantinople, « avec ses jardins, avec ses cent temples, avec ses bazars et ses marchés, avec sa population babylonique où se confondent toutes les races, où se parlent toutes les langues, la capitale du monde, et comme capitale du monde, une cité anséatique, municipale, libre, sans douanes et sans rois, garantie par toutes les puissances, administrée par toutes les races, île de paix, *isla de paz*, sereine au milieu des rivalités guerrières, qui servira de point d'intersection aux continens, de foyer lumineux à l'esprit humain. » Pour créer ce foyer lumineux, l'éloquent orateur, chevalier courtois et sans reproche de la démocratie, supprime d'un trait de plume non-seulement l'empire

(1) *Mohammed and Mohammedanism*, by R. Bosworth Smith, London 1876, p. 36-57.
(2) *La Cuestion de Oriente*, por D. Emilio Castelar, Madrid 1876.

turc, mais la monarchie austro-hongroise, et de tous les Slaves du midi émancipés et reliés en faisceau, des Roumains et des Hellènes, il forme une confédération paisible, prospère, heureuse, républicaine comme la Suisse. O poète ! ô bouche d'or ! Quelqu'un remarquait à ce propos que réunir trois araignées dans une boîte, en leur recommandant de se tenir tranquilles et de ne pas se manger, n'a jamais été une solution, qu'il faut trouver autre chose. Jusqu'à ce qu'on ait trouvé autre chose, le Turc est là, indifférent aux brocards et aux mépris des journalistes de Moscou, aux hyperboles de M. Gladstone, aux métaphores castillanes, se regardant depuis quatre siècles comme la meilleure des solutions, étonné qu'on cherche autre chose et persuadé qu'on ne trouvera rien, exploitant à son profit les zizanies de ses ennemis, traversant des révolutions et demeurant fidèle à ses traditions séculaires de gouvernement, régnant sur des races profondément divisées qui se jalousent les unes les autres plus qu'elles ne détestent leur maître, conciliant le bon sens, la sagesse, la tolérance avec d'odieux ou de ridicules abus, commettant des fautes par inertie et industrieux à les réparer, condamné par ses médecins et se piquant de leur survivre, toujours sur le point de périr et durant toujours, capable de donner à plus d'un empire des leçons dans l'art si difficile de se conserver soi-même. Un publiciste russe écrivait naguère que le gouvernement turc était l'un des plus solides de l'Europe; il posait en principe et presque en axiome que la Turquie n'a rien à craindre de ses ennemis du dedans, aussi longtemps qu'elle n'est pas menacée par ses ennemis du dehors, aussi longtemps que ses voisins ne s'ingèrent pas dans ses querelles avec ses sujets ou avec ses vassaux. En bonne foi, ce ne fut pas un spectacle sans grandeur que la séance du grand-conseil, convoqué le 18 janvier de cette année pour examiner et discuter les propositions des plénipotentiaires. Il se composait de deux cents dignitaires de l'empire, parmi lesquels on comptait plus de soixante chrétiens de toutes les confessions, grecs orthodoxes, catholiques romains, arméniens, délégués de l'exarchat bulgare. Les juifs eux-mêmes y figuraient, représentés par leur grand-rabbin. Midhat-Pacha exposa sans détours à l'assemblée les conséquences d'un refus, la guerre et ses horreurs, l'invasion, la famine, le trésor vide, point d'argent et point d'alliés, et à l'unanimité l'assemblée repoussa les propositions de la conférence, en s'écriant : « Plutôt la mort que le déshonneur ! » Cette tragédie oratoire ne manquait ni d'éclat ni de nouveauté, et le rôle que les chrétiens y ont joué a produit en Europe une vive sensation. C'était une réplique victorieuse, un vrai coup de théâtre. Le général Ignatief a trouvé son maître dans la science de la mise en scène, Midhat-Pacha en pourrait tenir école.

Dans une de ses récentes chroniques, M. de Mazade remarquait fort justement qu'un peuple n'est pas mort quand il a une armée et une diplomatie. Les Turcs ont des soldats, ils ont aussi des diplomates, et les

diplomates turcs se sont acquis une réputation méritée de finesse. Dans ces derniers temps, ils ont été audacieux parce qu'ils étaient perspicaces. Ils ont vu clair dans le jeu des délégués, et ce qui les a déterminés à la résistance, c'est qu'ils n'étaient pas dupes de la prétendue unanimité sous laquelle on voulait les écraser. Ils savaient que parmi les plénipotentiaires plusieurs souhaitaient peut-être en secret l'échec de la conférence, jugeant, les uns qu'on demandait trop, les autres qu'on ne demandait pas assez. L'Autriche, les hommes d'état de Constantinople n'en doutent point, désire le maintien du *statu quo* autant qu'eux-mêmes. Sa politique consiste à examiner de bonne grâce tout ce qu'on lui propose et à trouver partout des difficultés; c'est une politique de résistance cordiale et empressée. La France, on le sait aussi à Stamboul, est résolue à ne prendre aucun parti, aucun engagement dans la question d'Orient; elle ne peut avoir à cœur que le maintien de la paix. Son gouvernement fût-il tenté de renoncer à sa politique prudente et réservée, elle l'obligerait de se conformer à la déclaration faite par le duc Decazes. C'est à peine si elle l'autorise à avoir un sentiment sur les points qui peuvent diviser l'Europe; en fait d'opinions, elle s'en tient au nécessaire; elle estime que dans la situation que lui ont imposée les événemens les opinions superflues sont des opinions dangereuses. M. Thiers exprimait vraiment les vœux et la pensée de son pays quand il disait dernièrement : — « Nous avons besoin de paix; nous la désirons, afin de pouvoir nous accoutumer au calme et à la réflexion. L'époque présente ne se prête ni à de grandes fautes, ni à de grandes actions. Les grandes fautes, si on en commettait, ne sauraient être commises que volontairement; quant aux grandes actions, il serait imprudent d'y songer. »

Midhat-Pacha connaît également les véritables dispositions du cabinet anglais. Lorsque la Grande-Bretagne gourmande la Turquie, lui témoigne de l'humeur, il sait ce qu'il en faut penser et qu'elle ressemble à cette mère qui tance son enfant et le menace de le donner au loup, s'il n'est pas sage :

. . . . L'animal se tient prêt,
Remerciant les dieux d'une telle aventure,
Quand la mère, apaisant sa chère géniture,
Lui dit : Ne criez point; s'il vient, nous le tuerons.

Midhat-Pacha est instruit des difficultés intérieures avec lesquelles lord Derby doit compter; il n'ignore pas que lord Salisbury était chargé de préparer à Constantinople des argumens oratoires pour le ministère, qu'il pensait beaucoup à la chambre des communes, qu'on l'avait prié de ne rien dire, de ne rien faire qui pût fournir une hyperbole de plus à M. Gladstone et une recrue nouvelle au parti whig, et qu'au surplus embrasser son ennemi est quelquefois une manière de lui lier les bras. Midhat-Pacha n'ignore pas non plus que l'Allemagne elle-même a ses

embarras, qui la gênent dans ses calculs. N'ayant pu déterminer l'Autriche et la Russie à une action commune, elle se verrait forcée, si la guerre éclatait, de sacrifier l'une à l'autre, et son choix, quel qu'il fût, pourrait avoir de fâcheuses conséquences. Elle est désireuse aussi de ne point se brouiller avec le royaume-uni; elle n'est point indifférente à l'opinion anglaise, qu'elle a toujours ménagée. Jadis l'Anglais considérait l'Allemand comme un parent pauvre. Depuis, ce parent pauvre a fait son chemin, et quel chemin! Il est devenu un de ces cousins millionnaires qu'on avoue, qu'on fréquente et qu'on courtise. L'Angleterre n'a point été fâchée de la prodigieuse fortune de l'Allemagne. Elle se flatte que l'empire germanique est en Europe un élément de stabilité politique, et qu'après avoir affaibli la France il tiendra en bride les ambitions de son voisin de l'Est. Il importe à l'Allemagne que les Anglais conservent ce préjugé favorable. Au surplus Berlin a des liens étroits de famille avec la cour de Windsor comme avec Saint-Pétersbourg. C'est une princesse anglaise et très anglaise qui sera un jour impératrice d'Allemagne, et, dans ses loisirs, M. de Bismarck s'occupe du futur règne. L'automne dernier, pour échapper aux questions et aux questionneurs, il a prolongé son séjour à Varzin; quand il en est revenu, il a déclaré au *Reichstag* qu'il ne sacrifierait pas aux intérêts qui se débattent en Orient « la solide charpente d'un fusilier poméranien. » Ce mot a été médité à Constantinople, et il a paru clair qu'on pouvait beaucoup oser sans risquer de se brouiller avec la première puissance militaire du monde.

Il ne faut pas dire trop de mal de la conférence; elle a échoué, les plénipotentiaires sont retournés chez eux les mains vides, et cependant cette conférence, qui n'a pas abouti, n'a point été inutile. Avant qu'elle se réunît, la Russie et la Turquie se trouvaient face à face dans un dangereux tête-à-tête. Le dialogue allait s'aigrissant, l'Europe tout entière s'est mêlée à la conversation, qui est devenue générale. L'Europe a épousé les griefs du cabinet de Saint-Pétersbourg; elle n'a rien obtenu, mais elle a dégagé l'honneur de la Russie. Il n'y a point eu d'offense; on parle d'un soufflet; s'il a été donné, il a été partagé à l'amiable entre six, et on ne fait pas la guerre pour un sixième de soufflet. Toutes les puissances se sont prêtées à ce partage de bonne grâce, à la réserve de l'Allemagne, qui a la joue chatouilleuse et qui a montré de l'humeur. Si son plénipotentiaire est devenu d'un jour à l'autre raide et cassant, cela tient apparemment à ce qu'elle éprouvait quelque dépit d'avoir été conviée à cette petite fête, qui ne lui revenait pas. Shakspeare nous enseigne « qu'il n'y a pas de profit où il n'y a pas de plaisir; » mais Shakspeare a dit aussi : « En te frappant, ma main n'avait pas d'autre intention que de réveiller ton oreille et de la prier d'écouter. » Les soufflets turcs ne signifient pas autre chose.

Non-seulement l'honneur de la Russie a été dégagé, et rien ne l'oblige aujourd'hui à tirer l'épée, mais en définitive elle a obtenu gain

de cause : l'Occident s'est associé à ses protestations et s'est joint à elle pour condamner les intolérables abus de l'administration turque. Si la Turquie a refusé les garanties qu'on lui demandait, elle a pris l'engagement de s'amender. Elle a certifié que la constitution octroyée par le sultan répondait à tous les besoins, et elle a juré que les clauses en seraient exécutées. Cette charte qui, prise au sérieux, mise loyalement en pratique, transformerait l'empire du croissant en une monarchie constitutionnelle ou même parlementaire, établit l'égalité absolue entre les chrétiens et les musulmans, ou, pour mieux dire, elle ne les distingue plus les uns des autres. Non, il n'est pas juste de prétendre qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Midhat-Pacha vient d'inventer quelque chose de tout nouveau, un être de raison, qui demain peut-être, nous le souhaitons, sera un être en chair et en os, et qui s'appelle l'Ottoman. Il y avait jusqu'aujourd'hui dans la péninsule du Balkan des maîtres et des sujets, des Turcs et des raïas; il n'y aura plus désormais que des Ottomans, les uns disciples de Mahomet, les autres Grecs orthodoxes, ou catholiques romains, ou israélites, ou relevant de l'exarchat bulgare, ou arméniens grégoriens, ou arméniens hassounistes, ou arméniens anti-hassounistes.

Le sultan Abdul-Hamid et son vizir ne peuvent s'aveugler jusqu'à méconnaître la gravité de la situation. Dans le temps où M. de Bismarck représentait la Prusse à la diète de Francfort, il dit un jour : « Vous verrez que je deviendrai un grand homme et que je finirai par une grande faute. » Si Midhat-Pacha pensait avoir tout fait en refusant les propositions des plénipotentiaires, s'il s'endormait sur l'avantage diplomatique qu'il vient de remporter, il aurait commis dès son premier pas une grande faute, ce qui pour un grand homme est commencer par la fin. Il n'en sera rien; Midhat-Pacha n'est pas un réformateur de circonstance, la réforme a été la pensée de toute sa vie, et il a montré jadis dans son vilayet ce qu'il savait faire. Le danger est qu'il n'y a pas de temps à perdre, et que le Turc n'aime pas à se presser; il n'a jamais compté les heures, il doit apprendre à compter les minutes. L'Europe est disposée à voir dans l'invention de l'Ottoman un expédient ou un jeu d'esprit oriental; le jour où il lui serait démontré qu'on s'est moqué d'elle, personne ne pourrait plus blâmer l'intervention armée de la Russie ni lui conseiller de plus longues patiences. Assurément on ne peut exiger que d'ici à demain la charte ottomane devienne une vérité; mais il importe à tout le monde qu'elle devienne le plus tôt possible une vraisemblance, et que tel président de conseil ou tel ministre des affaires étrangères puisse déclarer avant peu à la tribune, sans s'exposer au ridicule, qu'il commence à croire à l'Ottoman.

G. VALBERT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 janvier 1877.

Voici donc une péripétie nouvelle dans ces affaires d'Orient qui ont déjà passé par tant de phases obscures, presque émouvantes et encore plus irritantes. Depuis près de deux ans, depuis une année au moins, nous voyons se dérouler ce tissu d'événemens où la diplomatie alterne avec les épisodes sanglans, où toutes les politiques sont occupées à poursuivre un dénoûment toujours fuyant.

Après les insurrections de l'Herzégovine, de la Bosnie et de la Bulgarie, après la guerre provoquée par la Serbie et le Montenegro, après les révolutions turques et les dépositions de sultans, après la note Andrassy, le mémorandum de Berlin, le programme russe, le programme anglais, le discours de Guildhall, le discours de Moscou, une conférence a fini par prendre rendez-vous à Constantinople. Des plénipotentiaires spéciaux ont été envoyés par les puissances comme pour concentrer sur un même point et sous une forme plus décisive l'action européenne, pour concilier dans une délibération commune toutes les divergences de politiques et d'intérêts. Pendant quelques jours, cette conférence a siégé, poursuivant ses travaux, rédigeant des programmes proclamés irréductibles et successivement réduits. Il y a eu conférence préliminaire et conférence plénière. Les représentans de l'Europe ont négocié entre eux, puis ils ont discuté avec les ministres de la Porte, qui à leur tour ont eu leurs conseils extraordinaires. La diplomatie n'a pas oublié les bals et les banquets. Constantinople, comme Vienne au temps passé ou comme Paris, a eu son congrès, ses fêtes, ses intrigues, ses réunions animées. Cette fois on a cru tenir le dénoûment, on l'a cru d'autant mieux lorsqu'au commencement du mois l'armistice, signé pour six semaines entre la Turquie, la Serbie et le Montenegro, a été prolongé jusqu'au 1er mars. Tout au moins on a voulu croire un instant à l'efficacité de ce déploiement de l'influence européenne manifestée par un tel concours de négociateurs autour du sultan. Malheureusement il n'en a

rien été! Encore une fois le dénoûment a manqué. Les plénipotentiaires, faute d'obtenir ce qu'ils poursuivaient, ont quitté le Bosphore, suivis des ambassadeurs ordinaires eux-mêmes, de sorte qu'il ne reste plus aujourd'hui à Constantinople que de simples chargés d'affaires. La conférence, si l'on veut, s'en est allée comme elle est venue, laissant le gouvernement ottoman seul en face de la Serbie et du Montenegro, la question des réformes dans les provinces turques plus que jamais indécise, l'Europe réduite à se demander quelle est la portée réelle de cet événement diplomatique, si c'est la paix ou si c'est la guerre, ce qui va sortir définitivement de cette péripétie nouvelle succédant à tant d'autres péripéties.

De toute façon, le fait incontestable est là. Six grandes puissances se sont réunies pour examiner l'état de l'Orient, pour proposer des solutions ou des palliatifs, pour obtenir des garanties de la Porte, et les efforts de ces six puissances n'ont pu triompher de la résistance de la Turquie, opposant tantôt un refus passif, tantôt les réformes dont elle prend elle-même l'initiative. Voilà le fait. Au premier moment, sans doute, une impression pénible s'est répandue dans le monde européen, en présence de ce résultat qui a pu passer pour un mécompte, qui a trompé des calculs et rallumé les controverses intéressées. L'impression du lendemain, tout en restant sérieuse, a été déjà moins vive, et aujourd'hui on en vient à comprendre que tout n'est pas perdu, que cette délibération en commun n'a point été infructueuse pour la paix occidentale, que dans tous les cas ce serait une dangereuse exagération de « transformer le refus de la Turquie en offense, soit pour l'Europe, soit pour une puissance européenne quelconque. » C'est le langage tenu récemment en Angleterre par le chancelier de l'échiquier, sir Stafford Northcote, dans un discours prononcé à Liverpool. Le ministre anglais, qui a voulu certainement préparer l'opinion aux prochains débats du parlement, sir Stafford Northcote, au risque d'être accusé d'illusion, ne veut pas qu'on dise que la conférence a échoué. Il ne nie pas ce qu'il y a eu de fâcheux dans la résistance de la Turquie, ce qu'il y a de grave et de délicat dans les conditions de l'Europe, toujours placée en face de ces inextricables difficultés orientales. Il soutient que, si la question turque proprement dite n'a pas été résolue, les rapports des puissances sont meilleurs qu'ils ne l'étaient il y a quelques mois, que les garanties de paix ont été fortifiées, et que la conférence a été justement pour les cabinets une occasion de se rapprocher, d'échanger plus directement leurs vues, de dissiper les malentendus et les méfiances qui les divisaient. Tout cela veut dire que, si la conférence a échoué, elle n'a échoué qu'en partie, que, si elle a eu des illusions, si elle a commis des méprises, si elle n'a pas toujours tenu compte de tous les élémens de la question qu'elle avait à résoudre, elle laisse du moins une situation européenne provisoirement préservée par un certain accord

maintenu jusqu'au bout. C'est l'opinion que le ministère anglais se dispose à porter devant le parlement. C'est probablement aussi l'opinion du gouvernement français. Ce qu'en pensent la Russie, l'Allemagne et l'Autriche, on le saura bientôt par les circulaires de la chancellerie de Saint-Pétersbourg, par les discussions parlementaires qui ne tarderont pas à s'engager à Berlin, à Vienne ou à Pesth.

Oui, assurément, on peut dire malgré tout que cette délibération à laquelle se sont prêtés les gouvernemens n'a point entièrement échoué. Il n'est point douteux qu'un changement sensible et favorable s'est accompli dans l'ensemble des rapports politiques de l'Europe vis-à-vis de l'Orient. Qu'on se souvienne de ce qui se passait, il y a quelques mois à peine, presque jusqu'à la veille de la réunion de la conférence. Toutes les passions de la guerre, mal contenues par un armistice péniblement conquis pour quelques semaines, s'agitaient encore dans la vallée de la Morava. La Russie, impatiente de son côté, pressait les cabinets d'agir ou de la laisser agir, et prenait elle-même l'initiative d'une sorte d'ultimatum à Constantinople. L'empereur Alexandre II, excité et troublé peut-être par les émotions populaires qu'il rencontrait sur son passage à son retour de Livadia, faisait entendre à Moscou des paroles qui ressemblaient à un prélude d'entrée en campagne, qui étaient d'autant plus graves qu'elles avaient l'air d'être une réponse au discours de lord Beaconsfield à Guildhall. L'armée russe recevait ses ordres de mobilisation et allait se concentrer aux abords du Pruth. Le gouvernement de Saint-Pétersbourg avait des programmes de réformes qui équivalaient à la dépossession de la Turquie, et, comme garantie, elle ne réclamait rien moins que l'occupation militaire de la Bulgarie en laissant l'Autriche libre d'entrer dans la Bosnie et l'Herzégovine. La guerre était partout imminente, un mot suffisait pour la déchaîner au milieu de la confusion de toutes les politiques. C'est dans ces conditions assurément difficiles que la conférence se réunissait à Constantinople. Elle est allée visiblement au plus pressé, comme on dit. Elle s'est étudiée à ménager une retraite à la Russie par des concessions et des sacrifices auxquels la diplomatie russe, il faut en convenir, a répondu de son côté en diminuant par degrés ses prétentions.

On y a mis de part et d'autre sans contredit toute la bonne volonté possible, et c'est ainsi qu'après avoir commencé par des programmes démesurés embrassant toutes les parties de l'administration turque, fondant l'ingérence européenne par la participation au choix des gouverneurs des provinces, par une commission internationale de contrôle et de surveillance, on a fini par s'entendre, par rester d'accord jusqu'au bout sur des propositions successivement atténuées. Pour ne citer qu'un exemple, et c'était le seul point sur lequel lord Salisbury, dans son voyage en Europe, n'avait pas caché qu'il ne pouvait faire de concessions, on est passé de l'occupation russe en Bulgarie à une oc-

cupation par des troupes neutres, puis à une gendarmerie plus ou moins européenne, puis à une force armée d'Ottomans et de chrétiens. Le général Ignatief a consenti à ces atténuations successives dans l'intérêt d'une action commune, que les autres plénipotentiaires se sont efforcés à leur tour de faciliter et de maintenir par toute sorte de concessions à la Russie. C'est là le vrai succès de la conférence de Constantinople; c'est à ce point de vue que sir Stafford Northcote a pu dire ces jours derniers : « En comparant la situation actuelle, j'entends la situation générale, avec la situation dans laquelle se trouvait l'Europe au moment où il fut pour la première fois question de la conférence, il est facile de s'apercevoir que nous avons fait un grand pas en avant. » Ce pas en avant, c'est la possibilité des solutions pacifiques à la place de la fatalité de la guerre, c'est la réflexion laissée à la Turquie comme à ses adversaires, Serbes et Monténégrins, par une prolongation d'armistice de deux mois, c'est l'entente de l'Europe substituée à l'incohérence de toutes les politiques, et il est bien clair qu'il y a là une première garantie contre l'imprévu toujours menaçant, que sous ce rapport la conférence n'a point entièrement échoué.

Que les plénipotentiaires de l'Europe réunis à Constantinople pour la sauvegarde de la paix occidentale au moins autant que pour la réformation de l'Orient aient songé avant tout à détourner des complications plus graves, qu'ils aient mis d'abord tout leur zèle à désintéresser ou à conquérir la politique russe, c'était peut-être pour eux une nécessité du moment et de la situation. Ils ne pouvaient rien faire sans la Russie et ils ne pouvaient avoir la Russie sans lui assurer une satisfaction plus ou moins complète. Le programme primitif de la conférence n'était visiblement que l'expression de cette pensée. Extension de territoire pour le Montenegro et même un peu pour la Serbie, autonomie équivalant à une sorte d'indépendance pour la Bosnie et l'Herzégovine comme pour la Bulgarie, garanties équivalant à la confiscation de la souveraineté de la Porte par l'intervention directe, plus ou moins temporaire, de l'Europe, tout y était. Ces propositions respectaient ou dépassaient les traités, elles étaient bonnes ou mauvaises, efficaces ou dangereuses, peu importe, nous ne les discutons pas. Au point de vue du succès définitif qu'on poursuivait, elles n'avaient qu'un malheur : elles ne tenaient aucun compte de la Turquie appelée à payer les frais de la négociation, à rester le théâtre de cette expérimentation diplomatique.

On n'a pas pris garde évidemment à deux circonstances : la première, c'est que Constantinople n'était probablement pas la ville la mieux choisie pour une représentation à laquelle on voulait donner ce caractère. Aller dans la capitale d'un empire, dans la maison même d'un souverain, et disposer chez lui, sans le consulter, de ses droits, de ses prérogatives, décréter des divisions de provinces, des formes de justice ou d'administration, fixer jusqu'à des détails d'impôts, franchement, c'était un procédé

assez étrange, qui aurait pu blesser d'autres que des Turcs. Une autre circonstance dont on ne s'est pas souvenu, c'est que ces Turcs ont eu depuis quelque temps l'occasion d'essayer leurs forces, de déployer une certaine vitalité; ils ne sont pas pour le moment des vaincus. Cet empire turc est certes fort délabré, et il a bien des comptes à rendre. Il a laissé s'accomplir dans une de ses provinces des massacres qui ont justement soulevé l'indignation du monde civilisé; il a vu, il y a moins d'un an, disparaître dans des révolutions de sérail deux sultans dont l'un a perdu la vie et l'autre la raison; il est toujours à l'état de banqueroute devant l'Europe; au milieu de ce chaos intérieur enfin, il a été surpris par la guerre, comme si ses ennemis avaient cru son dernier jour venu, et, malgré tout, il a fait face au danger. Il a trouvé des généraux et des soldats pour sa défense, il a eu des succès militaires. Il s'est relevé à demi par la guerre qu'il n'avait pas provoquée, et dans l'excès de sa décrépitude, de ses misères intérieures, il semble puiser aujourd'hui le conseil d'une tentative de réorganisation politique. Choisir ce moment pour aller à Constantinople même faire sentir aux Turcs le poids de la prépotence extérieure, c'était vraiment risquer d'exaspérer leur orgueil et mettre le sultan dans l'alternative de résister à l'Europe ou de disparaître à son tour dans une révolution nouvelle.

C'est ce qui est arrivé. La conférence, sans le vouloir, a été visiblement une blessure pour la fierté nationale, et le gouvernement n'a eu qu'à s'appuyer sur une sorte de sentiment public, dont il était intéressé à exagérer la puissance, pour se dérober à la pression qu'on voulait exercer sur lui. Il le pouvait sans un danger immédiat. Les Turcs sont assez fins pour avoir vu dès le premier jour que cette grande remontrance organisée contre eux était dénuée de toute sanction, que sous ces apparences d'action collective il n'y avait de possible, au bout du compte, qu'une guerre russe qui raviverait aussitôt toutes les divisions. Lord Salisbury a eu beau leur dire qu'ils ne seraient pas soutenus, qu'ils prenaient la plus grave responsabilité, ils ne se sont pas laissé ébranler, ils ont résisté. Aux premières propositions européennes le nouveau grand-vizir, Midhat-Pacha, et le ministre des affaires étrangères, Savfet-Pacha, ont opposé leurs contre-propositions, les traités, les déclarations de l'Angleterre sur l'intégrité et l'indépendance de l'empire ottoman. Ils ont mieux fait : d'un seul coup ils ont dépassé, par une constitution, tous les projets de réformes et de garanties qu'on pouvait essayer de leur imposer, et ils se sont même donné le plaisir ironique d'un petit coup de théâtre. Au moment où la conférence s'est ouverte, le bruit du canon s'est fait entendre tout à coup : l'artillerie saluait la naissance de la constitution nouvelle définitivement proclamée par le sultan. C'était la réponse la plus décisive à toutes les revendications, le gage le plus éclatant des intentions pacifiques et libérales de la Porte! Que pouvait-on demander qui ne fût d'avance dans cette

constitution destinée à régénérer l'empire, reconnaissant toutes les libertés comme tous les droits, — et imaginée si à propos dans tous les cas pour donner à la résistance du gouvernement ottoman la forme la plus spécieuse?

La vérité est qu'on avait oublié, selon le mot spirituel prêté à l'un des plénipotentiaires, qu'il y avait des Turcs en Turquie. On s'en est aperçu un peu tard à l'opposition invincible que la diplomatie a rencontrée et dont elle n'avait pas prévu la force. Vainement alors a-t-on essayé de réduire le programme primitif de la conférence. Vainement on a renoncé non-seulement à toute occupation en Bulgarie, à l'idée d'une gendarmerie étrangère, mais encore à toute extension de territoire pour la Serbie, à la participation de la diplomatie au choix des gouverneurs, à la commission de contrôle exclusivement européenne. Ces dernières propositions, qui certes pouvaient passer cette fois pour « irréductibles, » n'ont pas été plus heureuses que les premières; elles ont été absolument déclinées par la Porte, et, comme pour donner plus de solennité aux résolutions du gouvernement, Midhat-Pacha a cru devoir réunir un conseil extraordinaire composé de personnages de toute sorte et de toute religion, grands fonctionnaires, dignitaires de l'islam, éminences de l'église grecque, représentans du culte israélite.

Tous ces personnages, vêtus d'éclatans costumes orientaux, formaient, au nombre de près de trois cents, une sorte de parlement, à coup sûr bien extraordinaire, devant lequel Midhat-Pacha a gravement posé la question du refus ou de l'acceptation du programme de la conférence. Des discours ont été prononcés par des orateurs musulmans ou chrétiens, et le dernier mot a été une protestation véhémente contre toute concession aux exigences européennes. Le grand-vizir a été peut-être habile, dans l'intérêt de sa popularité et de sa responsabilité, en donnant au refus qu'il s'est chargé de porter à la conférence ce caractère d'une manifestation plus ou moins sérieuse, plus ou moins spontanée de sentiment national; il n'a point agi certainement avec une habileté prévoyante pour son pays en repoussant jusqu'au bout des propositions qui, sous leur dernière forme, n'étaient plus que le gage d'une politique de modération maintenant dans la plus stricte limite le droit de l'Europe, protectrice pour l'empire ottoman lui-même. Midhat-Pacha a voulu donner à une effervescence d'orgueil populaire la satisfaction de l'échec et du départ des plénipotentiaires réunis pour dicter la loi à la Porte; il n'a que trop obtenu cette dangereuse victoire : la négociation est close, les ambassadeurs sont partis, et c'est ainsi que la conférence, en réussissant dans une partie de sa mission, dans la reconstitution d'un certain accord européen maintenu jusqu'à la fin, a échoué dans ce qu'on pourrait appeler la partie orientale de son œuvre : elle n'a rien résolu, ni la question de la paix ni la question des réformes. Elle a échoué, sous

ce rapport, pour avoir dépassé le but, pour s'être trop complu peut-être dans des programmes ambitieux, pour n'avoir pas prévu des résistances qui, à leur tour, dépassent le but dans l'intérêt de la Turquie elle-même, laissée pour le moment à tous les périls d'un isolement suspect.

Et maintenant que va-t-il sortir de cette situation nouvelle, qui crée bien évidemment des embarras à tout le monde? Il ne faut rien exagérer. L'intervention directe et collective de la diplomatie dans les affaires d'Orient a cessé, sous la forme de la conférence, par le départ des plénipotentiaires momentanément réunis à Constantinople; ce n'est ni un abandon des intérêts occidentaux, ni même une rupture avec la Sublime-Porte. Pour l'Europe, il ne peut y avoir qu'un rôle, et c'est encore sir Stafford Northcote qui l'a dit : « La Turquie a fait ce qu'elle a cru devoir faire dans son intérêt. Nous regrettons excessivement ce qu'elle a fait, nous sommes d'avis que rien ne lui a été proposé qu'elle ne pût honorablement accepter et sans se faire tort à elle-même. Elle a pensé différemment... Ce n'est pas une offense. » L'Europe ne peut plus qu'attendre, « suivre les événemens avec sollicitude, » en gardant des droits qui restent consacrés par des traités, qui ne dépendent pas du bon plaisir de la Porte, en maintenant un accord qui est le seul avantage de la dernière conférence. Il n'est point douteux que, si cet accord eût existé dès l'origine, au commencement de ces complications orientales, la question aurait été engagée autrement, d'une manière moins décousue, dans des conditions plus simples, où l'autorité de la diplomatie européenne aurait gardé toute sa force. Bien des méprises auraient pu être évitées, et on ne serait pas allé au-devant de cette espèce d'échec qu'un concert tardif n'a pu détourner.

Cette intelligence, qui n'existait pas à l'origine, qui semblait impossible ou difficile, s'est réalisée, elle existe aujourd'hui. Les puissances se sont entendues sur un programme qui, même après la séparation de la conférence, reste un lien entre elles. Assurément le premier de tous les intérêts pour la garantie de la paix, c'est de fortifier ce lien, de maintenir en face des événemens possibles de l'Orient cette autorité collective reconstituée qui seule, par son poids, par son caractère moral, peut limiter les crises et dominer l'imprévu. S'il y a un danger, il est dans les tentatives qui pourraient être faites pour disjoindre ce faisceau formé par la prudence, par un prévoyant esprit de transaction; il est dans tout ce qui pourrait être essayé pour rouvrir la carrière aux politiques séparées et aux complications qui en découleraient fatalement, qui ne commenceraient en Orient que pour gagner bientôt l'Occident, pour entraîner le continent tout entier à travers les aventures de la force et du hasard. Quelle est donc la puissance qui voudrait jouer ce jeu aussi redoutable qu'équivoque, et chercher dans une situation sans doute difficile le prétexte de divisions, d'excitations ou d'entre-

prises mortelles pour la paix publique, pour l'humanité et la civilisation, qu'on invoque sans cesse lorsqu'il s'agit de l'Orient?

Est-ce que la Russie elle-même est intéressée à pousser les choses à l'extrême, à déchaîner des complications nouvelles par une politique séparée? Sans doute la Russie est vis-à-vis de la Turquie dans une position particulière, plus accentuée, qu'elle a prise, il y a quelques mois déjà, avant la réunion de la conférence. Elle a rassemblé une armée nombreuse qui campe à la frontière roumaine; elle n'a pas caché sa résolution d'obtenir à tout prix, fût-ce par la force, les réformes et les garanties qu'elle a réclamées; mais cette position, elle l'avait prise avant les derniers incidens diplomatiques, avant les rapprochemens dont le programme de la conférence a été l'expression. Aujourd'hui elle s'est ralliée à ce programme commun qui ne prévoit évidemment qu'une action pacifique, toute diplomatique; elle a eu la modération de s'associer, dans un intérêt de concorde, à une politique qui ne réalisait pas tous ses vœux, elle y a trouvé l'avantage d'avoir authentiquement la complicité de l'Europe tout entière dans les sympathies très légitimes qu'elle porte aux populations chrétiennes de l'Orient. Pourquoi compromettrait-elle cette situation en sortant brusquement d'un concert à peine établi? La Russie, dit-on, ne serait plus que l'exécutrice des volontés de l'Europe, la mandataire d'une politique qui ne peut s'être affirmée pour rester stérile. C'est sans doute une attitude fort généreuse et respectable d'accepter de tels fardeaux, de se charger de cette mission de dévoûment pour le bien de tous. Il resterait à savoir si ce mandat que le gouvernement de Saint-Pétersbourg se chargerait d'exécuter serait le résultat d'un consentement délibéré de l'Europe, et, s'il n'était pas donné par l'Europe, ce qui est assez vraisemblable, la Russie ne serait plus qu'une puissance agissant de son propre mouvement, par elle-même et pour elle-même. Elle aurait sa guerre avec la Turquie comme elle l'a eue en 1828.

Que la Russie ressente plus vivement que d'autres l'ennui du dénoûment des négociations, c'est possible et vraisemblable. Le prince Gortchakof, dans ses commentaires sur l'œuvre de la conférence, ne se montrera pas sans doute fort indulgent pour les Turcs. Un ressentiment, fût-il exprimé avec vivacité, n'est pas le prélude nécessaire d'une prochaine entrée en campagne. Ce qui ferait douter que la Russie nourrisse de tels desseins, du moins à courte et inévitable échéance, c'est que, si elle avait eu ce parti-pris de guerre, elle ne se serait pas laissé devancer par les événemens. Elle n'aurait pas attendu que les Serbes fussent accablés, que ce qui aurait pu devenir l'aile droite de son armée eût disparu. Si elle voulait se jeter dans cette aventure, c'est l'été dernier qu'elle aurait dû s'élancer, lorsque rien n'était compromis, lorsque les passions belliqueuses du peuple russe auraient soutenu cette politique. Aujourd'hui tout est changé. L'ardeur s'est un peu refroidie en

Russie, et les intérêts, qui ont souffert de la guerre sans avoir la guerre, commencent à se lasser et à se plaindre. La Serbie a eu toutes les déceptions de la défaite et ne pourrait plus offrir qu'un vain secours. Les Turcs, au contraire, ont eu le temps de s'armer et l'occasion de s'aguerrir. De quelque côté que la Russie voulût engager la campagne, elle rencontrerait des difficultés immenses et de toute sorte, difficultés de transports, de vivres, d'approvisionnemens, dans des provinces déjà dévastées. Elle aurait pour sûr à vaincre une résistance acharnée sur le Danube, sur les Balkans, devant les places fortes qui, même incomplétement armées, ne laisseraient pas d'être un obstacle sérieux, et dans son mouvement en avant elle ne serait peut-être pas absolument certaine d'avoir sa marche bien assurée du côté de la Hongrie. Nous ne parlons pas des autres complications qui pourraient surgir et couper à une armée d'opération les communications par la Mer-Noire. La Russie, on peut le croire, sortirait en définitive à son honneur de ce duel avec la Turquie, en supposant que le duel restât circonscrit entre Russes et Turcs; elle n'en sortirait pas dans tous les cas sans de cruelles blessures, et, toujours dans cette hypothèse d'un simple duel entre les deux pays, pour quel résultat la Russie aurait-elle versé beaucoup de sang et épuisé ses forces? Les avantages seraient nécessairement loin d'être proportionnés aux sacrifices qui auraient été faits. La Russie est certainement plus intéressée à éviter tout ce qui ressemblerait à une politique séparée, à rester d'accord avec l'Occident, à maintenir, à fortifier de son accession permanente cette autorité européenne dont l'action n'est point épuisée en Orient pour le bien de la paix et de la civilisation. A moins que des circonstances nouvelles ne viennent la défier, la Russie ne peut donc songer sérieusement à venger par les armes l'échec de la conférence, à s'engager dans une aventure dont les profits seraient peut-être pour d'autres.

Est-ce la Porte qui pourrait être tentée de brusquer les événemens et de multiplier, au mépris de l'Europe, les complications qui rendraient la guerre inévitable? La Turquie elle-même, au contraire, si elle est bien conseillée, ne peut méconnaître ce qu'il y a de difficile et de délicat dans la situation où la laisse une victoire diplomatique qu'elle aurait bien tort de s'exagérer. Au total elle reste provisoirement isolée, suspecte et surveillée. On attend ce qu'elle fera toute seule après avoir rejeté le concours qu'on lui offrait. Vainement elle s'adresserait aux uns ou aux autres pour avoir soit des financiers, soit des officiers instructeurs, et en définitive pour essayer de rompre le faisceau européen. Si quelque circonstance nouvelle ne vient pas délier les puissances qui étaient hier encore réunies à Constantinople, il est vraisemblable que rien ne sera fait que d'un commun accord. Aucun des cabinets, nous le supposons, ne voudrait substituer une action particulière à une action collective qui ne serait pas déclarée dissoute, et rien n'indique qu'on

en soit là encore. La Turquie n'a qu'un moyen de sortir d'un isolement dont elle ne tarderait pas à souffrir, c'est de se montrer capable d'exercer cette indépendance qu'elle a si jalousement revendiquée, c'est de réaliser de son propre mouvement ce que la conférence lui demandait, c'est de rendre inutiles les garanties que la diplomatie réclamait.

La Porte a déjà pris d'elle-même, à ce qu'il semble, l'initiative d'une négociation directe avec la Serbie et le Montenegro pour le rétablissement de la paix dans des conditions qui respectent la situation des deux principautés : rien de mieux, c'était un des objets de la conférence. La Turquie s'est donné le luxe d'une constitution qui contient plus de droits, de libertés et de garanties qu'on ne lui en demandait. Qu'elle applique sa constitution, qu'elle réforme son administration, ses finances, son organisation judiciaire, le programme de la diplomatie se trouvera plus que réalisé. La Turquie ne doit pas s'y tromper; elle ne peut échapper au danger des interventions qui se reproduiraient tôt ou tard, et cette fois plus impérieuses, qu'en faisant droit aux vœux légitimes de l'Europe, en se réhabilitant par la réforme des abus et des vices qui la rongent. Les Turcs sont aujourd'hui, dit-on, quelque peu gonflés de leurs succès militaires ou diplomatiques, ils seraient tout près de croire qu'ils ont fait la loi à l'Europe, qu'ils peuvent se passer de l'Occident et au besoin défier la guerre. Ce serait certes pour eux le pire des dangers s'ils se laissaient aller à cette illusion grossière, si, par une bouffée d'orgueil musulman, ils oubliaient leur vraie situation dans l'échelle de la civilisation du monde. L'instinct populaire plus ou moins surexcité peut avoir de ces chimères décevantes. Midhat-Pacha, le grand-vizir du nouveau règne, est assez clairvoyant pour comprendre la gravité de la crise où il a engagé son pays, et ce serait encore, même sous ce rapport, une manière de victoire pour la conférence si elle avait laissé après elle chez les Turcs éclairés cette impression salutaire que l'empire ottoman n'a plus désormais un instant à perdre. Pour lui comme pour l'Europe, avec ou sans la conférence, la paix est la première nécessité, et tout ce que la France pourra dans ces questions européennes, elle le fera évidemment jusqu'au bout pour la paix.

On aurait beau essayer de dénaturer le rôle de la France, on ne changerait pas la réalité manifeste des choses; on ne ferait que prêter à rire en signalant notre pays comme dévoré du besoin de susciter des crises et de se jeter dans les aventures. La France, pour le moment, n'est pas portée aux aventures, elle ne désire ni complications extérieures, ni complications intérieures, et c'est parce qu'elle ne désire que paix et repos, parce qu'elle a l'impatient besoin du calme, que ce qui se passe par instans à Versailles, ce qui ressemble parfois à une petite et vaine agitation, répond si peu au sentiment public. Nos chambres, il est vrai, font peu de bruit à l'heure où nous sommes; depuis qu'elles sont réunies, il y a de cela trois semaines, elles n'ont eu guère encore qu'une scène

de tumulte et de temps perdu pour savoir quelle date un sous-préfet avait pumettre sur un permis de chasse. Il paraît que c'était une affaire importante, digne du parlement! L'incident le plus grave est le choix de la commission du budget, qui n'est point, à vrai dire, tout ce qu'on pouvait attendre de mieux. Cette fois, comme l'an dernier, la majorité appartient à une opinion républicaine assez avancée, et toujours comme l'an dernier, la commission s'est donné pour président M. Gambetta, qui aspire visiblement à l'inamovibilité d'une magistrature financière. Soit, tout ce qu'on peut désirer, c'est que la commission nouvelle évite les lenteurs et les fautes de la commission qui l'a précédée, qu'elle hâte son travail pour ne pas nécessiter encore une fois une session extraordinaire, qu'elle ne bouleverse pas trop de crédits, qu'elle n'abroge pas des lois à propos du budget. Sans cela on recommencera l'histoire de ces deux malheureux sous-préfets de Sceaux et de Saint-Denis, qu'on a supprimés, l'an dernier et qu'on propose aujourd'hui de rétablir ou, si l'on veut, de remplacer par un seul sous-préfet, en maintenant d'ailleurs les deux arrondissemens. Il est vrai que le nouveau sous-préfet ne s'appellera plus un sous-préfet, et qu'il habitera Paris au lieu d'habiter Saint-Denis, qui est au nord, ou Sceaux, qui est au sud. C'est ce qui s'appelle simplifier les choses, se servir du budget pour accomplir des réformes et surtout être sérieux!

Un mot encore. Quelques lecteurs ont mis une insistance nouvelle à demander si, en perdant son regrettable et éminent fondateur, la *Revue* allait éprouver quelque changement dans sa direction traditionnelle. Ils peuvent se rassurer, il n'en est rien. Depuis plus d'un an déjà, le fils du directeur, M. Charles Buloz, a remplacé tout naturellement son père, si cruellement atteint dans sa santé, et aujourd'hui comme hier, comme par le passé, la *Revue* reste dévouée aux mêmes opinions, aux mêmes idées.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LA LIBERTÉ EN RUSSIE.

Les Russes s'étonnent, non sans quelque raison, des défiances de l'Europe à l'égard de leur politique orientale. Ils sont surpris de n'être pas davantage soutenus par l'opinion libérale de l'Occident, alors qu'en réclamant des garanties pour les sujets chrétiens de la Porte ils représentent manifestement la cause de la civilisation et de la liberté. Cette sorte de contradiction, d'inconséquence de la presse et de l'opinion européenne, s'explique par les inconséquences de la politique russe. L'attitude parfois peu libérale de la censure ou de la police du gouver-

nement impérial fait tort aux nobles et généreuses déclarations de sa diplomatie. Pour les états comme pour les individus, il n'y a rien de tel que de prêcher d'exemple, et il n'y a pas de plus insigne maladresse que de condamner chez soi ce que l'on exalte chez les autres. Le gouvernement russe a droit à toutes les sympathies quand il soutient près de la Porte les droits des raïas à la liberté de leur religion, de leur langue, de leurs mœurs; il serait bien plus sûr d'obtenir le concours de tous s'il accordait lui-même aux Slaves de la Vistule ce qu'il demande au sultan pour les Slaves du Balkan. Le plaidoyer le plus éloquent de la presse de Moscou, les notes les plus insinuantes de la chancellerie russe, ne peuvent valoir pour les Bulgares la plus petite concession faite aux Polonais. Or, par une sorte d'ironie, c'est au moment où les sujets slaves du sultan espèrent, grâce au tsar, obtenir les premiers rudimens d'une administration autonome, que sont effacés dans le royaume de Pologne les derniers vestiges d'une autonomie sanctionnée par des traités solennels. L'agitation des slavophiles de la Russie a été accompagnée aux bords de la Vistule d'un redoublement de sévérité, alors que depuis quelques années on osait se flatter de voir les rigueurs de la domination russe se tempérer. Des prêtres catholiques ont de nouveau été arrêtés, des écoles fermées; les derniers uniates qui refusent de se laisser ramener à l'orthodoxie orientale sont exposés aux persécutions d'une police tracassière. Il nous en coûte de mentionner ces faits, trop souvent et trop bruyamment dénoncés dans la presse européenne pour avoir besoin d'être signalés. Si nous le faisons, c'est dans l'intérêt de la Russie et de ses protégés slaves des Balkans, car, vis-à-vis des peuples comme vis-à-vis des individus, la meilleure marque d'estime ou d'affection est de leur dire la vérité.

S'il ne s'était agi que de la Pologne, nous n'en eussions probablement rien dit en ce moment, ne pouvant rien apprendre au lecteur sur cette vieille et déplorable histoire. Par malheur, les Polonais ne sont pas les seuls Slaves de la Russie pour lesquels la campagne de Saint-Pétersbourg en faveur des Slaves du Balkan coïncide avec un redoublement de défiance de la part de la police et de l'administration impériales. Les Petits-Russiens de l'Ukraine sont ainsi depuis quelques mois l'objet des soupçons et jusqu'à un certain point l'objet des sévérités du gouvernement, qui s'est donné pour mission l'affranchissement des Slaves. Ces Petits-Russiens ou Malo-Russes, aujourd'hui pour la plupart orthodoxes de religion et tous Russes de cœur comme de nom, ne peuvent être exposés aux mêmes vexations que leurs voisins polonais, auxquels les Russes ne sauraient encore pardonner leurs nombreuses insurrections. Les Petits-Russiens, je l'ai montré ici, ont tous les droits au nom de Russe (1). Les Polonais, qui les ont longtemps mainte-

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 septembre 1873, notre étude sur les races et la

nus sous leur domination, ne font qu'empirer leur condition en contestant ce titre de Russe à leurs anciens sujets. Moins est douteuse la nationalité des Ukraniens, et plus sont surprenantes les mesures de défiance prises à leur égard par le gouvernement central. Ces mesures ne s'attaquent, il est vrai, qu'à une seule liberté, mais à une liberté partout justement chère, au libre usage de la langue maternelle. Les Petits-Russes, qui sont les méridionaux de la Russie, ont comme les méridionaux de France leur dialecte, leur langue d'oc, harmonieuse et sonore, et d'autant plus aimée qu'elle a plus d'unité et qu'elle est parlée par un plus grand nombre d'hommes dont la plupart ne comprennent aucun autre idiome. Par sa structure propre et l'originalité de ses formes, de même que par l'étendue de son aire géographique plus grande que la surface entière de la France, le petit-russien mérite plutôt le titre de langue que le nom de patois ou de dialecte. C'est l'idiome d'une quinzaine de millions d'âmes en Russie et de quatre ou cinq millions en Autriche auquel s'attaque aujourd'hui la bureaucratie russe avec une passion d'unification et d'uniformité qui, dans l'unité nationale, ne veut tolérer ni variété ni nuance.

Le dialecte petit-russien, parlé par deux ou trois fois plus d'hommes que le bulgare et le serbe réunis, est frappé de proscription dans le grand empire slave. Si l'on ne peut l'arracher subitement aux bouches populaires, on le condamne à n'en point sortir pour se fixer dans les livres. Le petit-russien pourra être parlé, il n'aura plus le droit de se faire imprimer : si les oreilles des agens du pouvoir le tolèrent, leurs yeux n'en veulent plus être importunés. Les Malo-Russes qui veulent encore écrire dans la langue populaire doivent recourir aux journaux ruthènes de la Gallicie autrichienne, la *Pravda* et le *Droug*, de Lvof (Lemberg). Un arrêté de la censure russe, daté, croyons-nous, du 18/30 mai 1876, interdit l'impression de tout ouvrage en petit-russien, composition originale ou traduction ; la même mesure ferme l'empire à tout livre ou brochure publié à l'étranger dans le même idiome (*narëtchie*). Les livres ne sont pas seuls prohibés; un article spécial de cet arrêté interdit de même toute lecture, toute représentation scénique, toute chanson en petit-russe, et jusqu'à l'adjonction de paroles petites-russiennes à des notes de musique. Que dirait la presse de Moscou si pareille ordonnance était publiée en Turquie à l'égard du dernier patois des populations chrétiennes? Il y a heureusement une exception à cet ostracisme de la censure ; c'est en faveur des documens historiques, des mémoires et aussi des belles-lettres (*iziachtchnoï slovesnosti*); cette dernière exception tempérerait beaucoup les rigueurs de cette pro-

nationalité russes. Je rappellerai ici qu'au point de vue de la langue, les termes d'Ukranien, de Malo-Russe ou Petit-Russien, de Roussiniaque et Ruthène, peuvent être regardés comme synonymes, les premiers s'appliquant plus spécialement aux Petits-Russes de Russie, les derniers à ceux de la Gallicie et de la Hongrie.

scription, si la censure ne se réservait le droit de juger seule des œuvres dignes de voir le jour. Le dialecte petit-russien se trouve ainsi plus durement traité par la censure que le polonais. Si en effet la langue de Miçkiéwicz est sévèrement proscrite en Lithuanie, si dans les gouvernemens de Pologne même le polonais a été récemment banni de l'administration, de la justice, de l'enseignement, il est encore toléré dans la presse, et les éditeurs et les journaux de Varsovie usent si bien de cette dernière liberté, qu'il ne s'est probablement jamais publié autant d'ouvrages en polonais que depuis le renversement des derniers restes d'indépendance du royaume de Pologne.

La censure impériale ne peut dire pour sa défense que le polonais est une langue et le petit-russien un patois; si le malo-russe n'était que cela, il est douteux qu'on lui fît l'honneur de le mettre hors la loi. L'idiome de l'Ukraine russe et de la Gallicie autrichienne a sa littérature parlée et écrite, il a ses vieilles poésies populaires anonymes et ses poètes modernes, dont les œuvres, comme la langue, sont presque aussi populaires que les productions spontanées du peuple. La Petite-Russie a, dans ces dernières années, été une des mines les plus riches qu'aient exploitées les amateurs des contes et des chants rustiques. M. Alfred Rambaud a, dans un moment où l'on ne pouvait redouter les récentes sévérités de la censure, peint aux lecteurs de la *Revue* les derniers de ces *kobzars* aveugles restés dépositaires des traditions et des mélodies de l'Ukraine; M. E. Durand leur a fait connaître la vie et le talent original du plus grand des poètes malo-russes, Chevtchenko (1). C'est toute une notable portion du génie national, la plus riante et la plus gracieuse peut-être, que la censure russe condamne au silence, à l'obscurité, à l'oubli. C'est toute une notable portion du peuple russe, la plus vive et la plus ingénieuse peut-être, que la censure de Saint-Pétersbourg prive de tout moyen d'expression, de tout moyen d'instruction. En Russie comme ailleurs, les esprits dédaigneux des langues restreintes et des dialectes provinciaux ne se doivent point faire illusion : le parler populaire, souvent destiné à périr à la longue, ne se laisse pas évincer en quelques années; il est plus facile d'en prohiber l'usage par des ordonnances que de lui substituer dans la pratique la langue littéraire officielle. Dans l'intervalle, la main qui, sous prétexte de leur ouvrir sur le monde une plus large fenêtre, ferme l'humble lucarne par laquelle leur arrivait la lumière, condamne à la nuit de l'ignorance des millions de créatures humaines.

La malveillance du pouvoir envers l'idiome petit-russien a pour excuse des appréhensions politiques heureusement peu fondées. Pétersbourg et Moscou sont enclins à soupçonner les ukrainophiles de tendances séparatistes. On leur reproche de regretter le temps où, sous le

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin 1876.

règne des hetmans cosaques, l'Ukraine cherchait à demeurer indépendante entre la Pologne et la Moscovie. On les accuse de sympathiser encore avec les projets de Mazeppa, traître à la Russie au profit de l'envahisseur étranger. Ce seraient là, il faut l'avouer, des griefs sérieux, si les ukrainophiles, en Russie comme en Gallicie, n'avaient dès longtemps abandonné tout rêve de ce genre. Dans la première moitié du règne de l'empereur Nicolas, les écrivains petits-russiens, à force de glorifier, d'idéaliser le passé de leur terre natale, les Zaporogues et leurs atamans, pouvaient sembler mettre en péril l'unité nationale avec l'union de la Grande et de la Petite-Russie. Aujourd'hui, plus de velléités de ce genre, plus de songes comme ceux reprochés au poète Chevtchenko. En Ukraine, personne ne prend plus de telles chimères au sérieux; les persécutions du gouvernement central pourraient seules leur rendre quelque chance de succès. Les écrivains contemporains de la Petite-Russie sont unanimes à désavouer toute tendance séparatiste, et le plus illustre d'entre eux, l'historien Kostomarof, a sévèrement condamné la conduite de Mazeppa, le dernier homme qui ait sérieusement entrepris de détacher l'Ukraine de la Russie. Et de fait c'était un vain effort pour remonter le courant de l'histoire et briser les liens naturels qui de toutes parts enchaînent la Petite-Russie à la Grande. Le sud-ouest de la Russie est aussi indissolublement rattaché au nord par la géographie et la dépendance mutuelle que le sont l'un à l'autre le sud et le nord de la France. L'ukrainophilisme et les poètes petits-russiens ne sont guère plus dangereux pour la Russie que ne le sont, pour l'unité française, la renaissance de la littérature provençale et ces *félibres* du Midi, chez lesquels une police ombrageuse pourrait aussi relever parfois quelque exagération de langage (1). Dans un cas comme dans l'autre, l'amour de la petite patrie peut vivifier et doubler l'amour de la grande, au lieu de l'affaiblir et de l'énerver. Toutes ces tentatives de résurrection de langues locales ou de restauration de patois provinciaux ne peuvent du reste être une concurrence bien redoutable pour les langues officielles et littéraires. Tout parler provincial a un redoutable adversaire dans notre civilisation même, essentiellement unitaire, dans les rapports multiples des peuples et la rapidité des moyens de communication, qui, non moins que la presse et l'instruction, font pénétrer les langues dominantes jusqu'au cœur des pays les plus écartés.

La littérature petite-russienne se lave aisément de l'accusation de séparatisme, elle est inculpée d'un autre crime : on la taxe de tendances démocratiques et décentralisatrices. C'est là un grief qui paraît plus fondé, si l'on peut trouver un ton dominant et une note commune dans une littérature ouverte à toutes les idées du dehors et à cheval sur les limites de deux grandes monarchies. La double tendance reprochée aux

(1) Voyez l'étude de M. Saint-René Taillandier de la *Revue* du 15 octobre 1859.

écrivains petits-russiens s'explique aisément : on la retrouverait dans la plupart des dialectes locaux. Toute littérature régionale étant une manifestation de l'esprit provincial a naturellement peu de goût pour la centralisation, et, s'adressant surtout aux classes les moins cultivées de la nation, elle a forcément un caractère populaire et des préoccupations démocratiques. Pour les Petits-Russes, cette dernière disposition est accrue par les conditions sociales de la Petite-Russie, pays privé, depuis la domination polonaise, de hautes classes nationales. Sur la rive droite du Dniéper comme dans la Gallicie orientale, le peuple est Petit-Russien, la noblesse est polonaise ou polonisée, une bonne partie des habitans des villes sont Juifs; dans l'Ukraine de la rive droite du Dniéper, la plupart des propriétaires et des fonctionnaires sont Grands-Russiens; en sorte que partout l'écrivain malo-russe, isolé des classes dominantes, est doublement porté à représenter les intérêts du peuple comme à revendiquer les libertés locales. Ce n'est pas ce penchant démocratique, ou mieux, ce penchant populaire de l'humble littérature petite-russienne, qui peut être pour l'empire une sérieuse menace de révolution; à ce point de vue, le péril, s'il existe, est ailleurs : il est à Pétersbourg, à Moscou, dans la Grande-Russie même. Ce ne sont point les instincts autonomistes de quelques écrivains malo-russes qui pourraient amener l'empire à une forme fédérative ou seulement l'arracher à une centralisation excessive dont les racines sont dans le sol comme dans l'histoire nationale. Contre ce double danger, le gouvernement impérial a d'ailleurs ses armes habituelles, la censure et les lois sur la presse, et l'administration est assez bien armée pour n'avoir pas besoin de recourir contre les Malo-Russes à des mesures d'exception.

A défaut de leur dialecte provincial, les ukrainophiles peuvent du reste se servir de la langue officielle au profit des mêmes idées. C'est ce qu'ont fait souvent les plus cultivés des enfans de cette Petite-Russie qui, du romancier Gogol à l'historien Kostomarof, a donné à la grande littérature russe plusieurs de ses plus illustres, de ses plus originaux, de ses plus populaires écrivains. Est-ce à la forme seule de l'idiome, à la prononciation ou à l'orthographe des Malo-Russes que la censure impériale s'en veut prendre? Hélas non; les écrivains d'origine malo-russe qui écrivent dans la langue de Moscou et dans les feuilles de Pétersbourg sont l'objet des sévérités gouvernementales, quand ils laissent voir pour le pays de leurs pères un intérêt trop vif ou trop exclusif. Un arrêté récent interdit à deux Petits-Russiens de naissance de séjourner dans les limites de la Petite-Russie ou dans les deux capitales de l'empire, condamnant ainsi deux hommes distingués à vivre en province en dehors de leur province natale. De ces deux hommes, l'un, M. Dragomanof, est un écrivain dont les productions les plus connues sont écrites dans la langue moscovite et dont les livres touchant la Petite-Russie ont

paru avec l'approbation de la censure; l'autre a, pour la Société impériale de Géographie russe, rassemblé dans la région du sud-ouest de l'empire sept volumes de matériaux ethnographiques et statistiques, qui pour la plupart ont été imprimés à Pétersbourg aux frais du gouvernement, et ont valu à leur auteur des récompenses scientifiques en Russie et au Congrès géographique de Paris.

Les défiances de la censure russe vis-à-vis de la Petite-Russie n'atteignent pas seulement ainsi la langue et les hommes, mais l'érudition et la science. La Société impériale de Géographie russe, dont les travaux sont justement admirés de tout le monde civilisé, avait fondé en 1873 une section spéciale pour l'étude des provinces du sud-ouest, c'est-à-dire de la Petite-Russie. Or après trois ans d'existence, alors qu'elle avait déjà publié des documens de toute sorte, statistiques, ethnographiques, archéologiques, historiques, cette section de la société officielle vient d'être dissoute. On voit jusqu'où, dans un état absolu, sous un souverain à l'esprit libéral, peut aboutir l'omnipotence d'une bureaucratie centraliste et niveleuse. Il y a quelques années à peine, lors du congrès archéologique tenu dans la gracieuse capitale de la Petite-Russie, à Kief, tout autres semblaient les dispositions du gouvernement et de la presse russes pour cette belle contrée de l'Ukraine, et le moment choisi pour le retour aux sévérités est celui où les feuilles moscovites prêchent une sorte de croisade pour les Slaves du Balkan.

Je n'insisterai pas sur la contradiction, je ne l'aurais même peut-être pas signalée, si l'on n'en tirait souvent à l'étranger des conclusions fausses et illogiques. Les écrivains turcophiles trouvent dans les inconséquences de l'administration russe un motif de maintenir les Bulgares et les Bosniaques sous l'administration musulmane; les rigueurs de la Russie sur la Vistule ou le Dniéper leur font crier à la duplicité et à la mauvaise foi moscovites. Ce n'est point là raisonner très juste. Si le cabinet de Pétersbourg voulait jouer l'Europe et duper les Slaves du Balkan, il s'y prendrait d'une autre manière : il ne choisirait pas, pour de nouvelles mesures de répression en Pologne et en Petite-Russie, le moment où il a besoin de gagner les sympathies des Bulgares et des Serbes. Il faudrait trop d'aveuglement pour compter sur de pareils procédés de propagande parmi les Slaves du dehors. Si le panslavisme a des adeptes en Russie, la censure et la police impériales se chargent elles-mêmes de dépopulariser cette utopie et de désillusionner les Slaves non encore soumis à la domination russe. A ce point de vue, les sévérités excessives du centralisme moscovite sont peut-être un avantage ou une garantie pour l'Europe; elles enlèvent aux rêves du panslavisme toute séduction et par suite toute chance de succès. Pour résister aux incantations d'une telle sirène, les Slaves de l'Orient n'ont pas besoin de s'enduire les oreilles de cire. Une Russie libérale et décentra-

lisée, laissant à chaque race, à chaque tribu son idiome, sa religion, son *self-government* local, serait seule à craindre pour l'équilibre de l'Europe orientale. Il n'en est pas ainsi d'une Russie centraliste à outrance : les feuilles moscovites auraient beau convier tous les frères slaves à s'asseoir au grand banquet du panslavisme, aucune tribu slave ou non slave n'y prendra place volontairement; la force seule en pourrait entraîner ou maintenir une dans la salle du festin.

Le panslavisme, chimérique dans la presqu'île des Balkans, avait sur les Carpathes, dans la Gallicie orientale habitée par les Petits-Russiens, un champ ouvert et en apparence tout préparé. Par ses défiances et ses rigueurs vis-à-vis des Malo-Russes de l'Ukraine, le gouvernement de Pétersbourg se ferme lui-même l'accès de ce panslavisme restreint, ou mieux de ce panrussisme. Les Ruthènes sont plus assurés de la liberté de leur langue et ont plus de chance de *self-government* dans la Gallicie polonaise, sous la souveraineté autrichienne, que dans le grand empire russe sous le sceptre du tsar. Que serait-ce donc des Bulgares et des Serbes, qui, sous la domination ou la suzeraineté de la Porte, peuvent aspirer à une autonomie progressive?

De ce que le gouvernement russe n'accorde pas toujours aux Slaves, ses sujets, ce qu'il réclame de la Porte pour les sujets chrétiens du sultan, est-ce un motif pour que les droits de ces derniers soient sacrifiés et abandonnés de l'Europe? C'est ainsi pourtant que raisonnent en Occident bon nombre des défenseurs du régime turc. A leurs yeux, le joug qui pèse sur les Bulgares est justifié par le joug qui pèse sur les Polonais, comme si les blessures des Slaves du Balkan devaient guérir les plaies des Slaves de la Vistule, ou comme si l'oppression des uns était une compensation de la servitude des autres. Les entraves apportées à la liberté civile ou religieuse des Polonais ou des Petits-Russiens ne sauraient servir d'apologie à l'administration de la Porte, qui, dans le despotisme et l'arbitraire même, aura toujours vis-à-vis de la Russie la grande infériorité d'être moins civilisée, moins bien servie, moins capable de remplir la première fonction de tout gouvernement, le maintien de l'ordre matériel. Comparer les défauts ou les rudesses du gouvernement russe à l'impuissance et aux vices incurables de la Turquie, c'est oublier la parabole évangélique de la paille et de la poutre dans l'œil. Proscrire inutilement le dialecte petit-russien est une faute politique, une iniquité, si l'on veut; mais que dire de la Porte, qui, dans la constitution même où elle convoque ses sujets chrétiens au gouvernement parlementaire, leur ferme la bouche en édictant dans cette constitution que les discussions ne pourront avoir lieu qu'en turc, et que ne pourront être élus aux chambres ottomanes que des hommes parlant et écrivant le turc, langue, comme on le sait, étrangère aux trois quarts des habitans de la Turquie d'Europe? La Russie au moins ne joue pas

de comédie constitutionnelle, et si elle cherche à imposer à ses sujets une même langue, c'est une langue cultivée, riche de mots et d'écrivains, apte à exprimer toutes nos idées modernes, et non un obscur et infécond idiome asiatique, incapable de rendre nos notions scientifiques ou politiques. En Russie, le mal, quel qu'il soit, peut trouver un remède dans le développement spontané et naturel de l'esprit national, qui de lui-même pourra s'élever peu à peu à des sentimens plus libéraux, plus équitables pour tous les peuples placés sous le sceptre des héritiers de Pierre le Grand. Des Turcs abandonnés à eux-mêmes, la liberté et la civilisation n'ont au contraire rien à attendre que de nouvelles déceptions et de nouvelles complications. Entre la Russie et la Turquie, il y a enfin cette différence, que l'Europe peut intervenir utilement chez l'une, tandis que la diplomatie ne peut songer à s'immiscer dans les affaires intérieures de l'autre, et qu'en s'en mêlant, comme elle l'a tenté jadis, elle ne ferait que compromettre ceux auxquels elle s'intéresserait. Il n'y a qu'une question d'ouverte en Orient, l'amélioration du sort des chrétiens; ce n'est point en s'autorisant des mauvais exemples de tel ou tel gouvernement, c'est en se conformant aux grands principes de la civilisation chrétienne et de la liberté moderne, que les puissances doivent travailler à rendre la paix à l'Orient et la sécurité à l'Europe.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

VAUDEVILLE. — *Dora*, comédie en cinq actes, de M. Victorien SARDOU.

On a fait un succès bruyant à la pièce nouvelle de M. Victorien Sardou. En d'autres temps, elle eût eu peut-être moins d'applaudissemens; mais le théâtre est si pauvre aujourd'hui qu'on perd le droit et l'envie de se montrer difficile. Ce qui manque surtout à cette *Dora*, qui se pare du nom de comédie, bien qu'elle commence par un vaudeville et finisse par un drame, c'est, quoi qu'on en dise et quoi qu'il puisse paraître d'abord, l'originalité. Elle refait un peu *le Demi-Monde;* elle refait un peu aussi *l'Étrangère*. La fille de la marquise de Rio-Zarès, pauvre enfant égarée dans une bande d'aventurières où l'on fait l'amour et la police diplomatique, qui rêve d'être un jour la femme de son mari et la mère de ses enfans, que tout le monde courtise, que personne ne songe à épouser, — c'est Marcelle, la nièce de la vicomtesse de Vernières, s'efforçant, dans un monde où l'on ne voit jamais de maris, de rester honnête femme dans l'espoir qu'un jour ou l'autre un honnête homme l'en récompensera. Ici M. de Nanjac s'appelle M. de Maurillac; il a quitté l'armée de terre pour la marine, sans rien perdre de la naïveté qui le rend inhabile à reconnaître les « pêches à quinze sous. » Olivier de Jalin

a pris le nom de Favrolles, il est député. Et voici mistress Clarckson, devenue fille du pavé de Londres, parée du titre de comtesse Zicka, poursuivant la revanche des souffrances auxquelles la misère et l'abandon, deux maîtres plus cruels encore que les planteurs d'Amérique, ont livré sa jeunesse, — énigme vivante à qui l'amour arrache sa force et son secret, en lui conseillant une odieuse vengeance contre la rivale qui lui enlève l'homme aimé de qui elle attendait une sorte de rédemption.

Les « étrangères » de M. Victorien Sardou, la comtesse Zicka et ses acolytes, ont cette supériorité qu'on croit les reconnaître. On dit que ce sont des portraits auxquels il n'a fait qu'accrocher un vieux drame conçu depuis longtemps, *l'Espionne;* on dit que cette société-là existe, que le tableau étalé dans les deux premiers actes de *Dora* est d'une vérité frappante, et il faut bien croire que c'est exact, puisque tant de gens l'affirment. La sottise effrontée de cette vieille marquise espagnole, bloquée par ses créanciers dans un pavillon d'auberge et vendant sa correspondance à un entrepreneur d'espionnage, — les pudiques révoltes de Dora, à qui, sous les yeux de sa mère, un Lovelace marié ose offrir « une brillante position, » et qui repousse avec terreur l'amour de celui qu'elle aime, craignant d'y trouver l'outrage auquel on l'a habituée, — le désordre, la bêtise, l'impudence et l'infamie de cette bohème politique et galante, — tout cela est vivement peint, avec une moquerie violente et une verve quelque peu gauloise, riche de mots hardis. On s'en amuse, et l'on est près de s'en attrister en même temps; le rire y laisse des écœuremens. « Que cela fait donc plaisir de se retrouver entre honnêtes gens! » s'écrie le député Favrolles au moment où le rideau tombe sur le dernier acte; c'est le mot de la fin, et peut-être la critique de la pièce. Tout le plaisir est pour les spectateurs, qui se retrouvent entre eux et voient disparaître derrière la toile cette vision de coquins et d'aventurières. Quelle est donc l'incompréhensible fascination qui entraîne les auteurs vers les milieux interlopes, et à laquelle M. Victorien Sardou cède à son tour? Le demi-monde a-t-il donc de si merveilleux appâts qu'il faille ainsi en exhiber toutes les faces, et que, laissant le terrain de la galanterie, où il a du moins l'excuse du plaisir, on l'aille chercher dans les coulisses de la politique, où il est odieux? On dirait, à voir l'empressement avec lequel la lumière est portée dans tous les bas-fonds, que la vie honnête n'a plus de drames.

Où il n'y a qu'une fantaisie conseillée par la mode, par le besoin des effets violens et des études curieuses, que de gens s'imaginent trouver un reflet de la réalité! Nous savons ce que les comédies de ces dernières années ont donné à croire des mœurs parisiennes, et il est fort à craindre qu'on ne veuille découvrir dans cette *Dora,* conduite assez imprudemment jusqu'aux portes du palais de Versailles, une photographie politique. M. Sardou possède mieux que personne l'art de

piquer sur un sujet banal des actualités qui égaient la foule, la passionnent et la font rêver d'Aristophane; *Dora* en a d'assez amusantes, qui montrent quelques coins de la scène parlementaire, mais par le petit bout de la lorgnette. Nous avons connu un théâtre gigantesque, dont on avait fait une sorte de lanterne magique, grandissant tout démesurément sur la toile; voici aujourd'hui la réaction : il semble que le théâtre, épris de singularités, de difformités et d'exceptions, cherche à tout ramener, hommes et choses, aux proportions les plus menues.

Le drame, comme dans la plupart des pièces de M. Victorien Sardou, ne commence que fort tard, — lorsque M. de Maurillac, devenu le mari de Dora, se trouve amené par la confidence d'un ami imprudent à la soupçonner d'avoir vendu à une police étrangère des papiers diplomatiques volés dans son secrétaire. Il se noue, se dénoue, se renoue en deux actes haletans, bourrés, serrés, dans lesquels un savoir-faire très habile a réuni tout ce qui peut intéresser, émouvoir, et qui mènent à la scène capitale, — celle où Dora, forte de son innocence, s'arrache des bras de son mari, chez qui la passion a fini par vaincre le mépris, et repousse avec indignation la tendresse déshonorée qu'il lui offre, — véritable trouvaille que suit malheureusement un dénoûment enfantin où l'on voit la comtesse Zicka prise dans un piége, faisant l'aveu de son vol, de son métier honteux et de la jalousie qui l'a excitée à faire peser sur Dora une injuste accusation. Malgré l'effort laborieux que trahissent les longueurs de l'action, cette dernière partie a des mérites d'invention et de facture qu'on ne peut contester; elle produirait plus d'effet encore, si la répugnante infamie du soupçon et du vol lui-même n'enlevait quelque chose de l'émotion; il y a là je ne sais quoi qui pèse lourdement et met le spectateur mal à l'aise. Que voilà donc un monde étrange, et que ces choses-là sont déplaisantes ! On a plus envie de s'étonner que de pleurer, et l'on ne sait trop sur qui porter sa pitié, sur la pauvre Dora, que les hontes de son entourage peuvent exposer à de telles infortunes, ou sur l'honnête homme que son amour a jeté en un pareil milieu. Mais aussi, que diable allait-il faire dans cette galère?

G. VAUTIER.

Le directeur-gérant, C. BULOZ.

pas-
tes,
r le
que,
dé-
e le
ne à
s.
dou,
mari
à la
ati-
eux
bile
ène
de
asse
able
l'on
vol,
sur
ent
en-
ffet
ale-
ur-
nde
s'é-
sur
de
un